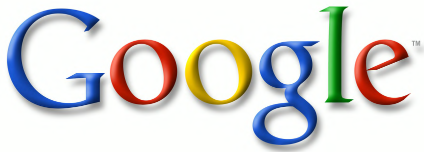
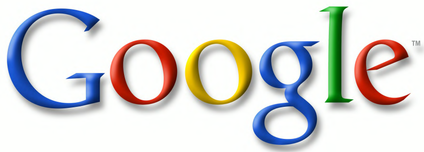

Google







DERNIÈRE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS,

CONTENANT les Mémoires de Ninette Merviglia, Fille de Grégoire Merveil, écrits par elle-même, & traduits de l'Italien, par son Frère Cataudin.

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

TOME PREMIER,

Faisant le neuvième de l'ouvrage.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez
QUILLAU l'aîné, rue Christine;
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques;
BELIN, même rue,
MÉRIGOT le jeune, quai des Augustins,
Veuve PRAULT, même quai, N°. 46.
DESENNE, au Palais Royal.

M. DCC. LXXXVIII.

AVANT-PROPOS.

Nous avons différé de publier les Aventures de Ninette Merviglia, parce que, ses Mémoires faisant corps avec l'*Aventurier François*, nous craignions qu'on ne trouvât cet Ouvrage trop long pour un Roman, & nous voulions nous assurer que le Public desiroit cette dernière Suite. On nous l'a beaucoup demandée, & nous la donnons enfin. Il falloit que tout le Roman fût à-peu-près de la même couleur; que la Fille de Grégoire Merveil se ressentît du caractère de son Père & de son Frère; que la fortune la traitât comme ces deux personnages; mais la différence de sexe nous imposoit ici plus de réserve. Le Père & le Fils ont eu des jouissances; ils ne les cherchoient pas, c'en étoit assez pour mettre à cou-

vert leur honnêteté; mais cela ne suffisoit pas pour une Fille. Il falloit que, fuyant ces jouissances, elle combattît continuellement pour sauver son honneur, & que cependant, pour ressembler à son Père & à son Frère, elle fût entraînée dans des chûtes dont elle étoit innocente; que, sans cesse trompée, elle se vît à tous momens, la victime des méchans, sans qu'on eût rien à lui reprocher. C'est dans cet esprit que nous avons écrit ses Aventures. Ce n'est qu'une lecture de pur amusement; cependant on y verra combien une jeune Fille, sans guide, sans parens, sans état, sans expérience, est exposée aux pièges des hommes; &, sous ce point de vue, cet Ouvrage aura peut-être une ombre d'utilité.



Lettre de Cataudin, Traducteur des Mémoires de sa Sœur.

J'ai promis, ce me semble, de traduire les Mémoires de ma sœur. Je m'acquitte de cette tâche avec plaisir. C'est une charmante personne que ma sœur. Ce n'est pas à moi à la vanter; mais j'entends ce qu'on en dit. Elle a été, à Paris & à Londres, la Beauté du jour. Elle a fait la plus grande sensation, &, malgré sa fécondité, on a toujours loué aussi universellement le charme de sa vertu, que celui de sa figure; elle a fait même, sur tous ceux qui l'ont vue, une impression extraordinaire. Je vais en citer un trait que j'ai lu dans le London Chronicle.

Extr. from London Chronicle.

« *Il paroît ici (à Londres,) depuis quelque temps, une jeune personne de*

la plus charmante figure, qui est la merveille du jour. On la nomme Ninette Merviglia. Belle comme une Italienne, jolie comme une Françoise, elle est aussi admirable que l'une, aussi intéressante que l'autre, & tient un peu aux deux Nations, dont elle réunit les graces. Elle cause sur tout des impressions singulières, dont voici un exemple. On en lisoit un pareil, dans les Métamorphoses d'Ovide; mais ici la fable est réalisée.

» Nancy Morton étoit parvenue jusqu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans, en passant pour une jeune fille de bonne mine & d'excellentes mœurs. On ne voyoit rien dans elle qui annonçât le sexe qu'on estime, on la croyoit de celui qu'on aime. Elle se trouva, il y a quelques jours, dans une compagnie assez nombreuse de Demoiselles, où brilloit Ninette Merviglia. Les deux jeunes personnes se prirent, sur-le-champ, l'une pour l'autre, de l'amitié la plus tendre & la plus vive. On joua à ces petits jeux enfantins où l'on

donne des pénitences ; qui, la plupart du temps, amenent d'innocens baiſers. Nancy Morton embraſſa ſon amie avec une ardeur inexprimable. Toutes les belles diſoient : « Un amant ne ſeroit » pas plus paſſionné. »

» L'impreſſion de cet embraſſement fut ſi forte ſur Nancy, qu'elle éprouva, tout-à-coup, une révolution ſingulière. Elle ne ſe ſentit plus la même. Elle alla rendre compte à ſa mère, en rougiſſant, du changement qui venoit de s'opérer dans elle. La mère, auſſi ſurpriſe qu'elle, en fit le rapport à un Chirurgien, qui lui dit : « Félicitez-vous, Madame, » votre Fille eſt un joli Garçon, & l'a » toujours été ; mais la nature a été » pareſſeuſe & lente dans ce jeune-homme ; » elle ne s'eſt développée qu'à préſent. » Elle avoit toujours caché, dans l'intérieur, les marques de ſon ſexe ; aujourd'hui plus forte, elle les fait paroître. Une commotion puiſſante, une » ſecouſſe extraordinaire a produit cette

» révolution. Le fait est rare ; mais il » n'est pas unique. Faite prendre, à votre » Fils, les habits de son sexe. ». La mère fut enchantée ; la Fille devenue Garçon ne le fut pas moins. Elle se hâta de prendre les habits d'homme & reparut bientôt dans la compagnie sous ce nouveau costume, qui lui alloit très-bien. Nancy embrassa de nouveau Ninette Merviglia, qui, n'étant pas instruite de l'incident, ne repoussa pas une compagne ; mais le jeune Garçon raconta aux Demoiselles la métamorphose, sans leur en expliquer les détails. Elles furent toutes émerveillées, & lui firent leur compliment ; mais elles rougirent, & désormais furent plus réservées avec lui. »

Voilà un fait universellement attesté ; on me pardonnera de l'avoir rapporté, quand on saura qu'il est détaillé dans le London Chronicle.

DERNIÈRE



DERNIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Mon père, Grégoire Merveil, a écrit, dit-on, ſes Mémoires où l'on m'aſſure qu'il eſt queſtion de moi. Mon frère Cataudin me jure qu'il vient d'écrire pareillement les ſiens. La tentation ſe communique à moi, c'eſt une maladie de famille. Mon père & mon frère ont eu bien des aventures ; il y a, là, de la matière pour faire des livres amuſans. Mon ſexe m'a condamnée à une vie plus tranquille & plus uniforme, & le titre d'Aventurière ne me feroit pas un très-grand honneur. Cependant j'ai, pour ma

part, essuyé beaucoup de traverses, dont plusieurs ont un côté plaisant. Je voudrois bien les écrire aussi. Je ne puis le faire dans la langue si généralement répandue, dans laquelle ont écrit mes deux chers prédécesseurs; mais je les trace en Italien, joli langage qui a des graces, sur-tout dans la bouche des femmes; & mon frère me promet de les traduire en François. J'ose donc entrer en lice avec lui, & commencer sans plus de préambule.

Je suis née, en 1766, à Messine en Sicile, très-belle ville, située sur un terrein bien mobile.

Ma mère, Ninette **** épousa Louis Foschi, gentilhomme Sicilien, & je fus élevée comme un fruit de ce mariage. Ma mère me chérissoit beaucoup; mais elle mourut bien jeune, en pleurant sur moi à chaudes larmes, & me laissant une petite cassette, qu'elle me recommanda de conserver bien soigneusement. Son mari, qui ne m'aimoit pas, me traita moins tendrement. Il avoit, de son épouse, une autre fille qu'il maria très-jeune, & qui avoit toute son amitié; pour moi, j'étois accablée de ses rigueurs, & je ne pouvois en deviner le motif, parce que j'ignorois que je n'étois pas sa fille. Je fus élevée d'abord par sa sœur, que je

nommois ma tante, & qui étoit pour moi plus que sévère. Elle se doutoit peut-être de mon illégitimité. Elle avoit des prétentions à la beauté, & elle étoit fort piquée de ce qu'on paroissoit faire attention à ma figure, toute petite que j'étois, tandis qu'il n'étoit jamais question de la sienne, si ce n'est pour s'en moquer. Ma sœur aussi, vraie fille de Foschi, & par conséquent nièce de sa sœur, passoit pour n'être pas jolie, & la tante revêche paroissoit furieuse de ce qu'il n'y avoit des regards que pour moi.

« En vérité, disoit-elle, cette petite » fille nous fait trop regarder. J'en suis » toute honteuse. Je n'oserai plus sortir » avec elle. Elle a une figure si étrange!... » La pauvre enfant! Ce n'est pas sa faute; » mais ce qui m'impatiente, c'est qu'elle » paroît vouloir s'en glorifier, tandis » qu'elle devroit, au contraire, en rou- » gir de honte. Ne voulez-vous pas vous » cacher, petite impertinente?»

Je ne savois que penser de sa mauvaise humeur. A interpréter les regards dont on m'honoroit, il me paroissoit qu'on me trouvoit gentille; selon ma tante, au contraire, il auroit semblé que j'étois un objet répugnant ou scandaleux.

On ne cessoit de me faire la guerre sur ma figure & sur toutes les parties qui la composoient. C'étoit un front qui ne finissoit point, une bouche honteuse, à peine fendue, des yeux faits aux dépens de la bouche, un rouge de sang dégoutant sur les joues, une blancheur d'un fade qui alloit au cœur, une taille assommante par un air de régularité ennuyeuse, pas l'ombre de ces petits défauts agaçans qui font supporter la prétendue beauté. Il étoit décidé qu'on me trouvoit d'un laideur amère, que je devois au moins en être humble. On vint à bout de me le persuader, & je devins honteuse d'avoir une petite bouche, de grands yeux, un teint blanc & vermeil & une taille régulière.

Cependant, je l'ai déjà dit, les regards des hommes m'étoient favorables. Ceux qui me flatèrent le plus, dans ce temps d'innocence, furent ceux d'un enfant. Il est vrai que c'étoit un Prince, un très-joli petit Prince. Le pauvre enfant! malgré son âge tendre, il me lorgnoit d'un œil vraîment passionné. Je le regardois avec un intérêt pareil, & notre petit commerce amoureux intéressoit beaucoup les spectateurs.

Mon bonheur fut de courte durée.

Bientôt on m'enleva mon petit amant, qu'on reconduisit à Naples, sa patrie. Nos adieux parurent comiques & touchans.

On maria ma sœur avant moi, quoiqu'elle fût ma cadette. Elle n'avoit pas douze ans, quand un certain Don Ciccio se présenta pour me demander. On lui offrit ma sœur, avec une riche dot, ou moi, avec rien. Il préféra la dot. Et je n'eus qu'un beau-frère. Cependant il m'aimoit. Il me témoigna toujours la plus tendre amitié.

La Signora Grisalda, ma tante, s'apperçut qu'à mesure que je grandissois, le signor Foschi, mon prétendu père, qui m'avoit toujours détestée jusqu'alors, me lorgnoit d'un œil amoureux. Elle craignit que je ne vinsse à plaire, & me fit mettre au Couvent. Elle m'y conduisit elle-même. « Je vous amène ma petite hor-» reur, dit-elle, à la Prieure. Je ne puis » me résoudre à paroître dans les rues » avec une figure si étrange. Persuadez » lui bien, ma révérende mère, qu'elle » doit être vraîment honteuse de sa fi-» gure, & qu'il est impudent, de sa » part, de s'enorgueillir de ce qui doit » l'humilier. » La Prieure me regarda & sourit, ce qui n'annonçoit pas de l'horreur ou de la répugnance. Elle ne

paroiſſoit pourtant pas naturellement douce, & je lui trouvois même de la reſſemblance avec ma tante.

« Madame, dis-je à la Prieure, quand » je fus ſeule avec elle, je vous demande » bien pardon de vous offrir un objet » auſſi dégoûtant que le dit ma tante; » ce n'eſt pas ma faute ſi le ciel m'a » été ſi défavorable. » Elle ſourit & me dit: « Ma chère enfant, je ne vous im- » puterai point les fautes de la nature. » Soyez humble ſeulement, comme le » dit la Signora Griſalda, & je défendrai » à tout le monde de vous rien dire de » mortifiant, au ſujet de votre figure. » Il fallut la remercier de ſa bonté. Me voilà donc reçue comme laide, & j'en ſuis toute ſurpriſe, quoique ma tante fût venue à bout de me le perſuader. Le jour même je me trouvai au parloir; le nommé Saint-Fal, neveu de la Prieure, y vint voir ſa tante. « Voyez, mon neveu, lui » dit-elle en ſouriant, voilà une jeune » Penſionnaire bien diſgraciée de la na- » ture, n'eſt-il pas vrai? » Il ſourit comme la Révérende mère. « Je me » croirois trop heureux, dit-il, ſi je pou- » vois obtenir, du ciel, une épouſe auſſi » diſgraciée que celle-là. » Il continua de rire, en m'appellant ſon cher Petit

Laidron. Je ne découvrois dans ses yeux, ni dans ceux de personne, aucune ombre de répugnance.

Je fis une amie dès le premier jour. La Signora Gattina, très-jolie personne, me fit mille amitiés. La Prieure lui parla à l'oreille, en me regardant. Je soupçonnai qu'elle lui recommandoit de me trouver laide; ma jeune amie parut le promettre en souriant.

Elle me parla bientôt confidemment. « La Prieure, me dit-elle, est méchante » & hypocrite. Elle s'étudie à nous tour» menter, & elle veut que nous lui en » sachions gré. Ses procédés sont singu» liers; vous en rirez cent fois, & vous » en pesterez mille. »

La Révérende mère ne me donna pas lieu d'abord de me plaindre de son humeur tourmentante; au contraire, elle me traita avec une partialité outrée en ma faveur; mais je n'en reconnus pas moins sa méchanceté, parce qu'elle tourmentoit les autres pour me faire fête. J'étois même un prétexte qui lui servoit à satisfaire sa malignité. « Ma chère » enfant, me disoit-elle, nous faisons » profession d'une religion sainte, qui » nous prescrit la plus parfaite humilité. » Il faut donc faire continuellement la

» guerre, à l'amour-propre, à l'orgueil
» qui ne cesse de veiller autour de nous
» pour s'insinuer dans nos ames. Chargée
» de la direction des vierges confiées à
» mes soins, je suis obligée de mortifier,
» à mon grand regret, ce détestable
» amour-propre qui ne les rempliroit que
» d'elles-mêmes, & je les humilie dans
» cette vie, pour qu'elles arrivent dans
» l'autre, au séjour de la gloire; de
» sorte que je distingue celles que j'aime
» le plus, par une application plus constante à les mortifier, à les fouler,
» pour ainsi dire, aux pieds pour leur
» bien; j'aime à leur voir verser des
» larmes, qui leur seront si profitables
» par la suite, & je jouis saintement
» de celles qu'elles répandent à mes
» pieds. »

Ces beaux principes ne me donnèrent point l'envie d'être distinguée par la Prieure, ni d'être au nombre de ses favorites. Cependant elle m'accabloit de ses faveurs; mais non pas de la manière qu'elle pratiquoit à l'égard des autres. C'étoient réellement des traitemens flateurs; mais les autres étoient maltraitées pour me faire politesse. « Voyez, leur
» dit-elle dès le premier jour, cette
» jeune personne chère au Seigneur, qui

» l'a amenée par la main, dans notre
» sainte retraite. La bonté du ciel a
» daigné la distinguer, en lui donnant
» une figure très-désagréable. Hé bien!
» mes sœurs, réjouissez-vous, l'époux
» céleste vous a accordé à toutes une
» laideur encore beaucoup plus excessive.
» Sentez votre bonheur, & servez cette
» jeune laide, puisqu'il faut ainsi la nom-
» mer, servez la dis-je avec humilité.
» Ne trouvez rien de vil pour lui prou-
» ver votre profond dévouement, trop
» heureuses quand elle daignera vous
» châtier & vous humilier pour votre
» bien. Plus vous serez abaissées dans
» cette vie, plus vous serez exhaussées
» dans l'autre. Soyez traitées ici, comme
» les plus viles servantes, comme les
» animaux mêmes les plus ignominieux.
» Vous n'êtes que fange & que fumier.»
Un tel discours m'impatientoit, & je vins à bout de l'interrompre. Il ne flattoit sûrement l'amour-propre de personne; & tandis qu'on mettoit les pauvres Religieuses sous mes pieds, on ne me donnoit pas lieu de m'enorgueillir.

Cette chère Dame, qui savoit si bien humilier les autres, & qui les trouvoit toutes si laides, n'avoit pas grand sujet de se glorifier elle-même de sa beauté.

Je la trouvois, ſans contredit, la plus laide de toute la Communauté; mais elle ne parloit pas d'elle-même. Elle avoit la modeſtie de ne pas vanter la laideur dont la bonté céleſte avoit daigné la combler.

Elle me donna donc, d'abord, ſix Religieuſes des plus diſtinguées, des plus qualifiées & des plus jolies, pour me ſervir. Elle furent chargées de remplir, auprès de moi, les fonctions les plus viles; & la Prieure me recommanda bien inſtamment de les châtier d'importance, pour peu qu'elles fuſſent négligentes. On me donna un fouet pour les relever ainſi, ſans façon, du péché de pareſſe. Je devois les ſouffleter de belle manière, ſelon l'expreſſion de la Révérende mère, qui ne leur épargnoit pas ces châtimens, & qui les leur faiſoit même adminiſtrer par les mains des dernières ſervantes, pour humilier davantage ces victimes infortunées. Jamais je ne pus me réſoudre à leur donner une chiquenaude. Je ſouffrois de me voir rendre des ſervices aviliſſans, par des filles des premières maiſons du pays. Je leur demandois pardon à genoux de l'humiliation qu'elles ſouffroient pour moi. Elles me remercioient à genoux de ma trop grande bonté. La méchante Prieure

étoit bien différente de moi. Elle savoit abuser, par son hypocrisie, les plus crédules de ses Religieuses, & les engageoit à se soumettre à tous ses caprices. Elle avoit le méchant esprit de deviner tous leurs desirs, pour les contrecarrer, d'imaginer tout ce qu'il y avoit de plus mortifiant, pour les tourmenter; elle leur brisoit le cœur & jouissoit de leurs larmes, comme elle le disoit elle-même, &, après avoir été indignement vexées, il falloit qu'elles la remerciassent de la bonté qu'elle avoit eue de faire violence à sa douceur naturelle pour les mortifier. Elle avoit une douzaine de chiens qu'elle nourissoit aux dépens de ses victimes volontaires. Il falloit qu'elles mangeassent du pain & qu'elles réservassent, pour ces animaux, ce qu'il y avoit de meilleur dans leur portion. Elle nourrissoit ainsi, à leurs dépens, des servantes, & autres personnes viles, obligeant ces pauvres Religieuses de donner à cette canaille, non seulement leurs portions, mais même leur petit pécule; & ces indignes servantes les payoient par des coups & par les plus humilians traitemens.

Je fus ainsi fêtée pendant un mois. On voloit au devant de tous mes desirs, on me prodiguoit les mêts les plus ex-

quis & toutes les douceurs de la vie la plus voluptueuſe. Quand la Prieure vit que je m'accoutumois à ce traitement flatteur, & qu'une vie plus dure me feroit plus pénible, elle changea tout-à-coup à mon égard, & voulut me mettre au nombre de ſes imbécilles victimes. Je ne pus me prêter à ces arrangemens. Elle eut beau déployer, auprès de moi, toute ſon éloquence emmiellée, pour me perſuader ; je conſervai mon bon ſens, mon pécule, & ma part des mêts qui m'étoient apportés. Les chiens ſeroient morts de faim, que je ne leur aurois pas donné un os de ma portion. Ses ſervantes étoient fort mal reçues quand elles vouloient prendre, vis-à-vis de moi, le ton de commandement, &, loin de recevoir des ſoufflets de leur part, je leur prodiguois tous ceux que je n'avois pas voulu, ci-devant, donner aux crédules Religieuſes.

Je m'ennuyois fort de cette vie pénible. Un jeune-homme vint l'égayer & me la rendre ſupportable. C'étoit un ami du neveu de la Prieure. Un jour ce neveu vint demander ſa tante au parloir; elle ne put s'y rendre, & me chargea d'y aller pour elle. Je vis, avec ce fat, un jeune militaire de l'âge de ſeize ou dix-ſept ans, de la figure la plus heureuſe,

« Mon Petit Laidron, me dit son con-
» ducteur, voilà le Seigneur Cataudin,
» Chevalier de Rosamene, que j'ai l'hon-
» neur de vous présenter. » Je goutai beaucoup le nouveau venu, quoique j'ignorasse combien je lui tenois de près. Il me parut que ma figure ne lui fit pas une impression moins favorable. Nous causâmes assez long-temps. Je trouvai sa conversation délicieuse, il me pria de lui permettre de revenir. Je témoignai combien ses visites me seroient agréables, & nous nous quittâmes remplis, l'un pour l'autre, du plus tendre intérêt.

Le lendemain, d'assez grand matin, on me demanda au parloir. J'y courus. J'y trouvai une grande Dame avec une Demoiselle plus grande encore, la tête enterrée dans une calèche; mais qui, autant que je pus la distinguer, me parut ressembler beaucoup au Chevalier Cataudin que j'avois vu la veille. Elle me dit qu'elle étoit la sœur de ce jeune-homme. Je la crus sur sa parole. Elle me demanda si la Prieure étoit une personne aussi étrange qu'on lui avoit dit; je lui détaillai tout ce que je savois sur le compte de cette None hétéroclite. Nous rîmes beaucoup, & la Demoiselle dit qu'elle vouloit absolument connoître cette bi-

zarre perſonne. Elle me quitta, me laiſſant auſſi pleine d'attachement pour elle que pour ſa ſœur.

Dès le jour même la Prieure admit, dans ſon bercail, une nouvelle penſionnaire, grande & jolie, qu'elle nous préſenta. La nouvelle venue me ſauta au cou. C'étoit la Demoiſelle même, que j'avois vue au parloir, & qui reſſembloit ſi parfaitement à ſon frère Cataudin, qu'on eût dit que c'étoit lui-même. L'idée m'en vint dès la première vue. « C'eſt ſûrement le Che-
» valier, me dis-je, qui s'eſt déguiſé
» en fille, pour être reçu dans notre
» Couvent. Je ne l'avois pas ſi bien vu,
» ce matin, ſous ſa calèche. Mais pour-
» quoi a-t-il fait cette démarche? C'eſt
» par rapport à moi, me dis-je, pour
» vivre auprès de moi. » Je lui en ſus gré; mais je réſolus de me tenir vis-à-vis de lui ſur la réſerve, qui convenoit à une jeune fille à l'égard d'un homme; cependant je ne crus pas devoir le trahir, & je le laiſſai faire, auprès de la Prieure, toutes les farces, qui déceloient ſon caractère vif & enjoué.

Mlle. Cataudin devint, tout-à-coup, l'unique objet des attentions de la ridicule Prieure. Dès lors toutes les crédules victimes furent chargées de la ſervir & de

s'humilier à ſes pieds ; de ſorte que la droleſſe, ou ſi l'on aime mieux, le drôle avoit, à ſes ordres, ou plutôt à ſes genoux, une vingtaine de Beautés dont il faiſoit ſes jouets ; mais qu'il amuſoit cependant par ſes farces éternelles, & ſa gaîté inépuiſable. J'étois auſſi chargée de ſervir l'idole chérie ; mais nous nous entendions enſemble, & nous ne faiſions que rire en ſecret & de concert, de tant d'objets riſibles. La Prieure amoureuſe, ſans le ſavoir, ſe ſoumettoit auſſi au perſonnage qui l'intéreſſoit. Cataudin s'amuſoit à s'en faire ſervir, à la ſouffleter, à en faire ſon jouet ; la grave matrône, ci-devant l'épouvantail de la Communauté, en devenoit l'amuſement, par le ridicule dont elle ſe couvroit.

Cependant, plus elle devenoit ſouple & humble devant le jeune-homme déguiſé, plus elle étoit exigeante & tyrannique vis-à-vis de nous. Elle exigeoit tous les jours, de ſes victimes, les plus pénibles ſacrifices. Elle les fatiguoit par ſes caprices éternels ; elle ſe plaiſoit même à les châtier, à les diſcipliner ; ſa mauvaiſe volonté s'étendoit juſqu'à moi. Je ſavois lui tenir tête & la braver, avec une obſtination qui lui en impoſoit ; mais qui lui inſpiroit, contre moi, une haîne

cachée. Un jour, enfin, la patience lui échappa, elle me donna un soufflet; je le lui rendis avec usure. Jugez de sa fureur; elle tomba dans des convulsions épouvantables; on sembla craindre pour sa vie; elle se fit mettre au lit, criant vengeance, & méditant, contre moi, les plus terribles projets.

« Ne vous inquiétez pas, me dit Ca-
» taudin, c'est à moi à vous tirer de ce
» mauvais pas. Il faut que je mette cette
» vieille Prieure à la raison. Je lui ap-
» paroîtrai cette nuit, de la part du ciel.
» Vous rirez de la farce. Je tâcherai de
» ne pas lui faire trop de peur. »

Cataudin avoit déjà fait ses préparatifs. Dès que la nuit fut bien répandue, que tout le monde fut couché & endormi, voilà un vacarme épouvantable qui se fait dans la chambre de la Prieure. Le lit de la bonne mère tremble, des éclairs viennent lui battre sur les yeux & l'éveillent, elle s'écrie: « Ah! mon » Jésus! » & elle veut enfoncer la tête dans son lit; sa couverture lui est arrachée. Elle tombe à genoux sur le carreau. Alors elle apperçoit une grande figure de femme vêtue de blanc, qui touche le plafond, de sa tête altière. « Ma fille, » lui dit le fantôme, je suis Ste. Brigite,

» votre patrone, pour laquelle vous
» avez eu toujours une juste dévotion.
» Le Dieu, que vous offensez par votre
» méchanceté femelle, vouloit vous en-
» voyer l'Ange exterminateur, pour vous
» annoncer les effets de sa colère, que
» vous avez encourue; je l'ai supplié de
» permettre que je descendîsse vers vous,
» pour vous éclairer & vous corriger.
» Le Tout-puissant y a consenti; je viens
» donc à vous de sa part. Malheureuse,
» vous faites souffrir, par vos méchans
» caprices, tout le troupeau qui vous est
» confié; vous soumettez vos victimes
» aux plus viles humiliations, aux mor-
» tifications les plus déchirantes; trem-
» blez, l'œil du ciel vengeur est fixé
» sur vous. Demandez pardon à genoux,
» à chacune des Religieuses que vous
» avez tourmentées; soumettez-vous,
» vis-à-vis d'elles, aux mêmes humilia-
» tions que vous leur avez fait essuyer;
» humiliez vous, sur-tout, sous les pieds
» de la jeune pensionnaire, Ninette
» Merviglia, que vous avez injustement
» mortifiée, & faites tout ce que vous
» ordonneront ensemble Ninette & la
» jeune Cataudin. Vous allez rester
» muette, jusqu'à ce que vous ayez ap-
» paisé le ciel, par les pénitences qu'il

» vous impose. Vous vous entendrez
» parler, & personne ne vous entendra;
» vous serez réduite à vous exprimer
» par signes, &, foulée aux pieds de
» votre Communauté, privée de la pa-
» role, vous serez comme Nabuchodo-
» nosor qui fut changé en bête, pour
» expier ses péchés. Traînez-vous doré-
» navant sur vos mains & vos genoux,
» rampez sur la poussière, malheureuse
» pécheresse, & repentez-vous. »

La Prieure tremblante tomba la face contre terre; elle s'écria: « soit fait ainsi » que le Seigneur l'ordonne; » & elle resta plongée dans un profond évanouissement.

On ne tarda pas à venir à son secours. On la fit revenir à elle-même. On lui demanda ce qu'elle avoit vu. Elle n'osa ouvrir la bouche, de peur de se trouver muette. Elle témoigna, par des signes assez gauches, qu'elle avoit essuyé la scène la plus effrayante. On lui administra les secours les plus salutaires, & on la remit au lit. Cataudin, glorieux d'avoir fait Ste. Brigite, & si bien opéré sur la méchante Prieure, vint chez moi se soulager par de grands éclats de rire, & jouir de sa gloire, en me racontant ses prouesses.

Le lendemain, la Prieure croyant ne pouvoir se faire entendre par la parole, écrivit une lettre bien humble à la Communauté, qu'elle supplia de s'assembler, tant Religieuses que Pensionnaires. On lui obéit sur-le-champ, & tout le monde étant assis dans le Chapitre, on vit arriver la Révérende mère, couverte d'une souguenille, se traînant sur ses mains & sur ses genoux; un petit polisson, fils du jardinier, lui avoit attaché des oreilles d'âne, &, monté sur elle à califourchon, il la fouettoit de tout son cœur. On sent que cette vue dut faire éclater, dans l'assemblée femelle, un rire inextinguible. La Prieure leva les yeux aux ciel, & dit : « je l'ai » mérité, mon Dieu, je vous l'offre. » Et après avoir obtenu, non sans peine, un moment de silence, elle commença par faire un tas de gestes ridicules, & jouer une pantomime très-bouffonne, pour nous faire entendre la punition à laquelle le ciel venoit de la condamner. Nous étions toutes prévenues, & il n'y en avoit aucune qui ne fût très-disposée à feindre de ne pas entendre sa voix, pour lui faire croire qu'elle étoit réellement muette. Nous lui demandâmes à l'envi pourquoi elle ne daignoit pas nous parler. « Hélas! mes chères amies,

» répondit-elle, je ſuis privée de l'uſage
» de la voix. Je m'entends parler comme
» ci-devant ; mais perſonne ne doit
» m'entendre. Jugez-en vous-mêmes,
» vierges ſacrées, m'entendez-vous ? »
Nous l'entendions très-bien ; mais nous lui demandâmes pourquoi elle remuoit les lèvres, & faiſoit ſemblant de parler, ſans prononcer un mot ? « Hé bien ! vous
» le voyez, reprit-elle douloureuſement,
» me voilà muette, me voilà punie. »
Alors elle redoubla de geſtes bouffons, d'efforts pénibles, d'exclamations lamentables, pour nous faire entendre ce que nous ſavions toutes, & ce que nous feignions de ne pas comprendre. Elle nous demanda pardon à toutes avec des larmes, qui nous faiſoient beaucoup rire. Elle me ſupplia ſur-tout de lui pardonner ſes dernières violences à mon égard. Elle conjura toutes celles qu'elle avoit humiliées & mortifiées de lui rendre la pareille, & de la traiter exactement comme elle les avoit traitées ; elle pria la Dlle. Cataudin de vouloir bien la recevoir ſous ſa férule, & de lui commander comme ſa ſouveraine. Nous diſions toutes : « Quoi!
» que dites-vous ? » Et la pénitente étoit déſeſpérée de ne pouvoir ſe faire entendre. Elle nous baiſa les pieds à toutes, & nous

remit, à chacune, une petite discipline pour la fustiger, ce que nous fîmes toutes avec beaucoup de résignation. La Prieure se traînoit à nos pieds, les épaules nues, & nous l'honorions, à l'envi, du jeu de notre discipline. On la fit souper par terre avec le chat, & cette journée fut aussi plaisante pour nous que désagréable pour elle.

Le temps de cette pénitence fut long. Nos Religieuses ne se lassoient point de fustiger la Prieure, & d'en faire le jouet de tous leurs caprices. Mlle.. Cataudin en faisoit sa servante, & elle étoit revêtue de toute l'autorité. C'étoit-elle qui étoit la vraie Prieure, aussi se divertissoit-on à cœur de joie, Les bals, les festins, les parties de plaisir de tout genre se succédoient rapidement. Il n'y avoit que la Prieure qui faisoit pénitence. Tout le reste de la maison jouissoit. Les vieilles cependant murmuroient de voir tant de cohue. La danse ne les amusoit point; mais la table les réconcilioit avec Cataudin, & les mettoit du parti des rieuses.

Cette vie étoit agréable; mais Cataudin s'en lassa bientôt : un joli homme comme lui n'étoit pas fait pour s'enterrer dans un Cloître de Nones. Il me déclara

qu'il vouloit nous quitter. Je fis en vain tout ce que je pus pour le retenir. Je n'épargnai ni prières, ni larmes; ce n'étoit pas cela qu'il vouloit. Il me parla avec dépit; & me dit que, loin de m'attendre à le voir céder à mes instances, je devois savoir, au contraire, que c'étoit moi qui le chassois, parce que j'étois la personne la moins complaisante de toute la maison. Je conçus quelles étoient les complaisances dont il avoit à se louer de la part de mes compagnes, ...
. . . . ;
mais je ne fus pas même tentée de lui faire un pareil sacrifice, &, à présent que je sais ce qu'il m'est, je bénis le ciel qui a écarté de moi un si grand danger. Ah! M. Cataudin, vous n'étiez pas sage. Il fallut donc le laisser partir. Il me laissa le gouvernail & l'empire de la maison, comme s'il eût eu le droit d'en disposer. Il partit en faisant verser bien des pleurs. Les vieilles seules ne surent pas qu'elles avoient logé chez elles, pendant six semaines, un très-beau jeune-homme. Il a oublié cette anecdote dans l'histoire qu'il vient de publier de ses aventures; je la recueille, & je m'en empare.

Le lendemain de son départ, la Prieure vint toute joyeuse me sauter au cou &

me dire : « Félicitez-moi, ma chère
» amie, j'ai recouvré l'usage de la pa-
» role. » Dans mon trouble, je fus sur le point de me trahir, & de lui répondre. J'eus le bonheur de me rappeller qu'il ne falloit pas paroître l'avoir entendue. Je continuai donc de lui demander ce qu'elle vouloit dire par son mouvement des lèvres. « Quoi! vous ne m'entendez
» pas, s'écria-t-elle ; ah ! la mère Ste.
» Claire a plus d'oreille que vous. J'ai
» fait venir cette sainte femme. Je lui
» ai raconté la manière dont le ciel me
» punissoit. Elle a entendu clairement
» tout ce que je lui disois. » Allez,
» m'a-t-elle dit, mon enfant. Le ciel
» est content, il vous entend, & les
» hommes vous entendront. » — « Hé
» bien, les femmes ne vous entendront
» pas, repris-je imprudemment. » Mais par bonheur un bruit, qui se fit dans ce moment, couvrit ma voix, & la Prieure ne s'apperçut pas que j'avois parlé. Elle fut obligée de m'écrire ce qu'elle vouloit me dire. Cependant j'avertis mes compagnes, de l'indiscrétion de la mère Ste. Claire. Il fut convenu qu'on la gagneroit. On la fit venir. « Vous avez trop parlé, lui
» dit-on, vous avez risqué de tout dé-
» couvrir, il ne faut rien dire. Nous

» voulons que la Prieure ſoit muette,
» & qu'on ne l'entende pas. » Chacune diſoit ſon mot à cette bonne femme, & en même temps lui gliſſoit un écu dans la main. La pauvre prophéteſſe étoit confondue, comme Baſile dans le Barbier de Séville. Elle reſtoit la bouche ouverte, & les mains auſſi; elle ne diſoit rien & recevoit tout. Enfin elle comprit ce que nous voulions dire; &, en empochant nos écus: « Je réparerai tout, dit-elle,
» mes chères pucelles, allez en paix. »

Le lendemain, la Prieure vint me retrouver, la larme à l'œil. « Je n'ai rien
» gagné, me dit-elle. Perſonne ne m'en-
» tend. J'ai revu la mère Ste. Claire,
» je me ſuis plaint à elle de ce malheur
» que je croyois fini. Elle a eu peine à
» m'entendre elle-même. » Enfin elle m'a dit: « Ma fille, vous êtes une grande
» péchereſſe, vous vous impatientez de
» la longueur de votre pénitence, qui
» eſt pourtant bien courte, pour tant
» de péchés. Il faut que vous ayez eu
» des impatiences; car le ciel vous punit
» de nouveau; il n'y a que moi aujour-
» d'hui qui vous entende; & encore je
» vous entends moins que ci-devant.
» Plus de patience, ma fille! Ce n'eſt
» que par votre grande réſignation à
» ſouffrir

» souffrir les châtimens du Seigneur, que
» vous pourrez parvenir à recouvrer la
» faculté de vous faire entendre. »
« Or, voyez ma chère Ninette, conti-
» nua la Prieure, si cela n'est pas dépi-
» tant. Pour comble de malheur, c'est
» que je sens que ma patience est à bout;
» & qu'ainsi je ne pourrai jamais obtenir,
» par ma résignation, que le ciel me
» fasse la grace de mettre fin à mon
» châtiment. »

J'impatientai malignement la crédule Prieure, par l'attention que j'eus de ne pas paroître l'entendre, malgré tous les efforts qu'elle fit pour s'expliquer. Elle me quitta désespérée, pestant contre moi, &, peut-être même, contre son divin Sauveur, sentant bien qu'elle n'auroit jamais la force de l'appaiser par sa patience & sa résignation.

Son erreur étoit trop absurde, pour pouvoir durer long-temps. Je m'attendois à tous momens que le pot aux roses seroit découvert; & alors gare la bombe. Son neveu ne tarda pas à la détromper. Il y avoit déjà quelque temps qu'elle s'appercevoit qu'elle étoit le jouet de la maison. Les vieilles d'ailleurs n'étoient qu'à moitié du complot. Elles s'étoient amusées pendant quelque temps à voir

l'orgueilleuſe Prieure humiliée & bafouée, elles avoient laiſſé un libre cours à la malice des jeunes ; mais enfin ce jeu commençoit à leur déplaire. Elles s'ennuyoient ſur-tout de voir toute l'autorité dans mes mains, & elles ne ſe gênoient plus pour faire la ſourde-oreille vis-à-vis de la Prieure. Sur ces entrefaites, ſon neveu vint la voir. On fit en vain tout ce qu'on put pour le gagner & le faire entrer dans le complot. Les inſtances furent inutiles. Le drôle m'en vouloit, parce que je n'avois pas daigné écouter les fades galanteries qu'il avoit voulu me débiter. Il fut inexorable. Il entendit intrépidement tout ce que lui diſoit ſa tante, qui fut enchantée de ſe voir compriſe. Il lui jura qu'elle étoit une vieille imbécille, jouet d'une cinquantaine de jeunes filles, qui s'étoient donné le mot pour lui faire accroire qu'elle étoit muette. Il lui apprit qu'elle avoit logé chez elle, un homme, ſon ami, M. Cataudin, qui s'étoit fait Demoiſelle & enſuite Sainte, pour ſe jouer d'elle. « Vous voyez bien, ma chère tante, » ajouta-t-il, que vous avez été la fable » de la maiſon, dont vous deviez être » la ſouveraine. » L'imbécille Prieure tomba des nues. Elle queſtionna toutes les

vieilles Religieuses, qui lui dirent unanimement qu'elle avoit été une imbécille. Elle interrogea les jeunes ; aucune ne voulut convenir de rien ; mais toutes lui éclatèrent de rire au nés : « Allons, » Madame, lui dit la Sous-Prieure, vous » avez humilié vos brebis, elle vous » ont humiliée à votre tour. C'en est » assez. Il est temps que tout rentre dans » l'ordre. » Sa fureur se tourna contre moi, qui avois été la principale amie & confidente de Cataudin, & par conséquent sa complice. On m'annonça les plus terribles châtimens, on parla même de supplices. J'écrivis à Cataudin de venir me délivrer. Il courut chez Foschi, mon prétendu père. Il lui avoua le tour qu'il avoit joué à la Prieure : « Votre fille, » ajouta-t-il, va en être la victime, si » vous ne la sauvez des mains de cette » Furie. » Foschi m'aimoit depuis que je commençois à devenir grande fille. Il fut très-piqué d'apprendre qu'un jeune-homme avoit demeuré auprès de moi, déguisé en fille. Il craignoit qu'il n'y eut eu, entre nous, des privautés que sa jalousie lui faisoit trouver monstrueuses; mais il redouta, pour moi, la fureur de la Béguine. Il accourut avec ma tante, qui ne demandoit pas mieux cependant

que de me laisser souffleter & fustiger amplement par la Prieure. « Cela est » abominable, s'écria mon père; quoi! » l'on reçoit des garçons dans cette mai- » son de perdition? Où ai-je eu le mal- » heur de placer ma fille? Rendez-la » moi sur-le-champ, Je le veux, je l'or- » donne. » On fut obligé de lui faire des excuses, au lieu de lui porter des plaintes. On ne put lui refuser son enfant, & il me ramena triomphant chez lui, malgré les Nones, & ma détestable tante.

Fin du Livre premier.

DERNIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE DEUXIÈME.

JE ne vécus, que quelques jours, de bon accord avec ma tante; bientôt la guerre fut dans la maison. Mon père putatif me tourmenta par ses amitiés, & sa sœur par ses persécutions. D. Ciccio, mon beau-frère, eut pitié de moi. Il devoit faire un voyage à Naples & solliciter quelque grace à la Cour. « Je veux » la mener avec moi, dit-il; je trou» verai le moyen de la placer. » Foschi eut de la peine à consentir à me remettre entre ses mains. Ma tante me jeta à sa tête. Il se saisit de moi, & nous partîmes.

La mer m'incommoda beaucoup dans la traversée; mais j'eus le bonheur de rencontrer, sur le vaisseau, mon cher Cataudin, qui étoit redevenu un homme, & qui retournoit à Naples, où il étoit

reçu garde-du-corps. Je comptai beaucoup sur sa protection, & il me la promit; mais il ne trouva pas qu'il fût si facile de me placer que nous l'avions cru, & il m'avoua que son crédit ne s'étendoit pas aussi loin que sa bonne volonté.

Il se mit en quatre cependant pour nous faire politesse, quand nous fûmes arrivés à Naples. Il nous conduisit aux spectacles, & nous procura plusieurs parties de plaisir. Il nous fit voir la ville, nous mena lui-même à Portici où étoit la Cour, & nous procura, enfin, l'agrément de voir le Vésuve. Je n'avois point vu l'Ethna, quoique Sicilienne. La montagne Napolitaine me causa donc beaucoup de surprise. La montée est pénible; plusieurs hommes se relayoient pour me traîner; mais mon cher Cataudin ne cessa de m'aider, en me soutenant dans ses bras. Ce voyage est fait, n'en parlons plus. Les tendres secours de mon ami furent ce qui m'y charma le plus.

Cependant nous cherchions, de tous côtés, des connoissances qui pussent nous produire. Il auroit fallu, avant notre voyage, s'assurer de ces protections nécessaires. Nous consumions notre argent, nous étions déjà au fond de notre bourse,

& nous n'avions pas encore recueilli même des espérances. Il fallut songer à trouver des ressources. Mon beau-frère désespéré en chercha dans les lieux où l'on ne peut que perdre toutes celles qu'on a.

Un jour, il étoit dans un malheureux repaire, où des affamés jouoient à toute outrance. Il risquoit, sur une carte, sa dernière Once d'or. Un homme décoré l'examinoit attentivement, & paroissoit le goûter. D. Ciccio gagna quelqu'argent à ce Seigneur, & fut dans l'enchantement. « Vous me plaisez, lui dit le perdant, » qui paroissoit très-peu sensible à la » perte. Depuis un moment je vous exa- » mine; je vous ai vu d'abord fort avide » d'argent, fort impatient de la perte, & » fort enchanté du gain. Voilà un homme » qui aime l'argent, ai-je dit, c'est bon » signe. Il fera des efforts pour en gagner. » Il y a de l'énergie dans cette ame là. » Quand les hommes ont la passion de l'or, » on peut en tirer un grand parti; parce » qu'enfin il est aisé de trouver de l'or » pour les gagner. On peut disposer d'eux » comme de sa bourse; & je ferai tou- » jours fort jaloux de l'acquisition de » personnages si heureusement nés. »

Cette louange si nouvelle & si peu flatteuse gagna mon beau-frère. Il me la

répéta cent fois le soir même, & je l'en vis tout glorieux. Il n'avoit pas manqué de témoigner, au Seigneur louangeur, combien il en étoit flatté. « Cela suffit, lui » dit cet inconnu. Je serai charmé de » lier connoissance avec vous. Si je puis » vous être bon à quelque chose; je vous » offre mon crédit. Je n'en suis pas dé- » pourvu. Venez demain me demander » à déjeûner à ma petite maison. » D. Ciccio lui exprima, presqu'à genoux, les transports de sa reconnoissance. Le Décoré lui donna l'adresse de sa petite maison, & ils se séparèrent, déjà les meilleurs amis du monde.

Mon beau-frère ne tarda pas à venir, tout joyeux, me raconter sa chance. Il m'éveilla pour me faire ce beau récit; car j'étois déjà couchée. Je ne sais pourquoi j'éprouvai, en l'entendant, un tressaillement & une espèce de frisson, qui parcourut toutes mes veines. Je craignois vaguement, sans pouvoir me rendre raison de ce que je craignois.

Le lendemain, D. Ciccio ne manqua pas de courir chez son Seigneur. Il en revint comblé de joie, & regorgeant d'or. Il en jeta une poignée devant moi. « Nos » peines sont finies, dit-il, notre for- » tune est faite. Me voilà à la source,

» je vais puiser. Ce Seigneur est un Roi,
» c'est un Dieu. Il a le plus grand cré-
» dit. Je lui ai parlé de toi, ma petite
» sœur, il veut te voir. Il va s'occuper
» de toi; tu peux te regarder comme
» placée. Il est charmant, tout-à-fait
» galant. Il étoit en bonne fortune dans
» sa petite maison. Ce n'est pas là son
» palais. Il ne m'a point dit où est cet
» édifice; mais il veut t'y recevoir; je
» dis dans son palais; car, pour la petite
» maison où je l'ai vu, il dit que ce
» n'est pas un lieu assez décent pour t'y
» faire venir. Il m'a fait expliquer ma
» situation. Je ne lui ai rien déguisé.
« Mon cher ami, m'a-t-il dit, vous
» avez besoin d'argent, j'en suis en-
» chanté; nouvelle raison pour qu'on se
» promette quelque chose de vous. J'ai
» des desseins sur vous, mon ami. Je
» vais parler de vous au Ministre, dès
» aujourd'hui. (Ne seroit-ce point le
» Ministre lui-même?) Il ne tardera
» pas à vous charger de quelque com-
» mission. En attendant, il ne faut pas
» que vous manquiez de rien. Vous avez
» daigné me parler confidemment. Il faut
» que vous poussiez la confiance jusqu'au
» bout, & que vous puisiez dans ma
» bourse, jusqu'à ce que le Ministre

» vous ait mis au-dessus de tous les » besoins. » Alors il a répandu de l'or sur la table, en m'invitant à prendre. J'étois honteux, & je ne prenois que très-peu. « Il m'a forcé d'accepter, pour » commencer, cinquante Onces d'or. »

On voit que mon beau-frère étoit enthousiasmé. Il y avoit du moins de quoi être surpris. L'aventure n'étoit pas commune; mais encore un coup je craignois.

Dès le jour même, le Décoré vint nous voir. Il parut enchanté de ma figure, il me le dit, avec des exagérations auxquelles je ne pus ajouter foi. Mon beau-frère étoit presqu'à genoux. « Ne soyez » point inquiet pour cette belle enfant, » dit le doucereux Seigneur, qui se » donnoit le nom de *Conte di Sinigaglia*, je me charge d'elle & de sa for» tune. Venez me voir tous les jours à » la petite maison. Soyez seulement le » tuteur & le gardien de cette chère » petite. » A travers la politesse excessive du *Signor Conte*, je croyois entrevoir, sur sa physionomie, je ne sais quoi de noir & de sinistre. Mon beau-frère ne voyoit pas cela comme moi. Il étoit *sous le charme*.

Il ne manquoit pas d'aller voir tous les matins le Comte de Sinigaglia; il en

revenoit toujours plus enthousiasmé. Le Comte le chargea, de la part du Ministre, à ce qu'il disoit, de plusieurs commissions, qui exigeoient de la tête & du courage; il s'en tira toujours à la satisfaction de Son Excellence, qui devoit, de jour en jour, le présenter au Ministre, & qui ne le présentoit jamais. Un jour entr'autres, D. Ciccio fut chargé de se transporter dans un brelan, dans un tripot, un vrai coup-gorge, où l'on jouoit beaucoup. On lui recommanda de s'y introduire, comme un particulier, avec plusieurs archers déguisés, qui ne devoient pas paroître avoir aucune intelligence avec lui. Il falloit qu'il s'arrangeât de manière, qu'il pût saisir la banque, dans le moment où elle seroit le mieux nourrie. Il s'acquitta si bien de la commission, qu'il empoigna environ six cents mille francs, qu'il remit au Comte. Son Excellence lui laissa vingt mille francs pour lui, & se chargea de remettre le reste au Ministre. Je ne sais pas pourquoi je me disois: « Si ce Comte étoit » un fripon, qui se servît de la part » de mon beau-frère, pour tirer les » marons du feu..... »

Mon beau-frère étoit, de jour en jour, plus content d'un Seigneur, qui lui pro-

curoit des gains si considérables. Un jour Son Excellence (car il ne l'appelloit jamais autrement) S. E. dis-je, lui dit : « Cher D. Ciccio, il faut procurer quelques amusemens à votre petite belle-sœur. Je suis fort lié avec une société fort honnête, où elle trouvera beaucoup d'agrémens. Je veux l'y conduire avec vous. Nous donnons un bal Lundi prochain. J'irai vous prendre à neuf heures du soir ; que la chère Signora Ninette se tienne prête. »

Je ne goûtai pas beaucoup ce rendez-vous ; mais D. Ciccio voulut absolument que j'y vînsse avec lui. Le Comte ne manqua pas de venir nous prendre à l'heure indiquée ; & il nous conduisit, à quelques milles de la ville, dans un magnifique château. J'y vis des choses qui m'enchantèrent moi-même. J'avois lu des Contes des Fées. A force de raison, je venois à bout de regarder ces récits comme des fables ; mais ici je les voyois réalisés. J'étois éblouie, ravie au troisième ciel. Il y avoit des Dames, d'une beauté, d'une parure..... Ah ! je les pris pour des Divinités ; elle me traitèrent avec des politesses, des prevenances... je fus long-temps à en revenir. La séduction étoit au-dessus de mes forces ; & mon beau-frère triom-

phoit de me voir aussi ènchantée que lui.

« Il est temps enfin de vous présen-
» ter, lui dit S. E. Les épreuves sont
» faites ; je crois que nous pourrons
» tirer, de vous, un fort bon parti.
» Demain sera le jour de votre présen-
» tation. Venez me trouver à neuf heures
» du soir à ma petite maison. Je vous
» conduirai. La petite ne sera pas de
» cette partie. Sur-tout, le plus rigoureux
» silence. »

Le lendemain, D. Ciccio me dit de n'être point inquiète, qu'il passeroit la nuit avec S. E. J'avois de l'inquiétude, je ne sais pas pourquoi ; car je croyois aux belles promesses du Comte, depuis le bal ; mais enfin, je vins à bout de me tranquilliser l'esprit. Je me couchai & je m'endormis.

D. Ciccio étoit parti radieux, il revint le lendemain très-sombre. Il ne me dit rien pendant toute la soirée. J'eus beau lui faire des questions, il ne me répondit que par monosyllabes, & alla se coucher sans souper. Je ne pus m'empêcher d'être inquiète. Après une nuit pénible, pendant laquelle je l'entendis plusieurs fois soupirer, parce que je n'étois séparée de lui que par une cloison, il se leva de bon matin & daigna enfin

me parler. « J'ai fait une haute sottise,
» dit-il, ma chère Ninette. Le Comte
» de Sinigaglia est un frippon. Il m'a
» introduit dans une société de voleurs,
» & je suis déjà leur complice; car toutes
» les commissions qui m'ont été données,
» selon le scélérat, de la part du Mi-
» nistre, étoient des coups de main,
» des vols manifestes, dont j'étois l'a-
» veugle exécuteur, & que les scélérats
» appliquoient à leur profit. De sorte
» que, si les ministres de ces vols étoient
» découverts & saisis (& sans doute on
» en fait la recherche) je risquerois de
» tomber entre les mains de la justice,
» & de finir mes jours par le dernier
» supplice. Je ne te peindrai point les
» détails de la nuit affreuse que j'ai
» passée loin de toi. On m'a conduit,
» avec des précautions sans fin, à Por-
» tici, dans un souterrein. J'y ai trouvé
» une assemblée d'hommes masqués,
» que j'ai pris d'abord pour des francs-
» maçons; mais quelle différence! Le
» chef m'a expliqué, sans détour, la
» nature de la société où j'étois admis, &
» les services qu'on attendoit de moi. J'ai
» frémi d'horreur en secret; mais je n'en
» ai rien laissé paroître. Cela étoit trop
» dangereux. J'ai cru même devoir affec-

» ter du zèle pour les intérêts de la Société.
» J'ai dit que je m'étois toujours douté de
» ce que c'étoit que la noble compagnie,
» où je devois être admis. J'ai supplié
» qu'on voulût bien mettre mon zèle à
» l'épreuve, & qu'on me chargeât de
» commissions, qui me missent à portée
» de faire voir ma capacité, & mon
» attachement aux intérêts du corps. Les
» voleurs m'ont paru être dupes de tous
» les sentimens que j'affichois & que je
» jouois assez bien. Ils ne se méfient
» donc pas de moi; mais tu sens que
» je ne puis m'attacher à une société si
» détestable, qui me conduiroit au gibet.
» Je suis bien embarrassé; car, si je ne
» les vois plus, ils comprendront aisé-
» ment que je n'ai pas goûté leur com-
» pagnie; dès-lors ils craindront que je
» ne les dénonce, & ne tarderont pas
» à me faire poignarder, pour se dé-
» barrasser de moi. D'ailleurs, ils m'ont
» beaucoup parlé de toi, ma petite
» sœur. Ils veulent te faire une dot
» pour te marier. « Servez-nous bien,
» m'ont-ils dit, & soyez sûr qu'avant qu'il
» soit trois mois, quand nous verrons
» que nous pourrons compter parfaite-
» ment sur vous, nous vous remettrons
» cent mille francs pour doter votre

» belle-sœur. Nous allons déposer, sur-» le-champ, les cent mille francs dans » les mains du Comte de Sinigaglia, » qui vous les remettra, quand il en » sera temps. De plus, nous allons ache-» ter les joyaux & le trousseau, qui lui » seront remis à sa première réquisition. » Il faut que vous nous ameniez cette » chère personne. Nous la respecterons » comme une Reine, ou plutôt comme » une Divinité. Qu'en dis-tu, ma chère » amie ? »

Je témoignai, à mon beau-frère, toute la répugnance que je sentois pour une société si abominable; & je le priai instamment de ne pas m'y conduire; « mais songes-tu, reprit-il, qu'il y a » cent mille francs à gagner pour toi, » que tu n'as rien, & que, si tu ne saisis » pas cette occasion unique, tu pourras » être exposée à rester fille, faute de » dot ? » Je lui jurai que les cent mille francs ne me tentoient point, & que j'aimerois mieux rester fille, que de les gagner de cette manière. « Cela suffit, » me dit mon beau-frère. Je n'ai donc » plus qu'à remplir le projet que j'ai » conçu cette nuit, de dénoncer tous » ces coquins au Gouvernement; car » enfin, s'ils sont découverts par toute

» autre voie, & si l'on donne ordre de
» les arrêter, je pourrai bien me trouver
» enveloppé dans leur disgrace. Il me
» vient une idée. J'ai à craindre égale-
» ment de la part du Ministère & de
» celle de ces gens-là. Mon écriture est
» connue des deux côtés; la tienne ne
» l'est pas. Je ne veux pas qu'on sache
» d'abord que l'avis vient de moi. Il
» faut donc que tu le copies. Si ces drôles
» avoient réellement quelqu'un auprès
» du Ministre, qui veillât sur les dé-
» marches qu'on peut tramer contr'eux,
» sans être connu de S. E. pour un co-
» quin, ce quelqu'un pourroit voir ma
» dénonciation. Il ne faut pas qu'on sache
» qu'elle vient de ma part. Je vais donc
» dresser le mémoire, & tu me le met-
» tras au net. »

Je n'étois point du tout de cet avis. Il fallut cependant obéir. Je fus donc obligée de copier le maudit mémoire, & je ne pus le faire, sans éprouver un frémissement continuel.

Nous fîmes passer l'avis au Ministre, & mon beau-frère, bien sûr qu'on ne pouvoit savoir de quelle part venoit cet écrit, alla revoir les voleurs, afin qu'ils ne pussent concevoir des soupçons contre lui. Ils lui firent le plus charmant ac-

cueil, & il revint à moi tout joyeux. « Ma chère petite, me dit-il, je suis » comblé de joie; mais je me suis jeté » dans le plus grand embarras. Nous » avons fait une belle équippée. Nous » nous étions trompés. Ce ne sont point » des voleurs. Ce sont les plus honnêtes » gens du monde. Ils ont éclaté de rire » en me voyant entrer. « Ah! il a bien » donné dans le piège, se sont-ils » écriés. » Alors ils m'ont avoué qu'ils » avoient voulu m'éprouver, qu'ils » étoient une société comme celle des » francs-maçons, formée uniquement » pour le plaisir, sous la garde de l'hon- » nêteté. » Nous sommes tous riches, » m'ont-ils dit; plusieurs de nos con- » frères, en mourant, ont laissé d'ailleurs » des legs très-considérables à la com- » pagnie; ainsi nous pouvons faire du » bien, & nous en faisons. Nous aimons » sur-tout à marier les jeunes filles, qui » nous paroissent honnêtes. Votre belle- » sœur est du nombre; elle sera dotée, » & les cent mille francs sont déposés » dans les mains du Comte de Siniga- » glia. Quant au trousseau & aux joyaux, » les voilà. » A ces mots, ils m'ont » fait voir, en effet, un trousseau ma- » gnifique & des bijoux de la plus rare

» beauté. J'ai balbutié ma reconnoissance.
« Avouez, a repris le chef, ou Grand-
» Maître, avouez que vous avez bien été
» notre dupe. Nous avons reconnu, fort
» aisément, que notre société, présentée
» sous l'aspect d'une troupe de voleurs,
» vous a inspiré de l'horreur; que vous
» avez déguisé vos sentimens, de peur
» que nous ne voulussions nous défaire
» de vous, si vous ne paroissiez pas en-
» trer dans nos sentimens; que vous
» n'avez affecté gauchement du zèle,
» que pour nous éblouir. Nous n'avons
» pas été vos dupes, & vous avez été la
» nôtre. A présent, mon cher ami, que
» nous vous avons reconnu, d'une ma-
» nière incontestable, pour un honnête
» homme, qui réunit la prudence à l'ha-
» bileté, nous nous chargeons, décidé-
» ment, de faire votre fortune. Le Comte
» de Sinigaglia vous présentera demain
» sans faute au Ministre. Quant à votre
» chère Ninette, ses cent mille francs
» sont tout prêts. Je vous le répète. Qu'elle
» trouve un parti, & le Comte les lui
» remettra sur-le-champ. Amenez-nous
» cette chère enfant. Nous avons de
» temps en temps des assemblées gaies,
» où nous réunissons nos femmes, nos
» amies. On s'amuse. Jeudi prochain,

» nous faisons une de ces parties, qui
» sont ordinairement très - gaies. Nous
» vous enverrons une voiture, & vous
» aurez la bonté de nous amener Mlle.
» Ninette. » Que dis-tu, ma petite
» sœur, de tout cela? Ne dois-je pas
» être bien embarrassé? J'ai dénoncé
» d'honnêtes gens au Ministre, comme
» des voleurs, tandis qu'ils me comblent
» de bienfaits. Que va-t-il résulter de
» cette malheureuse dénonciation? Ne
» consentiras-tu pas à venir voir nos
» bienfaiteurs? » — « Etes-vous bien
» sûr, mon cher frère, dis-je à D.
» Ciccio, que ces gens, qui se sont d'a-
» bord donné de gaîté de cœur pour
» des voleurs, ne vous trompent pas à
» présent? N'ont-ils point eu lieu de
» soupçonner le tour que vous leur avez
» joué, & ne cherchent-ils pas à vous
» leurrer par une marche nouvelle, afin
» de vous punir ensuite quand ils seront
» maîtres de vous? Pour moi, selon le
» vers de Virgile que vous m'avez sou-
» vent expliqué en vulgaire :

Timeo Danaos & dona ferentes.

Je redoute les Grecs, même quand ils obligent.

» Je voudrois donc bien ne pas aller

» chez eux ; & vous, assurez-vous bien, » avant d'aller les voir, s'ils ne vous » trompent pas. » — « Je verrai cela de- » main infailliblement avec le Comte, » répondit mon beau-frère ; s'il me conduit » chez le Ministre, comme il me l'a » promis, je n'aurai plus lieu de conser- » ver aucun doute. »

En effet, dès le lendemain le Comte de Sinigaglia conduisit D. Ciccio chez le Ministre. Il se proposoit de le présenter ; mais quelqu'un vint lui dire : « de » la part de S. E. je vous cherchois : Elle » vous charge d'aller.... » mon beau-frère n'en put entendre plus long, parce que l'inconnu finit tout bas, à l'oreille du Comte, ce qu'il avoit à lui dire. Celui-ci répondit : « j'y vais sur-le-champ ; mais » je venois lui présenter ce brave gen- » tilhomme. » — « Hé bien, repliqua » l'autre, je vais le présenter de votre » part, à l'instant même, & je le re- » commanderai aussi chaudement que » vous pourriez le faire vous-même. » Sinigaglia accepta la proposition, prescrivit, en deux mots, à son ami ce qu'il devoit dire en faveur de son protégé, & partit. L'ami conduisit sur-le champ D. Ciccio. Il le laissa dans l'anti-chambre. « Je vais prévenir, dit-il, S. E. » & il

entra seul dans le cabinet du Ministre; mais on ne tarda pas à faire entrer le protégé auprès de S. E. qui salua mon beau-frère & lui dit : « J'aurai soin de » vous. » On lui fit signe de se retirer, ce qu'il fit avec une grande révérence. Il auroit bien voulu dire au Ministre qu'il s'étoit trompé en lui annonçant, pour une bande de voleurs, une société charmante de francs-maçons; mais on ne lui laissa pas le temps de dire deux mots. Il se retira auprès de moi, pas si content de sa présentation qu'il s'y attendoit; mais pourtant se livrant à l'espérance; « car enfin, se disoit-il, j'ai pourtant » été réellement présenté; & si le Comte » avoit été un fripon, auroit-il osé se » montrer chez le Ministre? »

« Pour moi, dis-je à D. Ciccio, je » vois du louche dans tout cela. Qui sait » si le Comte ne s'entendoit pas avec » son ami, qui seul est entré chez S. E.? » Qui sait si la prétendue commission » donnée au Comte n'étoit pas un jeu » concerté entr'eux, & un prétexte pour » qu'il ne parût pas devant le Ministre? » D. Ciccio ne voulut pas écouter toutes mes réflexions. Il se crut parfaitement sûr du Comte; il vouloit absolument écrire au Ministre, pour révoquer son premier

avis, confesser son erreur, & en demander pardon.

Le jeudi étant venu, mon intrépide beau-frère voulut absolument que je parusse devant la fatale assemblée. La voiture vint nous chercher, avec un homme décoré, & une Dame qui paroissoit fort honnête. Je ne pus m'empêcher de les suivre ; mais mes jambes trembloient sous moi, & je manquai de faire une chûte dangereuse, en montant dans la voiture.

Nous arrivâmes à Portici. La Dame nous quitta pour nous rejoindre bientôt, disoit-elle. La voiture nous conduisit jusqu'à l'entrée d'un souterrein. On nous fit descendre, pour nous introduire dans cette sombre caverne. Je crus entrer dans un tombeau. Je marchois en tremblant, soutenue par mon beau-frère & par le Monsieur décoré, notre conducteur. Nous arrivâmes enfin dans une salle assez belle, où nous fûmes reçus fort gaîment, par une trentaine d'hommes en habit de mascarade, qui nous firent, sur-tout à moi, beaucoup d'amitiés. Je fus un peu surprise de n'y pas voir une seule personne de mon sexe, & je m'apperçus que mon beau-frère cherchoit, des yeux, les femmes qu'on nous avoit promises. « Hé

» bien, ma poulette, me dit le véné-
» rable, vous êtes la plus diligente de
» toutes nos Beautés ; car vous êtes la
» première venue ; mais j'en suis bien
» aise, parce que nous avons le temps
» de vous montrer les petites emplettes
» que nous avons faites pour vous. Tenez,
» voyez, ma chère, êtes-vous contente? »
A ces mots on étala, devant mes yeux, un trousseau magnifique. On me fit voir des bijoux d'une richesse extraordinaire, & d'un goût exquis. On m'essaya les bagues, les pendans d'oreille. « Voilà
» des girandoles qui lui vont à merveille,
» s'écrioient tous ces hommes. C'est un
» astre que cette belle enfant ; » & ils ricanoient tous autour de nous avec un certain air sinistre, au milieu de leur gaîté. Je vis la joie étinceler dans les regards de mon beau-frère ; & moi-même je commençois à prendre confiance dans des apparences si séduisantes.

Tout-à coup, nous voyons entrer des gens armés & qui apportoient des chaînes. Le Grand-Maître changea de ton, &, l'œil enflammé, saisissant mon beau-frère au collet : « Perfide, lui cria-t-il, tu
» voulois donc nous livrer au bourreau,
» pour prix de nos bienfaits. Tu subiras
» le châtiment terrible que tu mérites ;
» voilà

» voilà ton imbécille complice. Elle a eu
» part à ta faute, qu'elle partage ta peine.
» Qu'on les charge tous deux de chaînes,
» & qu'on les entraîne dans deux ca-
» chots séparés. » Mon beau-frère, plus
mort que vif, ne put dire un mot; pour
moi, je poussai un cri, je m'évanouis, &
je me trouvai, en rouvrant les yeux, au
bout de je ne sais combien de temps, je me
trouvai, dis-je, dans un cachot, couchée
sur la terre humide, chargée de fers durs
& pesans, dont le bruit m'effraya, quand
je m'efforçai de me remuer. Je frissonnai
d'horreur: « O mon Dieu! m'écriai-je,
» prens pitié d'une infortunée qui n'a
» point mérité son sort; ton œil me
» voit dans mon cachot, daigne me
» secourir. » Je retombai dans le plus
profond évanouissement.

La nature toute seule me délivra encore de cette crise, & je rouvris les yeux; mais ce fut pour sentir toute l'horreur de ma situation. Qu'on se représente une jeune personne élevée mollement dans le calme & la sérénité, qui n'a encore connu que les douceurs de la maison paternelle, & la tranquillité d'un Couvent de filles, & qui se voit, tout-à-coup, transportée dans l'ombre, sous une voûte énorme, sur une terre

humide, parmi les reptiles effrayans, chargée de fers bruyans, comme les plus horribles scélérats, & qui n'a pour perspective que la mort; car je le voyois clairement. Les scélérats s'étoient décélés pour être réellement des voleurs. J'étois dans leurs mains. Ils alloient m'égorger, pour se délivrer d'un témoin qui pouvoit les dénoncer. Ah! D. Ciccio, pourquoi aviez-vous absolument voulu que j'écrivisse la fatale lettre, qui me rendoit votre complice? Hélas! ce pauvre malheureux! Je pensois aussi à lui. Sa mort me paroissoit aussi sûre que la mienne. Je l'avois entendu s'écrier, quand on le saisissoit: « Ah! ma pauvre Ninette! » que vas-tu devenir? » Cet intérêt, qu'il prenoit à mon sort, m'en inspiroit pour lui. D'ailleurs, n'étoit-ce pas pour moi qu'il s'étoit plongé dans l'abîme du malheur? N'étoit-ce pas pour la dot malheureuse dont on m'avoit flattée, pour les bijoux perfides, qu'on m'avoit montrés? n'étoit-ce pas pour cette maudite amorce qu'il s'étoit précipité dans le piège & m'y avoit entraînée avec lui? O situation terrible! au milieu des ténèbres, je ne voyois que des spectres affreux, des fers, des glaives, des feux, des bourreaux. Je retombois dans des

évanouissemens continuels, dont je revenois sans secours humains, toujours plus brisée. Dans mes instans de sommeil, j'étois tourmentée par des songes encore plus affreux, & j'étois réveillée par le bruit de mes fers, & les tortures qu'ils me causoient.

On nous fit subir plusieurs interrogatoires, & une confrontation. Les scélérats, comme ils se jouoient de la justice, en contrefaisant ses formalités! Il paroît que notre lettre leur étoit tombée entre les mains, qu'ils avoient une personne de confiance dans leurs intérêts auprès du Ministre; c'étoit, sans doute, celui qui avoit présenté mon beau-frère à S. E. Les coquins avoient su se procurer de mon écriture, pour me convaincre que la lettre fatale étoit de ma main. Nous avions été sans doute entourés de leurs espions.

Enfin, un jour il y eut grande assemblée parmi les voleurs. La chambre étoit drapée en noir, tapissée de crânes & d'os de morts. Je ne décris point en détail cet horrible amphithéâtre, j'étois trop hors de moi pour le bien distinguer. Je n'ai pu voir non plus bien distinctement les horribles cérémonies de cette abominable séance. On m'avoit arraché & déchiré mes vêtemens, j'étois enchaînée

& presque nue. Je vis, en entrant, tous les scélérats masqués, en longs habits de deuil assis lugubrement autour de la salle éclairée par une lampe funèbre ; je vis à leurs pieds, au milieu d'eux, un homme nu, enchaîné, à genoux entre les mains d'un bourreau, qui tenoit suspendu sur sa tête un glaive flamboyant ; un bassin étoit tout prêt devant lui pour recevoir son sang. C'étoit mon beau-frère. « Ah ! ma chère sœur, s'écria-t-il, » où t'ai-je entraînée ? » Je n'eus pas la force de lui répondre. Je tombai sur la terre, & je fermai les yeux.

Cependant on fit entrer un homme masqué & revêtu en noir comme les autres. Quatre hommes lui tenoient l'épée nue sur la poitrine. C'étoit un récipiendaire qu'on admettoit dans la noble compagnie. Mon père a dû décrire cette scène mieux que moi (1). Je l'abrège. Le Grand-Maître prononça un sermon, dans lequel il sembloit faire une espèce de religion de la friponnerie. Le Néophite le réfuta, & je vis par-là que c'étoit un honnête homme, qui avoit été

---

(1) Voyez Première Suite de l'Aventurier François, tome premier, liv. cinq.

trompé, comme mon beau-frère, par ces scélérats; mais à quoi m'occupai-je? J'ai encore la tête renversée de la confusion de ces objets affreux. Mon sang se glace, quand il faut raconter le fait principal, l'affreuse catastrophe. On prononça, d'une voix tonnante, à D. Ciccio sa sentence de mort. On remit des poignards à tous les scélérats; au signal tous fondirent sur la victime. Je poussai un cri, je m'évanouis. Dans cet affreux état, j'avois un reste de connoissance. Je sentois, en quelque façon, ce qui se passoit autour de moi. O! mon cher frère, tu fus égorgé. On délibéra si l'on me feroit subir le même sort. Je crus entrevoir de la compassion dans les yeux de quelques-uns des brigands, à travers leurs masques; mais sur-tout l'attendrissement portoit un grand caractère dans les regards touchans du nouveau reçu, ils semblèrent me promettre du secours. Je fus épargnée jusqu'à nouvel ordre, & reportée dans mon cachot, où mon ame, long-temps exaltée par des sensations affreuses, retomba dans un profond évanouissement.

Je passai, j'ignore combien de temps, dans ces alternatives de sommeil affreux & de réveil plus affreux encore. Je sen-

tois horriblement toutes les plaies de mon corps, toutes les blessures de mon cœur. Je me levois sur mes genoux, je soulevois vers le ciel mes bras appesantis par mes chaînes, j'implorois la miséricorde de l'Eternel. Oh ! comme je le priois ardemment ! Je lui recommandois l'ame de mon beau-frère. Il daigna m'envoyer, du ciel, un rayon de consolation. Je sentis sa grace couler dans mon cœur. Ma prison s'éclaircit à ma vue. Il me sembloit que j'entendois de loin les concerts des anges, qui paroissoient fixer sur moi un regard compatissant. L'ombre de mon beau-frère m'apparut. Veillois-je, dormois-je ? C'étoit un grand spectre blanc, qui avoit la figure de D. Ciccio. « Prends courage, me dit-il, ma petite » sœur. Le Tout-puissant m'a fait grace. » Mon repentir, ma résignation ont » effacé mes péchés. Je suis à présent » dans les régions du bonheur. Ta grace » est aussi écrite dans les cieux, elle a » été prononcée de la part du Très-haut, » par l'ange de la vie. Tu seras sauvée. » Espère & prie. » Je priai & j'espérai.

Je restai long-temps prosternée la face contre terre, devant le Dieu qui punit & qui pardonne, faisant des actes de contrition, des actes d'amour, qui me

faisoient oublier la terre où j'étois si malheureuse, & qui sembloient m'enlever dans les cieux.

Enfin un jour, le lendemain je crois, j'entendis une voix douce, qui cria tout bas, au travers de la porte : « Etes-vous » ici, belle Prisonnière? » Je crus fermement d'abord que c'étoit un Ange, qui me parloit de la part de Dieu; mais bientôt je crus reconnoître la voix de ce Récipiendaire si honnête, qui avoit réfuté le chef des voleurs, & qui avoit paru me plaindre. « Prenez courage, » me dit-il, ma belle enfant, je viendrai demain vous délivrer. Je viens » prendre la mesure de votre serrure, » pour faire une clef, qui puisse ouvrir » votre porte. » En effet, il tracassa dans la serrure, & partit en me laissant pleine de courage & d'espérance.

Dès que je n'entendis plus ses pas, je me jetai à genoux, la face contre terre. J'adressai mes remercîmens au ciel, & je vis clairement que l'envoi du mortel secourable, qui devoit me délivrer, étoit une grace du ciel. J'attendis avec impatience, mais sans souffrir autant que les jours précédens; je dormis même d'un sommeil assez paisible, & je fis un rêve gracieux. Je vis clairement cet

homme tutélaire, dont la figure m'étoit inconnue. Je lui en prêtois une vraîment céleste. Il ouvroit ma porte, brisoit mes chaînes & m'enlevoit, en foudroyant mes persécuteurs.

Le lendemain, ce fut mon sauveur qui m'éveilla. Il ouvrit ma porte, & je le vis entrer la face découverte. Il paroissoit un Dieu. Je n'avois jamais vu rien de si beau parmi les hommes. Il avoit précisément la figure que je lui avois forgée dans mon songe. Il vint à bout de me délivrer de mes chaînes. Je me jëtai dans ses bras, il me serra contre son cœur. Je remerciai l'Eternel, & l'homme céleste m'enleva.

Je fus si troublée, dans toutes ces scènes pénibles, que je ne me les rappelle pas bien distinctement. Tandis que mon sauveur me conduisoit dans ces longs souterreins pour en sortir, il y eut un moment où je tombai. Je fus foulée aux pieds, on se battit sur mon corps. Enfin l'homme divin m'arracha de dessous les pieds cruels des scélérats, m'enleva dans ses bras, me fit revoir le ciel. O douce lumière, o ciel ouvert! Je sortois du séjour des morts, je rentrai dans l'empire de la vie. Je respirai l'air pur, l'ame de la nature. Mon sauveur

me mit dans sa voiture, s'assit à côté de moi, me prit les deux mains dans ses mains vivifiantes, & me conduisit à son Hôtel.

Je fus mise, par son ordre, dans un lit qui me parut superbe, au sortir d'un cachot. Je m'y étendis voluptueusement. C'étoit le trône de la félicité. Je m'y endormis d'un sommeil délicieux, qui valoit la béatitude céleste.

A mon réveil, je vis mon sauveur assis auprès de mon lit. Je m'élançai comme un éclair. Je me précipitai à ses pieds pour lui balbutier mes actions de graces. Il m'enleva dans ses bras, me remit dans mon lit, & appuya légèrement, sur ma joue, un doux baiser, qui retentit jusqu'à mon cœur. Je pris ses mains dans les miennes, je craignois qu'il ne m'échappât. Je le prenois dans mon ame pour une substance céleste. Je m'imaginois, à tous momens, qu'il alloit s'évanouir ou se perdre dans les cieux. Sa voix étoit aussi enchanteresse que sa physionomie. Elle portoit le calme & la sérénité dans mon ame. J'y voyois beaucoup des traits de Cataudin; mais c'étoit une beauté plus majestueuse & plus développée. Je croyois y reconnoître aussi

quelques-uns de mes traits. Que j'en étois glorieuse !

Mon protecteur daigna souper auprès de mon lit. Son appétit m'en donna. Tous les mêts étoient délicieux, présentés par sa main. Ma santé, altérée par de si cruelles aventures, ne tarda pas à se rétablir. Aucune incommodité ne pouvoit tenir devant Gégoire Merveil, mon sauveur. Je vécus quelques jours avec lui. Je me trouvai non-seulement bien portante, mais au comble du bonheur. Bonheur de courte durée, qu'un rêve affreux vint exterminer ! Mon sauveur fut enlevé par les voleurs. O ciel ! ils vont l'égorger, les scélérats...... Je me prosternai la face contre terre. J'implorai le ciel qui avoit daigné me protéger si efficacement. « Mon Dieu, disois-je, » sauve mon libérateur. » J'allai trouver le Ministre, pour qu'il s'intéressât en faveur de mon bien-aimé ; car je l'appelois intérieurement de ce doux nom. « Monseigneur, m'écria-je, il va être » égorgé, c'est pour moi qu'il va périr... » S. E. me dit d'être sans inquiétude, & me promit de le sauver infailliblement. Je m'adressai encore au Dieu des miséricordes. Je visitai tous les Temples de

la ville, je baiſai le ſaint pavé de tous les ſanctuaires. Je fis célébrer le ſaint ſacrifice par tous les Prêtres les plus pieux de Naples. Enfin mon libérateur me fut rendu. Il vola dans mes bras, & je fus de nouveau rendue à la vie, & je revis le ciel ouvert une ſeconde fois.

Je vis, avec une agréable ſurpriſe, mon cher Cataudin venir chez Grégoire Merveil; j'appris, avec une ſurpriſe encore plus douce, qu'il étoit fils de mon libérateur. La reſſemblance, que j'avois obſervée, n'étoit donc pas imaginaire. A peine le père paroiſſoit-il plus âgé que le fils. Il falloit que M. le Marquis d'Erbeuil s'y fût pris de bonne heure; Grégoire Merveil portoit auſſi ce nom qui me paroiſſoit lui bien convenir.

Mon libérateur, pour couronner ſon bienfait, me conduiſit à Meſſine, & me remit à mes parens. Foſchi fut aſſez content de me revoir; pour ma tante, la Signora Griſalda, on auroit dit qu'elle ſe ſeroit bien paſſée de ma vue. Je racontai mon hiſtoire. On remercia M. le Marquis, & Foſchi voulut abſolument qu'il logeât chez lui. Les inſtances de ma tante furent plus froides. Elle fit pourtant ſemblant de donner quelques larmes à la mort de D. Ciccio. Quant à ſa veuve,

elle en étoit déjà consolée. Elle avoit fait une nouvelle connoissance qu'elle ne tarda pas à épouser.

Cependant j'aimois mon libérateur à l'adoration. J'étois flatée de ce qu'on me trouvoit quelque ressemblance avec lui, qui étoit universellement reconnu pour un homme superbe. Cela n'annonçoit pas que je fusse laide, comme le disoit ma tante ; aussi ne cessoit-elle de répéter : « Cela est singulier. Comme ce qui va » bien à un homme est laid dans une » femme ! » Il étoit chargé d'une commission du Ministre, qui l'obligeoit de séjourner à Messine. Il paroissoit m'aimer de son côté. Il ne me le disoit pas ; mais ses yeux rayonnans, quand je paroissois, l'annonçoient malgré lui. Foschi sembla d'abord jaloux d'un homme si aimable ; mais ma tante lui dit : « Vous » devez chercher à vous défaire au plutôt » de cette petite fille. Profitez de l'occasion que vous offre cet Etranger, » puisqu'il s'est épris de belle passion » pour elle ; qu'il nous l'enlève, & nous » lui souhaiterons un bon voyage. » Je commençois à concevoir des espérances ; mais l'homme unique ne tarda pas à les détruire, en nous apprenant qu'il étoit marié. Je fus terrassée de cette nou-

velle; & tout le monde, dans la maison, le regarda de travers.

Son domestique arriva, & ressuscita nos espérances. Il nous apprit que la femme de son maître étoit morte, & que par conséquent Monsieur le Marquis, veuf, pouvoit se remarier. Foschi & ma tante parurent enchantés de cette nouvelle. Il me sembla qu'ils prirent le parti d'épier ses démarches, de lui laisser toute liberté de me voir à son aise; c'étoit un piège. De cette manière. Ils comptoient pouvoir, au premier moment, le surprendre en bonne fortune avec moi, & le forcer de m'épouser. Ils ne m'avoient point confié leurs desseins; mais je les soupçonnois, & j'avois la foiblesse de chercher à en profiter.

Un jour, je causois confidemment avec le Marquis. Il vit, entre mes mains, un portrait en miniature; il le regarda attentivement, parut frappé de le voir; & me demanda, avec émotion: « Qu'est-» ce que ce portrait? » Je lui répondis que c'étoit celui de ma mère. Il parut encore plus frappé. Il m'examina, me compara avec le portrait, vit de la ressemblance, & me regarda avec une tendresse inexprimable. « Ma chère enfant, » me dit-il, votre mère m'intéresse

» beaucoup. Etoit-elle de ce pays-ci? »
— « Non, répondis-je, elle étoit de
» Casal-Maggiore, dans la Lombardie
» Autrichienne. » Grégoire Merveil parut ravi en extase. « Adorable Ninette,
» me dit-il, n'avez-vous point quelques
» monumens laissés par cette mère ché-
» rie? » Je lui montrai une petite cassette, que cette chère maman m'avoit laissée. Il la baisa mille fois. Il l'ouvrit, il y trouva encore un portrait de ma mère, & des papiers françois; sa surprise, sa joie augmentoient à chaque moment. Ses yeux se chargeoient toujours davantage de tendresse pour moi. Enfin, après avoir paru se contenir long-temps, il s'écrie tout-à-coup, en me tendant les bras : « Ah! ma chère fille! » Je vole dans son sein. Il me serre contre son cœur, il m'embrasse mille fois; moi, sans savoir ce que signifioient tous ses transports, je me prêtois aux témoignages de sa tendresse, je lui rendois même, de tout mon cœur, ses baisers chastes & innocens.

Tout-à-coup on ouvre la porte, ou plutôt on l'enfonce. Foschi paroît avec main-forte. On me surprend dans les bras de mon libérateur. « Ah! vous l'épou-
» serez, s'écria Foschi; » ma tante crioit

encore plus fort. « Il ne ſera pas dit, » s'écrioit-elle, qu'on abuſera impuné» ment de l'innocence d'une jeune fille, » qu'on ſéduira les enfans d'une famille » honnête, & qu'on ſera diſpenſé de ré» parer de pareilles ſcélérateſſes. »

Il y avoit là un Notaire tout prêt, qui vouloit jouer le rôle de conciliateur. « Oh! le *Signor Marcheſe franceſe* eſt trop » honnête, dit-il, pour refuſer de » remplir le devoir d'un homme d'hon» neur, & il va ſigner volontiers le con» trat que je vais dreſſer en peu de » lignes. » Le Marquis proteſta qu'il étoit marié. « Oh! nous ſavons bien, » lui répondit-on, que vous êtes veuf; » &, ſur ſon refus de m'épouſer, on le conduiſit en priſon.

J'étois auſſi humiliée que mortifiée d'une pareille ſcène. Je proteſtai que je n'épouſerois jamais un homme, qui ne vouloit pas de moi; & je ſouffrois horriblement de cauſer la détention de celui à qui je devois la vie; on ne m'écouta pas. Il fallut paroître en Juſtice. Mon libérateur ſe défendit avec beaucoup d'énergie & de préſence d'eſprit; il eut le chagrin de s'appercevoir que tous ſes argumens n'étoient pas écoutés. Quand il ſe vit au bout de ſes défenſes, il dit

aux Juges : « *Illustrissimi*, comment vou-
» lez-vous que j'épouse cette adorable
» enfant ? Elle est ma propre fille. » Tout le monde resta stupéfait. « Oui, reprit-il, » c'est moi qui eus autrefois le malheur » de féconder, à Casal-Maggiore, Ni-
» nette *** qui a, depuis, épousé Foschi.
» Il doit bien savoir, en conscience,
» que cette enfant n'est pas de lui. Elle
» porte le nom de sa mère & le mien,
» *Ninette Merviglia*. Mon nom est *Mer-*
» *veil* en françois. » Soudain je me jetai au cou de mon père, tremblante de joie & d'amour filial. « Oui, vous êtes mon » père, m'écriai-je ; oui, je le crois, j'en » suis sûre. » Je l'aimois autant pour mon père, que pour mon époux ; la nature étoit aussi douce que l'amour. Les Juges alloient renvoyer mon père libre. Foschi & la Grisalda étoient confondus. Je triomphois.

Tout-à-coup l'indigne Foschi, je puis l'appeler ainsi, sans manquer de respect, il n'est plus mon père, l'indigne Foschi, par un retour détestable qui changea la face de l'affaire : « Hé bien ! s'écria-t-il, » si cet homme est son père, tant pis pour » lui. Il a commis un inceste, & il est » digne du feu. » O ciel ! à ce mot je tressaillis, une pâleur mortelle me cou-

vrit le visage. Les Juges parurent trouver la remarque juste, & ils ordonnèrent que le cher auteur de mes jours fût jeté dans un cachot. Je poussai en vain des cris plaintifs. On ne m'écoutoit pas. Un des Juges fit aussi une remarque bien affreuse pour moi. « Si le Comte est coupable, dit-
» il, d'avoir eu affaire avec sa fille, la
» fille ne l'est pas moins d'avoir pu s'unir
» avec lui; elle mérite les mêmes supplices;
» il faut leur faire leur procès à tous les
» deux ensemble, & j'opine pour que la
» fille soit mise dans un cachot comme son
» père. » On admit cet indigne raisonnement &, malgré mes cris, je fus saisie & enfermée dans un noir cachot.

Celui-là étoit encore plus affreux pour moi que le premier; car enfin je voyois que je ne devois en sortir que pour être brûlée vive. Et c'étoit un mortel que j'adorois & que je devois adorer, c'étoit mon père qui devoit partager, avec moi, un sort si effroyable. Au moment où le ciel l'amenoit dans mes bras, on me l'arrachoit d'une manière si affreuse. Foschi m'avoit fait signer je ne sais quel écrit, que je croyois capable de contribuer à mon mariage; je ne savois pas trop bien ce que contenoit cette malheureuse écriture; mais j'avois cru entrevoir qu'on m'y fai-

ſoit accuſer le gentilhomme françois de m'avoir dérobé ma virginité ; ainſi, ſui ma fatale écriture, il devoit être condamné comme ſuborneur de ſa fille, & moi comme ſa complice. J'étois ſon bourreau & le mien. Mon imagination fut allumée par l'horreur des bûchers. Je fis les rêves les plus affreux ; j'entendois continuellement les cris de mon père & j'y joignois les miens. Je me proſternois pour implorer l'Eternel, & je reſtois friſſonnante ſur la terre baignée de mes larmes.

Bientôt on vint me tirer de mon cachot, on me fit ſortir de la priſon ; étoit-ce pour me conduire au bûcher, ou pour me rendre la liberté ? Hélas ! on ne me délivroit pas de mes fers, j'étois donc conduite à la mort. O Dieu ! à la mort la plus cruelle. Mon cœur ſe retiroit, ſe pétrifioit d'horreur.

Je me trompois. Ce n'étoit point au bûcher qu'on me conduiſoit, on me fit entrer dans une autre priſon ; mais qu'y devois-je gagner ? C'étoit celle de l'Inquiſition, c'eſt-à-dire la plus effroyable : on avoit apparemment trouvé ce cas de la compétence du Saint Office. On me plongea dans un nouveau cachot. J'y reſtai palpitante & glacée.

Le lendemain on me fit comparoître devant des Juges, devant des Moines. Heureusement, ils étoient tous peu chastes. Dieu tire parti des vices des hommes comme de leurs vertus. Ils me lorgnèrent presqu'amoureusement. Ils m'interrogèrent pour la forme, & je fus reconduite dans un cachot moins affreux que le premier. J'y conçus un rayon d'espérance; mais j'en eus plus d'inquiétude pour mon père, qui ne devoit pas être lorgné amoureusement par les Moines.

Le Geolier ne tarda pas à m'amener une vieille femme, qui m'aborda avec les dehors de la plus tendre amitié. Il me sembloit que le drôle ricannoit à la dérobée. « La pauvre enfant, dit la vieille » Sybille, que je la plains! Ce seroit » dommage..... Ce seroit un meurtre. Ma » chère fille, je veux vous sauver; mais » il faut faire tout ce que je vous dirai. » Je veux bien d'abord vous apprendre » qui je suis. Sachez que vous voyez, » devant vous, la sœur même du Grand » Inquisiteur. Mon frère est touché de » vos peines, & il me charge de vous » apporter des consolations & des soulagemens. Pour commencer, vous devez avoir besoin de manger, soupons » ensemble. » Elle fit servir un assez

bon ſouper, auquel je fis honneur plus que je n'aurois cru. « Mais, Madame, » lui dis-je, tandis que nous ſoupons, » & que nous ſommes ici à notre aiſe, » mon père languit dans un cachot, où » il eſt peut-être réduit au pain & à » l'eau. » — « Eſt-ce bien votre père, » me dit la vieille ? » — « Oui, je vous » le jure, lui répondis-je. » — « Mal- » heureuſe, reprit-elle, vous avez donc » commis un inceſte avec votre père. » L'écrit ſigné de vous l'annonce. » — « Ma bonne Dame, répliquai-je, je » ne ſais pas ce qu'on m'a fait ſigner; » mais je vous jure, devant Dieu qui » nous voit & nous entend, que mon » père s'eſt conduit, avec moi, comme » le plus parfait honnête homme. Il me » reconnoiſſoit pour ſa fille, & il m'em- » braſſoit innocemment comme un père, » au moment où l'on eſt venu nous ſur- » prendre & nous arrêter. »

« La pauvre enfant, dit la matrône, » comme elle parle naïvement ! La vérité » ſort de la bouche des enfans. Vous » êtes bienheureuſe, ma fille, de ce que » je ſuis deſcendue auprès de vous. J'a- » doucirai le ſort de votre père. » Elle permit qu'on lui portât quelques débris de notre ſouper, me ſouhaita le bon

ſoir, & ſortit en touſſant, & en me donnant ſa bénédiction maternelle.

Je me félicitai beaucoup avec le Geolier, de ce que la ſœur même du Grand Inquiſiteur étoit venue m'apporter des ſecours de la part de ſon frère. Le Geolier paroiſſoit ſourire & m'inquiétoit. « Quoi! » lui dis-je, ne ſeroit-ce pas, en effet, » la ſœur du Vénérable? .... O Dieu! » ſi c'étoit lui-même! .... » — « Ah! » vous n'y penſez pas, interrompit le » méchant Concierge, pouvez-vous ſoupçonner un ſi ſaint perſonnage de deſ- » cendre à un pareil rôle? » — « Je ſens, » en effet, répondis-je, qu'il ſeroit bien » indigne d'un Grand Inquiſiteur de ſe » déguiſer en femme, pour venir abuſer » d'une innocente créature. » — « Croyez » donc, reprit le drôle, que Sa Révé- » rence n'eſt pas capable de vous jouer » un pareil tour. Je ne voudrois pas m'y » prêter. Sa vieilleſſe & ſes infirmités » doivent vous faire ſentir que les paſſions » ſéditieuſes ſont mortes chez lui, que » l'humanité ſeule doit l'animer, & qu'il » ne peut éprouver, pour vous, qu'un » intérêt pur & honnête, plus tendre, il » eſt vrai, que ſi ſon affection avoit » pour objet un homme. Ne craignez » donc rien de ſon ſang refroidi par l'âge,

» & croyez que c'est vraiment sa sœur
» qu'il vous envoie. Il est vrai que, s'il
» venoit lui-même, il pourroit avoir des
» motifs pour se déguiser; car enfin,
» l'œil de la malignité est toujours ou-
» vert, ses visites à une jeune personne
» pourroient être interprêtées en mal,
» & il est disgracieux, quand on n'a que
» de bonnes intentions, de se voir soup-
» çonné d'en avoir de mauvaises. »

Je me couchai avec une certaine inquiétude, qui ne m'empêcha pas de m'endormir d'un profond sommeil. Le lendemain, le Geolier vint me demander comment j'avois passé la nuit. « Assez
» bien, lui répondis-je; mais je suis fort
» lasse de consumer ma jeunesse dans
» une prison. » — « Je voudrois bien
» vous en tirer, me dit-il, & ce seroit
» aussi le vœu du Révérend père; mais,
» d'ici à la fin de votre procès, on ne
» doit pas vous mettre en liberté; &,
» en vous tirant de la prison, on ne
» pourroit vous nicher que dans le Cou-
» vent même. Or, attendu votre sexe,
» vous y seriez une marchandise de con-
» trebande. Il faut pourtant arranger cela.
» S. R. m'a prié de chercher un biais, un
» expédient honnête. Il me vient une idée.
» Ce seroit de vous affubler d'un froc,

» . . . ., & de vous donner pour
» un petit Novice. Le Vénérable le trou-
» veroit mauvais d'abord; mais ensuite,
» il pardonneroit cette hardiesse, en fa-
» veur de ma bonne volonté, & de mon
» zèle à seconder ses intentions bienfai-
» santes; mais il faudroit me jurer que
» vous vous imposeriez la plus scrupu-
» leuse réserve, & que vous vous com-
» porteriez de manière à ne pas faire
» soupçonner votre sexe; car, enfin, vous
» sentez quel objet dangereux & scan-
» daleux vous seriez dans une maison
» sainte, qui renferme beaucoup de jeunes
» gens. Ces pieux Novices ont les meil-
» leures intentions, ils sont sages de bonne
» foi; mais ils ne sont pas à l'abri peut-
» être d'une tentation qu'on viendroit
» leur donner de gaîté de cœur, en in-
» troduisant, au milieu d'eux, une jeune
» fille. » Je répondis au Geolier que
j'étois trop intéressée à ne pas trahir mon
malheureux sexe, pour qu'il eût à craindre,
de ma part, la moindre indiscrétion.
« Je compte, me dit-il, sur votre pa-
» role, » & il m'affubla d'un froc blanc,
& d'un noir par-dessus.

Il vit que je tremblois, & rit beau-
coup de ma peur & de mes scrupules.
» Vous êtes à croquer, me dit-il, sous

» cet habillement ; mais encore un coup
» ne craignez rien de Sa Révérence dé-
» crépite. » Il me conduisit chez mon père, qui sourit de mon déguisement, malgré la tristesse de sa situation. Je lui avouai la démarche qu'on me faisoit faire, & mes alarmes.

Alors le Geolier m'introduisit dans le Couvent. Le Grand Inquisiteur parut surpris & irrité de me voir sous le froc de son Ordre. « Comment, malheureux,
» dit-il au Geolier, ne pouviez-vous
» trouver un expédient plus décent ? Ma
» sœur est-elle complice de ce scan-
» dale ? » Le Geolier se défendit comme il put, & le Moine s'appaisa. Il me prescrivit sévèrement la plus grande réserve.

Tous les petits Moines, & même les grands, me firent fête, comme au neveu du Grand Inquisiteur ; car le Geolier me donnoit pour tel ; mais ils m'examinoient d'un œil perçant & malin. « Voilà, di-
» soient-ils, un petit bon-homme qui
» ressemble bien à une jeune fille. Il
» seroit malheureux que ce fût un homme ;
» car, enfin, ce seroit de la beauté per-
» due. » Je recevois mille amitiés de ces Messieurs, dont on voit que plusieurs se doutoient de mon sexe. Je craignois qu'ils ne voulussent pousser trop loin leur re-

cherche

cherche à ce ſujet. Ils en paroiſſoient tentés à chaque inſtant. Un ſeul d'entr'eux ſembloit vouloir me défendre contre la curioſité de ſes confrères. C'étoit un jeune Novice fort gentil. Il m'appelloit tout bas ſa couſine, ce qui me le fit enviſager. Je le reconnus pour un neveu de Foſchi, que je n'avois que très-peu vu, dans mon enfance. Il étoit doux, aimable; il conçut une véritable paſſion pour moi; en conſéquence, il devint timide & même reſpectueux devant moi. Il me défendoit, comme je viens de le dire, contre les deſſeins inquiétans de ſes confrères trop curieux. Il ſoutint, contr'eux en ma faveur, pluſieurs aſſauts dont je lui tenois compte dans le fond de mon cœur. Il me faiſoit une véritable impreſſion. Un peu de mon amour, qui n'oſoit plus s'adreſſer à mon père, s'envoloit vers lui.

Toute ſa bonne volonté ne pouvoit tenir long-temps contre une conſpiration de vingt inſolens. Ils s'emparèrent, un jour, de ma perſonne, & je crus voir l'inſtant où ils voudroient peut-être procéder à une viſite effrayante. Je pouſſai des cris aigus, & le Grand Inquiſiteur vint heureuſement me délivrer de leurs mains; mais il me dit: « Mon enfant,

» vous voyez bien qu'il n'est pas possible
» que vous restiez ainsi libre dans cette
» maison, au milieu de ces jeunes reclus,
» pour lesquels vous seriez un objet du
» plus grand scandale, s'ils venoient à
» découvrir votre sexe. Il faut absolu-
» ment vous enfermer. » — « Eh! mon
» père, lui dis-je, jugez-nous. Cela est
» bien plus court. » — « Cela ne se peut
» pas pour le présent, répondit-il. Soyez
» tranquille, mon enfant; je vous adou-
» cirai les ennuis de la captivité. J'irai
» vous voir tous les jours; » — « mais je ne
» verrai peut-être que vous, repris-je
» en pleurant. » — « Petite imperti-
» nente, répliqua-t-il, n'est-ce pas
» assez. » — « Et mon père, lui dis-je
» encore, que deviendra-t-il? » — « J'ai
» déjà eu soin de lui, répondit le Moine,
» il est fort bien traité, dans une belle
» chambre, dont il me montra la fe-
» nêtre. » Il fallut me laisser enfermer
vis-à-vis de mon père.

Que penser de tout cela? Il est sûr que l'Inquisiteur ne laissa échapper aucune imprudence qui annonçât, de sa part, des desirs criminels. Il venoit tousser chez moi; c'étoit-là le plus constant exercice que je lui voyois faire. Dus-je ma sûreté à son impuissance ou à sa sa-

gesse? La femme que je vis & qui lui ressembloit, étoit-elle vraîment sa sœur, ou lui-même? Elle avoit le menton rude; mais d'autres vieilles ont de la barbe. On dit que mon père en savoit plus long, & qu'on le voit dans ses Mémoires; j'y renvoie le Lecteur.

Quoi qu'il en soit, la malignité veilloit & épioit les démarches du Révérend cacochime. Les Novices ne pouvoient douter de mon sexe. Ils surprirent le bonhomme sortant de chez moi, ils l'accusèrent d'avoir un commerce illicite avec une jeune fille. Obligé d'avouer qu'il avoit été trompé par sa charité, qui l'avoit peut-être mené trop loin, sans pourtant rien faire d'indigne de lui, (ce qui étoit vrai,) il fut condamné, par le Chapitre, à une flagellation dont on nous donna le spectacle sous nos fenêtres, & que mon père, dit-on, décrit assez au long.

Bientôt on n'eut plus de raisons pour nous retenir. Nous fûmes déclarés innocens, & mis hors de Cour. Mon père, dispensé de m'épouser, m'aima comme sa fille. Je l'aimai comme mon père. Ce n'étoit plus de l'amour; mais il y avoit, dans mon cœur, des restes de cette passion. Il falloit les attacher à quel-

qu'objet, & l'objet s'étoit déjà trouvé. Le neveu de Foſchi, que j'avois vu chez les Inquiſiteurs, m'avoit paru propre pour m'inſpirer de tendres ſentimens. Je me rappelois, il eſt vrai, de temps en temps, le petit Prince, que j'avois vu dans un âge ſi tendre, mais c'étoit alors un enfant; je ne l'avois pas revu depuis, & je ne pouvois avoir aucune eſpérance d'être jamais unie à un époux de ce rang, qui n'avoit plus, ſans doute, repenſé à moi. Quoi qu'il en ſoit, Foſchi dit: « Après le rôle qu'elle » a joué, il lui faut un mari; & je » veux bien me charger moi-même de » ce perſonnage, pour faire ſon bon- » heur. Je ne ſuis plus ſon père, que » je ſois ſon époux. »

Je ne fus point flattée de ſa propoſition; je n'oſai pourtant lui témoigner combien elle me déplaiſoit. Je demandai du temps, & j'en obtins. Sa fille mourut. Son neveu devenoit ſon héritier. Il quitta le Couvent & reparut. Je trouvai qu'il me convenoit mieux pour époux. Son oncle ne fut pas de cet avis; mais une bonne fièvre très-mortelle vint le mettre à la raiſon. Quand il fut ſanctifié par une abſolution, *in articulo mortis*, & par une onction ſainte, il devint ſouple comme un gant. Il eut la bonté de mou-

rir, de nous laiſſer ſon bien, & j'épouſai ſon héritier. Je paſſai quelque temps heureuſe, entre mon père & mon époux; mais le premier n'étoit pas heureux lui-même. Il avoit perdu ſon épouſe, il couroit après elle, comme Télémaque après ſon père. Il ne put reſter auprès de nous & s'arracha de nos bras. Première perte. Je ne tardai pas à en faire une autre auſſi ſenſible. Cataudin, que je connoiſſois enfin pour mon frère, paſſa auſſi par Meſſine; mais ſa préſence fut un éclair, & il s'enfuit en Eſpagne.

Fin du Livre ſecond.

DERNIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE TROISIÈME.

Je passai quelque temps dans le calme du bonheur conjugal. Mon mari n'étoit pas le plus beau des hommes, comme mon père & comme mon frère Cataudin ; mais tout le monde s'accordoit à le trouver fort aimable. Je me plaisois à faire son bonheur. Je n'avois que lui dans Messine ; car, pour la Signora Grisalda, elle n'étoit plus ma tante. Elle se voyoit réduite à faire le métier de maîtresse d'école ; elle en avoit toujours eu le ton. Sans mon mari elle eût été, je crois, héritière de Foschi. Elle se trouvoit dépouillée par nous de cette succession. Jugez quelle redoublement d'amour elle devoit avoir pour moi.

Je savois me consoler de sa haîne,

& je vivois heureuſe, non-ſeulement dans le préſent, mais même dans l'avenir. Je voyois devant moi la plus agréable perſpective. Je formois les projets les plus enchanteurs. Déjà mon ſein fécondé me promettoit un fruit de l'hymen. J'étois épouſe, j'allois devenir mère. Quelle poſition flatteuſe! Mon mari étoit tout à moi, & ne ſortoit preſque pas. Il ſembloit craindre d'être vu. Sa crainte parut redoubler, parce qu'il s'apperçut que pluſieurs de ſes anciens confrères, ..., nous firent des viſites ſous différens prétextes. Il eut ſoin de ſe cacher, & ne voulut jamais en voir un ſeul. Je ne réfléchis pas beaucoup ſur cette conduite myſtérieuſe de ſa part.

Cependant j'approchois du terme de ma groſſeſſe, & nous cherchions une nourrice. On nous en préſenta une qui parut nous convenir; mais, avant de l'arrêter, mon mari voulut ſe tranſporter dans le lieu de la réſidence de cette femme, pour recueillir des informations utiles ſur ſon compte, & voir, par ſes yeux, le ménage ruſtique où il devoit placer ſon enfant. Je ne m'oppoſai point au voyage qu'il méditoit & qui ne de-

voit me le dérober qu'un jour ; mais je le vis partir avec peine, & je sentis même une espèce de frisson, quand il m'embrassa pour me quitter.

La journée me parut cruellement longue. J'étois si accoutumée à l'avoir auprès de moi, que son absence me fut très-pénible. Je comptois les momens. Il ne revint pas le soir. O ciel ! me voilà dans des transes mortelles. Que lui sera-t-il arrivé ? Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit. Au reste, je me disois : « sans doute » ces bonnes gens l'ont retenu à coucher. Il aura voulu faire connoissance » avec eux. Si je me lève tard, il sera » de retour avant que je sois levée. »

Le lendemain la journée fut plus pénible, il ne vint point encore le soir. Je ne savois que penser. Je sentois un tremblement convulsif s'emparer de tous mes membres. Nouvelle insomnie plus cruelle que la veille !

Qu'étoit devenu mon mari ? Je questionnois tout le monde. On ne parloit que d'une éruption de l'Ethna, & non pas de mon époux ; mais n'avoit-il point voulu aller voir cette montagne effrayante ? N'y avoit-il point péri ? On parloit de plusieurs hommes emportés par la lave,

écrasés par des pierres vomies par le volcan. On avoit vu, à six milles de Messine, un jeune-homme tué par la foudre; peu loin de là un autre avoit été assassiné par des voleurs; un troisième avoit été enlevé par des gens masqués. Mon mari n'étoit-il point une de ces trois victimes?

Le troisième jour fut affreux pour moi. Un voisin de la nourrice vint à la ville; à l'en croire, on n'avoit point vu mon époux dans son village. La nuit suivante fut un vrai supplice. Je succombai un moment au sommeil, car je n'avois pas fermé l'œil depuis l'absence de mon fugitif; mais des songes affreux me tourmentèrent plus que toutes mes inquiétudes. Je me levai de grand matin. « Partons, partons, m'écriai-je. Allons » chercher le barbare ou l'infortuné. » Je partis à cheval, comme lui, malgré ma grossesse avancée. J'arrivai chez la nourrice. Elle ne l'avoit pas vu. Grand Dieu! que devins-je? Je cherchai de tous côtés des informations. Je ne recueillis que des bruits effrayants, qui redoublèrent mes inquiétudes.

Il falloit retourner à Messine, car je sentois que mon terme n'étoit pas loin;

& qu'une circonſtance ſi cruelle pouvoit le précipiter.

Je ne tardai pas, en effet, à mettre au monde un fils, dont je me délivrai aſſez heureuſement, & qu'on s'accorda à trouver charmant. Quelle joie pour ſon père, s'il avoit été préſent ! Quel crève-cœur pour moi d'être privée d'un mortel ſi cher ! Je pleurois jour & nuit ſur mon fils, qui étoit ma ſeule conſolation; car je voulus abſolument lui adminiſtrer le lait maternel.

A peine étois-je relevée de mes couches, que je vis arriver, chez moi, la Signora Griſalda, avec ſa figure sèche. « Vous devez, dit-elle, être contente » de moi, ce me ſemble. Je vous ai » laiſſé faire vos couches, avec la plus » grande tranquillité. Il eſt temps enfin » que vous cherchiez un logement, & » que vous me laiſſiez rentrer dans le » mien. Vous ſavez qu'à préſent je ſuis » l'unique héritière de mon frère Foſchi, » & de mon neveu. » — « Comment » de votre neveu, interrompis-je ? il » n'eſt pas mort. Je ne ſerois pas auto- » riſée par ſon abſence à convoler en » ſecondes noces ; je ne puis être forcée » à remettre ſon bien. » La Griſalda

me dit qu'elle sauroit bien me faire rendre gorge, & partit en me laissant dans le plus mortel embarras. Je me trouvois avec un enfant sur les bras, menacée d'être jetée nue sur le pavé, à la merci de la Providence.

La méchante maîtresse d'école m'attaqua en Justice. Je me trouvai, pour comble d'embarras, avec un procès à soutenir, qui me pesoit plus que mon enfant. Il fut jugé un peu en ma faveur. On nous donna un an, à moi pour chercher mon mari, à ma partie adverse pour s'assurer de sa mort. Pendant ce temps, je fus laissée en possession du bien contesté.

Je voulus imiter mon père qui cherchoit sa femme. Je me mis à courir à la poursuite de mon mari. Voilà le moyen d'avoir des aventures. Je n'en eus pas comme Grégoire Merveil. Je m'en gardai bien. Une vie si diversifiée ne fait pas autant d'honneur à une femme qu'à un homme. Il me falloit un individu de ce sexe effronté, pour m'accompagner dans mes voyages. Je n'osai prendre un homme fait, qui auroit pu chercher à me faire la loi. Je me contentai d'un très-joli petit jeune-homme, qui se présenta à moi, dont je pouvois faire une espèce

de Jockey Anglois, & qui annonçoit, dans ses yeux, autant d'intelligence que de zèle pour mon service. J'eus pour lui les plus grandes attentions; on verra par la suite combien il les méritoit. Je l'aimai comme un frère. Je ne parlerai pas de lui beaucoup, ni avec un grand détail dans ces Mémoires. Il mérite trop d'intérêt, & il partageroit en deux celui que je voudrois bien inspirer principalement; mais je dois dire, dès le commencement, que nous ne nous quittâmes presque jamais, & que, quand les circonstances nous séparoient, les hasards les plus singuliers nous réunissoient toujours.

Il fallut attendre quelques mois en faveur de mon enfant, que je sevrai quand je le vis assez fort pour cela. Ma bonne amie du Couvent, la Signora Gattina, voulut s'en charger, & m'ôter toute inquiétude sur ce gage chéri de mon amour; car je pouvois me fier à elle, comme à moi-même. On me dit que l'habit d'homme me conviendroit mieux pour voyager., que celui de mon sexe. Je l'endossai; mon Jockei & moi, nous avions l'air de deux enfans.

Enfin, nous nous mîmes en route. Je visitai non-seulement toutes les villes de notre île; mais je ne passai pas un seul

Couvent d'hommes, ... , , dans toute la campagne, sans y chercher mon époux ; car enfin il se pouvoit qu'il fût retourné dans son Couvent. Je ne découvris pas la moindre trace de ce mortel desiré.

Je ne détaillerai pas toutes les aventures qui nous arrivèrent sur la route. J'avois bien fait d'endosser l'habit d'homme. Il me laissoit plus de liberté, & me délivroit des poursuites du sexe fier & persécuteur, dont nous sommes par-tout les victimes.

Un des inconvéniens, c'est que cet habit m'exposoit souvent à coucher avec mon Jockey. Il n'y avoit pas toujours assez de lits dans les Auberges, pour nous en donner à chacun un. Dans les cas trop communs, où il falloit que le maître & le valet passassent la nuit sous la même couverture, mon Jockey avoit autant d'attention pour s'écarter de moi, que j'en avois pour ne pas le laisser approcher. Nous couchions exactement sur les deux bords du lit, & un tiers se seroit trouvé fort à son aise entre nous deux.

Il n'y a pas trop d'agrément à porter l'habit du sexe mâle ; les hommes, qui sont si doucereux avec nous autres femmes,

ſont très-durs vis-à-vis les uns des autres, & ne ſe paſſent rien. Nous trouvions en eux de fiers rivaux ou de fades adulateurs, & s'ils ne nous avoient pas regardés comme deux enfans, nous aurions ſouvent mal paſſé notre temps. Nous inſpirions de la pitié au lieu d'amour, & rien n'eſt moins flateur.

Ne trouvant pas mon mari dans toute la Sicile, je paſſai à Naples; & je ne tardai pas à l'appercevoir dans le premier Couvent d'hommes que je viſitai. Le perfide! . . . . . au moins je diſtinguai un Religieux qui lui reſſembloit beaucoup. Etoit-ce lui? Avoit-il eu l'indignité de m'épouſer, après avoir prononcé des vœux? ou bien les avoit-il prononcés après s'être lié avec moi? ou bien enfin n'étoit-il encore que Novice? Etoit-il retourné volontairement, ou involontairement dans ſon Couvent? Ah! il y avoit trop d'apparence que mon mariage étoit nul ou abuſif. J'entrevoyois que je n'étois plus mariée. Je n'avois plus aucun bien. Il ne me reſtoit plus qu'un enfant. Je fus ſi frappée de l'horreur de mon ſort, que je manquai de tomber évanouie dans l'égliſe, où je reconnus trop bien mon traître décoré d'une chappe, & occupé des fonctions de

chantre. Le malheureux m'apperçut, il parut frappé ; il rougit, il pâlit, il demeura muet au milieu de l'intonation d'un Pseaume. Les autres Moines s'apperçurent de la défaillance dont j'étois saisie ; « C'est » un jeune-homme, dit-on, qui se trouve » mal. » On me transporta à la Sacristie. Tous les Moines s'empressèrent à me fournir du secours. On déboutonna ma veste pour me soulager. Mon Jockey se jeta sur moi, pour empêcher les Novices impitoyablement serviables, de rien appercevoir qui trahît mon sexe & mon déguisement ; mais peut-être plusieurs avoient entrevu quelque chose : ils sembloient du moins redoubler d'ardeur pour me servir. Ils vouloient même me transporter dans leur Couvent à l'infirmerie, pour m'y soigner tout à leur aise. Mon traître me lorgnoit du coin de l'œil, & n'osoit approcher de moi. Cependant il saisit un moment où il me dit tout bas à l'oreille, sans qu'on s'en apperçût : « pour » Dieu, ma chère amie, ne dites rien ; » je vous verrai chez vous, je ne suis » pas coupable. Je n'ai point prononcé » de vœux, je suis victime de la vio» lence. » Mon Jockey l'entendit sans doute ; car il lui glissa notre adresse dans la main.

Cependant les Moines qui, ſans doute, me prenoient pour un homme, vouloient à toute force me faire entrer chez eux. Une Princeſſe, qui m'avoit regardé dans l'égliſe avec complaiſance, & qui s'étoit apperçue de mon accident, me ſuivit dans la Sacriſtie & me reclama. « Je » m'intéreſſe à ce jeune-homme, dit-» elle, il m'eſt recommandé, & je pré-» tends prendre ſoin de lui. » On fut obligé de me céder à Son Excellence, qui me fit enlever par ſes gens & conduire à ſa voiture. Je la remerciai avec le plus profond reſpect. « Madame, lui » dis-je, je ſuis extrêmement ſenſible » aux bontés de V. E., mais je n'ai éprouvé » qu'une incommodité très-légère & » paſſagère. Je me ſens à préſent en » meilleur état, & je ſerois confus de » vous cauſer de l'embarras, puiſqu'heu-» reuſement je n'ai plus aucun beſoin » de ſecours. »

« Il ne ſuffit pas, me répondit-elle, » mon cher enfant, que vous vous » ſentiez moins mal, il doit vous reſter » de la foibleſſe, & je ne puis me diſ-» penſer de vous offrir une place dans » ma voiture. Votre petit compagnon » eſt peut-être votre domeſtique; mais » il montre tant de zèle pour vous, que

» je veux qu'il monte auſſi avec nous » dans la berline. » Nous ne pûmes réſiſter aux inſtances de S. E. qui me fit placer dans le fond à côté d'elle, mon Jockey occupa le devant. « Puiſque Ma» dame a tant de bonté pour nous, » repris-je, nous devons en profiter & » ſouffrir, avec reconnoiſſance, qu'elle » nous reconduiſe à nòtre Auberge. » Je dis notre adreſſe. « A merveille, re» prit-elle ; » mais elle ne la communiqua pas à ſon cocher, qui alloit à toutes brides, & nous fit ſortir de la ville.

Bientôt nous enfilâmes la grotte de Pouzzoles. C'eſt un chemin fort obſcur, qui traverſe une montagne, creuſée de main d'homme, & qui a un mille de long. Je ne connoiſſois point cet étrange paſſage, & je ne ſavois dans quelle priſon ſouterreine la Princeſſe vouloit nous mener. Je lui témoignai mon inquiétude, elle en rit. « Mon bon ami, » me dit-elle, je ne vous mène pas » loin, parce que vous avez beſoin » d'arriver promptement pour vous re» poſer ; nous voilà à plus de la moitié » du chemin. Je vous reconduirai chez » vous, quand je vous trouverai auſſi » bien que je le deſire. »

Nous ne tardâmes pas à revoir le jour,

& à sortir de la grotte, & quelques minutes après, nous arrivâmes à la porte d'un très-joli château où l'on nous fit descendre. La Princesse m'y traita avec les plus grands égards; cependant je croyois m'appercevoir que ses politesses tenoient à l'idée qu'elle avoit que j'étois un homme. Je ne crus pas devoir la détromper sur-le-champ. Elle ne manqua pas de me demander d'abord qui j'étois. Je lui répondis que je me trouvois à Naples *incognito*, & que j'avois quelques raisons pour cacher qui j'étois; que je la priois donc de m'accorder quelques jours pour lui faire cet aveu. « Combien voulez-» vous, me dit la Princesse? car je vous » avoue que je suis fort empressée de » vous connoître. Fixez-moi donc un » terme, mais bien court. » Nous bataillâmes quelque temps. Enfin il fallut en venir à composition, & il fut décidé que je lui ferois ma déclaration dans deux jours. » — « Dans deux jours soit, » me dit-elle; mais jusques-là vous » trouverez bon que je vous garde chez » moi. » Ce n'étoit pas là mon compte, & je trouvai cette conduite fort tyrannique de sa part.

On vint nous dire qu'on avoit servi. La Princesse me dit, en parlant de

mon Jockey : « Sur quel pied ce jeune-
» homme est-il avec vous ? » — « C'est
» mon ami, lui répondis-je. Nous n'a-
» vons qu'une même table & souvent
» qu'un même lit. » — « Tant mieux,
» répondit-elle, il partagera donc notre
» table, il paroît aussi fort aimable, &
» sur-tout fort modeste. » — « Sa raison,
» repris-je, est infiniment au-dessus de
» son âge, & son attachement pour moi
» est sans bornes. » Nous nous mîmes
à table, le dîner fut délicieux. La Prin-
cesse avoit de l'esprit, &, sans sa tyran-
nie, qui me choquoit justement, elle
m'auroit paru fort aimable.

Elle avoit un jeune fils qui l'étoit plus
qu'elle. Dès qu'il parut, je fus frappée
d'extase & presque d'admiration. Je crus
le reconnoître pour ce Prince enfant,
que j'avois vu jadis à Messine, & qui ne
m'étoit jamais sorti de la mémoire, depuis
ce temps heureux. Je sentis que mon heure
étoit venue d'aimer avec passion ; mais
hélas ! je ne pouvois me flatter de posséder
jamais celui que j'allois peut-être adorer.
Il parut aussi frappé, de son côté, mal-
gré l'habit qui me déguisoit. Il conçut
pour moi, sinon de l'amour, au moins
la plus tendre amitié. Il me la témoigna,
quand nous fûmes sortis de table, par

les manières les plus affectueuses. Il me faisoit mille caresses qui m'embarassoient. Il m'embrassoit à tous momens. « Ma » mère est amoureuse de vous, me dit- » il, mon cher Chevalier, cela est clair. » Elle vous fera du bien, si vous en » avez besoin, elle est fort riche. Tâchez » de rester ici le plus long-temps que » vous pourrez, pour l'amour de moi. » Vous n'aurez point de meilleur ami » pendant toute notre vie. » Ce jeune-homme étoit dans la bonne foi. Il me croyoit réellement un homme. Je connoissois la différence de sexe qui régnoit entre nous deux, & mon nouvel ami n'en étoit que plus dangereux pour moi.

« Je suis fort embarrassé, lui dis-je, je » voudrois avoir des nouvelles de mon lo- » gement, on doit y être fort inquiet sur » mon compte. » — « J'y vais aller de » votre part, répondit-il, je vous apporte- » rai demain réponse. Son offre me plut. » Je lui donnai mon adresse, & il partit.

« Chevalier, me dit sa mère, mon » fils paroît vous prendre en amitié, » j'en suis ravie. Il faut rester avec nous » quelque temps, mon bon ami. En » quelle qualité voulez-vous y vivre? » Consentez-vous à être mon Page ? » — « Ma Princesse, répondis-je, je ne

» veux être que votre ami. La condition
» de Page a quelque chose de servile
» qui me choque. Je ne vois pas pour-
» quoi les Grands se plaisent à avilir
» des gentilhommes, & condamnent, à
» porter la queue d'une femme, une
» main faite pour manier l'épée, & quel-
» quefois, par la suite, le bâton de
» commandement. » — « Vous serez donc
» mon ami, reprit la Princesse, & celui
» de mon fils; vous me paroissez sage,
» & il ne peut que gagner à vous fré-
» quenter. »

La méchante Excellence n'étoit pas sage; elle me faisoit assidûment sa cour, & m'assommoit des éternelles protestations de son amour. Cependant elle se ménagea quelque temps, & ne se permit pas d'abord la violence.

Son fils revint le lendemain. Il me sauta au cou, & m'embrassa tendrement. « J'ai fait votre commission, me dit-il,
» mon cher ami. Un jeune Religieux
» s'est présenté ce matin à votre Au-
» berge. Il a demandé si l'on n'y avoit pas
» vu un jeune cavalier, avec un petit
» compagnon habillé comme un Jockey
» Anglois. On lui a répondu qu'ils y lo-
» geoient tous deux; mais qu'ils n'étoient
» pas venus coucher, & qu'on étoit

» assez inquiet sur leur compte. Je me
» suis présenté dans ce moment. J'ai dit
» au Moine que je venois de la part du
» jeune Cavalier; mais que je ne pou-
» vois dire où il étoit. Il m'a prié, du
» moins, de lui faire passer une lettre;
» j'y ai consenti. Je lui ai indiqué où il
» devoit me la remettre dans une heure.
» Il a été fidèle au rendez-vous. Il m'a
» apporté sa lettre, & la voilà. »

Je remerciai le Prince Panfili (c'étoit son nom) & je me retirai dans mon appartement pour lire ma lettre. Je n'ai pas la force d'en rendre compte, & je ne puis que la laisser lire à qui le voudra.

Lettre du Père Miranda,

à Ninette son épouse.

« Ma chère épouse; car vous l'êtes
» véritablement, malgré les apparences
» qui sont contre moi. Ah! céleste Ni-
» nette, que vous êtes adorable à mes
» yeux, & que je dois paroître mépri-
» sable aux vôtres! C'est donc vous que
» j'ai vue sous l'habit d'homme? C'est
» vous qui aviez la bonté de chercher
» votre infidèle? Mais où êtes-vous à
» présent? On ne sait ce que vous êtes

» devenue. J'ai vu un jeune Seigneur, » fort beau, fort riche, êtes-vous en » sa possession? Affreuse jalousie ne tour- » mente pas mon cœur; quel droit ai- » je sur une femme angélique, que j'ai » outragée? Ah! demandons ma grace » & rien autre chose. Je voudrois pour- » tant vous voir, pour me justifier à » vos pieds. Je dois paroître un grand » criminel; mais de grandes passions, » des passions au-dessus de mes forces » m'ont entraîné; mais Dieu pardonne, » & les hommes ne doivent pas être » inexorables pour leurs semblables; & » je ne suis pas d'ailleurs si coupable » que je le parois, puisque mes vœux » sont nuls. Oui, ma chère Ninette, » apprenez ce qui me condamne & ce » qui me justifie. On a employé contre » moi la séduction, on m'a fait con- » tracter un malheureux engagement » avant l'âge prescrit par les loix. Je » voulois différer la prononciation de » mes vœux qui m'effrayoient; mais » mon noviciat étoit fini. On m'a dit » qu'on ne pouvoit différer la cérémo- » nie, qu'elle se feroit sans me lier, » que je pourrois ne prononcer que des » vœux simples, qui ne m'enchaîneroient » pas. Que vous dirai-je? dans un âge

» tendre je me ſuis laiſſé leurrer par ces
» pitoyables ſuggeſtions. La déplorable
» cérémonie s'eſt faite la veille même
» du jour, où l'on vous introduiſit dans
» notre Couvent, ſous l'habit d'un No-
» vice. Je fus d'abord enflammé pour
» vous, d'une ardeur d'autant plus vio-
» lente, que je ne pouvois la ſatisfaire;
» & que mes vœux abuſifs élevoient,
» entre vous & moi, une barrière in-
» ſurmontable, tant qu'ils n'étoient pas
» légalement caſſés, comme ils meri-
» toient de l'être. Je ſentois bien qu'ils
» étoient nuls, puiſque je n'avois pas
» eu l'intention de me lier ſolemnelle-
» ment; & que j'étois victime de la
» fraude & de l'artifice. Je ne perdois
» donc pas l'eſpoir de vous poſſéder;
» mais hélas! une poſſeſſion légitime &
» légale m'étoit interdite pour long-temps,
» & j'étois condamné au crime par la
» violence de ma paſſion. Je me donnai
» d'abord à vous pour un ſimple Novice.
» J'engageai mes amis à ne pas me dé-
» mentir. Ils y conſentirent, & vous
» avez eu le malheur de ne pas recon-
» noître que j'étois profès.

» Avec quelle volupté j'ai fouetté les
» épaules de l'indigne Inquiſiteur qui
» vous déroboit à mes vœux! C'eſt moi
» qui

» qui l'ai fait condamner. Que j'étois
» moi-même condamnable !

» Vous partie, il ne m'a plus été
» possible de rester dans le Couvent dé-
» sert. Je me suis enfui, je me suis
» déguisé en Cavalier, pour plaire à
» ma Ninette. J'ai eu le bonheur d'y
» réussir. Mon oncle est mort, j'ai été
» mis en possession de son bien, & de
» ma Ninette. Anges du Ciel ! quel fut
» mon bonheur! Une félicité si grande
» étoit-elle faite pour le crime? Ah!
» le remords me poursuivoit. Etois-je
» cependant si coupable, mes vœux étant
» nuls ? mais il falloit les faire casser,
» avant que de vous épouser. Avouez
» pourtant qu'un jeune-homme à qui l'on
» avoit extorqué des vœux illusoires,
» qui n'étoit pas dans les ordres sacrés,
» étoit un peu excusable de profiter d'une
» occasion qui lui offroit une riche suc-
» cession, avec une femme qu'il adoroit.

» Cependant je vous voyois porter
» des marques de nos jouissances, légi-
» times seulement de votre côté. Je les
» voyois avec ravissement. » Je suis
» époux, me disois-je, bientôt je vais
» être père. « Quelles perspectives, quels
» projets, quels rêves de bonheur me
» présentoit l'avenir ! J'étois dans l'en-

» chantement ; à force de plaisir j'ou-
» bliois mes remords.

» Le jour de la Justice étoit arrivé.
» Les Moines rôdoient depuis quelque
» temps autour de notre maison. Ils
» m'avoient reconnu. L'orage se formoit,
» je voulois fuir pour l'éviter, & trans-
» porter nos Pénates dans une plus
» grande ville. Votre état s'y opposoit.
» Il falloit attendre que vous fussiez
» délivrée de votre fardeau. J'avois des
» espions autour de moi. Vous savez
» que je vous quittai dans le dessein
» d'aller voir une nourrice pour l'en-
» fant que nous attendions. Je fus ar-
» rêté à deux milles de Messine. On
» m'enleva malgré ma résistance. On me
» reconduisit au Couvent, & l'on m'y
» plongea dans le plus affreux cachot.

» O ciel ! quel changement ! mais je
» le méritois en partie, & c'étoit là
» mon supplice. Je songeois aux peines
» de ma chère épouse. Ces peines étoient
» mon crime. » Consacré au Seigneur,
» me disois-je, par des vœux quoi-
» qu'abusifs, j'ai pu tromper une inno-
» cente victime, qui n'avoit commis
» d'autre faute, à mon égard, que de
» m'aimer chastement sur la foi de l'hy-
» men. Je lui ai ravi son honneur, sa

» virginité; à présent elle pleure son
» indigne séducteur. Elle met peut-être
» au monde, dans ce moment, un mal-
» heureux fruit de mes déréglemens.
» Peut-être le chagrin de ma perte, joint
» à cette circonstance, fait-il périr la
» mère avec l'enfant. O mon Dieu! je
» souffre; mais je l'ai mérité. Sans mes
» vœux indiscrets, absurdes, je serois à
» présent, dans mon paisible héritage,
» auprès de mon épouse, je la presserois
» dans mes bras. Je recevrois, je cou-
» vrirois de mes baisers paternels l'en-
» fant innocent qui devroit sa vie à
» notre amour. O Dieu! & je suis en-
» fermé dans le sein de la terre; & j'y
» suis sans doute pour la vie. Ah! ma
» Ninette, ame pure, qui dois être en
» paix avec le ciel; tends les bras pour
» moi, vers le Dieu qui me punit &
» te venge; implore ses miséricordes
» pour celui qui en est indigne, tu en
» auras plus de gloire; & que je doive
» à tes prières la vie & la liberté. »

« C'est ainsi que je m'exprimois dans
» l'amertume de mon cœur. Tu as sans
» doute rempli mes vœux, sans les en-
» tendre. Le ciel t'a accordé ma grace.
» Le vieux scélérat d'Inquisiteur est
» mort, & un autre plus doux, plus

» mon ami, l'a remplacé. Il a senti que
» la punition d'une faute passagère ne
» devoit pas être éternelle. Il m'a dé-
» livré de ma prison, &, par un hasard
» singulier, j'ai revu la lumière le jour
» de ton apparition dans mon Couvent,
» sous l'habit d'homme. Je t'ai reconnue
» du premier coup-d'œil. Juge de ma
» surprise. J'ai cru d'abord voir un ange
» éblouissant, qui avoit pris ta figure,
» ou tes mânes plaintifs, qui revenoient
» du séjour céleste, pour me reprocher
» mes crimes. Ah! ma Ninette, j'ai vu
» l'impression fatale que ma vue causoit
» sur toi. Tu étois entre les mains de
» nos Moines avides dont j'étois jaloux....
» Mais qu'es-tu devenue? Je brûle de
» te revoir. Je ne puis soupçonner où
» tu es. J'ai passé chez toi. On ne sait
» ce que tu es devenue. J'ai vu un jeune
» Seigneur, qui s'est chargé d'une lettre
» pour toi. Est-il ton amant? Il paroît
» le mériter; la jeunesse, la beauté, la
» fortune.... Affreux tourmens pour moi!
» Ecris moi un mot, ma chère, pour
» m'indiquer le lieu d'un rendez-vous.
» Adresse ton billet à ton Auberge, on
» me le remettra. Un mot de grace.
» Honoré d'un mot de ta main, je ne
» serai plus si vil à mes yeux, je res-

» pirerai. Je t'embrasse mille fois, un
» million de fois; à toi pour jamais,
» malgré mes vœux; j'ai quelqu'espoir
» de les rompre. A toi pour jamais. »

Cette lettre me flatta & me navra l'ame; où étoit-il son espoir? Prétendoit-il s'échapper une seconde fois, pour s'exposer à rentrer pour la vie dans le sein de la terre & dans l'ombre des cachots? Méritoit-il une réponse? Je lui en fis une; qu'on la lise & qu'on tâche de m'excuser.

Réponse de Ninette, à feu son époux.

« CRUEL.... dirai-je cruel époux? Tu
» m'annonces, dès le commencement de
» ta lettre, que tu ne l'es pas, puisque
» tes vœux abusifs n'étoient pas cassés.
» Tu me donnes ce coup de poignard.
» O mon Dieu! je ne suis plus qu'une
» vile prostituée, le rebut de mon sexe,
» l'opprobre du genre humain. Mon fils
» réprouvé par la loi, naît dans l'infamie,
» & se trouve condamné, dès sa nais-
» sance, à la vie la plus ignoble. Privée
» d'ailleurs de la fortune dans mon humi-
» liant état, je suis vouée, par les dou-
» loureuses circonstances, au désordre,

» à la honte. Ah ! mon Dieu, qu'ai-je » fait pour m'attirer un ſort ſi cruel ? » Ai-je mérité, par mon inconduite, » qu'un miſérable quittât ſon Monaſtère, » ſe déguisât ſous l'habit d'un homme » libre, vînt jouer une farce odieuſe » juſqu'au pied des autels, pour trom- » per une innocente créature, & la jeter, » pour jamais, dans la fange & l'igno- » minie ? N'importe, o mon Dieu ! il » eſt plus malheureux que moi, il a des » remords, & je n'ai pas lieu d'en avoir. » Je dois le plaindre & non pas le haïr. » Viens donc, viens malheureux, pré- » ſente toi, ſans crainte, chez la Prin- » ceſſe Panfili, à deux milles de Naples. » Demande moi ſous le nom du Che- » valier Merviglia, puiſque tu ſais que » je ſuis déguiſée en homme. On ne » refuſera pas de t'introduire. Que n'ai- » je ton fils pour te le préſenter ! Tu » l'aimerois, il te reſſemble un peu, il » reſſemble auſſi à ſa mère ; mais il n'eſt » pas dans l'âge de voyager, & j'ai dû le » laiſſer en Sicile. Tâche de te juſtifier, » mon ami ; viens, je t'attends. Puiſſes- » tu être auſſi pur à mes yeux, que je » le ſouhaite ! Je t'embraſſerois, je t'offri- » rois une épouſe, un fils ; & tu ſen- » tirois que l'homme eſt né pour s'unir

» à ſes ſemblables, pour en perpétuer
» l'eſpèce, & non pas pour ſe conſacrer
» à un Dieu qui l'a expreſſément formé
» pour une deſtination différente. »

Le jeune Prince conſentit à faire tenir cette lettre, & le père Miranda, mon mari, ne tarda pas à venir au Château avec ſon confrère, le père Amaduzzi, qui étoit juſtement le confeſſeur de la Princeſſe. Les deux Moines furent reçus avec une grande diſtinction. On leur demanda ce qui procuroit l'honneur de leur viſite; ils répondirent qu'ils alloient à une maiſon de campagne voiſine, & qu'ils n'avoient pas voulu paſſer, ſans rendre leurs devoirs à S. E. Elle fut très-flattée de leur attention. Elle entra en grande conférence avec ſon confeſſeur. Mon époux enfrocqué profita de cette circonſtance pour m'attirer à l'écart dans une ſalle voiſine. Là, il me raconta ſon hiſtoire plus en détail; il me demanda pardon, il ſe jeta à mes genoux, il me baiſa les mains. Il me dit que ſon amour renaiſſoit dans ſa plus grande force. Il m'offrit de ſe ſauver avec moi dans le pays étranger; en Angleterre, par exemple: « Et qu'y ferons-nous ſans argent, lui » dis-je? car enfin, nous n'avons plus un

» pouce de terre à nous dans l'Univers. »
« Je puis, dit-il, me procurer une » somme assez considérable. » — « Et » où la prendrez-vous, lui répondis-je ? » — « Peu importe, reprit-il, j'ai des amis » qui ne m'abandonneront pas. » — « Je » ne veux pas, lui dis-je, dépendre de » la commisération publique, ou devoir » peut-être les ressources qui nous fe» roient vivre, à des moyens condam» nables. Je ne vous soupçonne pas » de chercher à vous approprier rien » de ce qui appartient au Couvent. » — « Si j'emportois quelque chose, ré» pondit-il, je laisserois mon billet, » & je rembourserois fidèlement. » — « Ce seroit un vol déguisé, repris-je. » On n'emprunte point aux gens mal» gré eux. » — « Vous ne voulez donc » pas absolument me suivre, dit-il d'un » air consterné, n'étant pas dans les » ordres, mes vœux cassés, je redeviens » un simple laïc ; & je vous promets » de les faire casser solemnellement. » — « Je vois du louche dans tout cela, » lui répondis-je, je ne veux point » être la cause de votre malheur, ni la » complice du crime. Si vous étiez mon » époux, je me croirois obligée de vous

» obéir & de vous ſuivre ; mais vous
» n'êtes que mon ſéducteur, & tout ce
» que je puis faire eſt de vous pardonner
» & de faire des vœux pour votre bon-
» heur. » — « Et notre enfant, reprit-
» il ; ah ! je veux le voir. » — « En ce
» cas, venez à Meſſine, lui dis-je ; car
» j'ai été contrainte de l'y laiſſer. » —
« J'y volerai, repondit-il, dès que je
» pourrai. Je vous préſenterai notre en-
» fant, il vous touchera, & vous ſerez
» obligée de ſuivre ſon père. »

Son amour & ſon chagrin, auſſi éloquens & auſſi verbeux que le ſont ordinairement ces paſſions, n'auroient pas fini de toute la journée, ſi le jeune Prince ne fût entré. Les deux rivaux ſe regardèrent fièrement ; car ils l'étoient déjà ſans s'en douter. Le jeune-homme me lança un regard de dépit. Le Moine me dit tout bas : « Voilà l'indigne ſéducteur
» auquel vous me ſacrifiez. » — « Il ne
» me connoît pas pour une femme, ré-
» pondis-je auſſi tout bas. » Le compagnon confeſſeur, ayant fini ſes conférences, vint chercher ſon camarade, qui n'étoit pas preſſé de partir. La Princeſſe les invitoit en vain à dîner ; mais le jeune Prince prit un air ſi courroucée, que le P. Amaduzzi, homme fort craintif,

entraîna, preſque malgré lui, ſon compagnon qui me tendoit les bras, avec une indiſcrétion dont lui ſeul étoit capable.

Le jeune Prince, qui poſſédoit aſſez bien la langue françoiſe, après le départ de ſon rival, prononça ces vers de *Zaïre*, qu'il adreſſa à ſon valet-de-chambre :

Coraſmin, quel eſt donc cet eſclave infidèle ?
Il ſoupiroit, ſes yeux ſe ſont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués ?

Le valet, auſſi inſtruit que ſon maître, fit la réponſe ;

Que dites-vous Seigneur ?
De ce ſoupçon jaloux écoutez-vous l'horreur ?

Le maître reprit.

Moi jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe ! &c.

Et continua la tirade, relative à ſa ſituation. Ce jeu diſſipa & fit tourner en plaiſanterie la colère très-ſérieuſe, dont il avoit été d'abord enflammé ; cette colère lui parut d'autant plus riſible, qu'il me prenoit toujours pour un homme. « Pardonnez, me dit-il, mon cher ami, ſi » je vous ai fait entrer dans l'application

» de ces vers, où il eſt queſtion d'une
» jeune fille ; vous en avez tant la délica-
» teſſe, les graces & les traits mignons,
» qu'on peut être ſurpris d'un moment
» d'illuſion. L'âge & les exercices virils
» vous feront perdre ce petit défaut. »

Pour travailler à m'en corriger, il me faiſoit mener une vie de jeune-homme, & me fatiguoit de tous les exercices pénibles faits pour ſon ſexe robuſte. Il falloit courir à cheval avec lui, aller à la chaſſe, jouer à la paume, tirer des armes ; j'étois tous les ſoirs exterminée de fatigue, j'avois tout le corps meurtri depuis les pieds juſqu'à la tête ; & je ſentois que deux mois de ce genre de vie m'auroient conduite au tombeau. Oh ! je ne deſirois plus d'être homme. Ce rôle eſt trop fatiguant.

Cependant la Princeſſe me tourmentoit par la cour aſſidue qu'elle me faiſoit. J'aurois bien voulu la fuir ; mais mon cœur trop foible me retenoit auprès de ſon fils. D'ailleurs, elle m'avoit fait donner ma parole d'honneur, que je reſterois chez elle au moins deux mois. Elle paſſoit tout ce temps à la campagne, pour y jouir plus librement de moi. J'éludois tous les jours, ſous différens prétextes, l'explication que je

lui avois promiſe touchant ma ſituation, mon ſort & ma qualité. Chaque fois que ſon fils me conduiſoit dans quelque partie de chaſſe ou autre, il me faiſoit promettre, par ordre de ſa mère, que je ne chercherois pas à m'échapper. Ces promeſſes & ma fidélité à les ſuivre, m'obtenoient une liberté, qui me faiſoit ſupporter cette vie.

La Princeſſe s'étoit contenue aſſez long-temps dans les bornes de l'honnêteté, elle y perſiſta même tant, qu'elle eut quelqu'eſpérance de pouvoir me gagner par la voie de la perſuaſion ; mais quand elle vit bien décidément que ſon éloquence étoit inutile, elle recourut à la violence : « Malheureux, me dit-elle, » tu ne m'échapperas pas. Il ne ſera » pas dit qu'une grande Dame de mon » rang ſera deſcendue, juſqu'à chercher à » plaire à un homme comme toi, & ſera » reſtée ſans ſuccès & ſans vengeance. » J'en jure par mon honneur, qui m'eſt » plus ſacré que l'amour ; tu répondras » aux bontés que j'ai pour toi, ou tu » t'abreuveras du repentir le plus amer. »

Je vis qu'il étoit temps de révéler mon ſecret. Je tombai preſqu'aux genoux de la Dame trop puiſſante ; elle me releva ſur-le-champ. Je pris ſa main que

je baiſai, « Que vois-je, dit-elle, avec
» une douce extaſe ? Mon cher ami,
» ton cœur enfin s'attendrit-il ? ah ! tu
» vas être le plus adorable des hommes. »
— « Madame, lui répondis-je, je vous
» ai ſans doute irritée, & j'ai eu tort
» de m'envelopper trop long-temps
» des voiles du myſtère. Je croyois que
» vos yeux perceroient d'eux-mêmes ce
» voile tranſparent ; mais votre bonté
» pour moi vous aveugle. Se peut-il
» bien, Madame, que vous n'ayez pas
» vu qui je ſuis ? Oui, ſans doute, &
» l'eſpèce de cour que vous daigniez
» me faire, n'étoit qu'un jeu, une vraie
» comédie, dont vous vouliez vous amu-
» ſer. J'étois votre jouet, & non l'objet
» de vos prétendues adorations ; puiſ-
» qu'enfin vous n'avez pas dû tarder à
» voir que je ſuis une femme comme
» vous. »

« Qu'entends-je, s'écria la Princeſſe ?
» toi une femme ! tu as pu me jouer
» toi-même à ce point ?... » A ces mots,
elle m'a déboutonné rapidement ma
veſte, & voyant bouffer les marques
évidentes de mon ſexe : « Ah ! fuis, mal-
» heureuſe, s'écria-t-elle, en me re-
» pouſſant rudement. Ne jouis pas de
» mon humiliation. » Elle eſt reſtée

quelque temps muette, pensive, le front chargé de nuages. Enfin elle a repris, frappée d'une réflexion subite : « Qu'ai-» je fait, malheureuse ? J'étois dans la » bonne foi. Mon fils devoit être du » secret. Il aimoit la perfide, & j'en-» tretenois, chez moi, une maîtresse » pour mon fils. Et je la courtisois. Ah ! » scélérate, tu me pairas la honte où je » suis descendue. »

Je jurai à la Princesse que son fils n'étoit pas plus du secret qu'elle. Qu'il étoit, comme elle, dans la bonne foi, & qu'il m'aimoit avec la plus pure innocence, comme un ami, & non pas comme une maîtresse. « Et pourquoi » donc ce mystère, reprit-elle, avec » fureur, si ce n'étoit pas pour vous » jouer de moi, d'accord avec mon in-» digne fils ? » — « Madame, lui ré-» pondis-je, daignez m'entendre avec » plus de calme. » — « Je ne veux rien » entendre, s'écria-t-elle, sors de de-» vant mes yeux, & laisse moi respirer » & relever, loin de toi, mon front trop » humilié. »

Je sortis abattue & navrée d'amertume. Je rencontrai son fils : « Qu'avez-vous, » me dit-il, mon cher ami ? vous êtes » consterné, défait. » — « Ah ! mon

» cher Prince, lui répondis-je, Madame
» votre mère est bien en colère. » On
vint l'appeller de sa part. Il courut tout
interdit. Je me retirai dans mon apparte-
ment. J'entendis la mère crier beaucoup
contre son fils. Il ne tarda pas à me re-
joindre tout transporté, joyeux même,
malgré la colère de sa mère. « Ah! ma
» chère amie, s'écria-t-il, quelle heu-
» reuse révélation! que je bénis la co-
» lère de ma mère qui m'a fait le plai-
» sir de m'apprendre une si agréable
» nouvelle! Vous êtes donc une femme,
» la plus adorable des femmes, une
» Divinité. Ah! pardonnez, ma chère
» amie, si je vous ai traitée si familière-
» ment, si j'ai manqué de vous rendre
» mes hommages, comme à ma souve-
» raine. Imbécille! où avois-je l'esprit?
» Pouvois-je m'imaginer qu'un homme
» fût aussi beau que vous l'êtes? Oui,
» je vous reconnois, je m'en étois tou-
» jours douté, vous êtes cette petite
» fille charmante que j'ai vue à Messine
» dans mon enfance, & pour laquelle
» j'avois déjà conçu une si tendre ami-
» tié. Cruelle! vous me trompiez déjà.
» Vous me déguisiez votre sexe ado-
» rable. Ah! je n'ai jamais cessé de pen-
» ser à vous. Je regrettois toujours que

» vous ne fussiez pas ce que vous étiez
» pourtant réellement ; je sentois vague-
» ment que je ne pouvois jamais aimer
» que vous. Je vous adore, ma chère
» amie. Vous n'étiez que mon ami,
» vous allez être mon amante, pour la
» vie. Je n'aimerai jamais que vous. »
A ces mots, il se jeta à mes genoux,
& me baisa les mains avec une chaleur
inexprimable.

En cet instant, sa mère parut. Elle
resta muette de surprise & d'indignation.
Enfin elle s'écria : « Ah! couple odieux,
» c'est ainsi que vous vous jouez de
» moi. » — « Ah ! ma mère, lui ré-
» pondit le jeune-homme, pardonnez,
» c'est vous qui m'avez appris le sexe
» de cette belle personne. Vous l'aimiez
» quand vous la croyiez un homme.
» Qu'a-t-elle fait pour mériter votre
» colère, depuis qu'elle s'est avouée pour
» femme, par un pur motif d'honnê-
» teté ? n'a-t-elle pas toujours les mêmes
» vertus & la même beauté ? » Il plaida
long-temps en ma faveur. Elle parut
enfin s'appaiser : « C'en est assez, dit-
» elle, retirez-vous chacun dans votre
» appartement, & laissez moi rêver au
» parti que je dois prendre. »

Nous obéîmes ponctuellement. Nous

nous retirâmes chacun chez nous, sans oser nous parler, sans oser même nous regarder mutuellement. Bientôt le jeune-homme s'ennuya du rôle de reclus ; il vint me trouver sur la pointe du pied. Il m'offrit, comme un jeune imprudent, de voler sa mère & de m'enlever. Je lui remontrai toute l'extravagance d'une pareille conduite, que j'étois loin de favoriser. Il convint que j'avois raison. On vint lui annoncer qu'on avoit servi, & l'on m'apporta à manger chez moi. J'étois donc exclue de la table de la Princesse. Elle étoit encore irritée contre moi. J'aurois dû partir sur-le-champ, en cas que je ne fusse pas consignée à la porte; mais je desirois d'appaiser cette grande Dame. Je desirois que nous nous quittassions aussi bonnes amies qu'il étoit possible.

Je passai toute la journée & la suivante, dans la disgrace & dans l'exil. Le jeune Prince frémissoit de me voir ainsi traitée. Il me demandoit pardon pour sa mère & pour lui. Il vouloit toujours m'enlever, & je le contenois toujours dans les bornes de son devoir & de l'honnêteté.

Enfin, le sur-lendemain, la mère nous surprit encore ensemble. « Cela suffit,

» dit-elle, Mademoiselle, vous me dé-
» bauchez mon fils; sortez de chez moi,
» je vous prie, & que je n'aie pas le
» désagrément de vous revoir. » — « Je
» pars sur-le-champ, Madame, lui ré-
» pondis-je. Je me flatte que vous n'a-
» vez aucun reproche à me faire, &
» j'espère que vous me rendrez justice
» par la suite. » — « Je compte vous la
» rendre dès à présent, reprit-elle; je
» vous souhaite un bon voyage, la voi-
» ture vous attend. Mon fils, si vous
» voulez conserver l'amitié de votre
» mère, retirez-vous dans votre appar-
» tement, & ne suivez pas Mademoi-
» selle. » Il fallut obéir. Le jeune Prince me tendit les bras, & me lança un regard attendrissant, où se peignoient tout son regret & tout son amour. Je dus lui en rendre un qui n'étoit pas moins expressif. Je saluai profondément la mère, & je me retirai, la douleur dans l'ame.

La voiture m'attendoit, en effet, à la porte; en y montant j'apperçus encore le jeune Prince à la fenêtre. Il m'adressa de nouveau le regard le plus tendre, que je lui rendis aussi tendre, & je partis ventre à terre.

Je ne pouvois m'empêcher de regretter

mon jeune amant ; car enfin je m'en voyois tendrement aimée. Moi-même, en consultant mon cœur, je voyois que cet amour mutuel remontoit jusqu'à notre enfance, & que nous étions peut-être les deux individus que le ciel avoit faits l'un pour l'autre, & qui devoient se rechercher sans cesse ; mais que d'obstacles à notre union ! Elle étoit impossible, & je ne devois pas y penser.

J'étois abîmée dans ces réflexions, & je ne devois pas être encore à deux cents pas du château que je quittois, quand ma voiture fut arrêtée par des archers. L'un d'eux me mit la main sur le collet de la part du Roi. Je me souvins que j'étois habillée en homme & que j'avois une épée. En digne fille de Grégoire Merveil, je mis flamberge au vent ; mais que pouvois-je seule contre dix hommes armés de toutes pièces ? Ils sourirent de ma résistance & parurent s'en faire un jeu. Ils me firent quitter, malgré moi, la voiture de la Princesse, me forcèrent de monter dans une autre, & me firent courir plus vîte que je ne voulois.

Cependant nous entendions crier *ferma* (arrête) ; c'étoit le jeune Prince qui accouroit, à toute bride, à mon secours. Il nous atteint, il fond sur mes ravisseurs ;

mais il ne leur parut pas plus redoutable que moi, & ils se défendirent en riant contre son attaque. Je voulus en vain me joindre à lui. J'étois trop bien gardée. Je lui fis mes remercîmens, & je lui peignis mes regrets. Il m'exprima les siens. Les archers se séparèrent en deux bandes. Une moitié le fit monter dans la voiture de sa mère, qui n'étoit pas loin delà, & le reconduisit au château; l'autre continua de m'enlever du côté de Naples.

Cet effort de mon amant pour me délivrer, me le rendit plus cher, quoiqu'il fût sans succès. Je vis que le coup partoit de sa cruelle mère, qu'elle ne m'avoit gardé deux jours chez elle, que pour solliciter & obtenir une lettre de cachet contre moi. Je gémis de me voir écrasée sous la vengeance de cette femme puissante, & j'arrivai bientôt à Naples, où je fus enfermée dans une maison de force.

Je fus d'abord conduite devant la Prieure, qui me parut douce & honnête. Elle me vit profondément affligée, & je reconnus, dans ses yeux, de la commisération. « Ma chère enfant, me dit-» elle, je ne suis pas surprise de vous » voir un peu triste; toutes les infor-» tunées qu'on amene ici, le sont ordi-

» nairement en entrant. Je fais tous
» mes efforts pour qu'elles le soient
» moins par la suite. Racontez-moi votre
» histoire, ma chère Demoiselle, que
» je sache à qui j'ai affaire, & comment
» je dois m'y prendre pour faire entrer
» la consolation dans votre cœur. »

Ce début me rassura & attira ma confiance. Je racontai mon histoire, avec le plus grand détail & la plus grande sincérité. Quand j'eus fini; « si votre récit est
» exactement vrai, dit la Prieure, vous
» n'êtes pas coupable, & l'on ne doit
» que vous plaindre. Il est vrai, qu'au
» dire de toutes celles qu'on amene ici,
» rarement s'en trouve-t-il une qui ait
» aucun tort; mais enfin, je me plais
» à vous croire innocente; je souhaite
» de pouvoir m'intéresser en votre fa-
» veur, & vous être utile. Je ne négli-
» gerai rien pour cela. En attendant, il
» faut vous armer d'un peu de patience.
» Je vous adoucirai le plus qu'il me
» sera possible les rigueurs de la capti-
» vité. »

Je quittai la Prieure, enchantée d'elle, & lui faisant les plus tendres remercîmens. On me conduisit dans une petite cellule assez propre. On me fit mettre bas les habits d'homme, & l'on me re-

vêtit de celui de la maiſon, qui n'étoit pas coquet. Enſuite on voulut me couper les cheveux. Je pouſſai des cris : « Non, » m'écriai-je, je ne ſouffrirai pas cette » indignité. » La Prieure entendit ma voix, elle accourut. « Qu'eſt-ce donc » qu'on lui fait, dit-elle ? » — « Ma- » dame, on veut me couper les che- » veux, répondis-je ; défendez-moi, je » vous prie, de cet outrage. » — « Elle » n'eſt pas condamnée, reprit-elle, » comme les autres, par un jugement » juridique, elle eſt ſeulement miſe ici » en réſerve par un ordre du Roi. Il ne » faut pas la confondre avec les cou- » pables qui ont ſubi le jugement, ni » commettre contre ſa perſonne aucun » attentat ; laiſſez lui donc ſes cheveux, » & traitez-la avec les égards qu'elle » paroît mériter. »

Je remerciai à genoux l'honnête Prieure. Je lui baiſai tendrement la main. Elle parut attendrie de ma reconnoiſſance, & ſe retira. Je reſtai ſeule fort affligée dans ma cellule, juſqu'à ce qu'on vînt m'avertir de me rendre au réfectoire ; je fus conduite à celui des Religieuſes, où je fus traitée aſſez bien, comme elles-mêmes ; mais on ſent que je ne dus pas manger avec appétit.

Je passai quelques jours dans cette maison, sans entendre parler de rien ; & je m'y ennuyois horriblement. J'oubliois de dire que, dès le lendemain de mon arrivée, on me fit jouer, avec le directeur de la maison, la parodie de la scène que j'avois jouée d'abord avec la Prieure ; c'est-à-dire qu'il fallut lui raconter mon histoire & recevoir ses consolations. Ces consolations furent des capucinades, qui excitèrent ma pitié plutôt que ma reconnoissance.

Je fus long-temps sans regarder le chétif confesseur auquel on me forçoit de donner ma confiance ; enfin je jetai les yeux sur lui, par hasard, & je le reconnus pour le directeur de la Princesse, qui avoit amené, chez sa méchante Excellence, mon mari enfrocqué. « Vous devez connoître en partie, lui dis-je, la » vérité des faits que je vous détaille. » Vous êtes l'ami de celui qui fut mon » mari, & le confesseur de ma persé» cutrice. » — « Mais oui, en effet, » répondit-il, je connois quelques faits » analogues à ceux que vous me dévoi» lez. » — « Il faut, repris-je, mon Ré» vérend Père, que vous rendiez un té» moignage favorable sur mon compte, à » la respectable Prieure. » — « Je le veux

» bien dit-il, je ſouhaite que cela puiſſe » adoucir votre ſort. » Il me tint parole, & la Prieure me dit, à ce ſujet, mille choſes obligeantes, qu'elle accompagna des procédés les plus honnêtes.

Le lendemain on vint me dire que le directeur du Couvent étoit malade, qu'il envoyoit un de ſes confrères pour le remplacer, & qu'il prioit la nouvelle Penſionnaire de donner ſa confiance à ce nouveau confeſſeur, comme à lui-même. « J'y conſens, répondis-je, quand » j'aurai beſoin de me confeſſer. » — « Mais, me dit-on, avez-vous reçu » hier l'abſolution ? » — « Non ſans » doute, repliquai-je. » — « Hé bien, » reprit-on, vous avez une confeſſion » générale à faire en entrant ici ; il faut » donc voir le confeſſeur. » Je fus obligée de deſcendre au confeſſionnal. Le Moine faiſoit tous ſes efforts pour ſe cacher. Je m'en apperçus au bout de quelque temps, ce qui me donna la curioſité de voir ſa figure ; je n'aurois peut-être pas penſé à le regarder ſans cela.

Enfin je ne fus pas long-temps à le reconnoître pour mon ci-devant mari. « Où ſuis-je, m'écriai-je ? Quoi ! l'on » abuſe ici du tribunal de la Pénitence !

» Quoi !

» Quoi! l'on me promet un confesseur, & » je trouve : qui grand Dieu ? » — « Ne » vous mettez pas en colère, me dit-il, » le confesseur va en effet venir ; mais, » comme il tardoit un peu, j'ai voulu » profiter de sa lenteur pour lire dans » votre ame ; pardonnez-moi cette har- » diesse peut-être coupable. Parlez-moi » à cœur ouvert, ma chère amie. » — « Monsieur, lui répondis-je, je ne veux » pas vous écouter ici. Je ne prétends » pas être complice d'une profanation. »

Le malheureux ! je lui avois déjà parlé avec la plus grande naïveté. Je lui avois avoué, avant de le reconnoître, que j'aimois le jeune Prince ; que cette inclination remontoit jusqu'à mon enfance. Il m'avoit demandé si j'aimois mon mari, je lui avois répondu que, s'il étoit réellement mon mari, je lui serois, sans doute, attachée ; mais que, comme il ne l'étoit pas, je n'avois aucune raison de dérober mon cœur à celui pour lequel le ciel m'avoit peut-être destinée. Le Moine imprudent étouffoit de fureur. Il voulut me faire des reproches. Je le fis taire, en lui signifiant que, s'il ne sortoit pas du confessionnal, j'allois le dénoncer comme un séducteur qui abusoit du tribunal de la Pénitence,

pour chercher à me débaucher. Il se retira, avec moi, dans un coin de la Sacristie; il m'offrit encore de partir avec moi.

« Je ne veux point, lui dis-je, con- » tribuer à votre perte; d'ailleurs nous » ne pourrions jamais, je le vois, être » l'un à l'autre par des nœuds légitimes. » — « Et vous croyez, reprit-il, que vous » pourrez vous lier légitimement avec » mon rival? » — « Cela est difficile, » répondis-je; mais cela n'est pas im- » possible. » — « Il aura ma vie ou j'au- » rai la sienne, s'écria le Moine en- » flammé. » Je lui tournai le dos, & je terminai, malgré lui, la séance. Il me quitta furieux.

Quelques jours après, la Prieure vint me dire : « Mon enfant, on vous de- » mande au Parloir. C'est un Seigneur, » un bienfaiteur de la maison, qui a » beaucoup de crédit. Tâchez de l'in- » téresser en votre faveur. Il pourra » s'employer pour vous efficacement. » Je descendis, & je vis un Seigneur de bonne mine, qui parut me regarder avec complaisance. « Mademoiselle, » dit-il, je suis l'oncle du jeune Prince » qui vous aime, & pour lequel je suis » plein de bonne volonté. Il m'a prié

» de m'intéresser en votre faveur, pour
» vous faire sortir d'ici. J'ai voulu vous
» voir auparavant, pour savoir qui j'obli-
» gerois ; & juger si mes secours seroient
» bien placés. Ils ne peuvent l'être mieux
» qu'en votre faveur, Mademoiselle,
» & je promets déjà, sur votre simple
» vue, de faire tout ce que je pourrai
» pour vous rendre la liberté. » Je ré-
pondis comme je le devois à ses pro-
pos obligeans ; il me dit qu'il étoit
aussi enchanté de mon esprit que de ma
figure. « Je n'ai pas voulu vous amener
» le jeune-homme, dit-il, parce que
» je ne savois pas si sa passion étoit aussi
» bien fondée qu'elle l'est réellement. »
Là dessus, il me renouvella ses éloges
outrés avec une emphase, où j'aurois
voulu moins de chaleur. Il prenoit feu,
le bon Seigneur, & je craignois que, trop
rempli de moi, il n'oubliât son neveu ;
mais celui-ci ne le laissa pas tomber
dans cet oubli. Un des domestiques qui
accompagnoient le Seigneur s'écria sou-
dain : « Tout beau, mon oncle ! Vous
» prenez feu, un peu plus que je ne
» voudrois : » — « Oh ! oh ! c'est toi,
» mon neveu, dit l'oncle ; qui te sa-
» voit-là ? Hé bien ! ta maîtresse est char-
» mante. Il faut la tirer de-là, mon

» ami. » — « Oui ; mais pour moi, re-
» prit le jeune-homme, & non pas
» pour vous. » — « Et qui te dit que
» c'eſt pour moi, répliqua l'oncle ? Tu
» as toujours des idées qui ne ſont qu'à
» toi. » Il fut convenu qu'on alloit faire toutes les démarches néceſſaires pour m'obtenir ma liberté. Là les deux Princes me quittèrent, avec le regret le plus apparent. Le jeune-homme m'adreſſa les regards les plus tendres, ceux du plus âgé n'étoient pas moins paſſionnés ; mais je les trouvai moins touchans.

Le lendemain on reçut, dans le Couvent, une Penſionnaire volontaire, qui avoit, avec elle, ſix femmes à ſon ſervice, toutes grandes & robuſtes. « C'eſt
» une jeune Dame fort riche, me dit-
» on. » — « Tant mieux pour elle, ré-
» pondis-je, » & je penſai à autre choſe, en me promenant dans le jardin. Tout-à-coup, je vis accourir, à moi, une jeune Dame, les bras ouverts. Cette jolie perſonne ſe jeta ſur moi, m'embraſſa. C'étoit mon amant. « Qu'avez vous fait, inſenſé,
» lui dis-je ? Savez-vous à quoi vous vous
» expoſez ? » — « Ne craignez rien ; ré-
» pondit-il ? J'ai amené garniſon dans
» votre Couvent. J'ai, avec moi, ſix
» grands drôles, bien bâtis, très jeunes ;

» mais déjà bien forts, déguisés en filles,
» armés, comme moi, de pistolets; si
» mon oncle ne vous délivre pas sous
» peu de jours, nous saurons bien vous
» délivrer, nous autres. » Je frémis du
danger que couroit ce jeune imprudent,
& de celui auquel il m'exposoit moi-même. « Et pourquoi, lui dis-je, ne pas
» attendre le succès des démarches de
» votre oncle? » — « Je me méfie de
» lui, répondit le jeune-homme. Il est
» tombé amoureux de vous, subitement
» comme moi; moi........ cela m'est
» permis; mais lui vieux, au lieu de
» mourir, & de me laisser son bien!....
» Il a déjà quarante ans.... & cela veut
» plaire à des femmes! Il veut vous en-
» lever, pour lui, ma chère amie, cela
» n'est-il pas criant; mais j'y mettrai
» bon ordre. Qu'il vous fasse sortir d'ici;
» à la bonne heure, je l'en remercirai
» à genoux; mais s'il veut s'emparer de
» votre personne, oh! nous nous coupe-
» rons plutôt la gorge. »

J'étois dans les transes, quand je voyois sept loups dévorans, dans le bercail du Seigneur, au milieu de ses innocentes poulettes. En effet, ils ne tardèrent pas à dévoiler toute leur scélératesse; ils se jetoient à corps perdu sur les victimes

ſans précaution & ſans malice; leur maître ne pouvoit les contenir. On ne tarda pas à ſoupçonner, à deviner même leur ſexe; on alloit envoyer chercher main-forte pour les ſaiſir. Voyant qu'il ne leur étoit pas poſſible de reſter plus long-temps dans ce pieux ſerrail, ils s'emparèrent de ma perſonne, mirent le piſtolet ſur la gorge de la Tourrière & la forcèrent d'ouvrir. Ils ſortirent en m'enlevant au moment où, d'un côté l'oncle venoit, avec un ordre du Roi pour me rendre la liberté, & de l'autre, où des archers accouroient pour ſaiſir les inſolens qui faiſoient vacarme dans le Couvent. L'oncle reconnut ſon neveu, malgré ſon déguiſement: « Ah, malheureux! s'écria-» t-il, qu'as-tu fait? Je t'apportois la » liberté de cette belle. Remets-là moi, » ſi tu ne veux la voir ſaiſir avec toi. » [illegible] Le neveu me remit en tremblant dans les mains de ſon oncle. Les ſoldats vouloient nous ſaiſir; car les gens du Couvent leur crioient: « Arrête, arrête. » — « Allez » au Couvent, leur dit le Prince im-» poſant, vous y arrêterez les mutins; » pour ces perſonnes, je vous répond » d'elles, laiſſez-les en mon pouvoir, » & je me charge des ſuites. » Les archers lui obéirent, & continuèrent leur

marche du côté du Couvent. Quand ils furent à une vingtaine de pas : « Sauvez-vous, dit-il, aux pucelles dévergondées, qui n'en avoient que l'habit, pour moi je me charge de cette belle. » Ils ne se le firent pas répéter. Le neveu cependant eut de la peine à me quitter. Il me recommanda à son oncle. Celui-ci me fit monter dans sa voiture, & le carrosse partit comme un trait.

Fin du Livre troisième.

DERNIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE QUATRIÈME.

« MON neveu eſt fou, me dit l'oncle,
» quand nous fûmes ſeuls enſemble. S'il
» ne l'étoit que pour vous, il ne pour-
» roit l'être aſſurément pour une plus
» belle cauſe, & ſa folie ſeroit alors,
» en quelque façon, ſageſſe; mais il
» vous allie, dans ſon cœur, à un tas
» de menue populace, avec laquelle
» vous n'êtes point faite pour être de
» compagnie. Vous penſez infiniment
» mieux que lui, quoiqu'auſſi jeune. Il
» faut que nous ayons pitié de lui, &
» que nous tâchions de lui épargner des
» ſottiſes; encore un coup, ce n'en eſt
» pas une de vous aimer; parbleu c'eſt
» une gloire, au contraire, que je lui diſ-
» pute; mais cela convient à un homme,
» comme moi, qui jouit de ſa fortune,

» & qui ne dépend que de lui-même;
» mais cet écervelé, qui dépend de sa
» mère & de son tuteur.... Il débute par
» une passion forcenée, au-dessus de son
» âge, & il associe, à l'ange qu'il adore,
» les plus viles créatures; car je puis le
» dire ici, sans crainte d'être compro-
» mis, il est vraîment libertin, le petit
» drôle, & vous ne connoissez pas toutes
» ses fredaines.»

Il me sembloit que la jalousie toute pure s'exprimoit par la bouche de son oncle. Nous arrivâmes bientôt à un joli château, situé à quelques milles de Naples. Le Duc m'y installa: « Reine, me dit-il, vous
» êtes la maîtresse ici; voudrez vous
» bien m'y souffrir quelquefois? » —
« Et vous & votre neveu, lui répondis-
» je; vous voudrez bien me l'amener. »
— « Ce n'est pas là, me dit-il, le rôle
» qui me convient le mieux; mais,
» pour vous plaire, je ferai l'impossible. »

Nous dinâmes tête-à-tête. Après le repas, il voulut être un peu entreprenant. Il s'apperçut qu'il m'effarouchoit, & se contint. « Suis-je libre ici, lui
» dis-je? » — « Autant que moi, ré-
» pondit-il; je vous ai déjà dit même
» que vous y étiez maîtresse. » — « Cela
» étant, repris-je, j'en puis partir quand

» il me plaira. » — « Sans doute, re-
» pliqua-t-il ; vous me feriez beaucoup
» de peine de m'abandonner ; mais la
» violence n'est pas dans mon caractère. »
Alors je lui fis entendre, un peu crûment, que je restois uniquement dans l'espérance qu'il m'ameneroit son neveu. Il fut obligé de me le promettre expressément, & il se retira.

Je m'attendois à tous momens que le bouillant jeune-homme viendroit me trouver. Il devoit connoître le château de son oncle, & deviner aisément que celui-ci m'y auroit conduite. Personne ne parut pendant toute la journée, qui me parut mortellement longue ; mais le lendemain, je vis de loin venir, à toutes brides, trois ou quatre cavaliers. « C'est
» sans doute mon jeune-homme qui
» accourt, m'écriai-je. » En effet, parmi ces hommes, il me sembloit que j'en voyois un qui paroissoit le maître, & qui avoit comme un uniforme militaire d'officier général. « C'est lui, disois-je, » sans considérer que ce pouvoit être son oncle. Enfin, la bande arrive. Je ne tardai pas à reconnoître le chef. Ce n'étoit pas le neveu, ce n'étoit pas l'oncle, c'étoit mon mari défroqué, & déguisé en Seigneur. « Ma chère amie, me cria-

» t-il, je viens vous annoncer que mes » vœux sont cassés. » En supposant cela vrai, il n'en étoit pas plus mon mari. Je ne devois pas le recevoir. Je devois au contraire lui fermer ma porte, comme à un séducteur, qui m'avoit fait l'outrage le plus insigne. Je lui criai, de mon balcon, que je le reconnoissois, & que je ne voulois pas absolument qu'il entrât chez moi. Il devint furieux, & il vouloit forcer le passage; mais je fis fermer la porte, & je bravai sa fureur.

Tout-à-coup, je vis accourir une autre bande de cavaliers, parmi lesquels je crus distinguer un Moine. « Oh, oh! disois-» je, me serois-je trompée? Ce nouveau » personnage enfroqué ne seroit-il point » plutôt mon mari? Quel seroit donc » l'autre? » En effet, la nouvelle bande arrive, & je distingue très-bien un Moine, qui a exactement le même habit que mon mari; mais la nuit approchoit, & je ne voyois plus assez pour reconnoître les physionomies. Les deux pelotons de cavaliers s'avancent l'un contre l'autre. Il étoit visible qu'ils étoient conduits par deux rivaux. Après un moment d'explications très-embrouillées qu'on eut ensemble, on en vint aux mains, & l'on se chargea réciproquement. Je

crus que le plus sûr, pour moi, étoit de quitter mon balcon, & de fermer ma fenêtre. Je me jetai même à genoux, & je priai de tout mon cœur le ciel, de daigner mettre la paix entre les combattans.

Cependant j'entendois très-distinctement la voix de mon amant le jeune Prince; étoit-ce lui qui étoit en uniforme militaire, & que j'avois pris d'abord pour mon mari? & celui que je venois de voir habillé en Moine, étoit-il cet indigne mari, dont je distinguois aussi la voix? J'aurois bien voulu pouvoir ouvrir au mortel chéri; mais je craignois que l'autre n'entrât avec lui, & que mon azile ensanglanté ne devînt le théâtre du combat.

Tout-à-coup, il arrive une troisième bande, qui vient se jeter aveuglément au milieu des deux autres. J'entends la voix de l'oncle, qui crie: « Qu'est-ce » que ces *Barons?* » Barons, en italien, veut dire coquins. Les coups réunis des deux partis combattans se réunissent sur les nouveaux venus. On jete, de nos fenêtres, force sceaux d'eau sur la mêlée. Je reviens sur le balcon, je cherche l'oncle. Je vois une grosse femme à cheval, au milieu des cavaliers, s'escrimant

à coups de poing, & recevant des horions de tous côtés. Etoit ce l'oncle ainsi déguisé, pour rendre la mascarade complète? On jette la femme dans la boue, qui étoit très-copieuse; car il avoit beaucoup plû. Presque tous les autres y roulent, chacun à leur tour ou tous ensemble. Les paysans se joignent à ce désordre, avec leurs gaules & leurs fourches; leurs chiens aboyans & mordans augmentent le vacarme. La nuit est déjà noire, & l'action se passe aux flambeaux.

Une nouvelle cavalcade arrive. C'étoient des archers qui venoient mettre le hola, & qui augmentent pendant quelque temps le trouble & la confusion; enfin le Duc, à force de crier, fait distinguer son individu, c'étoit lui qui étoit déguisé en femme. On le reconnoît, il se nomme à l'oreille de l'officier commandant des archers. Il se fait ouvrir. Le tumulte cesse. On s'examine réciproquement. Voyant le calme rétabli, je descends. Je vois, à la lueur des flambeaux, tous les spectres qui venoient de se battre. Tous avoient été vautrés dans la boue; plusieurs étoient, de plus, sanglans & dans le plus triste équipage. Il y avoit des nés cassés, des yeux pochés. L'oncle sur-tout se distinguoit par sa

mise féminine toute crotée, par le sang qui lui couloit du nés, par tout son visage enflé & meurtri, d'où les yeux avoient disparu. Dans ce noble état, il fut respecté. On reconnut son neveu sous l'habit d'un Moine, & on lui mit la main sur le collet. « Justement, dit » l'officier, j'ai ordre d'arrêter Monsieur, » & je le cherchois pour cela. » Le Moine défrocqué vouloit s'esquiver; mais on le reconnut aussi. « Venez avec nous, » lui dirent les archers, nous allons » vous reconduire à votre Couvent. » Vous nous êtes aussi très-chaudement » recommandé. » — « Ah! Monsieur le » Duc, m'écriai-je, priez qu'on nous » laisse votre neveu. » Je leur aurois volontiers cédé l'oncle pour le neveu chéri; mais les archers protestèrent qu'ils étoient obligés de suivre leurs ordres, & malgré mes cris, & ceux du neveu qui me tendoit les bras, &, malgré les blasphêmes du Moine, ils emmenèrent ces deux hommes intéressans pour moi, avec ceux de leur suite qui n'avoient pu s'échapper; l'oncle seul me resta dans son sale équipage, & c'étoit celui que j'aurois abandonné le plus volontiers aux archers.

Nous soupâmes tête-à-tête. Son souper

me parut plus appétissant que sa personne; mais je ne pus presque pas manger. Après le repas, je comptois qu'il partiroit; mais il restoit & m'excédoit. Le voyant inamovible, je lui rappelai qu'il étoit l'heure de se retirer. « Ah! s'écria-t-il, vous » n'y pensez pas. Je ne veux pas absolument vous laisser seule, après le péril » que vous venez de courir. » Je me plaignis beaucoup, mais il persista dans sa détestable résolution. Je voulus du moins me retirer chez moi, pour m'y reposer; il m'y suivit, &, mettant bas toute dissimulation, il m'attaqua avec une violence dont il n'y a pas d'exemple. Je résistai comme un petit lutin. Il fut égratigné, pincé, mordu, & ne put rien gagner. Déjà meurtri & dégoûtant il devint encore plus horrible. Il se vit enfin contraint de renoncer à son entreprise; &: « C'en est assez, me dit-il, mon » enfant, j'ai voulu vous éprouver, je » vois à présent, à n'en pouvoir douter, » que vous êtes sage; mais il falloit » s'en assurer, & cette épreuve me coûte » plus que je ne voudrois. Allez dormir tranquille, je vais retourner à la » ville, j'ai besoin de repos, & j'y en » trouverai plus qu'ici; au revoir la belle. » Vous êtes sage, mon petit dragon

» il faut vous reſpecter & faire quelque
» choſe pour vous. Je vous marierai, ma
» chère enfant, comptez ſur ma parole. »
— « Je vous remercierai, lui dis-je,
» quand je vous verrai ſortir. » Il daigna
remplir un deſir que je lui témoignois
d'une manière ſi marquée, & je le mis
poliment à la porte.

Il me fit grand plaiſir en s'en allant; car je n'aurois pas voulu coucher ſous le même toît que lui; & cependant, où me retirer? Je me mis au lit; mais j'y fus bourrelée d'inquiétude en faveur du neveu que je pleurois, & à l'égard de l'oncle que je craignois; car je ſentois ce que je devois penſer de l'épreuve dont il s'étoit vanté. Le fanfaron m'avoit laiſſée tranquille, parce qu'il n'avoit pu faire autrement. J'étois auſſi fort inquiette par rapport à moi; car enfin je me voyois ſans reſſource, en perdant les bienfaits du Duc, que je ne pouvois accepter ſans contracter la néceſſité de me rendre à ſes honteux deſirs. Je penſois auſſi à mon enfant, abandonné à Meſſine; enfin je plaignois juſqu'à mon ex-mari, qui méritoit ſi peu mes regrets.

Le Duc me laiſſa ſeule pendant quelques jours, & peut-être étoit-ce à deſſein de ſe faire deſirer. Il vint enfin avant

que ce desir me fut venu. Il tâcha de paroître sage ; mais ses yeux ne l'étoient pas. Je lui demandai des nouvelles de son nevéu. « Je le plains, me dit-il, » car il est un gentil garçon ; mais il a » fait de grandes extravagances. S'intro- » duire avec six coquins, sous un dé- » guisement coupable, dans un Couvent » de filles ! & tous les attentats qu'ils » y ont commis !... Il n'y a pas d'extra- » vagances plus complette.... Il est amou- » reux forcené de vous ; & c'est ce que » sa mère ne lui pardonnera jamais. Il » est enfermé dans la plus rigoureuse » prison. C'est pour vous, mon enfant ; » c'est à vous à le délivrer. » — « Et » comment puis-je faire, m'écriai-je ? » — « Il faut, reprit-il, tranquilliser l'es- » prit de sa mère. Vous sentez qu'elle » ne consentira jamais à vous le donner » pour époux. Ni elle, ni sa famille ne » pourront jamais se familiariser avec » une pareille idée. On vous persécu- » tera ; la famille est puissante. On vous » fera remettre la main sur le collet ; » on vous fera pourrir dans un cul-de- » basse-fosse, pour que le jeune Prince » ne vous revoie jamais. Ou, si l'on ne » peut s'assurer de vous, on le fera lan- » guir dans la captivité, jusqu'à ce qu'on

» vous fache ou hors du pays, ou dans
» l'impossibilité de vous unir à lui. Je
» vous avoue que, pour le sauver de
» vos charmes, je pense à le marier.
» La famille est d'accord sur ce point. Il
» s'offre un parti fort riche, qui nous
» convient à tous. Réunissez-vous avec
» nous, pour faire cette bonne œuvre. »
— « Et que faut-il que je fasse ? » —
« Et mariez-vous vous-même, répondit-
» il. Nous sommes disposés, la famille
» & moi, à vous faire une dot consi-
» dérable. Nous la porterons à cent mille
» francs. Avec cela, vous pourrez trou-
» ver un parti fort honnête. Réfléchis-
» sez, vous n'avez rien. En acceptant
» ma proposition, vous vous faites une
» certaine fortune. Choisissez parmi les
» hommes que vous avez pu distinguer. »
— « Mais je ne connois personne, lui
» dis-je. » — « Oh! reprit-il, avec votre
» mérite, votre charmante figure, &
» cent mille francs, vous ne manquerez
» pas de connoissances. Vous n'aurez
» qu'à jeter le mouchoir. »

Je demandai quelques jours pour faire mes réflexions. « Je vous en accorde
» tant que vous voudrez, reprit l'oncle ;
» mais songez que, pendant ce temps
» là, votre pauvre amant languit dans

» une prison. » A ces mots il partit, en me laissant toute pensive. « Cela suffit, » me dis-je, quand je fus seule, il faut » faire, à mon amant, un noble sacri- » fice. Je sens que je ne puis me flatter » de le posséder jamais. Tout ce que » m'a dit son oncle est très sage. Il faut » lui immoler mon amour, il faut le » tirer de prison. Que ne puis-je le faire » sans contracter un mariage odieux ! » mais enfin, s'il n'est que ce moyen » pour tranquilliser cette impertinente » famille de nobles, marions-nous; mais » à qui ? Je ne connois personne. »

Deux jours après, je fis une connoissance agréable, par une voie qui devoit me la rendre précieuse. Je traversois une forêt assez éclaircie. Il sembloit qu'il n'y avoit aucun danger : Tout-à-coup, je vis sortir de derrière un buisson, deux brigands armés, il est vrai, seulement de bâtons; mais en état de faire, de moi, ce qu'ils voudroient. Ils vinrent m'attaquer; je poussai de longs cris, j'appelai du secours, & bientôt je vis accourir un jeune-homme qui portoit une figure d'assez bon augure. J'implorai son assistance; il poursuivit les deux scélérats, qui firent semblant de vouloir lui tenir tête, & bientôt se sau-

vèrent bravement, tous les deux, devant un ſeul homme. Les brigands m'avoient attachée à un arbre. Mon défenſeur courut après eux, pour les punir & me venger. J'étois plus empreſſée de me voir délivrée, que vengée. Enfin l'heureux vainqueur revint à moi; il parut frappé de mes foibles attraits. Il ſe hâta de me dégager de mes liens, & me fit un compliment tout-à-fait galant. Je lui exprimai, du fond de mon cœur, les tranſports de ma reconnoiſſance. Le jeune homme étoit d'une figure agréable & d'une taille avantageuſe. Il me demanda qui il avoit eu le bonheur de ſecourir. Je ne pus lui cacher qui j'étois. Il apprit avec plaiſir que je logeois dans le château du Duc de Corbelloni. « Ah! je » ſuis votre voiſin, dit-il; permettez-» vous que j'aie l'honneur de vous » conduire chez vous? » J'y conſentis. Il me dit qu'il connoiſſoit beaucoup Monſieur le Duc, que c'étoit un homme généreux, qu'à la vérité, il cherchoit un peu à moiſſonner parmi les jeunes pucelles; mais que, quand il reconnoiſſoit qu'une fille étoit honnête, il la reſpectoit & lui procuroit un établiſſement.

Nous arrivâmes au château. Je priai

mon libérateur de souper avec moi, il parut enchanté de cette politesse. Sa conversation me parut agréable ; il m'apprit qu'il étoit Négociant, qu'il faisoit un commerce assez étendu ; qu'il avoit une maison de campagne à un mille de la mienne, où il venoit de temps en temps, prendre quelques jours de repos. Il se félicita d'être mon voisin. Je lui demandai s'il étoit marié, il me répondit qu'il n'avoit pas ce bonheur, & son œil sembla me dire qu'il se croiroit très-heureux de l'être avec moi. « Madame, ajouta-t-il, peut-être l'êtes-» vous de votre côté, je suis assez mal-» heureux pour cela. » Je rougis à ces mots. Je lui dis que je ne n'étois pas mariée, & je lui demandai ce qu'il y auroit de malheureux pour lui, dans mon mariage ? On sent qu'il me répondit des galanteries. Je les écoutai. Je sentois que je ne pouvois me flatter d'obtenir jamais, pour époux, le Prince Panfili. Nous obstiner à nous aimer, c'étoit nous résoudre à faire continuellement le malheur l'un de l'autre. La raison m'obligeoit de renoncer à un amour, qui n'étoit point appuyé sur l'espoir, & à embrasser le premier parti sortable qui se présenteroit. Il étoit tard, il falloit

ſonger à ſe retirer. Le jeune-homme, qui ſe nommoit le Signor Frulloni, me demanda la permiſſion de revenir me faire ſa cour. Je lui répondis que je n'avois rien à refuſer à mon libérateur; & nous nous ſéparâmes fort contens l'un de l'autre. « Si j'en crois les appa» rences, me dis-je en moi-même, » voilà le parti qu'il me faut. Mais ſuis» je de mon côté celui qu'il lui faut » auſſi ? » Je me couchai en faiſant des projets agréables, qui me conduiſirent mollement aux portes du ſommeil.

Le lendemain ma nouvelle conquête ne manqua pas de venir s'informer de ma ſanté, après un accident qui avoit pu me cauſer de l'émotion. Je lui répondis que mon ſauveur avoit été auſſi mon médecin, & que ſes ſoins honnêtes avoient chaſſé, par une impreſſion agréable, l'émotion dangereuſe que j'avois pu recevoir. Il fut enchanté de mon compliment, il m'en remercia, un genou à terre, en me baiſant la main. La converſation fut tendre; il me parla preſqu'ouvertement de mariage. Je ne lui témoignai pas de répugnance, & nous nous quittâmes encore plus contens que la veille.

Quelques jours après, le Duc vint me

voir. Je lui racontai mon aventure. « Oh ! » cela est très-plaisant, dit-il en souriant. » — « Mais pas si plaisant, lui » répondis-je. La conclusion seule m'en » plaît ; parce que mon libérateur est » aimable. Connoissez-vous le Signor » Frulloni ? » — « Quoi ! dit-il, ce jeune » Négociant qui a une maison de campagne ici près ? » — « Lui-même, repris-» je ; croyez-vous que ce soit un bon » parti ? » — « Excellent, répondit-il, » c'est un jeune-homme sage, honnête, » intelligent, qui fait un très-grand » commerce. » — « Hé bien ! repris-je, » c'est mon libérateur, & je crois qu'il » a des intentions. » — « Il ne faut pas » manquer ce parti-là, s'écria le Duc, » & je me chargerai, si vous voulez, » de toutes les démarches. Vos cent » mille francs sont tout prêts, mon enfant. Epousez, morbleu, épousez. » Je dis au Duc que je ne pouvois mieux remettre mes intérêts qu'entre ses mains. « Je m'en charge volontiers, dit-il, & » vous allez voir que, dans peu de jours, » je vous brasserai ce mariage. Nous » sommes pressés. Il n'y a pas de temps » à perdre. » — « Ne faut-il pas, repris-» je, que je parle, au futur, de l'enfant » que j'ai eu ? » — « Oh ! laissez-moi

» faire, s'écria-t-il. Je prends tout sur
» moi. »

En effet, au bout de trois jours le mariage fut conclu & célébré, avec une égale satisfaction des conjoints. Ce fut Monsieur le Duc, qui arrangea tout. Nous nous mariâmes chez lui. Le repas de noces fut très gai; d'autant plus que j'avois vu porter, chez mon époux, les sacs qui composoient la dot. Je ne desirois-là, que mon jeune Prince; mais on m'assuroit qu'il seroit mis en liberté sous peu de jours.

On me conduisit au lit nuptial. C'étoit celui du maître de la maison, qui vouloit bien me le céder pour quelques jours. On me mit au lit, & j'attendois mon époux, que la compagnie s'amusoit à retenir pour lui faire pièce. Enfin je l'entends venir. Dans ce moment ma femme-de-chambre laissa tomber maladroitement la seule lumière qui nous éclairât. Mon mari entre à tâtons, je lui en fais mes excuses. Il trouve le lit, &, plein d'ardeur, il remplit, sans dire presqu'un mot, le devoir conjugal. Me voilà donc dans les bras d'un second mari. L'astre du bonheur luit sur moi; je m'épanouis à ses rayons; mais pour combien de temps?

Le

Le lendemain à mon réveil, je ne trouve plus mon mari auprès de moi. Je suis surprise qu'il ait été si pressé de se lever, après la première nuit de ses noces. Cet homme me paroissoit expéditif. J'avois trouvé beaucoup d'ardeur & d'énergie dans sa conduite, à mon égard, dans la couche nuptiale; mais j'y aurois desiré un peu plus d'amabilité & de galanterie. Ne pas me dire un mot! car il avoit prononcé tout au plus trois paroles pendant toute la nuit, & si bas encore que je n'avois pu les entendre. « Enfin, me dis-je, il » faut m'attendre à pire que cela par la » suite; & il faudra m'y accoutumer. » Je sortis du lit où j'étois délaissée. Mon mari accourut à moi, &, plus poli de jour que de nuit, il me fit mille amitiés, me demanda tendrement pardon de m'avoir quittée de si bonne heure, & m'allégua des affaires & des prétextes plausibles, sur lesquels je ne pus le chicaner. Il m'avoua, qu'il avoit la mortification de se voir obligé d'être aussi matinal encore pour plusieurs jours. Je lui dis qu'il étoit le maître, & le seul juge de ses affaires.

Il tint, avec moi, une conduite aussi affectueuse pendant toute la journée. Le soir il disparut d'assez bonne heure. J'allai me coucher seule, inquiète sur son

compte ; mais je fus bien surprise de le trouver au lit, où il m'avoit devancée sans me rien dire. Il dormoit déjà, le visage enfoncé dans son oreiller. Je fus tentée d'aller coucher seule dans la pièce voisine ; mais pour n'avoir rien à me reprocher, je me glissai doucement auprès de mon mari, prenant les plus scrupuleuses précautions pour ne point l'éveiller.

A peine la lumière fut elle éteinte, qu'il s'éveilla, &, se jetant sur moi, me serra dans ses bras, sans dire un mot, comme la veille. Je craignois presque que ce ne fût un autre que mon mari ; mais il m'avoit prévenue. « Voilà, me » disois-je, un drôle de corps. » Je pris le parti d'imiter son silence. Nous nous endormîmes à côté l'un de l'autre ; & le lendemain, quand je m'éveillai, Monsieur étoit encore décampé. « C'est- » là son tic, me dis-je, il n'y faut pas » faire attention. » Pendant la journée, Monsieur le doucereux me fit encore des excuses : « Vous savez, dit-il, que je » vous avois prévenue. » Je ne daignai pas me plaindre, & cet aimable époux continua sur le même pied qu'il avoit commencé, galant le jour, bourru la nuit. Il faut prendre les gens tels qu'ils

ſont, & non pas comme nous les voudrions.

Cependant nous étions toujours chez le Duc Corbelloni, & je m'impatientois de ce que mon mari ne m'offroit pas de me conduire chez lui. Je fus obligée, moi-même, de lui en parler. Il me dit que j'avois raiſon, qu'il me ſavoit bon gré de ma remarque, & m'aſſura que nous ne tarderions pas à nous aller inſtaller chez nous. « Il faut, ajouta-» t-il, réparer le temps perdu. » Avec ces belles promeſſes, il ne ſe preſſoit pas, & j'en étois toujours plus étonnée.

Un jour, une parente du Duc vint voir Son Excellence, me prit en amitié, & voulut abſolument m'enlever chez elle, pour quelques jours. Le Duc ne put refuſer, ni moi non plus. Me voilà donc partie avec la Dame qui me traita, en effet, très-affectueuſement. Nous parlâmes beaucoup du jeune Prince, ſon parent, qui étoit enfermé. « On dit que » c'eſt vous qu'il aime, Mademoiſelle, » pourſuivit la Dame, c'eſt pour vous » qu'il languit dans une priſon ; en ce » cas, vous voyez votre rivale, mais » ne craignez rien de ma part. Vous » avez gagné mon cœur par vos gra-» ces, & par votre excellent caractère.

» C'eſt plutôt vous qui devez être en
» colère contre moi, que moi contre
» vous; car enfin l'amour vous unit à
» votre amant, & moi je dois vous
» l'enlever. C'eſt moi que ſa famille
» lui deſtine pour épouſe. Pardonnez-
» moi, ma chère amie, le mal que je
» vous fais. Il n'eſt pas volontaire de
» ma part; &, puiſque vous voyez que
» vous ne pouvez jamais obtenir ce
» mortel chéri, faites que je le poſsède
» le plutôt poſſible. » — « Eh! Made-
» moiſelle, lui répondis-je, que puis-je
» faire de plus, que le ſacrifice auquel
» je me ſuis déterminée? J'ai renoncé
» formellement à ce Prince chéri. Je
» me ſuis mariée à un autre que lui.
» J'ai contracté les plus ſaints devoirs
» avec un homme qui n'étoit pas le choix
» de mon cœur. J'y ſerai fidèle, Ma-
» demoiſelle, je ne reverrai jamais, s'il
» eſt poſſible, celui qui doit être votre
» époux. Vous voyez donc que j'ai fait,
» de mon côté, tout ce qui étoit en
» mon pouvoir, & que, ſi on ne lui a
» pas rendu la liberté, ce n'eſt pas ma
» faute. »

« Quoi! ma chère, reprit ma rivale
» en m'embraſſant, quoi! vous avez fait
» le noble ſacrifice de ce que vous aviez

» de plus cher ! Quoi ! vous vous êtes
» mariée à un homme étranger pour
» vous, afin d'assurer, au Prince que
» vous aimiez, le repos & la liberté.
» Ah ! vous êtes adorable. Vous êtes
» cent fois au-dessus de moi. Vous
» méritez seule le Prince que je vous
» ravis, & je suis doublement confuse
» à présent de vous faire ce vol. »

Nous arrivâmes au château de cette belle Dame ; elle me conduisit dans les bras de sa mère. « Ma chère maman, » dit-elle, embrassez la meilleure de » mes amies. C'est une héroïne ; c'est un » ange. » Alors cette belle personne raconta, sous le jour le plus honorable pour moi, l'histoire de mon mariage. La mère m'embrassa avec transport, & je reçus, de toute la famille, l'accueil le plus flatteur.

Je m'ennuyai d'être fêtée dans cette maison ; je desirai d'être reconduite auprès de mon mari. Le frère de la Demoiselle qui avoit témoigné, pour moi, une admiration outrée, & un goût plus vif que je n'aurois voulu, s'offrit de me reconduire. J'acceptai son offre ; nous partîmes ventre à terre, & je me vis de retour au château du Duc, deux jours plutôt qu'on ne m'attendoit. Nous cou-

rûmes à l'appartement du maître. Il étoit entre les mains de son valet-de-chambre qui le râsoit. Je n'aurois pas fait attention à la figure de ce garçon; mais il parut déconcerté à mon arrivée, le rasoir lui tomba de la main, & il s'enfuit à toutes jambes. Son trouble me le fit regarder, & je crus reconnoître en lui mon mari. O ciel! je remarquai le Duc, il n'étoit pas moins troublé que son valet. Je courus après le fuyard. Je ne pus l'appercevoir. Je me rendis dans mon appartement, l'y trouvai pas; mais observant, sur une chaise, l'habit qu'il portoit le plus souvent, il me vint une tentation très-forte de fouiller dans les poches. J'y succombai, & trouvai, parmi plusieurs lettres adressées au Signor Antonio Facchini, valet-de-chambre de S. E. je trouvai, dis-je, une lettre entr'autres du Duc son maître. Je la lus avec des palpitations, des tressaillemens d'indignation.... qu'on la lise, & qu'on juge de l'état déplorable où je dus me trouver, après cette lecture fatale.



Lettre du Duc Corbelloni,

à Antonio Facchini, son valet-de-chambre.

« BARONE, (coquin) je te connois » assez d'intelligence, pour l'exécution » d'un projet que je médite. Lis donc » attentivement ce que je t'écris, & » tâche de t'en bien pénétrer. J'aime » assez une petite personne, nommée » Ninette Merviglia, que tu as dû entrevoir, & qui n'a pas dû laisser tomber un regard sur toi. Je veux m'en » passer la fantaisie, d'autant plus volontiers, que j'aurai le plaisir, par là, » de l'enlever à mon neveu, qui l'aime » avec les grands sentimens, & qui » peut-être à la fin feroit la folie de » l'épouser; mais c'est un petit dragon » de vertu, que cette jeune poulette. » Tout mon mérite a échoué contre sa » résistance. Cela ne se rendra qu'à un » mari. Hé bien! il faut lui en procurer un; car absolument je prétends » avoir cette petite rebelle, & je veux, » qui plus est, que ce soit par ton canal. » Je lui ai conseillé de se marier, elle » y consent, heureux coquin, & c'est à

» toi que je veux la faire épouser; mais
» épouser *grosso modo*, tu m'entends,
» de manière que cela ne tienne pas.
» Déguise toi en honnête homme. Il faut
» te donner un mérite aux yeux de cette
» aimable bégueule; il faut, sur-tout,
» que tu ne paroisses pas venir de ma
» part; car ce seroit une raison, pour
» elle, de t'envoyer promener. Dé-
» guise toi donc en honnête homme.
» Tu seras un Négociant de Naples;
» je te donne cette qualité, de ma pleine
» autorité. Tu ameuteras une compa-
» gnie de polissons, tes camarades; ils
» attendront la Demoiselle, dans quel-
» qu'endroit favorable pour leur des-
» sein; ils se jetteront tout-à-coup sur
» elle. Sans doute elle appellera du se-
» cours; tu paroîtras, tu fondras intré-
» pidement sur la canaille. Les mal-
» heureux, intimidés par l'aspect d'un
» héros comme toi, s'enfuiront à toute
» bride. Tu resteras nés à nés avec la
» Demoiselle, qui tombera sans doute
» à tes genoux, pour te remercier. Tu
» la releveras avec une noble générosité.
» Tu lui diras que tu es un Négociant
» de la capitale. Tu la reconduiras chez
» elle, tu demanderas la permission de
» lui rendre ta visite, on ne pourra

» rien refuser à un sauveur. Je t'appuirai.
» Tu deviendras épris de sa personne,
» le mariage se conclura, il sera très-
» avantageux. Je ferai passer chez toi
» des sacs, où il y aura des étiquettes,
» où l'argent seul manquera. Les coquins,
» qui l'auront arrêtée, déguisés en Prêtres,
» la marieront avec toi. Tu lui feras
» mille amitiés comme à ta femme; tu
» iras, avec elle, jusqu'au lit conjugal
» exclusivement. Alors commencera mon
» rôle. Tu sauras t'esquiver, & moi,
» m'insinuer dans la couche nuptiale.
» Je me comporterai un peu brusque-
» ment, sans parler, pour qu'on ne me
» reconnoisse pas. La belle ne sera pas
» très-édifiée; mais tu répareras le
» jour, par tes jolis propos, l'offense
» que lui aura faite, la nuit, mon silence.
» Nous jouerons ce jeu aussi long-temps
» que la belle m'en inspirera l'envie,
» & ne reconnoîtra pas le tour qu'on
» lui jouera. Que te dirai-je? Il faut que
» tout ait une fin. La conclusion sera
» avantageuse pour toi, puisque tu re-
» cevras de moi quelques sacs réelle-
» ment pleins de monnoie; & quant
» à la petite, j'en fais mon affaire.
» Adieu, drôle, sers moi bien. Il y va
» peut-être de ta fortune. »

e l'in-
» toi que je veux la faire … ettre in-
» épouser *grosso modo* … ur de mon
» de manière que c… i, je ne le
» Déguise toi en ho… is vainement.
» te donner un m… ître, de toute
» aimable bég… où me réfugier,
» que tu ne … passer encore la nuit
» part; car … le château, bien résolue
» elle, … lendemain. Je me barricadai
» guise … upuleusement, & je me couchai
» Tu … le perfide lit prétendu nuptial.
» je … malgré ma colère, je m'y endormis,
» … d'un sommeil assez profond; mais je fus
éveillée par les odieuses caresses d'un homme, qui me pressoit dans ses bras. J'ouvre mes yeux encore troublés par le sommeil; je crois d'abord voir mon indigne mari prétendu; mais bientôt je reconnois l'infâme Duc. Je m'élance hors du lit: « O! le plus vil des hommes,
» m'écriai-je, voilà donc votre conduite
» diabolique mise au jour! Voilà comme
» vous traitez une infortunée, que vous
» auriez dû protéger? » Je n'en pus dire davantage. Je suffoquois. « Que veux-
» tu, me dit-il tout décontenancé, ma
» chère enfant, tu te fais des monstres
» de rien? Quel diable! tu es un démon
» de vertu. Je n'ai pas eu d'autre moyen.

, en es tu moins vertueuse ;
que je te laisserai manquer
is sûre que je serai géné-
ard. » — « Gardez vos
écriai-je, ô ! prétendu
que le dernier des
vends point mon hon-
es mots, une défaillance
ne fit tomber sur le parquet. On
ecourut malgré moi, on me mit au
it seule, & mon cœur, oppressé, se sou-
lagea par un déluge de larmes.

Pour comble de malheur, je commen-
çai à sentir, que je portois, dans mon sein, le fruit de la passion brutale du vil scélérat. J'avois le désespoir de voir que j'étois, pour la seconde fois, la dupe d'un faux mariage ; que mon sein malheureux devoit enfanter, pour la seconde fois, un enfant illégitime ; que mon honneur, deux fois perdu, me rendoit doublement indigne de mon amant. « Ah ! cher Prince, m'écriai-je, combien n'auras-tu pas raison de mépriser une vile créature, le reste de deux scélérats, qui m'ont souillée l'un après l'autre ! Pourras-tu jamais à présent descendre jusqu'à moi ? Cependant Dieu le sait. C'étoit à toi que je faisois le plus » grand sacrifice qui fût en mon pouvoir ;

c'étoit par vertu, par honneur, par générosité que je me donnois à un autre, pour assurer ton honneur, pour te sauver de ton amour en me conservant ton estime.... O ciel! & je suis si indignement jouée!»

Alors le frère de la Demoiselle dont j'ai parlé, celui même qui m'avoit ramenée chez le Duc, vint me trouver. Il avoit un air pénetré: « Ma belle Demoiselle, me dit-il, je suis bien fâché » de ce qui vous est arrivé. Je ne reconnois pas là le Duc, mon parent. » Il faut que la passion que vous lui » avez inspirée soit bien violente, & » que votre sagesse ne lui ait pas laissé » d'autre voie de vous posséder, pour » qu'il soit descendu à une pareille » trahison. Vous ne pouvez rester plus » long-temps chez lui, Mademoiselle, » votre honneur y seroit compromis. Je » vois, à n'en pouvoir douter, que » vous êtes honnête. Je ne suis plus » surpris que mon cousin Panfili vous » aime tant, & veuille absolument vous » épouser. J'aurois bien les mêmes desirs, sans ce maudit mariage supposé, » qui seroit capable de déshonorer toute » autre que vous. Il est vrai que ce » déshonneur seroit bien injuste; car » enfin vous êtes parfaitement innocente;

» & votre conduite, à présent que je
» la connois, m'inspire un respect,
» dont vous verrez que je ne m'écar-
» terai jamais. J'en prends, avec vous,
» l'engagement sacré, &, pour vous
» faire voir ma sincérité, je vous avoûrai
» que j'avois ci-devant des intentions
» plus coupables : pardonnez, Made-
» moiselle. Nous autres grands Seigneurs,
» nous sommes ainsi élevés. Nous avons
» l'odieux préjugé que tous les gens
» d'une condition inférieure à la nôtre,
» sont faits pour se prêter à tous nos
» caprices ; qu'il n'y a pas plus de vertu
» parmi eux, que parmi nous. Je sup-
» posois bien que le Duc ne vous gar-
» doit pas chez lui pour des intentions
» fort édifiantes, & je me proposois
» bien de partager la bonne fortune que
» je lui supposois ; mais, en vous exami-
» nant de près, Mademoiselle, je re-
» connois que je m'étois trompé de tous
» points. L'admiration que j'ai pour votre
» vertu me convertit, & je n'ai plus, à
» votre égard, que des vues honnêtes
» & dignes de vous. Ne restez plus,
» Mademoiselle, dans cette maison de
» corruption. Je vais, si vous voulez,
» vous conduire où vous m'ordonnerez ;
» & je ne négligerai rien pour mettre

» la vertu à sa place, & dans une po-
» sition digne d'elle. »

Je trouvai trop d'exagération dans les louanges de ce nouvel adulateur, pour me fier à lui. « Monsieur, lui dis-je, » les sentimens, que vous me témoignez, » pourroient me flatter, si vous aviez » eu le temps de les concevoir pour » moi. Il faudroit, pour qu'ils fussent » réels, que vous pussiez me connoître » & m'apprécier; &, quand auriez-vous » fait l'étude de mon caractère? Je » sens, aussi bien que vous, qu'il faut » que je quitte cette maison, & je vais » le faire sur-le-champ; mais je ne » recourrai pas à vos sécours, parce que » je ne vous connois pas; je n'ai pas le » coup-d'œil si rapide que vous. J'ai » trop de raison de me méfier des » hommes, sur-tout de ceux de votre » classe, pour leur donner ma confiance. » Ainsi, vous trouverez bon que je vous » remercie de vos offres obligeantes, » & que je n'aie de recours qu'à moi: » — « Mais Mademoiselle, reprit le jeune-» homme tout étonné, vous n'avez pas » de voiture pour quitter cette maison. » — « Hé bien! Monsieur, lui répondis-» je, j'irai à pied; » — « mais, Ma-» demoiselle, reprit-il encore, vous

» n'avez pas de ressources pour le mo-
» ment ! » — « Monsieur, lui répliquai-
» je, le ciel y pourvoira. » Il me fatigua encore long-temps de ses instances; mais enfin je vins à bout de m'en défaire.

Je ne tardai pas à décamper sans rien dire, avec un petit paquet sous le bras. Je ne rencontrai personne sur l'escalier; mais j'eus lieu de croire qu'on s'étoit apperçu de mon évasion, & qu'on avoit mis des espions à mes trousses. Car je crus voir sur la route plusieurs personnes qui paroissoient m'examiner avec beaucoup d'attention, ce qui me faisoit redoubler de vîtesse, pour échapper à ces regards importuns.

J'arrivai à Naples, très-fatiguée. Je me rendis à l'auberge où je logeois avant toutes ces aventures. C'étoit la même où mon père avoit vécu, & m'avoit conduite au sortir de la caverne des voleurs. Les maîtres de cet hôtel avoient beaucoup de bonne volonté pour moi. Ils me témoignèrent une grande joie de me revoir, & me peignirent l'inquiétude que ma disparution leur avoit causée. Je leur racontai, en abrégé, ce qui m'étoit arrivé pendant mon absence. Ils me plaignirent de tout leur cœur. Ils devinèrent ma situation. « Si vous n'étiez

» pas en fonds pour le moment, me
» dirent-ils, soyez sans inquiétude;
» nous ne vous laisserons manquer de
» rien. » Je les remerciai comme je le devois.

On m'avoit suivi du château, & l'on savoit où j'étois descendue. D'ailleurs un grand jeune-homme pareil à ma nouvelle conquête, étoit venu faire des informations sur mon compte. J'avois cru l'entrevoir & le reconnoître malgré son déguisement. On n'avoit pas jugé à propos de lui donner aucune lumière sur mon compte, & l'on avoit bien fait. On voyoit que je le craignois; & mon hôte me disoit sans cesse : « N'ayez pas
» d'inquiétude, & moquez-vous de tous
» ces gens-là. Vous n'avez rien à craindre
» tant que vous êtes chez moi. »

Cependant j'étois inquiette. J'avois écrit à Messine, & je ne recevois pas de fonds, quoiqu'on dût avoir de l'argent à me faire passer. Comment faire pour subsister ? Mes hôtes étoient fort honnêtes; mais je ne devois pas abuser de leur complaisance. Il falloit retourner à Messine; mais je n'avois pas de quoi faire le voyage, & je cherchois des ressources pour cela. D'ailleurs, que faire même dans ce pays-là ? Je ne de-

vois pas tarder à m'y voir privée de mon bien.

Un beau matin, on m'amena une espèce de Courrier, qui se disoit bien las. « Ah! Mademoiselle, dit-il, j'ai eu » bien de la peine à vous déterrer. » Figurez-vous que je viens de Messine, » où j'étois adressé, pour vous apporter » une lettre de Monsieur votre père. » — « De mon père; o ciel! m'écriai-je, le » Marquis d'Erbeuil! » — « Oui, reprit le » Courier, de Grégoire Merveil, Marquis » d'Erbeuil; ô! il est bien plus que cela. » — « Et où est-il donc, répliquai-je? » — « Hé, dans la France Australe, ré» pondit l'homme, dans Paris-Neuf, où » il a été déjà Roi. » — « Dieu! qu'en» tends-je, repris-je? donnez-moi donc » sa lettre. « — « La voilà, ma chère » Demoiselle; tenez, lisez, lisez. »

Lettre intitulée, Grégoire Merveil,

à sa Fille Ninette Merviglia.

« MA chère fille, malgré les soins » d'un grand Empire, je pense à toi, » je m'occupe essentiellement de toi. Je » suis retourné dans la France Australe,

» où j'avois déjà régné. Ma fille Ninon, » ta sœur, en occupe le trône. On a » voulu me le rendre ; mais le rang » suprême m'avoit déjà paru un grand » fardeau. J'ai refusé la royauté ; mais » je n'ai pu me dispenser d'accepter la » régence, pendant quelques années. Je » suis confus de savoir ma fille Ninette » languir dans un état obscur, tandis » que sa sœur est sur le trône ; & j'ai » voulu te procurer un sort plus digne » de ton mérite & de mon amour. Viens » donc rejoindre ton père, ma chère » Ninette ; amene ton mari, s'il ne » craint pas de faire ce voyage. Re» mets toi entre les mains du Courier » que je t'envoie ; c'est un homme de » confiance, dont je suis sûr. Il a de » l'intelligence & du zèle, il te remettra » tous les fonds dont tu auras besoin. » Accours, ma chère fille, dans les bras » de la fortune & dans ceux de ton » père. Malgré les occupations dont je » suis accablé, je voulois t'écrire de ma » main ; mais j'y ai un peu mal pour » le présent ; & je ne puis que signer » mon nom, encore avec bien de la » peine. Je t'embrasse & t'attends : ton » père G. M. »

Cette lettre me causa la plus agréable

surprise. « Quoi ! mon père pense à moi, » m'écriai-je avec transport ! Mon père » est sur le trône ; il va faire ma for- » tune. Je vais voler dans ses bras au » bout du monde. Ma patrie est par-tout » où est mon père, & je vais me voir » digne enfin du jeune Prince que j'aime. » Ensuite, réfléchissant que j'avois été plusieurs fois trahie par des hommes. « Mais » ô Dieu ! me dis-je, n'est-ce point là » encore une trahison ? Puis-je prendre » confiance à un Courrier inconnu, à » une lettre d'une écriture que je ne » connois point ? » Je montrai cette lettre à mon hôte ; il en fut aussi surpris que moi. « Qu'en pensez-vous lui » dis-je ? » — « Ma foi ! je ne sais trop, » répondit-il. » — « Connoissez-vous, » repris-je, l'écriture de mon père ? Pour » moi je ne la connois pas. » (Il savoit que j'étois fille de Grégoire Merveil.) « Ma chère Dame, dit-il, j'en ai vu, » sans doute, de l'écriture de ce brave » homme ; mais je ne me rappelle pas » comment elle est faite. Au reste, on » vous dit formellement que cette lettre » n'en est pas. » — « Mais, repris-je, » que dois-je faire ? » — « Mais, que » risquez-vous, répondit-il ? Si votre » Courrier vous donne de l'argent, cela

» vaut bien de l'écriture. Il faut toujours
» ſuivre ceux qui tiennent la bourſe.
» Quelle trahiſon voulez-vous qu'on
» médite en vous donnant de l'or ? Qu'on
» me trahiſſe toujours de même. »

Nous fîmes venir le Courrier. Nous le queſtionnâmes beaucoup. Il nous répondit, avec une apparence de franchiſe, qui ne ſe démentit point. Il nous parla des merveilles de la France Auſtrale, & de l'hiſtoire de mon père. Quelqu'un ſe trouva-là, qui en avoit lu les deux premiers volumes, & qui aſſura que le Courrier parloit très-cathégoriquement. On me conſeilla, d'une voix unanime, de courir les riſques du voyage.

Je dis à l'homme de confiance de mon père que j'avois beſoin, pour commencer, de cent Onces d'or; il me les compta ſur-le champ. « Il n'y a plus de doute,
» s'écria mon hôte, à la vue de l'or.
» Voilà de l'aimant, c'eſt-là le plus fort
» que je connoiſſe. Suivez la bouſſole
» de la fortune. » Je demandai tout bas à un Médecin, ſi mon état n'exigeoit pas que je retardaſſe le voyage; car je commençois à ſentir des commencemens de groſſeſſe. Il me répondit que je jouirois, dans le vaiſſeau, de la plus grande tranquillité.

tune qui me rendra digne de vous.
» Alors je lui dirai : « J'ai un amant,
» le premier choix de mon cœur, le seul
» que je puisse aimer. Par malheur pour
» moi, il est né dans la fortune & dans
» les grandeurs; & moi, vous savez que,
» dans ma patrie, je suis d'une condi-
» tion trop au-dessous de la sienne.
» Selon les idées qu'on a de mon état,
» je lui ferois déshonneur, ses parens
» rougiroient de moi, & plutôt la mort
» que de faire tort à mon cher petit
» Prince, & d'encourir, avec lui, le
» mépris de sa famille! O mon père!
» faite moi quelque chose, puisque vous
» êtes à présent si grand. Rendez-moi
» digne de lui, & donnez-moi une for-
» tune que je puisse mettre à ses pieds. »
» Voilà, cher Prince, ce que je dirai à
» mon père. Il aime sa fille, il aura
» pitié d'elle. Il me comblera d'honneurs,
» de trésors. Alors je revolerai vers vous.
» Je partis votre inférieure, je revien-
» drai votre égale. Je pourrai lever mon
» front, & embrasser, dans le cher Prince
» Panfilf, mon amant & mon époux. »

« Ah! chère Ninette, reprit-il, vous
» n'avez pas besoin de fortune. Il ne
» vous manque rien. Vous êtes une Di-
» vinité. Vous êtes, à mes yeux, la

» première personne de votre sexe. »
Tandis qu'il m'exprimoit son amour, avec le transport le plus vif, son parent, ma nouvelle conquête, accourt. « Que
» fais-tu donc, mon cher ami, lui dit-
» il, en le saisissant par le bras? on te
» poursuit, des archers vont te mettre
» la main sur le collet. Viens avec moi,
» viens, que je te mette en lieu de
» sûreté. » — « Mais vois donc, s'écria
» mon amant, elle part, laisse moi
» partir avec elle. » — « Non, non,
» reprend l'autre, en le tirant toujours
» par le bras, tu n'as pas un moment
» à perdre; elle ne part pas dans la
» minute, on attend le vent; tu n'es
» pas ici en sûreté, voici les archers.
» Nous aurons le temps d'arranger tout. »
— « Ah! chère Ninette, s'écria mon
» amant, je vous jure, à la face du ciel,
» que je n'aurai jamais d'autre épouse
» que vous; prononcez le même ser-
» ment. » — « Je vous jure, lui répondis-
» je, que je n'aimerai jamais que vous,
» & que je ferai tous mes efforts pour
» être votre épouse. » Alors son cousin le tira si fort qu'il l'entraîna. En effet, les archers accouroient. Les deux jeunes gens se sauvèrent comme deux oiseaux. Je vis partir mon amant, avec le plus grand

grand regret, avec la plus grande inquiétude. Je priai Dieu pour lui du fond de mon cœur. « Bientôt ſon parent, ou » plutôt ſon rival, revint tout eſſoufflé. » — « Hé bien ! m'écriai-je, l'avez-vous » ſauvé ? » — « Ah ! répondit-il, je » n'en ſais encore rien. Je l'ai mis dans » un lieu aſſez sûr ; mais je crains qu'il » n'y ſoit forcé. Je ſuis venu vous donner quelqu'eſpérance, & je revole à ſon » ſecours. » — « Ah ! cher ami, lui dis-» je, faites tous vos efforts. » — « Ah ! » cher ami, reprit-il, quel nom tendre ; » mais vous ne me le donnez que pour » lui. »

Je reſtai dans la déſolation, attendant vainement le couſin Andantini, qui ne parut point. Cependant on mit à la voile, on partit ſans que je puſſe ſavoir des nouvelles de mon amant. Déſeſpérée, je demandai ſi quelqu'un ne retourneroit pas au rivage. On me montra un homme, qui alloit partir dans une chaloupe, ſous peu de momens. J'écrivis, à la hâte, une lettre, que je le chargeai de remettre au jeune Prince, où je peignois mes regrets & mon amour. Je renouvellois la promeſſe faite à mon amant, de n'aimer jamais que lui. « Je » ne m'engage pas, lui diſois-je, à ne

» choisir que vous pour époux, parce
» qu'au contraire, si mon père ne m'é-
» lève pas à un rang qui me rende digne
» de vous, je contracterai un autre
» hymen, pour vous sauver de la passion
» que vous avez pour moi, & vous
» épargner ce que votre famille appel-
» leroit une sotise. »

Ma lettre partie, je me renfermai; je caressai mon enfant, je vis bien que ce cher gage d'un faux mariage seroit, sur le vaisseau, ma seule consolation. Je repensai aussi à son père. Je n'avois pas entendu reparler de ce malheureux, depuis qu'il avoit été arrêté sous mes yeux. Peut-être étoit-il replongé, pour la vie, dans ce qu'on appelle un cul-de-basse-fosse. Ce sort affreux me faisoit frémir pour lui, d'autant plus que j'en étois la cause innocente. Hélas! je souffrois beaucoup, & je causois de plus grands malheurs encore que les miens.

Je tâchai, pour me distraire, de penser à mon père & à la fortune qui m'attendoit auprès de lui. Je fis des projets qui m'amusèrent, & je vis une perspective riante qui me flatta. Je vivois presque toujours enfermée avec mon enfant. Rarement je montois sur le pont, pour prendre l'air. On me disoit que nous

allions d'une vîtesse extraordinaire. Il me sembloit, au contraire, que nous allions très-doucement ; mais je ne m'y connoissois pas. On ne voit pas sur mer, comme sur terre, courir les arbres & les maisons, on n'apperçoit que le ciel & l'eau, & l'on n'a point d'objet qui vous fasse connoître, par son mouvement apparent, si vous allez vîte ou lentement. Un jour j'apperçus le cousin Andantini, qui sembloit vouloir m'esquiver. Je fus singulièrement frappée de cette vue. Je courus à lui. Je l'appellai, & il fut forcé de se retourner & de venir vers moi. « Quoi » vous voilà ici, Monsieur, lui dis-je ? » Et qu'y faites-vous ? » — « Je vous » suis, Mademoiselle, répondit-il. » — « Et votre cousin, repris-je ? » — « Hélas ! répliqua-t-il, le pauvre jeune-» homme ! il auroit bien voulu vous » suivre aussi, je l'ai laissé chez moi, » & l'on respectera mon logement ; on » ne l'en arrachera pas ; mais on a mis » une forte garde à la porte, & on ne » le laissera pas sortir, qu'on ne vous » sache bien loin, & qu'il ne signe son » contrat de mariage avec ma sœur. Et » je vois qu'il sera obligé d'en venir » là. Je ne vous cache pas que je le » lui ai conseillé. » — « Et vous, Mon-

» ſieur, repris-je, que venez vous faire
» ſur mes pas ? » — « Je ne peux pas
» vous quitter, Mademoiſelle, &, pour
» m'empêcher de vous ſuivre, il auroit
» fallu m'enfermer comme mon cou-
» ſin. » — « Mais enfin, lui dis-je,
» quel eſt votre but ? » — « Vous obte-
» nir, repliqua-t-il, de votre père &
» de vous ; voilà tout mon deſir. Voilà
» pourquoi je vais au bout du monde. »
— « Mais enfin, Monſieur, ſi vous ne
» trouvez pas l'union ſortable entre votre
» couſin & moi, qui nous aimons réci-
» proquement, elle ne l'eſt pas d'avantage
» entre vous & moi, puiſque vous êtes,
» comme lui, d'une de ces familles altières,
» dont les individus croient le commun
» des hommes pêtris d'une autre fange
» qu'eux. » — « Mademoiſelle, je n'ai
» point les préjugés de ma famille, &
» les euſſé-je dans toute leur force, je
» ne vois rien au-deſſus de vous dans
» votre ſexe. » — « Ah ! Monſieur,
» c'eſt vous qui avez entraîné votre
» couſin, quand il vouloit me ſuivre ;
» vous l'avez enfermé chez vous, &
» vous êtes revenu ſecrettement ſur le
» vaiſſeau, pour vous emparer de ſon
» amante. Je crains bien que vous
» ne ſoyez un homme ſans ſcrupule,

» comme l'indigne Corbelloni, votre
» parent. Trahie par les hommes, je ne
» voulois plus me fier à eux, je voulois
» vous fuir, Monsieur, & je vois bien
» que j'ai encore un persécuteur attaché
» sur mes pas; mais je vais redoubler
» de vigilance, pour ne pas tomber dans
» les pièges que vous me préparez sans
» doute. » Le fourbe voulut en vain se
justifier, je ne l'écoutai pas, & je me
renfermai chez moi.

L'apparition de ce personnage m'avoit causé tant d'impression, que je tombai dans une espèce d'évanouissement. En rouvrant les yeux, je vis Andantini qui témoignoit le plus grand empressement pour me secourir. « Ah ! ma chère
» Ninette, me dit-il, vous nous rendez
» la vie. Nous étions dans la plus mor-
» telle inquiétude sur votre compte. Vous
» avez résisté, pendant deux jours, à
» tous nos soins réunis. » — « Comment
» deux jours, m'écriai-je? il n'y a qu'un
» moment que je suis tombée en dé-
» faillance. » J'interrogeois les autres, qui souriroient légèrement; mais ils m'assuroient que j'avois, en effet, passé deux jours sans connoissance.

Le Comte Andantini, une fois reconnu par moi, ne se cacha plus, &

s'attacha à moi comme mon ombre. Il étoit, je crois, en ſentinelle à ma porte. Chaque fois que je ſortois, je l'appercevois, & je l'avois ſur les bras, juſqu'à ce que je rentraſſe dans mon azile.

J'avois toujours été bourrelée d'inquiétude, depuis mon embarquement; &, dans dix ou douze jours, à peine avois-je pu fermer l'œil. Enfin, une nuit, je dormis d'un profond ſommeil, & je m'éveillai dans un aſſez bon état; mais juſte Dieu! quels complimens je reçus. Le Comte ſe ſignala encore par ſes félicitations. « Ah! diſoit-il, quel heureux » ſommeil! huit grands jours! » — « Comment, m'écriai-je, huit grands » jours? Et c'eſt encore pire que mon » prétendu évanouiſſement de deux » jours, qui n'avoit probablement duré » que quelques minutes. Ici j'ai dormi » une nuit, & l'on m'accable de huit » grands jours. » Tout le monde m'aſſura, non ſans ſourire encore un peu, peut-être, que j'avois été plongée dans la léthargie pendant huit grands jours; le Médecin du vaiſſeau, qui avoit l'air fort grave, m'aſſura la même choſe, me dit que cela n'étoit pas ſans exemple, de la part de perſonnes inquiètes, & me prédit, qu'avant d'aborder à terre,

j'essuîrois encore deux ou trois de ces accidens, guère moins longs que le premier. Je ne savois que penser ; mais je ne pouvois me prêter à l'absurde supposition que j'avois été pendant huit grands jours en léthargie, tandis qu'il me sembloit que je n'avois dormi qu'une nuit ordinaire.

Fin du Livre quatrième.

DERNIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIÈME.

CEPENDANT on me vantoit toujours la célérité avec laquelle nous allions en avant, célérité que je ne reconnoiſſois point du tout. Nous étions déjà, ſelon eux, à plus de deux mille lieues, tandis que, ſelon moi, nous ne devions pas être à plus de trois cents. Au bout de quelques jours, on me prêta encore un ſommeil de près de huit jours, qui fut ſuivi, à peu de diſtance, d'un autre de ſept, & bientôt d'un troiſième de ſix. Je témoignois toujours la plus grande incrédulité, malgré les atteſtations unanimes du Médecin, du Chirurgien & du Comte.

Avec toutes ces léthargies qu'ils me ſuppoſoient, notre voyage avoit déjà duré, ſelon eux, plus de trois mois;

tandis que, selon moi, il n'y en avoit guère que la moitié que nous étions en route; & comme, selon eux, nous avions toujours été très-vîte, ce que le rapport de mes yeux sembloit démentir, il résultoit de-là, que nous touchions au terme de la traversée. En effet, nous ne tardâmes pas à voir la terre, & le lendemain nous entrâmes dans une grande rivière, qui avoit un port de mer, ou havre assez considérable d'un côté, un second moins apparent sur l'autre bord. A mesure que nous avançions dans le fleuve, il devenoit plus étroit, comme il est d'usage. Les marées nous poussoient; car le flux de la mer, qui est très-remarquable dans l'Océan, & non dans la Méditerranée, remontoit très-haut dans le fleuve. Il y eut un endroit où nous fûmes obligés d'attendre la marée, à cause d'un banc de sable, qui arrête les vaisseaux. Nous nous fîmes tirer par des chevaux; enfin nous arrivâmes au port d'une grande ville, où il y a un pont de bateaux, & de très-hauts clochers. Là nous débarquâmes. Je crus entendre nommer cette ville Rouen: le Comte me dit que c'étoit Rouen-Neuf. Je ne trouvai point cette ville neuve. Le dehors en est riant; mais l'intérieur est celui

d'une ancienne cité. Je n'entendois point la langue du pays. Je me doutois qu'elle devoit tenir beaucoup du françois ; mais je ne savois pas le françois.

Nous couchâmes dans cette ville. On m'y fit boire une liqueur jaune qui est, dit-on, la boisson du pays : elle est douce & piquante, peut-être plus flatteuse que le vin ; mais plus froide sur la poitrine, &, à tout prendre, si c'est-là une production particulière à la France-Australe, je préfère notre vin. La nation ne me paroissoit pas si différente de la nôtre que je l'aurois cru, vu la grande distance. La campagne, privée de la vigne, a pourtant une grace qui lui est particulière. Les pommiers & autres arbres fruitiers sont plantés régulièrement dans les champs. Nous étions dans la saison des fleurs, & tous ces arbres en fleur faisoient un effet admirable.

Nous partîmes le lendemain pour la capitale, que le Comte Andantini nommoit Paris-Neuf. Je ne pus refuser de l'admetre, à côté de moi, dans la chaise de poste. Il se montroit fort respectueux & fort réservé. La poste me parut assez bien servie ; cependant je crus voir un reste de barbarie. Les Postillons, au lieu d'avoir un cornet comme dans nos

climats, pour avertir la poſte voiſine de préparer des chevaux, font claquer leur fouet d'une manière qui bleſſe mortellement l'oreille, & riſquent ſouvent, ſurtout dans les villes, & dans les rues étroites, de balafrer le viſage des paſſans.

L'entrée de la capitale me parut fort belle : du haut d'une petite montagne on voit le Pont de Neuilly ; & le grand chemin traverſe la Plaine-des-Sablons, & les Champs-Elyſées pour aboutir aux Tuileries ; ce coup-d'œil eſt vraîment admirable. On aſſure que Paris-Neuf eſt exactement la copie de l'ancien ; je ne ferai donc pas, à des Européens, la deſcription d'une ville, dont ils connoiſſent ſi bien l'original. Cependant, malgré ſa reſſemblance avec la capitale de la France, dont le peuple doit être policé, cette nation Auſtrale conſerve des reſtes de ſa récente barbarie. J'examinois beaucoup les femmes, je voyois leurs viſages peints en rouge, comme des roues de carroſſe. Elles ſe compoſoient la figure de cinabre, de blanc de céruſe, de bleu même pour deſſiner des veines, & de noir pour tracer des ſourcils ; joignez à cela la poudre qui déguiſoit leurs cheveux, & toutes ces couleurs horrible-

d'une anc... & vous aurez
la langue... femmes sauvag...
devoit ten...
je ne savoi...

Nous co...
m'y fit boi...
dit-on, la...
douce & pi...
teuse que le...
poitrine, &,...
production p...
trale, je préfé...
me paroissoit...
que je l'auroi...
tance. La camp...
pourtant une...
lière. Les pomi...
tiers sont planté...
champs. Nous...
fleurs, & tous ce...
un effet admirab...

Nous partîmes...
capitale, que le...
moit Paris...
l'admet...
de...

..., je crois, des femmes ... irées par ces Parisi...
l'Amérique, ... horriblement...
leur taille est aussi...
... je fais sur ce chapitre,
... un trait qui me parut...
Je vis, le soir, dans la rue,...
Dames & Demoiselles, qui...
tous les hommes qui passo...
noient à leur cou, avec...
cette franchise indécente...
tiennent qu'aux Sauvages,...
combien cette nation...
grenadier ivre...
ces infortunées; d'un coup...
la tête qui tomba...
parut au moins...
de cinq ans, par...
d'un autre...
troupe qui...
sième coup...
quatrième...
entourée...

...t ; pas une goute de sang. La fille
...voir toute entière ; tout ce que
...e avoit abattu ; tout ce que je
...ar terre, étoit postiche.
...je m'arrêtai bien long-temps
...rues, il faut nous rendre dans
...garni, où le Comte me con-
...r le Courrier, qui étoit mon
...prit en arrivant, à ce qu'il me
...mon père étoit absent de Paris
...uis quelque temps. Il alla au
...ir en savoir des nouvelles,
...bientôt m'apporter une lettre
...eur de mes jours, que je lus
...de plaisir que de douleur.
...re fille, me disoit-il, une
...e Cour me force de quitter
...f, j'ignore pour combien
... Je suis doublement fâché
...isgrace, parce que je ne
...uver présent à ton arrivée,
...evoir & te traiter selon
...parce que je ne puis em-
...chère enfant que je fais
...ur de l'Univers. J'ai le
...aussi de ne pouvoir te
...présent, un fort digne
...eu d'être une Princesse

ment discordantes, & vous aurez une idée, je crois, des femmes sauvages de l'Amérique, imitées par ces Parisiennes; leur taille est aussi horriblement déguisée. Puisque je suis sur ce chapitre, je vais raconter un trait qui me parut singulier. Je vis, le soir, dans la rue, de jeunes Dames & Demoiselles, qui attaquoient tous les hommes qui passoient, se jettoient à leur cou, avec cette liberté & cette franchise indécente qui n'appartiennent qu'aux Sauvages, & qui fait voir combien cette nation l'est encore. Un grenadier ivre tira son sabre contre une de ces infortunées; d'un coup il lui fit voler la tête qui tomba auprès d'elle, & me parut au moins haute comme un enfant de cinq ans, par la hauteur de sa coëfure; d'un autre revers le brutal lui abattit la croupe qui étoit fort saillante, un troisième coup fit tomber une hanche; un quatrième l'autre. La malheureuse étoit entourée des débris d'elle-même, qui jonchoient autour d'elle le pavé. Cependant elle restoit de bout au milieu de ce carnage, &, qui plus est, je la vis prendre son parti & se sauver à toutes jambes, formant l'individu le plus grêle, tandis qu'auparavant elle avoit du volume & de l'apparence. J'examinai le lieu du

combat; pas une goûte de sang. La fille se trouvoit toute entière; tout ce que l'ivrogne avoit abattu, tout ce que je voyois par terre, étoit postiche.

Mais je m'arrête bien long-temps dans les rues, il faut nous rendre dans un hôtel garni, où le Comte me conduisit; car le Courrier, qui étoit mon guide, apprit en arrivant, à ce qu'il me dit, que mon père étoit absent de Paris-Neuf, depuis quelque temps. Il alla au Louvre pour en savoir des nouvelles, & il revint bientôt m'apporter une lettre du cher auteur de mes jours, que je lus avec autant de plaisir que de douleur.

« Ma chère fille, me disoit-il, une » intrigue de Cour me force de quitter » Paris-Neuf, j'ignore pour combien » de temps. Je suis doublement fâché » de cette disgrace, parce que je ne » puis me trouver présent à ton arrivée, » pour te recevoir & te traiter selon » mon cœur, parce que je ne puis em- » brasser une chère enfant que je fais » venir du bout de l'Univers. J'ai le » désagrément aussi de ne pouvoir te » faire, pour le présent, un sort digne » de toi. Au lieu d'être une Princesse » Royale, comme tu devois t'y attendre, » tu vas n'être qu'une simple particulière.

» Au reste, le Courier, qui t'a amenée,
» ne te laissera manquer de rien. J'ai
» déjà eu de tes nouvelles, depuis ton
» arrivée dans la France-Australe. J'avois
» aposté un homme pour se trouver à
» ton débarquement. Il m'a appris que
» tu étois venue avec un certain Comte
» Andantini, qui paroît t'être fort at-
» taché. J'en suis charmé. Je le connois
» pour un homme fort honnête & du
» premier mérite. Tu peux te remettre
» aveuglément dans ses bras. Je le con-
» jure de te tenir lieu de père, jusqu'à
» ce que je puisse reparoître. Ma chère
» enfant, je suis bien fâché de ne pou-
» voir t'apprendre où je me cache, ni
» te prier de venir t'y jeter dans les
» bras paternels. Cette privation est
» cruelle de ma part; mais je me flatte
» qu'elle ne sera pas durable.

» Je dois te prévenir d'un singulier
» usage que nous avons dans ce pays-ci,
» & auquel il faudra que tu te soumettes
» sous peine de mort; cette loi est bien
» cruelle. Des vieillards viendront t'en
» avertir sous peu de jours. Il faut abso-
» lument que tu te maries en arrivant,
» selon les loix du pays, pour tout le
» temps où tu y séjourneras. Tu pourras,
» si tu le veux, renoncer à ce mari; &

» le mariage deviendra nul quand tu
» quitteras ce pays; mais, tant que tu
» y résideras, il faudra te soumettre à cette
» loi. Si tu n'as pas d'époux en vue,
» reçois celui que les vieillards te don-
» neront. Cependant, si le Comte An-
» dantini vouloit bien se charger, au-
» près de toi, de ce rôle d'époux, cela
» vaudroit beaucoup mieux, & il m'o-
» bligeroit sensiblement. Présente lui
» mes civilités, & témoigne lui mes
» regrets, de ce que je ne puis le voir
» pour le présent. Je te demande bien
» pardon, ma chère enfant, de t'avoir
» attirée si loin, pour ne te pouvoir
» faire un sort, pour ne pouvoir pas
» même jouir de ta vue; mais cet état
» de disgrace cessera. Je pourrai tôt ou
» tard voler dans tes bras, & te traiter
» comme le père le plus tendre à l'égard
» de sa fille chérie. Adieu, ma chère
» Ninette. Je t'embrasse de tout mon
» cœur; au plaisir de te revoir. »

Cette lettre me fut bien précieuse, puisqu'elle me venoit d'une part si chère; mais elle me navra le cœur, d'abord pour mon père que je voyois dans la disgrace; ensuite pour moi qui me trouvois, à-peu-près, isolée dans un pays si éloigné du mien. Ah! mon père, si

je regrettois le rang que je comptois posséder auprès de toi, ce n'étoit pas ma vanité qui étoit mortifiée; c'étoit l'amour qui gémissoit dans le fond de mon cœur. J'aurois voulu que tu m'eusses rendue digne de mon cher petit Prince, & ce vilain usage dont on me parloit, cette loi cruelle de se marier sous peine de mort; & ce Comte Andantini à qui mon père vouloit me lier.... Pour moi, j'éprouvois une répugnance invincible à lui donner ma confiance. Je sentois vaguement qu'il me trompoit. Je lui voyois toujours un rire moqueur dont je me défiois. Je ne savois si je devois lui montrer la lettre de mon père. Cependant je m'y déterminai, parce qu'il me sembloit que c'étoit l'intention du cher auteur de mes jours. Je lui lus donc cette lettre. Je le vis sourire encore, de son rire insupportable. Une joie maligne perça dans ses yeux. Il fit le modeste, le zélé, le passionné, dit qu'il recevoit, avec transport, l'idée de mon père, que cette idée lui étoit venue dès le premier moment qu'il m'avoit vue, qu'il n'avoit osé me la proposer; mais que, si je l'agréois, il se regarderoit comme le plus heureux des hommes, de m'avoir pour épouse. « Monsieur, lui

» répondis-je, je ſuis ſenſible à votre
» politeſſe; mais vous voudriez peut-être
» m'épouſer pour la vie; cependant
» ſongez qu'il n'eſt ici queſtion que
» d'une liaiſon paſſagère, ſelon la loi
» du pays, qui peut ſe diſſoudre quand
» on le quitte. Je me dois à mon cher
» petit Prince, vous le ſavez, Monſieur.»
— « Cruelle, reprit-il, je voulois l'ou-
» blier. Vous ne le permettez pas; mais
» n'importe, ne fuſſé-je qu'un jour
» votre époux, il y aura de quoi me
» rendre fortuné pour toute ma vie!
» Ah! que mon couſin eſt heureux!
» mais je ne ſuis pas fait pour un ſi
» grand bonheur. J'y ſuccomberois. J'en
» mourrois infailliblement. »

Me voilà donc établie ſous le même toît avec le Comte, & preſque forcée d'épouſer cet homme que je ne pouvois ſouffrir, quoiqu'il fût un très-bel homme, parce que je voyois qu'il ſe jouoit de moi; parce que je ſentois que, malgré ma réſolution de me ſouſtraire à tous les hommes, & ſur-tout à lui, je tombois dans ſes bras & dans ſes filets, j'étois enchaînée dans ſes pièges, & je me voyois, en frémiſſant, dominée par la ſupériorité de ſon aſcendant & de ſon génie.

Je sortois fort peu, parce que ma grossesse se faisoit sentir. On ne tarda pas à me rendre compte encore d'une loi rigoureuse, qui doit bien forcer les filles Austro-Franques de réfléchir, avant de s'abandonner aux desirs de leurs amans. Chaque fille qui a eu le malheur de se laisser séduire par un homme, & qui a eu celui d'être fécondée, doit aller, sous peine de mort, révéler, à un Magistrat, son déshonneur. Malheur à elle si elle ignore qu'il faut faire cet aveu, si, étrangère dans le pays, elle ne sait à qui s'adresser pour cela, si elle n'ose le demander pour ne pas divulguer sa honte ! Malheur à elle, dis-je ; car enfin si elle n'a pas rempli cette humiliante formalité, & si son enfant vient mort au monde, ou meurt sur-le-champ, sans qu'elle puisse prouver qu'elle est innocente de sa mort, la loi, sans pitié, suppose le crime, sans s'obliger à en chercher la preuve, présume qu'une mère a pu étouffer le fruit de son amour, & la condamne, pour le défaut seul de déclaration, à une mort infâme. Il a fallu que j'aille chez le Magistrat faire cette pénible dénonciation, autrement moi, qui ai, pendant ma grossesse, essuyé tant de traverses, & qui suis peut-

être exposée à voir périr, en naissant, l'enfant malheureux formé dans mon sein, je serois exposée, dans quelques mois, malgré la plus pure innocence, à me voir suspendue au bois patibulaire. L'humanité a, depuis, trouvé des moyens plus doux d'empêcher le crime, en fournissant aux mères des dépôts, où les fruits de leurs amours sont reçus, ce qui rend beaucoup plus rare l'indignité des malheureuses assez dénaturées pour immoler leurs enfans.

Après cette formalité cruelle, j'en ai vu une qui m'a paru comique, quoiqu'également désagréable pour moi. Je ne sais pas comment j'ai pu donner quelque croyance à une pareille absurdité. Des Vieillards sont venus me signifier, comme on me l'avoit annoncé, qu'il falloit, sous trois semaines, me donner à un époux, pour le temps de mon séjour dans le pays, sous peine de mort. Je ne détaille pas les ridicules cérémonies dont cette déclaration fut accompagnée. Je répondis que je ne connoissois aucun mortel que je dusse préférer, pour le mariage; & que je priois les Vieillards de m'en présenter un, sauf à moi à l'accepter ou le refuser à mon gré. On me promit réponse dans trois jours.

Le Comte fut très-piqué de ce que mon choix n'étoit pas tombé ſur lui. Qu'eſt-ce donc que ce mariage paſſager, qui ne devoit durer que juſqu'à mon départ du pays ? Cela n'eſt pas conforme à notre religion ; car je vois que tous les beaux eſprits, & ceux qui ſe piquent d'éducation, affectent l'indécence criminelle de la tourner en ridicule, & affichent, ſur cet objet ſacré, l'incrédulité la plus marquée ; ils ne croyent cette religion bonne que pour le peuple : « Je n'y crois pas, » dit plus d'un impertinent ; mais je veux » que mon Cuiſinier y croie. »

Au bout de trois jours, les Vieillards vinrent me dire qu'il leur paroiſſoit naturel, & moins dur pour moi, d'épouſer le compatriote qui m'avoit ſuivi chez eux ; ainſi il fallut me ſoumettre à épouſer, à la mode du pays, cet homme que mon père & les Vieillards me déſignoient, & que mon cœur, en ſecret, repouſſoit.

Laiſſons-là les cérémonies bizarres d'un mariage ſi ſingulier. Me voilà, malgré moi, dans les bras du Comte ; mais quelle jouiſſance pour lui qu'une femme dans l'état où j'étois, fécondée par un tiers ? Je lui avois bien ſignifié que notre mariage ne dureroit qu'autant

que notre séjour dans le pays. Il s'étoit soumis, avec beaucoup de résignation, ce qui sembloit me faire entendre, qu'avec cette liberté réciproque, l'avantage étoit égal de part & d'autre.

Avant que ma grossesse m'empêchât absolument de sortir, il voulut me faire goûter quelques-uns des plaisirs de la capitale. J'avois entendu parler de la comédie Italienne. « Là du moins, me » dis-je, j'entendrai quelque chose. » Mon mari m'y mena. On prit des billets à un petit trou grillé, on nous fit monter dans un petit cachot, où l'on nous enferma sous clef. Les autres compagnies étoient ainsi enfermées dans le contour de la salle; tandis qu'en bas, de pauvres malheureux, plantés debout, étoient foulés, écrasés. Je trouvai cette façon d'amuser le monde, tout-à-fait nouvelle. J'eus l'agrément, de plus, de ne pas entendre prononcer un mot d'italien, dans ce spectacle prétendu Italien, & je sortis de mon cachot, sans avoir goûté beaucoup de plaisir.

On me mena voir des réjouissances publiques, je manquai d'y être étouffée cent fois. J'y fus embrassée & salie par des Charbonniers, tandis que mon époux recevoit le même honneur de la part de

plusieurs Poissardes ivres. On jetoit de l'argent au peuple ; j'eus le malheur qu'il tomba un écu sur moi ; soudain la canaille fondit sur mon triste individu, je fus foulée aux pieds, &, sans le Comte, j'aurois infailliblement péri dans cette occasion. J'eus l'œil droit poché, par un petit pain fort dur qu'on me jeta à la tête, & le gauche par un cervelas ; nous fûmes poussés sous des fontaines de vin, qui nous trempèrent & nous rendirent dégoûtans. Nous manquâmes d'être écrasés, mille fois, sous les pieds des chevaux, sous les roues des voitures ; nous reçûmes, en différens endroits, des coups de bourrades ; enfin le moindre inconvénient, c'est qu'on nous vola notre bourse & nos bijoux sur nous, & que, pendant notre absence, on fit absolument disparoître tout ce qui nous appartenoit dans notre appartement. C'est ainsi que nous goûtâmes notre part des réjouissances publiques.

Ces amusemens m'avoient trop harrassée, & trop effarouchée, pour que je voulusse m'y livrer davantage. Je sortis peu, pendant le reste de ma grossesse. Je ne vis guère que les gens que mon mari laissoit approcher de moi. Cependant on me fit assister à quelques lectures,

où je n'entendis rien, à quelques séances Académiques, où je n'entendis pas davantage, à des Cours de Chymie, où je ne voyois rien d'amusant pour des femmes. On assuroit que c'étoient là les plaisirs du grand monde. On me mena chez un M. Mesmer, qui prétendoit guérir les gens, des maladies qu'ils n'avoient point, tandis qu'il les laissoit mourir de celles qu'ils avoient, ou du moins qu'il avoit l'art de les empirer. On étoit réuni autour d'un bacquet; on vous faisoit couler, dans la poitrine, la prétendue vertu magnétique. On tripudioit, on dansoit, on faisoit des contorsions. En vérité ce peuple est de la plus singulière extravagance. Je ne parlerai ni des Somnambules, ni des Illuminés. J'ai la tête renversée de tous le cahos de plaisirs, de folies, d'absurdités, de systêmes philosophiques dont j'ai été, tour-à-tour, le jouet & la victime. Et voilà comme on s'amuse dans Paris-Neuf; du moins en apparence, car personne ne s'amuse réellement; mais on veut paroître se divertir; on n'ose avoir un goût à soi; on suit tout ce qui est en vogue; on en rafolle comme les autres, telle est cette nation.

J'ai tâché d'étudier l'esprit de ce peuple; on lui reproche d'être léger, frivole; mais

il eſt digne d'une véritable eſtime, à bien des égards. Je n'entrerai pas dans de grands détails ſur un ſujet de ce genre, trop profond pour moi. Ce que j'oſe aſſurer, c'eſt qu'on me paroît extrême en tout dans ce pays ſingulier, qu'on l'eſt à l'égard de tout le monde. Point de milieu; on vous adore, ou l'on vous bafoue; on vous fête, ou l'on vous perſécute; on vous élève juſqu'aux nues, ou l'on vous traîne, pour ainſi dire, dans la fange. Les perſécutions ſont trop ſouvent d'un genre minutieux, vétilleux, analogue à cet eſprit brillant, mais futile, dont cette aimable nation eſt peut-être plus entichée qu'une autre. Cette ſorte de vexation particulière eſt nommée la Tracaſſerie, qui fatigue, détruit & mine ſourdement. On pourroit regarder ce tourment, qu'on ne ſouffre que de la part des gens médiocres, comme celui d'être livré au ſupplice des mouches. Je ne connois point, dans ma langue, ni dans l'angloiſe, de mot équivalent à celui de Tracaſſerie.

Mon mari s'amuſoit plus que moi. Il profitoit de ma retraite. Il prenoit ſes ébats, de nuit & de jour. Il voyoit les Nymphes de l'Opéra, & les Beautés du jour; il fréquentoit les Spectacles, le Waux-Hall,

Waux-Hall, les Brelans, & se ruinoit fort gaîment à ce qu'il disoit. Cependant je le voyois souvent pester & se donner des coups de poings; & je le plaignois de se divertir si singulièrement.

Je concevois pourtant quelquefois des doutes, sur le pays où je me trouvois. On disoit Paris, & jamais Paris-Neuf; j'apprenois que le Souverain étoit Louis XVI, & non pas Ninon IV, comme on vouloit me le faire accroire; « Serois-je » dans l'ancien Paris, me disois-je. » Un jour me trouvant seule, sans mon mari, dans un fauxbourg où le peuple se divertissoit, je dis à un passant : « Où » sommes-nous ici, mon ami? » — « Madame, répondit-il, nous sommes » à la Nouvelle-France. » Bon, me dis- » je, voilà enfin du nouveau; & ce mot me fit croire que j'étois, en effet, dans Paris-Neuf. Je n'en avois pas moins d'inquiétude de ne point recevoir des nouvelles de mon père. Que pouvoit-il être devenu?

Enfin le terme de ma grossesse arriva, & je mis au monde, assez heureusement, une fille, que je me proposai d'allaiter moi-même. Le Comte ne parut pas approuver cette résolution; mais il se montra charmé de ce que j'avois mis

bas mon fardeau. « C'eſt à préſent, me » dit-il, que je vous regarde véritable- » ment comme mon épouſe. » Dès-lors il fut plus aſſidu auprès de moi. Il me faiſoit réellement ſa cour. Il s'efforçoit de me procurer tous les plaiſirs qui dépendoient de lui. Bientôt je m'apperçus qu'il avoit travaillé ſur de nouveaux frais, & qu'il m'avoit remis dans l'état pénible d'où je ne faiſois preſque que de ſortir. Il s'en apperçut ſans doute auſſi; car ſon aſſiduité diminua; il chercha des plaiſirs hors de chez lui, & je me retrouvai iſolée. O triſte condition des femmes! Quelle jeuneſſe pénible paſſée dans les groſſeſſes, les couches & l'embarras perpétuel des enfans!

Avec tous ſes amuſemens, mon mari voyoit le fond de ſa bourſe. Il étoit ruiné, & paroiſſoit diſpoſé à retourner dans ſa patrie: je brûlois d'envie de revoir auſſi la mienne, puiſque je ne pouvois découvrir les traces de mon père, dans le pays où ſa lettre fatale m'avoit attirée. J'allois donc quitter Paris-Neuf. J'allois me retrouver libre; mais avec un enfant de plus ſur les bras, & un autre dans mon ſein; car j'étois arrivée groſſe, & j'allois partir dans le même état. Je ne voyois plus le Courrier, qui me four-

nissoit ci-devant de l'argent; & la bourse de mon mari fondue, & réduite presqu'à rien, ne lui donnoit pas la faculté d'y suppléer.

Cependant ma figure faisoit sensation, parmi ces Austro-Francs. Elle attiroit la foule sur mes pas. Je sentois, en frémissant, que j'allois devenir la Beauté du jour. Je commençois à entendre la langue du pays. Je comprenois tous les propos cavaliers qu'on tenoit autour de moi, & je n'entendois rien qui me fît croire que j'étois dans la France-Australe, ou plutôt qui ne me fît penser que j'étois dans celle d'Europe.

Enfin, je reçus une lettre qui acheva de me détromper, & qui fit tomber, de mes yeux, comme des écailles. J'avois été d'une innocence & d'une crédulité qui n'est pas pardonnable. Il y avoit long-temps que le commissionnaire étoit chargé de me remettre cette lettre; mais mon mari avoit toujours écarté, de moi, tous ceux qui pouvoient m'éclairer.

La lettre étoit de mon cher petit Prince. C'étoit lui qui, du sein de Naples & du fond d'une prison, me donnoit des lumières sur le sort que j'éprouvois à Paris. En voici la traduction.

Lettre du jeune Prince Panfili,

à Ninette Merviglia.

Je sais donc ce que vous êtes devenue, ma chère Ninette. J'ai appris que vous êtes à Paris, & vous ne le savez pas vous-même; car vous avez été cruellement trompée. La lettre que je joins ici va vous dévoiler toute l'horreur du complot.

Pour moi, je suis toujours dans la captivité; mais je la souffre pour ma chère Ninette, & c'est un soulagement à mes maux. On m'a cependant un peu adouci la rigueur de la prison. J'ai la jouissance d'un grand jardin, & je vois de temps en temps quelques amis; c'est même un des jeunes gens que je vois quelquefois, qui m'a remis la lettre dont je prétends vous régaler, ou plutôt vous attrister.

On a voulu me faire épouser une riche héritière, fort jolie; on m'a offert, à ce prix, ma liberté; mais je ne sais pas trahir mon amante & ma parole. J'ai promis à ma chère Ninette, à la face du ciel, que je ne serois qu'à elle. Toutes les puissances de l'Univers ne me feroient pas manquer à ma promesse. Je

souffrirai la prison ; je me conserverai pour elle. Un jour mes fers tomberont, & je volerai dans ses bras.

J'ai essuyé la petite vérole, depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir. Heureusement vous êtes à l'abri de cette maladie mortelle à la beauté. Elle n'a attaqué que moi ; & un homme n'a rien à perdre de ce côté ; ses ravages, d'ailleurs, sont très-peu de chose. Si j'ai un peu songé à ceux dont elle pouvoit me défigurer, ça été seulement par rapport à ma Ninette. « Pourrai je encore lui plaire, » me disois-je, » & c'étoit là toute mon inquiétude. J'ai un peu engraissé depuis cette maladie. Je m'en veux de l'embonpoint que j'ai acquis. Un homme privé de sa maîtresse, & sur-tout de Ninette, doit être languissant, comme une terre privée des regards du soleil. Le changement est total chez moi ; vous auriez peut-être de la peine à me reconnoître ; ma voix a changé de timbre ; elle est devenue plus mâle, ou elle mue ; mais mon cœur est toujours le même.

Cependant l'indigne Andantini jouit de vos appas, & du fruit de son crime ; il est récompensé, par le sort le plus heureux, de la plus lâche imposture. Le traître, c'est lui qui m'a arraché de vos

bras ; car je voulois vous suivre. C'est lui qui vous a ravi à votre patrie, & qui prétend vous aimer ; ah ! peut-on se flatter d'aimer celle qu'on ose jouer indignement ? L'amour ne nous inspire-t-il pas le plus profond respect pour notre amante ? N'est-elle pas à nos yeux une Divinité ; & celui qui la trompe ne commet-il pas un horrible sacrilège ? mais lisez vous-même, apprenez tous ses crimes par son propre aveu. Le monstre s'en vante, il en triomphe. C'est son confident, qui, indigné d'une pareille lâcheté, m'a remis cette pièce authentique.

Lettre du Comte Andantini,

au Comte Morosini.

Paris.

« Tu me presses impitoyablement de
» revenir, mon cher ami, il n'est pas
» encore temps. Je t'ai promis quelques
» détails sur le tour que je m'amuse à
» jouer à une Divinité ; car ma maîtresse
» en est une à mes yeux, par sa beauté
» surnaturelle, & ses autres qualités en-
» chanteresses. Avec une intelligence

» assez rare, avec un esprit peu com-
» mun, elle a une charmante innocence,
» & une bonhommie dont il n'y a pas
» d'exemple. Il a fallu profiter de cette
» précieuse candeur, & mystifier la De-
» moiselle, d'une manière fort agréable
» pour moi sans doute; mais qui me
» coûte un peu cher.. D'ailleurs, la petite
» personne tournoit la tête au jeune
» Prince Panfili, mon parent. Toute la
» famille, qui ne connoît que ses parche-
» mins, ne vouloit pas souffrir l'alliance
» d'une Divinité, parce qu'elle n'étoit
» ni Marquise, ni Comtesse. Je me
» suis sacrifié pour le bien public; j'ai
» épargné à mon parent ce que toute
» la noble race auroit appelé une sottise.
» Il étoit bien juste que, pour mon
» dévouement, j'eusse quelque jouissance.
» J'ai joui; mais encore un coup, je l'ai
» bien payé.

» La chère innocente avoit déjà un
» enfant, quand je l'ai dérobée à mon
» cousin; & sa taille fort accrue annon-
» çoit qu'elle auroit bientôt la paire.
» Tu Dieu, quelle innocente! Après
» ces deux écarts, à la vérité, bien in-
» volontaires de sa part, elle étoit encore
» armée jusqu'aux ongles. Je me croyois
» bien en droit de prétendre ma part à

» un fromage, ou deux chats avoient déjà
» touché; mais j'aurois été dévisagé sans
» rien gagner. Il faut tromper cette
» beauté, pour en obtenir quelque chose.
» Elle est ainsi faite. Je me suis soumis
» à cette nécessité, que m'imposoit sa
» manière d'être. Elle a un père qui a
» eu des aventures merveilleuses, & qui
» a été Roi dans un pays nommé la
» France-Australe; moi je ne voulois
» pas aller si loin, je prétendois seule-
» ment aller faire mes caravanes à Paris.
» J'ai voulu conduire ma Divinité dans
» un pays où il y en a tant d'autres.
» J'ai fait faire une belle lettre sous le
» nom de son père, qui étoit censé de
» retour dans son ancien Royaume; il
» invitoit sa fille à venir partager ses
» grandeurs. Il chargeoit un Courrier
» de lui remettre tout l'argent qu'elle
» lui demanderoit. La petite innocente
» vouloit un peu douter; mais, quand
» elle touché l'or, elle a cru. Tu sens
» que ce Courrier puisoit dans ma bourse;
» & la petite personne jouissoit de mes
» bienfaits sans m'en avoir la moindre
» obligation, parce qu'elle ne s'en dou-
» toit pas.

» Elle s'est embarquée pour la France-
» Australe, sur un vaisseau qui étoit

» uniquement destiné pour aller chez
» les François, nos voisins. La traversée
» devoit être courte ; il falloit lui faire
» accroire qu'elle étoit longue, relati-
» vement au pays éloigné où elle pensoit
» aller. D'abord nous lui avons soutenu
» que nous allions très-vîte, quoique le
» vent, cependant, nous fît aller très-
» lentement. Bientôt nous lui avons
» soutenu qu'elle avoit été évanouie
» pendant deux jours, ensuite qu'elle
» étoit tombée en léthargie pendant
» huit. Comme nous nous trouvions
» bien de ces léthargies, nous les avons
» multipliées au point que, calcul fait,
» notre voyage s'est trouvé monter à
» quatre mois, tandis qu'il n'avoit duré
» que six semaines. Un coquin de valet,
» habillé en Médecin, me soutenoit
» dans toutes ces impostures ; la petite
» personne se donnoit les airs de faire
» la difficile ; pour croire toutes ces
» belles choses ; mais, quand elle a bu
» à Rouen du cidre qu'elle ne connois-
» soit pas, quand elle a vu, à Paris, des
» femmes peintes, comme des Sauvages,
» elle est convenue alors qu'elle étoit
» dans un Pays très-éloigné, dans la
» France-Australe.

» Heureusement, elle ne sait pas la

» langue du pays, &, d'ici à quelque
» temps, elle ne pourra être détrompée.
» Tu sens bien qu'elle n'a pas trouvé
» son bonhomme de père à Paris; mais,
» par mes soins, on lui a fait tenir une
» belle lettre prétendue de ce père chéri,
» qui a été obligé de s'absenter pour
» une intrigue de Cour. Il apprend à sa
» fille qu'il faut qu'elle se marie sous
» peine de mort, c'est la loi du pays;
» mais son mariage doit durer seulement
» autant que son séjour à Paris-Neuf.
» Il lui conseille de choisir, pour son
» époux, le Comte Andantini, qu'il
» estime beaucoup, quoiqu'il ne l'ait
» jamais vu. Des Vieillards, payés par
» moi, sont venus signifier à la belle
» prévenue, qu'il falloit qu'elle se ma-
» riât sous peine de mort; la Déesse n'a
» pas daigné laisser tomber son choix
» sur moi; mais elle n'y a rien gagné;
» car les Vieillards, à la décision des-
» quels elle s'étoit remise, m'ont choisi
» pour son époux. Le mariage comique
» s'est fait; mais à condition qu'il ne
» dureroit qu'autant que son séjour dans
» le pays; telle a été sa volonté suprême.
» Me voilà donc son époux malgré elle;
» mais elle est fécondée par un autre,
» & je ne pourrai goûter, avec elle, de

» vrais plaisirs, que quand elle sera dé-
» livrée de son fardeau. En attendant,
» tu sais que Paris offre des dédomma-
» gemens. Je passe assez bien mon temps,
» mon cher [illegible]; mais je crains bien que
» cela ne dure pas. Je me ruine; voilà
» une fantaisie qui me coûte fort cher.
» Je ne serai bien dédommagé de toutes
» mes dépenses, qu'après les couches de
» la Déesse; elle me paîra tout ce qu'elle
» me coûte, & je la laisserai dans le même
» état où je l'ai trouvée. »

On sent combien cette lettre étoit révoltante, combien j'en dus frémir. Je me trouvois, pour la troisième fois, dupe & victime d'un scélérat, malgré les lumières que devoient me donner mes deux premières erreurs; malgré la résolution que j'avois formée de veiller avec le plus grand soin, pour n'être plus le jouet des imposteurs. Je me trouvois convaincue d'une simplicité, d'une bêtise dont il n'y avoit pas d'exemple. J'étois souillée successivement par trois malheureux, & triplement indigne de mon cher petit Prince. Je n'avois plus l'espoir d'être jamais à lui. Il se seroit déshonoré autant que moi, si jamais il avoit voulu descendre jusqu'à moi. Je vis, avec douleur, que j'étois sans ressources; mais je

n'en pris pas moins le parti de quitter l'indigne Comte.

Il vint le soir tout joyeux, rayonnant, il sortoit d'une partie de plaisir, qu'il avoit sans doute faite avec des malheureuses. Il m'aborda d'un air triomphant, & voulut m'embrasser, en m'appellant sa petite femme. Je le repoussai avec horreur. « Allez, Monsieur, lui dis-je,
» je sais tout, je vous connois, vous
» êtes un monstre, & je prétends ne
» vous plus revoir. » L'insolent parut déconcerté. « Comment donc, s'écria-
» t-il, qu'est-ce que cela veut dire? » Je ne voulus pas lui montrer sa lettre, pour ne pas compromettre l'ami qui l'avoit remise à mon cher petit Prince. Je me contentai de dire : « Monsieur,
» vous avez abusé de ma simplicité
» & de mon ignorance; vous m'avez
» fait accroire que mon père m'appelloit
» dans la France-Australe; vous m'avez
» amenée à Paris, où vous veniez faire
» vos caravanes; vous m'avez induite,
» par mille fourberies, à croire que j'é-
» tois au bout du monde, qu'une loi
» absurde me condamnoit à vous épouser
» sous peine de mort. Vous êtes venu
» à bout de vos criminels desseins, &
» vous riez aux dépens de votre crédule

» victime. Vous me regardez comme la » plus imbécille créature qui soit sur la » terre ; allez, Monsieur, j'aime encore » mieux être dupée, que fourbe & » scélérate. Allez vous vanter de votre » finesse, de vos tours subtils & de vos » rares exploits. Pour moi, je resterai » seule avec les malheureux fruits nés » dans mon sein. Je resterai livrée à la » honte & l'horreur ; mais, du moins, je » serai sans remords, parce qu'il n'y a » point eu de crime dans mes intentions, » & que la simplicité n'en est point » un. »

Le scélérat étoit confondu par la force de la vérité. Il ne savoit que répondre. « Aussi, disoit-il, en balbutiant, pour- » quoi êtes vous un petit dragon ? Pour- » quoi n'y a-t-il pas moyen de vous » avoir, à moins qu'on n'emprunte des » ressorts extraordinaires ? » Je le ter- rassai d'un regard foudroyant. « J'ai donc » mon congé, tout de bon, dit-il, du » moins, daignez accepter tout ce que » j'ai sur moi : » il me présenta sa bourse. Je la jetai par la fenêtre avec indigna- tion. « Je cours la ramasser, dit-il, » & il disparut.

Délivrée de ce mauvais sujet, je me trouvai fort embarrassée. Chargée de

deux enfans & bientôt de trois, j'étois absolument sans ressources. Je ne pouvois pas compter sur mon père, puisque j'ignorois où il étoit. L'année qu'on m'avoit donnée à Messine pour posséder mon bien, étoit révolue, & ce bien étoit passé à la Grisalda. Je voyois bien des adorateurs, qui vouloient répandre de l'or pour me posséder; mais j'étois lasse de servir aux passions des hommes. Je l'avois fait innocemment jusqu'ici, sans le vouloir, & j'en rougissois; quelle plus grande honte, si je descendois volontairement à cette bassesse! Je résolus de vendre, pièce à pièce, tous mes effets, pour subsister jusqu'à ce que je pusse obtenir quelque place à la Cour, par le crédit de plusieurs honnêtes gens, qui s'intéressoient à moi.

Dès le lendemain je reçus une visite extraordinaire, à laquelle je ne m'attendois pas. Je vois entrer, chez moi, un gros jeune-homme d'assez bonne mine, qui s'écrie, en italien, en me voyant: « C'est elle-même, ah! ma chère Ni-» nette, je tombe dans vos bras. » Il se précipite, en effet, sur moi, je le repousse. « Qui êtes-vous, s'il vous plaît, » Monsieur, lui dis-je? » — « Quoi! » ma chère Ninette, s'écria-t-il doulou-

» reuſement, vous ne me reconnoiſſez » pas! Ah! je m'y attendois. Je vous en » avois prévenue par ma lettre. » Alors je me rappelai que le jeune Prince Panfili m'avoit, en effet, mandé qu'il étoit engraiſſé, & qu'il avoit eu la petite vérole, que ſa voix même avoit changé. Le jeune-homme que je voyois avoit, en effet, avec mon amant, un faux air de reſſemblance; mais preſqu'imperceptible. Il étoit, à-peu-près, de la même taille que ce mortel chéri; mais beaucoup plus gros que je n'avois vu celui-ci. Il étoit d'ailleurs marqué de la petite vérole, & me paroiſſoit même un peu plus âgé que mon petit Prince. Il avoit une voie enrouée, & rien ne m'annonçoit l'idole de mon cœur, le plus beau des hommes; dans ce nouveau venu épais, grêlé, enroué, qui ne me paroiſſoit avoir preſque rien de commun avec mon petit Prince. Il eſt vrai que ce cher amant m'avoit prévenue, que ce changement, pour être extraordinaire, n'étoit pas ſans exemple, que j'avois vu moi-même des choſes auſſi ſurprenantes. Devois-je croire cet homme ſur ſa parole, & le prendre pour l'homme que j'aimois le plus au monde, après mon père, ſans aucune preuve? J'interrogeois mon

cœur, il ne me disoit rien pour lui. « Ah! » que je suis malheureux, s'écrioit le jeune » homme, déplorable maladie! qui eût » dit qu'un homme devoit se ressentir si » cruellement de tes ravages? Ah! volage » amante, quelques mignardises de » moins sur mon visage me dérobent » votre cœur; c'étoit mon teint plus » uni que celui qui m'est resté; c'étoit » cette bagatelle que vous aimiez, & non » pas mon ame. Ah! Ninette, je vous » croyois des sentimens plus nobles que » ceux là. » — « Monsieur, lui répon» dis-je, vous ne me rendez pas justice. » La petite vérole eût elle fait plus de » ravages sur le visage de mon amant, » je ne l'en aimerois pas moins; je re» doublerois, au contraire de zèle, pour » lui faire oublier, à lui-même, un » petit accident incapable de lui ravir » mon cœur. Cette maladie cruelle ne » vous a presque pas maltraité; vous êtes » assurément très-bien pour un homme, » & je n'exige pas plus de beauté dans » mon amant; mais pardonnez de grace, » mon cœur ne le reconnoît pas dans » vous. » — « Cruelle, reprit-il, est-ce » que je ne ressemble aucunement à ce » qu'étoit ci-devant votre cher petit » Prince Paufili. » — « Il a bien quel-

» que reſſemblance, Monſieur; mais elle » eſt bien éloignée. » — « Mademoi- » ſelle, elle l'eſt quelquefois bien davan- » tage. C'eſt beaucoup d'avoir conſervé » une ombre de reſſemblance avec moi- » même; ne reconnoiſſez-vous pas d'ail- » leurs ma taille? » — « Ah! Monſieur, » c'eſt bien la hauteur; mais pour l'é- » paiſſeur, ah! vous en êtes plus abon- » damment partagé. » — « Je vous en ai » prévenu, Mademoiſelle, auſſi bien » que du changement de ma voix & » de toute ma perſonne. Vous deviez » vous attendre à ce changement, comme » je m'attendois que vous auriez de la » peine à me reconnoître. » — « Tout » cela eſt vrai, Monſieur, je ne ſais » que vous répondre; mais je ne vous » reconnois pas. » — « Ah! convenez, » cruelle, que vous ſaiſiſſez ce prétexte » pour excuſer votre inconſtance. » Il me dit tant de particularités, que lui ſeul pouvoit ſavoir, qu'il convainquit mon eſprit; mais mon cœur fut contre lui.

Cependant, pour qu'il ne pût attribuer mon changement à une raiſon auſſi frivole, que les petits changemens que pouvoit produire la petite vérole: « Monſieur,

» lui dis-je, ne pouvant rien vous répon-
» dre, je vous reçois, contre la persuasion
» intime de mon cœur. Si d'autres vous
» reconnoissent, malgré le témoignage
» de mes yeux, je me soumettrai au
» jugement d'autrui. » — « Oh! qu'à
» cela ne tienne, répondit-il. Tout le
» monde me reconnoîtra, j'en suis sûr.
» Vous me voyiez avec le prisme de
» l'illusion, & le prestige de l'amour.
» Le charme est détruit, j'étois un Dieu
» à vos yeux, je ne suis plus qu'un homme,
» & la différence est très-grande; mais,
» en nous fréquentant, le charme pourra
» renaître, & l'amour vous fascinera,
» de nouveau, les yeux par son prestige.
» J'ose m'en flatter, ma chère Ninette. »
— « Cela se peut, Monsieur, je le
» desire aussi de tout mon cœur; car
» il me seroit affreux de fermer mon
» cœur à mon amant, si c'étoit lui-même
» que l'amour offrît à mes yeux. Je ne
» veux refuser justice à personne, encore
» moins à mon cher petit Prince. » —
« Vous me la rendrez, Mademoiselle,
» s'écria-t-il, permettez que je scelle
» mon espoir, d'un doux baiser. » Je ne
refusai point cette marque de sa ten-
dresse, & il appuya, sur ma joue, un

baiser qui me fit quelqu'impreſſion ; mais qui n'avoit pas le charme brûlant de ceux de mon petit Prince.

Pluſieurs Italiens, qui connoiſſoient ce jeune Prince, vinrent me voir. Tous le reconnurent unanimement. On aſſuroit qu'il étoit fort peu changé. Il fallut donc me ſoumettre, & feindre de l'amour pour le nouveau venu ; car enfin je ne ſentois rien pour lui, & le ſouvenir ſeul de mon petit Prince m'étoit plus cher, que ſa prétendue perſonne expoſée à mes yeux. Je reçus donc chez moi, cette perſonne qui me laiſſoit ſi froide. Je m'accoutumai à ſa compagnie ; car enfin le cher individu étoit aimable ; mais je ne ſentois plus de preſtige, & je baillois en faiſant l'amour.

Cependant le Prince Panphili, que je ne reconnoiſſois pas intérieurement, parla de mariage. « Je ſuis mon maître à » préſent, dit-il, rien ne doit plus s'op- » poſer à mon bonheur. » On me conſeilla unanimement de l'accepter pour époux. « Ne fût-il pas réellement votre amant, » diſoit-on, comme il eſt très-sûr qu'il » l'eſt, vous ne pouvez douter, du moins, » qu'il ne ſoit un très-riche parti pour » vous. Il eſt d'ailleurs aimable. » Cela

étoit vrai. « Si cet homme, ajoutoit-on, » n'est pas votre Prince Panfili, êtes-» vous très-sûre que ce Prince Panfili » vous épouseroit, comme vous ne pou-» vez douter que celui-ci est prêt à le » faire ? » Ces raisons étoient convain-quantes ; & je fus forcée de m'y rendre après avoir écrit à Naples, & avoir reçu réponse que mon amant n'y étoit pas, & qu'il étoit, au contraire, à Paris. J'envoyai encore mon adresse dans sa patrie, afin qu'on la lui fît passer ; ne doutant pas que, s'il se trouvoit à Paris, & s'il étoit différent de celui qui se donnoit pour lui, il ne vînt sur-le-champ me trouver. Il ne parut point ; &, contre la persuasion secrette de mon cœur, je fus obligée de prendre, pour mon amant, un homme que je ne reconnois-sois pas pour tel. Tout le monde me faisoit la guerre sur mon obstination. Je cédai, & mon mariage se célébra à huis clos & sans cérémonie. Mon amant le desira, & j'y consentis à cause de l'état où je me trouvois ; car enfin, j'étois grosse comme on sait, & il falloit que l'amant fût bien bon, de passer par-dessus une pareille difficulté.

Mon nouvel époux parut redoubler

d'amour pour moi ; & je crus moi-même l'aimer un peu, au moins par reconnoissance :

Mais la reconnoissance est un foible retour,
Un tribut offensant trop peu fait pour l'amour.

Bientôt je mis au monde une jolie petite fille que mon époux adopta, & qui eut ainsi, à nos yeux, les honneurs de la légitimité. Après ma délivrance : « A » présent, me dit mon époux, à pré» sent, chère Ninette, vous voilà toute » à moi. Il n'y a plus, entre nous, aucun » motif de trouble & de discorde. » Aimez-moi comme je vous aime, & » nous serons heureux. »

Mon mari paroissoit s'enflammer tous les jours de plus en plus. Bientôt il me remit dans l'état où m'avoient laissé ses prédécesseurs, & il tint bon pendant quelque temps contre la satiété qu'apporte la jouissance ; mais enfin je le vis se refroidir. Ses absences commencèrent, d'abord très-rares, ensuite plus fréquentes. Je le rencontrai, moi-même, différentes fois avec ces Beautés publiques qui trafiquent de leurs appas. Je me renfermois dans l'intérieur de mon ménage. Je me livrois à l'éducation de mes

trois enfans qui répandoient, sur ma vie, un charme peut-être supérieur à celui de l'amour.

Plusieurs cavaliers, tant jeunes que vieux, se présentèrent pour me venger d'un mari qui me négligeoit. Je les relançai tous, comme ils méritoient de l'être. Cependant, ils ricanoient tous quand ils parloient de mon mari, qui n'avoit pourtant rien dans son caractère, ni dans sa figure, qui fût capable de prêter à la raillerie. Je voyois que c'étoit ce nom de mari, qui excitoit leur rire & leur paroissoit plaisant. Comme je ne voyois rien de comique dans ce nom, j'étois surprise qu'ils en fissent le sujet de leurs plaisanteries. Plusieurs expressions, un peu voilées, de la part de ces Messieurs, me firent soupçonner qu'ils ne croyoient pas à mon mariage; ce qui m'alarma. « O ciel! me disois-je, serois-» je encore trompée? » On paroissoit même croire que mon mari n'étoit pas le Prince pour lequel il se donnoit. Les Italiens, qui l'avoient reconnu d'abord si hautement, si unanimement, sourioient quand je leur en parlois, & ne me répondoient point du tout clairement. « Ah! me disois-je, je devois en croire » mon cœur. Me voilà trompée (du

» moins j'ai lieu de le craindre) & » trompée d'une manière encore plus » impardonnable que les précédentes. Il » faut que je sois absolument stupide, » si l'on m'a jouée de cette manière. »

Ce qu'il y avoit de plus cruel pour moi, c'est que, si j'étois le jouet d'un imposteur, je ne devois pas tarder à me voir abandonnée par lui; & qu'allois-je devenir avec trois enfans dans mes bras, & un quatrième dans mon sein? Je passois la journée dans les larmes. Le personnage qui les causoit s'en apperçut; il m'en demanda la raison. Je ne pus m'empêcher de lui laisser entrevoir les doutes qu'on m'avoit inspirés sur son compte. Il en rit. « Vous êtes » un enfant, dit-il. On a eu tort de » troubler, de gaîté de cœur, votre » tranquillité, & vous avez eu plus de » tort encore d'écouter des étrangers » jaloux de notre bonheur, plutôt que » votre mari. Ne voyez-vous pas que » ces gens veulent mettre la division » entre nous deux, pour s'insinuer au- » près de vous? Ce sont des serpens » venimeux, ne vous en laissez pas em- » brasser. Tant que vous prêterez l'o- » reille à la malignité, vous serez le » jouet des méchans. Cela s'est vu de

» tout temps. » Tout ce langage sententieux ne me rassuroit pas. Il s'en apperçut, il vit couler mes larmes avec plus d'abondance. Il en fut touché. « Ma » chère petite femme, dit-il, je te vois » affligée. Je me le reproche, parce » que j'en suis un peu la cause. Je t'ai » fait, je l'avoue, quelques infidélités; » tu t'es vue négligée, & ton esprit » alarmé s'est forgé des chimères, qui » t'ont vraîment tourmentée. Les mé» chans ont envenimé tes blessures, & tu » as été malheureuse. Pardonne, ma chère » petite épouse. L'état où tu es, quoi» qu'il dût être sacré pour un mari, » n'appelle pas toujours ses assiduités. Il » s'éloigne quelquefois de la femme qu'il » doit respecter, pour aller goûter quel» ques jouissances auprès de quelques » femmes moins respectables. J'ai été » entraîné par la contagion de l'exemple. » Je veux me punir de cette faute. Vas » ma chère amie, quand tu seras déli» vrée de ton fardeau précieux, tu » verras comme l'amour de ton époux, » un peu assoupi peut-être, se réveillera » plus vif & plus tendre. » Il joignit à ce discours, qui n'étoit pas trop rassurant, des caresses qui m'éblouirent pour un moment. Cependant je ne pouvois m'empêcher

m'empêcher de voir que cet homme n'avoit pas des ſentimens bien délicats, que l'amour étoit dans ſes ſens & non pas dans ſon cœur.

Il fut aſſez aſſidu auprès de moi pendant quelques jours; il ne découchoit plus, & ſes attentions, pour moi, éclairciſſoient les nuages dont je m'étois vue enveloppée pendant quelque temps. Mon bonheur renaiſſoit, ou plutôt je commençois à m'aſſoupir dans le calme. Quel coup de tonnerre m'éveilla!

Un matin aſſez tard, après une nuit des plus délicieuſes que j'euſſe paſſées avec cet homme, nous cauſions enſemble dans une douce intimité; nous faiſions des projets charmans, de ces rêves d'autant plus agréables, qu'on les fait tout éveillé. J'étois dans ſes bras, & je m'y plaiſois. Tout-à-coup nous entendons du bruit. Un homme entre précipitamment. Je le regarde, ô ciel! c'étoit mon cher Prince Panfili. Oui, c'étoit lui, je le reconnoiſſois bien celui-là. Il n'étoit preſque pas changé par la petite vérole; un peu engraiſſé, il étoit bien loin de reſſembler à l'énorme animal que j'avois dans mon lit, & qui s'étoit donné pour lui. O différence frappante! comment avois-je pû être la dupe d'un piège auſſi abſurde? J'étois confon-

due, & je n'osois lever les yeux. Mon époux regardoit insolemment mon amant, qui étoit muet de surprise & d'indignation. Enfin, il s'écria : « Perfide, il est » donc vrai, je refusois de le croire, » & je l'ai enfin vu de mes yeux. Va, je » te fuis pour jamais, & je renonce à » toi, aussi bien qu'à tout ton sexe. » A ces mots il sortit furieux. « Arrête, » m'écriai-je, cher amant ! » Et je m'élançai hors du lit, pour courir après lui. Mon indigne époux me retint. « Que » faites-vous, me dit-il, insensée que » vous êtes ? Croyez-vous que je vous » laisserai, de sang-froid, courir après » un autre homme que moi ? » — « Imposteur, lui répondis-je, fuyez vous- » même loin de moi. Je vous méprise » & vous déteste également. Vous m'en- » levez ce que j'ai de plus cher au » monde, le cœur de mon amant ; de » quel droit avez-vous osé me jouer un » tour si perfide ? » — « Ma foi, ma » belle enfant, répondit l'insolent, je » ne suis pas le premier, ni le second, » ni le troisième. J'ai cru pouvoir en- » trer dans une place ouverte à tout le » monde ; c'est le droit public ;

Quiconque est *si crédule*, invite à le trahir.

» Ne faites point tant la févère ; vous avez » befoin de moi pour le moment pré- » fent, vous êtes fans reffources. Je ne » dois pas vous abandonner, jufqu'à ce » que vous foyez délivrée du fardeau, » dont je vous ai embarraffée. » Je lui répondis que je ne voulois point de fes fecours, & que je ne prétendois plus avoir rien de commun avec lui. Je me retirai dans une chambre voifine, pour m'habiller. Je réfléchis fur mon fort, avec la plus grande amertume. Je me vis humiliée, & pour ainfi dire foulée aux pieds ; car enfin je ne pouvois m'empêcher de remarquer, que mon impofteur venoit de me parler du même ton lefte & cavalier, dont on auroit ufé vis-à-vis d'une proftituée. O Dieu ! moi traitée d'une manière fi aviliffante ; & mon cher Prince, qui étoit un Dieu à mes yeux, aux yeux duquel j'aurois voulu pareillement que l'amour me rendît une Divinité.... Ce cher amant, devoit me regarder comme la plus vile des femmes. J'étois accablée de fa haîne & de fon mépris.

Le perfide entra effrontément. Il voulut fe réconcilier avec moi, je le repouffai avec horreur. En prétendant fe juftifier, il me raconta, fans que je le lui deman-

dasse, comment l'idée lui étoit venue de me tromper. « Mon prédécesseur étoit » du complot, me dit-il. J'étois un de » ses amis. Je venois le voir quelque- » fois le matin. Je ne sais pas comment » vous ne m'avez jamais apperçu. Il faut » que vous ne fassiez pas grande atten- » tion à la figure des hommes. Un jour » que le Comte venoit de recevoir, de » vous, son congé, il me montra une » lettre que vous aviez reçue du Prince » Panfili, où ce jeune-homme se plai- » gnoit d'être marqué de la petite vé- » role, d'avoir la voix enrouée & d'être » engraissé. » Parbleu! lui dis-je, il faut » que je profite de la circonstance. J'ai » toujours un peu ressemblé au petit » Prince. Je suis marqué de la petite » vérole, fort gras & j'ai la voix rauque. » Il dit qu'on ne pourra pas le recon- » noître. Faisons lui dire la vérité; il » est sûr qu'on ne le reconnoîtra pas dans » moi. Le Comte s'est écrié : oh! le tour » est charmant. » — « Mais, lui ai-je » dit, pensez-vous qu'elle se laisse » prendre à une pareille absurdité? » — « Oh! oui, sans doute, m'a-t-il répondu. » Elle a sûrement de l'esprit, mais sa » candeur & sa simplicité sont si grandes, » qu'elle se laisse mistifier par qui le veut.

» Elle a déjà épousé, en première noce,
» un Moine qui lui a fait un enfant;
» en seconde, un valet-de-chambre du
» Duc Corbelloni, qui a introduit son
» maître dans le lit nuptial, d'où un
» nouvel enfant; en troisième, votre
» serviteur qui lui a fait accroire qu'elle
» alloit dans la France-Australe, &
» qu'il falloit qu'elle s'y mariât pour le
» temps de son séjour, sous peine de
» mort. Elle vous épousera en quatrième,
» vous qu'elle n'a jamais vu, elle croira
» que vous êtes son amant, dont l'image
» gravée dans son cœur ne sort pas de
» sa tête. De-là un quatrième, & vous
» ne serez pas le dernier faiseur d'en-
» fans, qui mistifiera l'innocente De-
» moiselle. »

O naïve droiture, simplicité des ames honnêtes, voilà donc où tu conduis les pauvres créatures! Vous le savez, ô mon Dieu! si j'avois jamais eu aucun dessein de manquer aux saintes loix de l'honneur. Humiliée, anéantie, je suppliai l'imposteur de vouloir bien me délivrer de sa présence, & me laisser à ma douleur. « Adieu donc la belle, me dit-il; quand
» vous aurez besoin d'argent, vous
» pourrez vous adresser à moi. Je reste
» dans cet hôtel, quoique dans un

» appartement différent du vôtre. » Il sortit & me laissa immobile & muette, au milieu de mes trois enfans. Je les offris à l'Eternel, dont j'implorai, pour eux, l'appui & la protection sacrée. Je sentois, sur ma poitrine, comme une lourde montagne, & je ne pouvois respirer; pour achever de me plonger dans le désespoir, je reçus une lettre de mon cher Prince Panfili; je fus long-temps à la lire, tant j'avois les yeux chargés de larmes.

Lettre du Prince Panfili,

à Ninette Merviglia.

« MADEMOISELLE, vous savez à » quel point je vous ai long-temps » aimée; vous savez ce que j'ai souffert » pour vous, pour vous conserver mon » amour. Enfin, je croyois qu'il alloit » être couronné par le bonheur. Je ve- » nois de perdre ma mère, &, maître de » moi, par le consentement de ma famil- » le, qui me connoissoit assez de sagesse » pour me conduire; je venois mettre, » à vos pieds, mon rang & ma fortune; je » vous ai trouvé dans les bras d'un autre. » J'ai appris ensuite tous les mariages que » vous avez faits coup sur coup, & tous

» les enfans qui en sont résultés. Je » ne me sens point fait pour être le » successeur de tant de monde, & je ne » veux pas priver le genre humain d'une » héroïne unique, qui s'est entière-» ment dévouée à son service. Ah! » Ninette, vous me connoîtrez peut-» être un jour, vous saurez si je méri-» tois de me voir traité de telle manière, » & d'être sacrifié sans pudeur à tous » ceux qui peuvent se présenter. Adieu » belle Ninette, oubliez, pour jamais, le » Prince Panfili. »

Il me sembla, en lisant cette lettre, que je tombois dans le fond d'un abîme. Je restai long-temps écrasée, dans un anéantissement total. « Non, m'écriai-je, » enfin, il ne sera pas dit que l'homme » que j'aime le mieux, me croira la » dernière des femmes, tandis qu'on ne » peut me reprocher que trop de cré-» dulité : encore doit-on l'attribuer à » ma candeur & à mon innocence. » Je résolus de courir après mon amant, & de le rejoindre au plutôt, pour me justifier à ses yeux. En attendant, je voulus le faire par écrit, & je mis soudain la main à la plume. Je me rappelle encore ma lettre mot pour mot.

Réponse de Ninette Merviglia, au Prince Panfili.

« OUTRAGÉE par vous, Monsieur, » je vous écris, non pour me rétablir » dans votre cœur, vous devez m'en » bannir si j'y fus jamais ; car enfin » vous le devez ce cœur à celle qui » sera honorée du nom de votre épouse, » & cet honneur ne doit jamais tomber » sur moi. Je ne le recherche pas, je » sens que je n'en suis pas digne. Souillée » par plusieurs hommes, aux yeux de » l'Univers comme aux miens, je dois » m'ensevelir dans la retraite, & fuir » un monde dont je suis le scandale. Je » ne suis cependant pas coupable. Je ne » vous ai jamais été infidèle. Mon pre- » mier mariage ne peut vous offenser, » puisque je ne vous connoissois pas, » quand je l'ai contracté. Vous devez » me savoir gré du second, puisque je » comptois me sacrifier pour vous, afin » de vous épargner une faute, qui vous » auroit brouillé avec toute votre fa- » mille. Vous devez excuser le troisième ; » puisqu'on me faisoit accroire qu'il étoit » ordonné par la loi, sous peine de mort,

» & qu'il ne devoit durer que pendant
» mon séjour dans le pays ; enfin le
» quatrième est pardonnable, puisque je
» croyois vous épouser vous-même. »
(J'expliquois plus particulièrement au Prince, tout le détail des fourberies par lesquelles on m'avoit précipitée dans ces quatre prétendus mariages ; je finissois par dire :) « Vous voyez, cher Prince,
» par cette exposition, que je ne suis
» coupable d'aucune infidélité à votre
» égard, que vous n'avez exactement
» rien à me reprocher. Vous dites que
» vous veniez mettre à mes pieds votre
» rang & votre fortune ; c'est-à-dire
» m'épouser sans doute ; vous m'aimiez
» donc cher Prince, mais si vous n'é-
» coutez pas ma justification, vous ne
» m'aimiez pas ; & ce que vous me dites-
» là n'est qu'un mensonge, une vaine fan-
» faronade, qui vous confondroit dans la
» classe de mes autres imposteurs. Si
» vous m'avez aimée réellement, cher
» Prince, vous me croirez sur ma pa-
» role, & vous me rendrez au moins
» votre estime. Si, au contraire, vous
» fermez l'oreille à ma justification ; si
» vous continuez d'être injuste à mon
» égard comme tout le monde, alors
» je dirai : « cet homme ne m'aimoit

» pas, il n'étoit pas né pour un si beau
» sentiment. Alors je me consolerai dans
» les bras de l'Etre-Suprême, & je lui
» présenterai mon cœur, qui n'étoit pas
» fait pour des hommes. Adieu, vous
» me verrez le plutôt qu'il me sera
» possible, je me justifierai, & si vous
» ne m'écoutez pas, ce sera pour la
» dernière fois. »

Où adresser cette lettre ? J'appris que le Prince étoit parti pour l'Angleterre, j'adressai donc ma lettre à Londres, poste restante. Je serois partie moi-même sur-le-champ ; mais ma santé étoit fort altérée, j'étois d'ailleurs sans ressources, avec trois enfans qui ne diminuoient pas mes embarras. Je m'enfermai rigoureusement. Je ne voulus voir aucun homme, pour n'être plus trompée par aucun des individus de ce sexe imposteur. Je vendis pièce à pièce tous mes effets pour subsister. Cette ressource me conduisit jusqu'au terme, où je me soulageai en mettant au monde mon quatrième enfant. C'étoit encore une fille. Je gémis de la voir partagée du sexe le plus foible & le plus infortuné. Quand ma santé fut bien rétablie, me trouvant débarrassée de tous mes bijoux & de tous mes meubles, ayant recueilli une somme de

mille écus, qui étoit toute ma fortune, ayant quelque lieu de croire que mon amant étoit encore en Angleterre : (l'ingrat n'avoit pas daigné me répondre.) Je m'embarquai avec mes quatre enfans & mon Jockey, pour le pays ou je comptois revoir le plus cher, & peut-être le plus ingrat des hommes.

Fin de la première Partie.

Lettre de Ninette Merviglia, à son Frère Cataudin.

Je t'envoie, mon cher petit frère, la première partie de mes Mémoires, que tu m'as promis de traduire en françois. Je me hâte d'écrire la seconde. Je crains que tu ne les trouves pas aussi piquans que ceux de mon père & les tiens. Vraîment vous êtes des hommes, vous autres, vous avez vos coudées franches & votre franc parler ; mais moi, je suis une femme. Je n'ai pas la même liberté que vous. Je n'ai pu refuser de mettre mon ouvrage sous des yeux sévères, qui ne m'ont pas permis de m'exprimer avec autant de franchise que vous. Il a fallu retrancher, adoucir, pallier bien des

faits & des circonstances, qui, dans leur vérité un peu crue, auroient eu peut-être plus d'intérêt. Il a fallu mettre par-tout une contrainte & une réserve dont mon sexe me faisoit une loi rigoureuse. On trouve que c'est déjà beaucoup pour une femme de révéler, au public, les attentats que les hommes ont commis contre son honneur. Mais que veut-on? Toutes les personnes qui me connoissent savent que j'ai, autour de moi, des monumens vivans de ces attentats parfaitement innocens de ma part. Je ne peux pas cacher les nombreux enfans que j'ai eu la douleur de mettre au monde avant le mariage, sans qu'il y eût de ma faute; il me semble qu'il y va de ma gloire, d'expliquer comment les faits se sont passés, afin qu'on voie que je ne suis aucunement coupable, & que, mère tant de fois, j'ai rempli pourtant tous les devoirs imposés à une jeune fille. Voilà, je crois, de quoi me rétablir dans l'estime publique, que tant d'enfans pourroient me faire perdre, sans cette explication. Les jeunes personnes de mon sexe verront, dans mes Mémoires, à combien d'outrages elles sont exposées de la part des hommes perfides, quand elles se trouvent jetées dans le monde, sans

guides & sans état. Enfin, je crois pouvoir dire, comme François premier, après la bataille de Pavie, « Tout est » perdu, hors l'honneur. »

Je viens de lier connoissance avec un homme aussi charmant que mon père, qu'il connoît beaucoup. On le sollicite instamment, pour qu'il donne au public ses Mémoires, qui fourmilleront d'aventures, comme ceux de mon père & les tiens. Je lui conseille de prendre le titre de *Philosophe Parvenu* (1). Il mérite ce nom à tous égards, par ses vertus & sa fortune.

Je viens de voir aussi un autre jeune-homme charmant ; mais moins sage, vrai moule à aventures comme nous autres. On verra probablement aussi, par la suite, des Lettres ou Mémoires de lui. Il se nomme *César de Perlencour* (2).

Adieu, mon cher petit Frère, je t'embrasse de tout mon cœur. Traduis, je vais continuer d'écrire.

---

(1) *Voyez* Le *Philosophe Parvenu* en six volumes, du même auteur.

(2) Les Mémoires de César de Perlencour paroîtront bientôt sous le titre du *Crime* & du *Repentir*.

NOTE DU TRADUCTEUR.

POUR donner, aux Lecteurs, une idée du style de ma Sœur en Italien, je vais joindre ici un morceau de sa lettre précédente, que j'ai cru pouvoir supprimer dans ma traduction. Il me semble que son Italien est bien francisé, & qu'elle auroit pu écrire aussi bien que cela, dans notre langue. On peut lui reprocher quelques fautes grammaticales. Par exemple : elle met *che*, où il vaudroit mieux quelquefois mettre *il quale*, &c.

O dùvuto mutare, per piacer al mio censore, varj passaggj, che forse avressero dato più valore, ed anche più vaghezza al mio lavoro. Per esempio, quando il padre Inquisitore viene a trovarmi, travestito da donna, dandosi per la sua sorella, ò lasciato questo in dubbio, e pure non dubitavo punto. Vedrai, caro fratello, nella seconda parte, quando trè uomini grandi, francesi trovansi nelle prigioni del sant' uffizio, un altro cambiamento. L'Inquisitore voleva far abbrucciare questi trè saggi, e fu abbrucciato egli

stesso dal popolo infuriato. Non ò potuto poi dar un ragguaglio convenevole della consulta di nove dottori, per saper se dovevo confessare al mio Principino, prima del matrimonio, i miei sette parti. Tu vedi bene che così, colle mani legate, sotto quel grave scettro della censura, non ò potuto dar campo alla mia fantasia, ne conservar quell' estro gentile che mi aveā ispirato di scivere, come voi, le mie avventure.

Fin du Tome Premier.

DERNIÈRE SUITE
DE L'AVENTURIER FRANÇOIS,

CONTENANT *les Mémoires de Ninette Merviglia, Fille de Grégoire Merveil, écrits par elle-même, & traduits de l'Italien, par son Frère Cataudin.*

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

TOME SECOND,

Faisant le dixième de l'ouvrage.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez
QUILLAU l'aîné, rue Christine,
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques,
BELIN, même rue,
MÉRIGOT le jeune, quai des Augustins,
Veuve PRAULT, même quai.
DESENNE, au Palais Royal, N°. 46.

M. DCC. LXXXVIII.



DERNIÈRE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

J'ARRIVAI en Angleterre, & bientôt à Londres, sans aucun accident fâcheux. J'allai loger en Soho-Square, parce que j'appris que mon amant avoit fait sa résidence dans la même place. On fut long-temps à l'hôtel qu'il avoit occupé, sans vouloir m'apprendre de ses nouvelles. Enfin, l'on me dit qu'il étoit parti, sans vouloir me faire savoir pour quel endroit, & j'eus lieu de soupçonner qu'il n'étoit parti que depuis mon arrivée à Londres. Ainsi j'eus des motifs

de croire qu'il n'avoit pas voulu me voir; car il n'avoit pas dû ignorer que j'étois venu me présenter chez lui. Il s'étoit fait cacher l'ingrat, &, s'il avoit reçu la dernière lettre que je lui avois adressée, il étoit sûr qu'il ne vouloit plus absolument avoir aucun commerce avec moi.

Ce fut une amertume bien cruelle; mais je ne pus arracher l'ingrat de mon cœur. Je lui adressai, à tout hasard, une lettre en Italie, pour lui dire que je l'avois suivi à Londres, pour le voir, & me justifier à ses yeux, & que je le priois de me mander s'il vouloit entendre ma justification. Je fus plus d'un mois sans recevoir de réponse; enfin on m'apporta, de son hôtel, une lettre qui m'étoit adressée. Elle étoit de son valet-de-chambre : Pardonne-moi, Lecteur, de la mettre sous tes yeux.

Lettre de Carlo, valet-de-chambre du Prince Panfili,

à Mademoiselle Ninette Merviglia.

« MADEMOISELLE, mon maître
» me charge de vous répondre, parce
» que vous n'êtes pas digne, selon lui,

» qu'il vous écrive lui-même. Il n'a
» point de justification à écouter de
» votre part. Soyez tout ce que vous
» voudrez, peu lui importe. Il ne vous
» hait, ni ne vous aime, ni ne vous
» estime. Il vous prie de ne plus lui
» écrire. Il s'est marié hier avec la
» Princesse Camilla, qu'il trouve plus
» belle, & sur-tout plus honnête que
» vous, & qui lui apporte une fortune
» immense. Il a joui, pour cela, de
» l'agrément & des félicitations de toute
» sa noble famille. Il est au comble du
» bonheur, & ne s'informe pas de ce que
» devient, sur la terre, cette petite
» Ninette qu'il a vue autrefois. Adieu,
» Mademoiselle, je voudrois bien avoir
» des nouvelles plus flatteuses à vous
» communiquer; mais c'est tout ce que
» peut vous mander, pour le présent,
» votre, &c. CARLO MOLLESINI.

Cette lettre abominable joignoit l'insulte à la cruauté. Je ne pleurai plus, je la lus deux fois d'un œil sec. « Cela
» suffit, me dis-je, je prends mon parti.
» Le malheureux n'étoit pas digne de
» moi. Il ne me sera plus jamais rien;
» qu'on ne me parle pas de lui. »

Il fut donc décidé que le Prince Panfili

ne devoit plus m'affecter; mais ma situation m'affectoit. J'avois quatre enfans à soutenir avec moi; il ne me restoit pas cinquante guinées; une si foible somme pouvoit, tout au plus, me conduire jusqu'à la fin de l'année qui n'étoit pas éloignée. Comment trouver des ressources? La religion, souvent oubliée ou négligée dans la prospérité, renaît ordinairement dans le cœur des hommes, quand ils se trouvent dans l'infortune. Plus malheureuse que jamais, je me sentis donc plus dévote; je crus que, réconciliée avec Dieu, je serois moins persécutée par les hommes; mais à qui m'adresser pour cette réconciliation, dans une ville égarée où la véritable loi du Seigneur étoit méconnue, où notre sainte religion ne pouvoit se produire à front découvert?

Je ne connoissois personne, & je ne savois à qui m'adresser pour remplir mes pieuses intentions. Je n'osois lier connoissance avec aucun homme; les jeunes, sur-tout, me faisoient horreur; les vieux m'inspiroient moins d'éloignement. Il y en avoit un, d'une vénérable figure, qui fréquentoit la maison où je logeois. Il étoit mis simplement & proprement; on le disoit fort riche. Il avoit un appar-

rement dans cette maiſon. Il y venoit de temps en temps coucher & ſouper ſeul. C'étoit pour lui une partie de plaiſir ; car d'ailleurs il avoit ſa maiſon très-bien montée dans un autre quartier. Il y avoit même ſa femme & ſa famille ; mais les abſences étoient pour lui des jouiſſances. Il ne parloit preſque jamais à perſonne ; mais il me rencontra ſur l'eſcalier, & j'eus le bonheur qu'il daigna m'adreſſer la parole. Je lui répondis, en françois, que je n'entendois pas ſon anglois. Il me parla dans la langue du peuple galant, qui donne tant d'ombrage à ſa nation. Nous liâmes connoiſſance. L'honnête vieillard voulut bien me ſervir d'interprète dans la maiſon, & l'on remarqua qu'il y vint plus ſouvent qu'il n'avoit jamais fait.

Je m'ouvris à lui ſur mes pieux deſſeins ; « mais à qui m'adreſſer, lui dis-» je, où trouver ici des Miniſtres de » ma religion ? » — « Allez-vous en, me » répondit-il, chez tous les Ambaſſa-» deurs catholiques, & ſur-tout chez » celui de Bavière, vous trouverez là » des Confeſſeurs, des Prêtres, des » Moines & tout ce qu'il faut pour » remplir la pieuſe fantaiſie dont vous » êtes occupée. » Je le remerciai, & je

me rendis, dès le jour même, à l'hôtel de Bavière. Je demandai tout bonnement s'il n'y avoit pas là un confesseur. On me dit de m'adresser à un homme qui pouvoit être fort honnête; mais qui paroissoit brutal & bourru. Il me demanda qui j'étois, d'un ton brusque & dur, me dit que je lui paroissois enceinte, & qu'il n'aimoit guères ces pratiques-là. Cependant il me conduisit dans la Chapelle, passa une soutane & un surplis, me fit mettre à genoux à ses pieds, & m'ordonna de lui détailler mes fredaines. Je lui fis un récit abrégé de mes malheureuses aventures. « Quoi! misérable, s'écria-» t-il, vous avez déjà fait quatre en-» fans, avec votre petite mine doucette? » Allez chercher un autre directeur. Je » n'entends pas des gens de votre es-» pèce. » A ces mots, il me quitta brusquement. Je restai confuse & déconcertée.

Je me levai tout en pleurs. Je retournai à celui qui m'avoit donné ce sévère directeur. Je lui racontai comment il m'avoit traitée, & je lui en demandai un autre; il leva les épaules. « Prenez » patience, me dit-il, ma chère enfant, » c'est le plus honnête homme du monde; » mais il est un peu rigoriste, & même

» janséniste. Il est, de plus, fantasque ;
» vous l'avez pris dans un de ses mau-
» vais momens. Revenez demain, il
» sera probablement plus traitable. »

Je ne pus m'empêcher de témoigner que j'en aurois desiré un autre plus indulgent, & qui appellât mieux ma confiance. On me dit qu'on n'en avoit pas d'autres pour le moment. Un gros gaillard bien frais, bien vermeil, & presque petit-maître, me fit signe, du coin de l'œil, de venir lui parler ; il se retira à l'écart, dans un coin de l'appartement. « Suivez-
» moi, me dit-il, ma belle enfant. Ce
» n'est pas là l'homme qu'il vous faut.
» Je vais vous en donner, moi, un
» confesseur, dont vous serez contente. »
— « Ah ! Monsieur, lui répondis-je, je
» vous aurai beaucoup d'obligation. »
Et, voyant qu'on ne pouvoit absolument me donner un directeur plus indulgent à l'hôtel de Bavière, je suivis l'homme de bonne mine, qui me promettoit, dans une autre maison, ce que je desirois.

Nous arrivâmes bientôt dans un autre hôtel que je ne connoissois pas. « Où
» sommes-nous, dis-je à mon guide ? »
— « Nous sommes, me répondit-il, à
» l'hôtel de Suède. Ma Belle Enfant,

» vous cherchez, de tous vos yeux, le » confesseur, c'est moi. Je suis prêt à » vous entendre. Permettez-moi seule» ment de prendre un verre de vin, » & une bouchée de pain, & faites en » autant, croyez moi. Cela ne peut vous » faire de mal, & il semble que la » conscience est en meilleur état, quand » l'estomac est à son aise. » En disant ces mots, il me versa une rasade d'un excellent vin. Il fit apporter de la pâtisserie, m'en offrit sans façon; je n'avois jamais commencé une confession d'une manière si gaie. « Hé bien, me » dit-il, après un déjeûner copieux? » Voulez-vous me défiler votre histoire? — « Hé bien, lui répondis-je, allons au » confessionnal. » — « Hé, reprit-il, » Dieu n'est-il pas par tout? C'est à » lui que vous vous confessez; ici ou » ailleurs, dans une chapelle ou dehors, » à genoux, debout ou assise, c'est tou» jours la même chose; parlez, je vous » écoute. » — « Mais, lui dis-je, n'est» ce point une comédie? Et m'assurez» vous bien que vous êtes réellement » ecclésiastique? » — « Oui vraiment, » me répondit-il, & Cordelier, qui » plus est. » Le malheureux! on va voir si cela pouvoit être vrai. « J'ai eu, continua-

» t-il, quelques démêlés avec mes supé-
» rieurs. Je les ai plantés-là, & je suis
» venu dans ce pays de liberté, où je dis
» des messes & je vis de l'autel. Les ca-
» tholiques me confient leur conscience,
» & la plupart n'en ont pas beaucoup.
» Je leur prêche de bonnes choses, des
» choses vraiment utiles, & j'en fais
» souvent des gens supportables. » —
« Mais, repris-je, vous êtes mis en laïc. »
— « Et ne savez-vous pas, repliqua-t-il,
» que, dans ce pays-ci, la religion ca-
» tholique n'est pas d'exercice public;
» que, par conséquent, nous ne pou-
» vons arborer l'habit de notre mi-
» nistère; mais en sommes-nous moins
» ce que nous sommes? Allons, ne
» faites pas attention à ces bagatelles. »
Il vit que j'avois des scrupules. « Mais
» vous, reprit-il, vous vous confessez
» donc aux habits. » — « Que voulez-
» vous, lui dis-je? A l'hôtel de Bavière,
» je voyois une Chapelle. Le Prêtre n'a
» point fait difficulté de se revêtir des
» habits sacrés convenables à sa fonc-
» tion sainte. Ici je ne vois rien de tout
» cela. Je n'ai devant les yeux qu'un
» homme de bonne mine, & bien mis;
» mais chez lequel rien n'annonce un
» ecclésiastique. » — « Mon enfant, me

» dit-il, je ne vous conduis point dans
» la Chapelle, parce qu'on y travaille
» actuellement. » En effet, il me montra un appartement où il y avoit des échaffaudages, & où l'on travailloit; « &
» quant à mes habits ſacerdotaux,
» ajouta-t-il, ils ſont dans un coffre,
» & dans une chambre, où je ne puis
» mettre le pied pour le préſent, vû
» qu'on travaille à l'eſcalier....; mais je
» vois que vos ſcrupules tiennent contre
» mes raiſons. » — « Hé bien, Mon-
» ſieur, lui dis-je, ſi je ne puis me con-
» feſſer à vous pour le préſent, je puis,
» du moins, vous ouvrir mon cœur, &
» vous conſulter ſur mon état, par ma-
» nière de converſation. » — « Soit, par
» manière de converſation, reprit-il.
» Aſſeyez-vous à côté de moi. Je vous
» écouterai. » Il s'aſſit ſur un fauteuil & moi ſur un tabouret; alors je procédai à ma confeſſion non ſacramentale, &, pour commencer, je fis au Révérend Père un précis de mon hiſtoire, & des différentes manières dont les hommes m'avoient trompée. « Cela eſt plaiſant,
» dit enfin le Moine, qui avoit ſouvent
» éclaté de rire pendant mon récit. »
— « Comment plaiſant, lui dis-je,
» Dieu a été offenſé? » — « Imbécille,

» ce n'est pas par vous, répondit-il;
» mais enfin, à présent, que prétendez-
» vous faire? » — « Je voudrois bien,
» lui dis-je, pouvoir quitter le monde,
» & m'ensevelir dans un cloître. » —
« C'est-à-dire, que vous voulez
» vous punir des sottises des autres. »
— « Hélas! mon père, c'est des miennes
» que je veux me punir; mais je n'ai
» pas les fonds nécessaires pour entrer
» dans un Couvent. D'ailleurs, j'ai des
» enfans. » — « Hé bien, ma belle, il
» faut les placer. Je vous trouverai cela. Je
» m'en charge. » — « Et les fonds pour
» le Couvent mon Révérend Père...... »
— « Ma chère, je vous trouverai un
» Couvent sans fonds. » — « Hé! mon
» cher Monsieur, je n'ai pas même peut-
» être assez d'argent pour faire le voyage. »
— « Mon enfant, il n'y a point de
» voyage à faire. » — « Comment, est-
» ce que vous avez des Couvents en
» Angleterre? » — « Oui, sans doute,
» & ils vous seront plus favorables que
» ceux d'Europe, parce que vous pourrez
» y entrer sans dot; parce que n'étant
» pas ouvertement sous la protection
» du Gouvernement, vous n'y serez pas
» liée, & la porte vous sera toujours
» ouverte pour en sortir, quand vous

» voudrez. » — « Oh, oh! mon père,
» cela ſera bien commode. Et comment
» ferai-je pour trouver un de ces Cou-
» vents, & m'y préſenter? » — « Je
» vous y préſenterai moi-même. Je vous
» recommanderai, & vous y ſerez reçue. »
— « Je vous aurai beaucoup d'obliga-
» tion, mon père, & je regarde comme
» un grand bonheur de m'être adreſſée
» à vous. » — « Allez prendre votre
» parti décidément, ma belle enfant,
» formez vos arrangemens, je vais cher-
» cher un gîte pour vos enfans, & parler
» pour vous dans un Couvent où vous
» ſerez très-bien. » Il me donna ſa béné-
diction, & me congédia, en m'aſſignant
un rendez-vous pour le ſurlendemain.

Je retournai très-joyeuſe à mon logis; je rendis compte au vieillard, mon voiſin, de ma confeſſion. « Je vous félicite, me
» dit-il, puiſque vous êtes contente de
» votre directeur. En général, je n'ai pas
» grande foi à tous ces émigrans-là;
» mais celui-ci peut valoir mieux que
» les autres. Cependant, je vous avoue
» que j'aurois plus de confiance dans
» le premier, avec ſa bruſquerie, que
» dans le ſecond, malgré ſon air jovial.
» Oui, mon enfant, le premier étoit dans
» l'hôtel d'un Ambaſſadeur, vous avez

» vu une Chapelle, des habits sacerdotaux, ce devoit être un véritable ecclésiastique, la maison où il étoit vous le garantissoit. Le second pourroit bien n'être qu'un chevalier d'industrie. Je ne sais ce que c'est que ce prétendu hôtel de Suède, où l'on va au sortir de celui de Bavière, & où l'on veut confesser les gens sans Chapelle, & sans habits convenables à la fonction. Prenez y garde, ma fille, il y a ici bien des réfugiés qui sont de mauvais sujets. Vous n'êtes pas obligée d'en croire, sur sa parole, un homme qui se donne pour ecclésiastique, ni même de croire, sans preuve, qu'il vous a réellement conduite chez l'Ambassadeur de Suède. » Ces observations du vieillard m'inquiétèrent. — « Croyez-vous, lui dis-je, qu'il y ait, en effet ici, des Couvents? » — « Je l'ai entendu dire, quelquefois, ma belle. Je ne puis vous l'assurer que par des bruits vagues, auxquels je ne donne pas grande confiance. Au reste, vous verrez après demain. Quant à vos enfans, c'est autre chose. Ils sont très-jolis. Je pourrai m'en charger, si vous voulez. Ma femme en raffole. Elle les élévera comme les siens, & vous les rendra, d'ailleurs,

» quand vous les redemanderez. Si vous
» voulez, je vous conduirai chez moi,
» vous verrez la maison & sa maîtresse,
» & vous reconnoîtrez si vos enfans y
» seront remis en de bonnes mains.
» Quant au dernier, qui est encore à
» la mammelle, nous lui donnerons une
» excellente nourrice, que je vous ferai
» voir. » Je remerciai tendrement le vieillard. Je lui dis que je me remettois dans ses bras. « Allez, mon enfant, me
» dit-il, vos affaires s'arrangeront. Elles
» ne sont pas si embarrassées que vous le
» croyez. C'est une misère, c'est un jeu. »

Il me conduisit le lendemain matin chez lui; son hôtel étoit l'un des plus beaux de Londres. Son épouse me parut aussi vénérable en femme, que lui en homme. « Ma femme, lui dit-il, je vous
» amene une jeune Dame, à laquelle
» vous aurez grande obligation; car elle
» a des enfans beaux comme le jour, &
» elle consent à vous les céder. Je ne
» connois point de cadeau plus char-
» mant. » La Dame me fit le plus tendre accueil, & pria son mari de les aller prendre, lui-même, dans sa voiture. Je l'accompagnai, & bientôt j'amenai mes trois enfans à la bienfaisante Dame. Elle en fut enthousiasmée, elle ne pouvoit

trouver de termes assez forts, pour m'exprimer son enchantement. Elle parloit difficilement françois ; mais ses yeux étoient expressifs, & toute sa physionomie étoit parlante. En voyant son cœur sur ses lèvres, & reconnoissant sa belle ame dans tous ses gestes & ses regards, je sentis, avec délices, que mes enfans seroient aussi bien avec elle, qu'avec moi-même. Elle me donna une reconnoissance, par écrit, des chers dépôts que je lui confiois, en s'obligeant à me les restituer à ma première requisition ; & je quittai ces bonnes gens en bénissant le ciel, qui me les avoit fait connoître, & embrassant mes enfans avec des torrens de larmes.

J'oubliois de dire qu'on m'avoit fait voir, chez ces braves anglois, une nourrice extrêmement appétissante. Le mari dit : « Voilà une femme, pour allaiter votre » quatrième enfant, & vous rendre parfai- » tement libre. » C'étoit là l'enfant qui m'avoit coûté le plus à céder ; & c'étoit, en même temps, celui que ces honnêtes gens devoient être le moins empressés de recevoir. Cependant, il parut encore que c'étoit une grace que je leur faisois. Je gardai mon enfant toute la nuit. Le len-

demain, en m'arrachant les entrailles, je portai mon enfant à la mammelle chez la fée bienfaisante, & j'allai retrouver mon prétendu confesseur. J'aurois bien voulu m'informer si la maison, où il demeuroit, étoit vraiment l'hôtel de Suède; mais je ne pouvois parler anglois. J'essayai vainement de questionner les voisins, je ne pus jamais venir à bout de me faire entendre; & j'avoue aussi que, si j'ai quelqu'imprudence à me reprocher, c'est l'indiscrétion avec laquelle je me suis engagée dans cette aventure. J'entrai donc chez le dangereux mortel. « Soyez » la bien venue, me dit-il, j'ai trouvé » d'abord une place pour vos enfans. » — « Je vous remercie de tout mon » cœur, lui répondis-je; j'ai rencontré, » de mon côté, les plus honnêtes gens » du monde, des ames du siècle d'or, » qui veulent bien s'en charger. » Je lui nommai les gens qui consentoient à me rendre un si grand service. « Vous avez, » dit-il, bien fait d'accepter leurs secours; » mais vos enfans seront de la religion » de leurs bienfaiteurs. Ils vont être » élevés dans la secte anglicane. Quant » à vous, il y a bien des choses à dire » sur votre compte; mais vous êtes ai-

» mable. Cela est essentiel aujourd'hui.
» Vous serez reçue à bras ouverts, venez
» me trouver, quand vous aurez déci-
» dément formé tous vos arrangemens.
» Je vous conduirai sur-le-champ chez
» les Nones. »

Je ne demandai que huit jours pour voir comment mes enfans seroient traités. Le gros directeur me les accorda, &, pour conclusion : « Buvons, dit-il. » Il fallut déjeûner. « Vous faites la petite
» bouche, reprit-il; mais nos Religieuses
» vous apprendront à vous divertir. Ce
» sont des luronnes qui savent vivre.
» Oh ! vous en serez enchantée, & nous
» passerons, ensemble, d'heureux mo-
» mens. Toute la gaîté, si rare dans
» Londres, s'est retirée dans cet heu-
» reux azile ; de sorte que ce n'est point
» dans un Couvent que je vous enferme,
» c'est dans un petit paradis. Il me tarde
» de vous y voir. »

Ce n'étoit pas précisément la gaîté que je cherchois; & ce n'étoit pas là le point de vue sous lequel on devoit m'offrir un monastère; mais chacun à son ton, & c'étoit là celui de ce Moine grivois. Je le voyois, d'ailleurs, zélé pour moi, & je le supposois honnête homme. Mon bon anglois m'avoit bien conseillé de

me défier de ces *émigrans*, c'eſt ainſi qu'il les appelloit; mais

La défiance
Eſt toujours des bons cœurs la dernière ſcience.

« Avertiſſez-moi quelques jours d'a-
» vance, me dit le Moine, afin que j'aie
» le temps de vous faire préparer un
» appartement, ou, ſi vous l'aimez
» mieux, une cellule. » Je le lui promis,
& il me congédia.

Je paſſai huit jours à voir chaque jour mes enfans, avec la douleur de les perdre & le plaiſir de les embraſſer, & de les voir dans une maiſon céleſte. On m'y offroit un azile à moi-même dans cette maiſon de Dieu, & j'aurois peut-être bien fait de l'accepter; mais la religion me fournit un motif prépondérant pour le refuſer. Celle de ces bonnes gens n'étoit pas la mienne; & je croyois voir, dans la Dame, un zèle ſingulier pour convertir, à la ſienne, le plus qu'elle pouvoit de proſélites. Je craignois que ſa vertu ne me faſcinât les yeux en faveur d'une ſecte que je devois fuir, & que je ne tombaſſe inſenſiblement du parti de ces gens, dont j'éprouvois & j'admirois la bienfaiſance. Pour conſerver ma

religion, je me précipitai un peu aveuglément dans un azile, où je la croyois plus en sûreté.

Après avoir fait avertir, du jour, le père Goliath, car tel étoit le nom de mon conducteur, j'allai le trouver au moment convenu. Il me conduisit du côté de Lambeth, dans une maison de belle apparence; mais qui n'étoit point cloîtrée, où je fus reçue à bras ouverts. On nous introduisit dans une grande salle, ornée d'un grand crucifix. Toute la Communauté des Religieuses, qu'on nommoit Bénédictines Angloises, étoit rassemblée; c'étoit un très-joli chapitre, composé d'une trentaine de jeunes personnes, la plupart très-jolies, & qui le paroissoient doublement sous la guimpe. Il n'y avoit que l'Abbesse qui étoit un peu âgée. Je fus charmée du premier coup-d'œil que je jetai sur cette petite assemblée; mais, en l'examinant plus attentivement, je trouvai que la plupart des Religieuses avoient un air assez immodeste; que celles qui paroissoient plus recueillies & plus réservées, laissoient voir de l'affectation; que presque toutes me regardoient avec un sourire moqueur, qu'elles déguisoient à peine. Quoi qu'il en soit, toutes m'embrassèrent fort gaî-

ment ; elles embrassèrent aussi le gros papa directeur, qui avoit l'air d'un loup dévorant, au milieu des brebis. L'Abbesse, qui parloit un peu françois, voulut me tenir gravement quelques propos religieux. Il me sembla qu'elle n'entendoit pas trop ce qu'elle disoit. Je demandai combien de temps il faudroit être postulante, avant de recevoir l'habit. Il me parut qu'on ne savoit pas trop ce que signifioit ce mot *postulante.* On me répondit que je prendrois l'habit quand je voudrois, qu'il étoit tout prêt. « Ce sera » pour cet après-midi, nous dit le père » Goliath ; après le dîner, mes enfans ; » car il ne faut pas manquer l'heure du » repas. »

En effet, on ne tarda pas à sonner le dîner ; nous nous rendîmes au réfectoire, qui étoit une grande salle à manger ; car les ornemens en étoient mondains, & les tableaux profanes ; je crus même voir, sur la porte, *Serraglio,* qui veut dire *Serrail.* Le directeur entonna le *Benedicite*, & marmota entre ses dents, une très-courte prière, dont je n'entendis pas un mot ; les Religieuses murmurèrent pareillement des sons inarticulés, en riant comme des folles, & l'on se mit à table. La chère fut déli-

cieuſe, & la gaîté me parut très-grande pour des Angloiſes, qui ſont bien moins folâtres que des Italiennes & des Françoiſes. Il n'y avoit d'homme que le directeur; encore le trouvois-je de trop. Il faiſoit plus de bruit, à lui ſeul, que les trente Religieuſes enſemble; il éclatoit d'un rire tonnant, avec ſa rouge trogne. Il mettoit en train, malgré elles, ces flegmatiques Beautés, & je me flattai, que, dans ſon abſence, il y auroit plus de recueillement & plus de dignité.

Après le repas, on dit les Graces, comme le *Benedicite*; enſuite on folâtra dans le jardin, qui étoit fort joli. Toutes ces Nones ſingulières faiſoient mille ſingeries au gros directeur, qui rioit comme un fou, & en embraſſoit pluſieurs. Toutes ces familiarités m'étonnoient & ne m'édifioient pas.

On me conduiſit dans ma chambre, qui avoit plutôt l'air d'un Boudoir que d'une Cellule. Je fus ſurpriſe d'y voir une toilette au lieu d'un prie-dieu. Je trouvai des mouches, des flacons, juſqu'à du rouge. Les miroirs n'étoient pas épargnés. Le lit & tout l'ameublement inſpiroient la volupté. « Voilà, dis-je » tout haut, un ameublement bien pro» fane. » — « Que voulez-vous, me

» répondit-on, il ne nous est pas permis
» de professer ouvertement notre sainte
» religion. Il faut la déguiser sous une
» apparence bourgeoise. » Il fallut me
contenter de cette réponse. Je demandai
ou étoit la Chapelle ? « Elle est
» condamnée, me répondit le père Go-
» liath, L'Archevêque de *** en France,
» dont cette Communauté dépend, pi-
» qué contre les chères Sœurs, pour des
» raisons que nous vous détaillerons par
» la suite, a interdit le Couvent; ainsi
» l'on n'y peut célébrer aucun office,
» jusqu'à nouvel ordre; mais chaque
» Sœur est maîtresse de dire l'office chez
» elle, & la permission est même spéci-
» fiée dans un decret du supérieur. » —
« Mais, repris-je, puis-je donc rester
» ici en sûreté de conscience? » — « Oui,
» sans doute, dit le Moine. Cet article
» est encore spécifié. Les nouvelles ve-
» nues, n'ayant point trempé dans
» l'offense commise par les autres, avant
» elles, participent aux bénédictions ré-
» pandues sur les autres Communautés
» les plus saintes. » J'avoue que tout
ce que je voyois m'inquiétoit. Ce n'étoit
pas là un Couvent : ou quel Couvent
bon Dieu !

Enfin, l'on se rendit, pour ma prise
d'habit,

habit, dans la salle du Chapitre, qui portoit pour inscription *little Serraglio* (petit Serrail.) On murmura de prétendues prières, sans rien articuler. On me fit mettre à genoux aux pieds du Directeur, qui étoit assis dans un grand fauteuil. J'étois en chemise, le plus décemment qu'il m'étoit possible. Le Révérend Père, revêtu d'une espèce de froc, me passa toutes les pièces du saint habit l'une après l'autre, en murmurant toujours des sons inarticulés. Je remarquai avec plaisir qu'on ne me coupa point les cheveux; ensuite, après m'avoir attaché le voile blanc, il s'écria : « Elle est à cro-» quer; » & m'embrassa avec une ardeur profane, qui répugnoit, ce me semble, à la sainteté de la cérémonie. Il vouloit même me baiser sur la bouche. J'eus le bonheur de l'en empêcher. Toutes les Religieuses m'embrassèrent successivement. On me fit prosterner la face sur le tapis; le Directeur prononça un discours plutôt bacchique qu'évangélique, tant il y étoit parlé de vin, de bonne chère & de plaisir, au lieu de pénitence & de religion. Il paroissoit ne pas trop savoir ce qu'il disoit; on eût dit de Silene prêchant dans une orgie. L'Abbesse parla aussi peu raisonnablement; les éclats

de rire furent presque continuels de la part de toutes les Nones, & je fus très-peu édifiée de la cérémonie.

Me voilà donc Religieuse dans une maison singulière, dont je ne sais que penser. Le Directeur nous quitta. « Hé » bien, me dit-il, en partant, que » pensez-vous de cette maison ? Ne la » trouvez-vous pas gaie ? » — « Trop » gaie, lui répondis-je. J'en suis scan» dalisée. Ce n'est pas là un Couvent. » — « Oh ! je vous jure que c'en est bien » un, me répondit-il. Vous le recon» noîtrez par la suite. Songez donc à » l'avantage qu'on y a de vivre dans une » maison commode, aisée, où l'on n'est » liée par aucun vœux, & où l'on ne » paye pas de dot. Dans peu de jours » vous me remercîrez à genoux. Soyez » gaie, peu scrupuleuse, mon enfant, » & jouissez de la vie. »

Cette morale ne me plut pas, cependant : « il faut, me dis-je, suspendre » son jugement. » Toutes les Religieuses, d'ailleurs, me firent beaucoup d'amitié. La mère Abbesse parut presque me révérer ; on dansa, dans le jardin, avec les jardiniers & divers ouvriers, & je ne trouvois point cette vie monastique si édifiante.

Le ſoir, il n'y eut qu'une douzaine de Nones, les moins jolies, qui ſoupa avec moi au Réfectoire. Les autres donnèrent à ſouper chacune chez elle. J'en entendis pluſieurs chanter ; & ce qui me ſurprit, ce fut de diſtinguer des voix mâles, mêlées avec les féminines. « Quoi ! me diſois-je, les hommes ſont-» ils reçus dans ce Monaſtère ? voilà un » ſingulier Couvent ; pas l'ombre d'office » pendant la journée ; pas même la prière » du ſoir avant d'aller ſe coucher. » J'étois vraîment ſcandaliſée, & je me promettois de faire des reproches au père Goliath, ſur l'indigne azile qu'il m'avoit procuré.

Le lendemain ce fut encore pire. Je vis pluſieurs Religieuſes, qui avoient mis bas le voile & la guimpe, & qui avoient pris exactement des habits bourgeois, avec une parure recherchée. Je demandai la raiſon de cette maſcarade. « Nous ne pouvons ſortir, me répon-» dit l'Abbeſſe, avec le ſaint habit de » l'ordre, il faut nous déguiſer en bour-» geoiſes. » — « Et vous ſortez donc, » repris-je ? » — « Vraiment, me dit-» elle, nous ne ſommes pas cloîtrées. » — « Et où ſont les réglemens, lui dis-» je ; voudriez-vous me les prêter ? » —

« Mon enfant, me répondit-elle, nos » réglemens sont gravés dans nos cœurs. » On vous les expliquera avec le temps. » — « Mais, Madame, lui dis-je, en quoi » consiste donc votre religion ? » — « A » remplir tous les devoirs que la nature » nous impose, répondit-elle ; à payer, à » la société, le tribut de notre travail ; & » à nous sacrifier continuellement au bon- » heur des hommes. » Elle vouloit, sans doute, dire au bonheur du genre humain ; car pourquoi à celui des hommes seulement ? Je ne comprenois pas trop ce que c'étoit que ce travail, dont elles payoient le tribut à la société. Je ne voyois que festins, danses, fêtes dans cette retraite singulière, où les hommes étoient toujours mêlés avec les femmes. « Mais, Madame, disois-je à l'Abbesse, » c'est ici une maison de plaisir. J'en » cherchois une de pénitence. » — « Allez, » mon enfant, répondoit-elle, notre » vie, qui vous paroît si enjouée, est » souvent une rude pénitence. »

Je m'apperçus de plusieurs défauts visibles, dans la taille des prétendues vierges du Seigneur. Cela ressembloit à des grossesses très-marquées. « Dieu nous » l'envoie, me disoit la Prieure. Nous » ne devons rien refuser de sa part. »

Enfin, on me donna deux hommes, à moi-même, dans ma chambre. « Qu'est-» ce que cela, m'écriai-je ? » — « Ma » chère Sœur, me répondit l'Abbesse, » ce sont des Messieurs très-honnêtes, » Bienfaiteurs de la maison ; il ne faut » pas les mécontenter. Il est indispensable, » au contraire, de vous prêter à tout » ce qui peut les amuser honnêtement. » J'étois confondue. « Messieurs, dis-je » à ces deux hommes, que voulez-vous » de moi ? » — « Souper avec vous, » répondirent-ils, Mademoiselle, & » rien de plus pour aujourd'hui. » — « Pour aujourd'hui, Messieurs ! vous me » faites trembler. Qu'exigerez-vous donc » de plus un autre jour, d'une pauvre » femme consacrée à son Dieu ? » — « Oui, votre dieu est l'amour, vous êtes » consacrée à son culte. Il faut en rem-» plir les fonctions. »

« En vérité, Messieurs, dis-je à ces » insolens, ou l'on m'a étrangement » trompée sur la maison où je suis ren-» fermée ; ou vous avez un dessein formé » de m'insulter de la manière la plus » cruelle. Quoi qu'il en soit, Messieurs, » je ne suis point faite pour écouter les » odieux propos que vous osez me tenir, » & je rougirois de moi, si je vous

» souffrois, plus long-temps, dans mon
» appartement. Je vous prie donc de
» vouloir bien me laisser tranquille, &
» de choisir ailleurs les objets de vos
» passe-temps. » Ils me répondirent que
toutes ces petites façons pouvoient convenir
en France; mais qu'en Angleterre
le béguеulisme étoit détesté, & qu'ils
vouloient plus de franchise & de bonhommie.
A ces mots, ils me quittèrent,
& je m'enfermai à double verrou.

Je ne pus fermer l'œil, de la toute
nuit. Je vis, avec horreur, que j'avois
été trompée encore plus abominablement
que toutes les autres fois; que je me
trouvois dans une maison de perdition,
où j'étois confondue avec des prostituées.
Je résolus de quitter, dès le matin, cet
odieux repaire.

Je me levai, en effet, de grand matin,
& je voulus sortir. Je trouvai la
porte fermée. Je commandai qu'on m'ouvrît;
la Portière me dit qu'elle n'ouvroit
pas sans ordre de Madame l'Abbesse. Je
voulus aller trouver cette indigne femme
dans son appartement; on me dit qu'elle
n'étoit pas levée, & qu'il falloit respecter
son sommeil. J'attendis, en frémissant,
qu'elle fût éveillée.

Enfin, quand il fut jour chez elle.

« Madame, lui dis-je, on m'assure
» qu'on ne peut ouvrir sans votre ordre;
» donnez-le donc afin que je sorte sur-
» le-champ. » — « Quel est ce ton, dit-
» elle, ma Sœur? Est-ce ainsi qu'une
» Novice demande à sa Supérieure la
» permission de sortir? » — « Qu'appe-
» lez-vous, repris-je, Novice & Supé-
» rieure? J'ai ouvert les yeux, on ne
» me trompe pas long-temps, & je vois,
» avec horreur, l'indigne maison où je
» suis tombée. » — « Vous me faites
» frémir, ma Sœur, s'écria l'indigne
» femme. En vérité, je ne sais plus
» comment toutes les têtes sont tour-
» nées. Il faut qu'on ait jeté un sort
» sur votre Cellule. Tout le monde y
» extravague. Encore ces deux Messieurs,
» qui soupoient hier avec vous, qui
» sont bien les plus honnêtes gens du
» monde & les plus raisonnables; hé
» bien! hier ils déraisonnoient. Ils m'ont
» tenu des propos où je ne les ai pas
» reconnus, & qui m'ont scandalisée.
» Ils vous ont, peut-être, parlé sur le
» même ton. » — « Ce sont des infâmes,
» répondis-je, & je ne prétends pas rester
» dans une maison, où l'on se trouve
» exposée à de pareilles scènes. » —
« Voilà ce que c'est, reprit la mégère,

» il y a là-dessous quelque mystère, que
» je ne puis comprendre, & que je
» prétends éclaircir. Quelqu'un auroit-
» il eu l'indignité de calomnier, dans
» le monde, notre saint azile, & de
» le représenter comme une maison de
» prostitution? Ces deux hommes d'hier
» sont-ils venus pour s'en assurer, &
» ont-ils pris, à dessein, ce ton étrange,
» pour voir comment on y répondroit?
» Mademoiselle, il faut absolument
» éclaircir cette affaire. Je veux bien
» croire que vous ne leur avez donné
» aucun motif de penser mal de notre
» Monastère; que vous ne leur avez rien
» dit qui pût les autoriser à vous man-
» quer. Votre ton m'a paru honnête
» jusqu'ici; mais, pour votre honneur
» & pour le nôtre, il faut absolument
» débrouiller ce cahos où je me perds.
» Je vais faire prier notre sage Direc-
» teur de passer ici dès aujourd'hui.»
— « Madame, m'écriai-je, je veux
» absolument sortir tout-à-l'heure.» —
« Ma Sœur, cela ne se peut pas, répon-
» dit-elle. Il ne sera pas dit que vous
» sortirez comme une furieuse; que vous
» irez clabauder dans toute la ville; que
» vous direz à tous les passans qu'on
» vous a menée dans un lieu de débauche,

» & que les Bénédictines Angloises sont
» des prostituées. Quand nous aurons
» éclairci l'affaire ; quand nous vous au-
» rons prouvé bien clairement que vous
» êtes dans une maison sainte, & non
» dans un séjour infernal, vous sortirez,
» si vous voulez ; car enfin, je ne pré-
» tends pas faire du bien à une femme,
» malgré elle, ni la faire participer à
» tous nos avantages, en dépit de ses
» réclamations ingrates ; ou plutôt, Ma-
» demoiselle, nous examinerons aussi
» votre conduite ; & si vous avez donné
» lieu, par quelqu'indécente indiscré-
» tion, aux propos que ces Messieurs
» ont tenus ; si, d'ailleurs, votre répu-
» tation d'honnêteté n'étoit pas bien
» établie avant que vous vinssiez ici, nous
» vous prierions de vouloir bien purger
» la maison de votre présence. » Je
suffoquois, & je disois en moi-même :
« Voilà une grande scélérate, si elle ne
» parle pas de bonne foi. Quel art abo-
» minable de rendre presque plausibles,
» des absurdités comme celles qu'elle
» ose avancer ! » — « Ma Sœur, reprit la
» scélérate, je vous ordonne de vous
» retirer dans votre Cellule, jusqu'à
» l'arrivée du pieux Directeur, auquel
» vous rendrez un compte plus rigoureux,

» &, sans doute, plus respectueux qu'à » moi. » Je voulus encore dire quelque chose : « Ne me faites pas répéter l'ordre » que je vous donne, s'écria la despo» tique femelle ; si non je vous fais » garoter, & enfermer dans un cachot, » pieds & poings liés. » Il fallut me retirer chez moi, sans répliquer, en déplorant la foiblesse de mon sexe, qui me réduisoit à une condition si triste & si humiliante. Je m'enfermai chez moi. J'élevai mes bras vers le consolateur céleste, le seul qui me restât dans l'Univers. Je priai mon Dieu, avec une ferveur & une volupté singulières, dans ce repaire du crime, où, sans doute, son saint nom n'étoit jamais invoqué. « O! » divin ami de toutes les ames hon» nêtes, disois-je, tu vois mon cœur; » tu sais s'il renferme aucune mauvaise » intention de t'offenser, & de manquer » à tes saintes loix. »

Le père Goliath vint. La Prieure m'envoya chercher pour paroître devant lui: « Qu'est-ce donc que j'apprends, Ma» demoiselle, dit-il? Qu'est-ce donc » qui vous a choquée ici ; & qui vous » a fait témoigner tant d'humeur ? » — « Osez-vous, Monsieur, m'écriai-je, » me parler vous-même sur ce ton, après

» avoir eu l'indignité de me conduire
» dans une pareille maison? » — « In-
» grate, s'écria-t-il à son tour, osez-
» vous manquer si indignement à Ma-
» dame, à toute une Communauté, &
» à moi Ministre du Seigneur? Et que
» vous a-t-on fait pour autoriser de
» pareilles fureurs de votre part? Que
» vous ont dit & fait ces Messieurs dont
» vous vous plaignez, que Madame a
» toujours reconnus pour les gens les
» plus sages & les plus honnêtes; & que
» j'ai toujours moi-même connus pour
» tels? » — « Monsieur, ils m'ont tenu
» des propos indignes. » — « Quels sont
» ces propos, Mademoiselle? j'exige
» absolument des détails parfaitement
» circonstanciés. » — « Hé bien, Mon-
» sieur, ils ont dit que j'étois consacrée
» au culte de l'amour. » — « Après,
» Mademoiselle? » — « Après, Mon-
» sieur, que ces petites façons pouvoient
» convenir en France; mais qu'en An-
» gleterre, ils aimoient la franchise &
» la bonhommie, & détestoient le
» bégueulisme. » — « Après, Mademoi-
» selle. » — « Après, Monsieur, ... n'en
» est-ce pas assez? » — « Voilà donc
» tous les propos, Mademoiselle; ... & les
» faits? » — « Les faits.... » — « Oui,

» ne vous ont-ils rien fait ? N'ont-ils » cherché à vous rien faire ? » — « Je » ne l'aurois pas souffert. Ils se sont » retirés. » — « Est-ce là, ma Sœur, » tout ce dont vous avez à vous plaindre » de leur part ? » — « N'en est-ce pas » mille fois trop, Monsieur ? » — » Quoi ! » insensée, vous faites un si grand va- » carme, uniquement parce qu'on vous » a dit que vous étiez consacrée au culte » de l'amour, & que vous étiez une » bégueule ! Mademoiselle, ne savez- » vous pas que ce sont des Anglois, & » qu'ils ont pu mal prononcer le fran- » çois, qu'ils ont pu prononcer le culte » de l'*amour* au lieu de *la mort*, & que, » par *la mort*, les Anglois entendent » la pénitence ; & quant au titre de » bégueule, ne le méritez-vous pas, en » vous fâchant pour si peu de chose ? S'ils » avoient eu de mauvais desseins, s'en » seroient-ils tenus aux propos ? Seroient- » ils sortis sans vous toucher le bout du » doigt, s'ils avoient été des libertins, » comme vous le croyez ? Mademoiselle, » vous les avez scandalisés ; vous leur » avez donné lieu de penser mal de » vous, & de la maison à cause de vous. » Ici on aime la franchise, & l'on dé- » teste le bégueulisme, & ils devoient

» être doublement choqués contre vous ;
» car enfin, ils pouvoient vous connoître,
» & j'ai des motifs de croire qu'ils vous
» connoissoient; car enfin, j'apprends que
» votre histoire est beaucoup plus répan-
» due que vous ne pensez. On sait que
» vous avez fait quatre enfans, Mademoi-
» selle, & que, par conséquent, on est
» bien loin de vous regarder comme
» une vestale. » — « Quatre enfans, bon
» Dieu! s'écria la mère Abbesse, & Ma-
» demoiselle fait tant de tapage, pour un
» mot mal interprèté! » — « Oui, sans
» doute, on sait son histoire ; on con-
» noît sa prodigieuse fécondité. On ap-
» prend qu'elle vient d'être reçue chez
» les Bénédictines, après des marques si
» multipliées de la bénédiction du ciel
» sur elle. » — « Il n'en faut pas da-
» vantage, dit l'Abbesse ; voilà ce qui
» nous décrédite & nous fait calomnier
» dans la capitale ; & que voulez-vous
» qu'on pense de nous, après que nous
» avons reçu un pareil sujet. Voilà ce
» qui nous attire les propos singuliers
» de ces deux patriotes que j'ai toujours
» connus si honnêtes ; & Mademoiselle
» vient encore se plaindre, & crier
» comme si on la brûloit! » — « Pardon,
» Madame, s'écria l'indigne Moine,

» pardon, si je vous ai procuré une si
» singulière postulante. Je ne la connois-
» sois pas assez, je la croyois plus mal-
» heureuse que coupable. Mon bon cœur
» m'a séduit. J'aurai plus d'attention
» désormais, pour n'être pas ainsi la
» dupe de mon bon cœur. »

J'étois confondue. Je sentois que j'avois raison, & je ne savois quoi répondre, & je voyois, en frémissant, que l'imposture & l'effronterie triomphoient de l'innocence. Toute la Communauté accourut. L'Abbesse raconta l'histoire, sous les couleurs qui m'étoient le plus défavorables. Soudain tout le monde se tourna contre moi. « Quoi! s'écrioient
» les prétendues Nones, on nous ca-
» lomnie; on nous prend pour de viles
» prostituées, & cela pour Mademoi-
» selle, & elle a l'audace de se plaindre
» de nous, & de nous donner les noms
» qu'elle mérite! il faut la punir. » —
« Elle le sera, dit l'Abbesse, reposez-
» vous sur moi, du soin de son châti-
» ment. » — « Ah! grace, grace, Ma-
» dame, s'écria le Moine hypocrite.
» C'est moi qui vous l'ai amenée. L'affront
» retomberoit sur moi. Grace en ma
» faveur. » — « Nous raisonnerons là-
» dessus, cher papa, répondit la ma-

» trône. Retirez-vous, indigne Sœur,
» tandis qu'on va décider votre sort. »

Je me retirai en soupirant. Etois-je assez humiliée? Je m'enfermai dans ma chambre, je me prosternai la face contre terre. « Grace, grace mon Dieu! m'écriai-je. » Je suis dans une indigne maison, qui » sollicite ta foudre; mais je n'ai point » participé à ses horribles désordres; » mais je suis persécutée pour n'y vouloir pas prendre part. » Je conservois l'image sacrée du Rédempteur des hommes, je la cachois dans mon sein, de peur qu'elle ne parût dans cette horrible maison, & qu'elle ne fût souillée par le tableau des indignités qui s'y commettoient sans doute. Je baisai cette image précieuse & je l'invoquai. Des François diront: « Voilà une Italienne. » Je sais que l'Etre-Suprême est répandu dans tout l'Univers & présent par-tout; mais une image quelconque semble le fixer plus particulièrement sous nos yeux. Il nous semble que quelqu'influence divine, quelque vertu secrette est attachée à ce simulacre. Quoi qu'il en soit, j'adorois & j'implorois Dieu de tout mon cœur. Je sollicitois son appui dans un repaire détestable, où je m'attendois aux plus grands outrages; son esprit immortel

pénétra dans mon cœur, comme un rayon de lumière, qui perce à travers les fenêtres dans l'intérieur des maisons. Je sentis la consolation & la force pénétrer dans mon cœur, & m'élever au-dessus de moi-même.

Le père Goliath vint m'appeler, de sa voix tonnante. « Ouvrez, me dit-il, » jolie bégueule. » Je ne savois si je devois lui obéir. Cependant je réfléchis qu'il faudroit bien ouvrir tôt ou tard, pour sortir de ce malheureux gîte, où je ne comptois sûrement pas me fixer. « Enfin, me dis-je, il ne me fera sans » doute pas violence. » J'ouvris. « Hé » bien, Monsieur, lui dis-je, c'est donc » ainsi que vous me traitez; c'est donc » là l'indigne maison, où vous m'avez » cru digne d'être enfermée? » — « En » vérité, me répondit-il, vous êtes bien » novice. Quoi! après tant d'épreuves » que vous avez essuyées, vous ne vous » formez pas? Vous voulez qu'on trouve, » chez le peuple Anglois, chez ce peuple » fier & républicain, un Couvent *mitonné* » comme dans votre Italie. Tout doit » porter l'empreinte du caractère d'une » nation. Nous sommes venus à bout » de former une maison, où de braves » jeunes filles, sans ressources, qui ne

» veulent pas essuyer tous les risques &
» les inconvéniens du libertinage, vien-
» nent mettre, pour ainsi dire, leur
» honnêteté à couvert, sans renoncer
» pourtant à jouir de la vie. Des An-
» glois honnêtes, rassis, dégoûtés du
» libertinage, sont bien aise de venir
» dans une maison où ils trouvent de
» la jeunesse gaie, sans être dévergon-
» dées; ils s'amusent ici honnêtement;
» ils y trouvent cette bonhommie,
» cette gaîté franche & naïve, & ces
» plaisirs décens qui conviennent à des
» gens raisonnables. En reconnoissance,
» ils contribuent, par leur bienfaits,
» à l'entretien de cette maison. Ils ont
» tous la plus haute idée de notre éta-
» blissement; ils sont persuadés de son
» honnêteté, & ils sont tous reconnus
» pour d'excellens juges. Ils viennent
» pour passer un moment avec vous,
» dans cet esprit d'aisance & de gaîté
» décente. Et vous leur offrez la None
» la plus sucrée & la plus fade; & vous
» jetez les hauts cris, pour un mot mal
» interprêté que vous avez cru entendre;
» & vous traités tout le Couvent de B.....
» En vérité, je suis fort scandalisé. Je
» vous croyois infiniment plus raison-
» nable. Je me vois fort mal payé de

pénétra dans mon cœur [illegible] me rayon de lumière, qui [illegible] : Je fenêtres dans l'intéri[illegible] ici, sentis la consolatio[illegible]; je dans mon cœur [illegible] lques de moi-même. [illegible] quand

Le père G[illegible] ée de voix tonnan[illegible] naison » jolie b[illegible] elle n'a devois l[illegible] jouir de toutes qu'il f[illegible] de la vie, il me semble pour [illegible] oit s'attendre à quelque recon- je [illegible] ance, à quelqu'ombre de com- « plaisance de la part de la personne à » qui l'on rend service. On n'est pas » obligé de vous nourrir, de vous en- » tretenir pour rien, de vous fournir » tous les agrémens de la vie. Il faut » que chacun mette du sien dans la » société, & qu'une femme qu'on traite » avec amour, & qu'on fête de tout » son cœur, ne fasse pas la bégueule, » & ne crie pas au meurtre, pour toutes » les politesses qu'on lui fait. » — « Monsieur, répondis je, tous vos faux » argumens ne me persuaderont pas que » je suis ici dans une maison sainte. » Parmi toutes les prétendues Nones » qui la composent, il n'y a peut-être » pas une seule vierge. » — « Quand

...ie ; reprit le Moine, qu'en
... C'est une Communauté de
...es ; & vous ne l'êtes pas
...e, vous qui parlez. »
...i compté me retirer
...ainte, dans un azile
...eté. » — « Eh ;
...vous vous-même.
...vous mette avec
...une pureté angélique ;
... avez fait quatre enfans, &
... en ferez encore beaucoup d'autres ?
» Vous me direz que vous avez été
» trompée, que vous avez toujours eu
» des intentions honnêtes ; mais les in-
» tentions ne suffisent pas ; mais lors-
» qu'on n'a pas la prudence & le dis-
» cernement qu'il faut pour se conserver
» intacte, on n'est pas digne d'être mise
» parmi les personnes intactes. Je vous
» ai procuré, en conscience, un azile
» comme j'ai cru qu'il vous le falloit. »
— « Mais, Monsieur ; il ne falloit pas
» me tromper par une mascarade ; &
» par les dehors affectés d'une dévotion,
» qui n'étoit pas dans cette maison. »
— « Mademoiselle, on vous a servi selon
» votre goût ; on s'est prêté, pour vous
» plaire, à un appareil de sainteté, &
» vous nous en savez encore mauvais gré.

» mes peines. Moi, j'aime la joie, comme
» vous avez dû vous en appercevoir. Je
» viens de temps en temps respirer ici,
» au milieu d'une aimable jeunesse; je
» comptois passer, avec vous, quelques
» momens agréables. Quel diable! quand
» on procure à une femme dénuée de
» tout, loin de sa patrie, une maison
» commode, gracieuse, où elle n'a
» rien à faire que de jouir de toutes
» les douceurs de la vie, il me semble
» qu'on doit s'attendre à quelque recon-
» noissance, à quelqu'ombre de com-
» plaisance de la part de la personne à
» qui l'on rend service. On n'est pas
» obligé de vous nourrir, de vous en-
» tretenir pour rien, de vous fournir
» tous les agrémens de la vie. Il faut
» que chacun mette du sien dans la
» société, & qu'une femme qu'on traite
» avec amour, & qu'on fête de tout
» son cœur, ne fasse pas la bégueule,
» & ne crie pas au meurtre, pour toutes
» les politesses qu'on lui fait. » —
« Monsieur, répondis je, tous vos faux
» argumens ne me persuaderont pas que
» je suis ici dans une maison sainte.
» Parmi toutes les prétendues Nones
» qui la composent, il n'y a peut-être
» pas une seule vierge. » — « Quand

» cela seroit, reprit le Moine, qu'en
» conclure? C'est une Communauté de
» filles repenties; & vous ne l'êtes pas
» non plus vierge, vous qui parlez. »
— « Monsieur, j'ai compté me retirer
» dans une maison sainte, dans un azile
» de pureté, de chasteté. » — « Eh,
» Mademoiselle, jugez-vous vous-même.
» Voulez-vous qu'on vous mette avec
» les vierges d'une pureté angélique,
» vous qui avez fait quatre enfans, &
» qui en ferez encore beaucoup d'autres?
» Vous me direz que vous avez été
» trompée, que vous avez toujours eu
» des intentions honnêtes; mais les in-
» tentions ne suffisent pas; mais lors-
» qu'on n'a pas la prudence & le dis-
» cernement qu'il faut pour se conserver
» intacte, on n'est pas digne d'être mise
» parmi les personnes intactes. Je vous
» ai procuré, en conscience, un azile
» comme j'ai cru qu'il vous le falloit. »
— « Mais, Monsieur, il ne falloit pas
» me tromper par une mascarade, &
» par les dehors affectés d'une dévotion,
» qui n'étoit pas dans cette maison. »
— « Mademoiselle, on vous a servi selon
» votre goût; on s'est prêté, pour vous
» plaire, à un appareil de sainteté, &
» vous nous en savez encore mauvais gré.

» Je vous le répète, j'ai fait, pour vous,
» ce que je croyois devoir faire. Je ne
» veux pas vous abandonner si-tôt, ni vous
» jetter sur-le-champ dans la rue, comme
» tout votre Chapitre voudroit faire. J'ai
» plaidé pour vous. On vous gardera
» encore quelques jours, pour voir si
» vous ne deviendrez pas plus raison-
» nable. » — « Monsieur, je veux partir
» sur-le-champ. » — « Non, mon
» enfant, vous ne partirez pas. Nous
» nous permettrons, à votre égard, pour
» votre bien, une espèce de contrainte. »
— « Quoi ! vous me ferez violence ;
» vous me retiendrez malgré moi ! » —
« Oui, ma belle, pendant quelques
» jours, pour voir si vous deviendrez
» raisonnable. Et ne faites pas la mutine ;
» car on sauroit vous mettre à la raison.
» Croyez moi, revoyez vos compagnes
» & leur Abbesse, tâchez de regagner
» leur amitié par de bonnes façons, &
» par un air de confiance. Va ma Ni-
» nette, ne fais point l'enfant. Vis bon-
» nement avec de bonnes gens. »

En me tenant ce langage, il me fit asseoir sur ses genoux. Il me passa son bras autour du corps. Il me donna un baiser. Je ne faisois point de résistance, je pleurois, & j'élevois les yeux au ciel. — « Ah!

» tu as le don de larmes, reprit le scé-
» lérat. Ce n'est pas là ce qu'il me faut;
» mais il y a des gens à qui cela plaît,
» & qui aiment le genre larmoyant. »
L'indigne continuoit ses odieuses caresses;
je m'arrachai de ses bras. Ce qui me mortifioit le plus, c'est qu'il parloit plus facilement que moi; qu'en me débitant ses faux argumens, il avoit su mettre, de son côté, une apparence de raison; qu'il avoit parlé avec feu, & d'un air persuadé, & qu'à peine avois-je pu lui répondre deux mots; de sorte qu'avec la bonne cause, je paroissois avoir tort.

Il me quitta en me recommandant la douceur & la complaisance. Je restai seule, l'amertume dans le cœur, m'attendant aux dernières outrages. J'aurois bien voulu m'y soustraire; mais comment me tirer de-là? Je pensois à mon père, qui avoit su, par sa force & son adresse, échapper à tant de périls. « O sexe heureux! me
» disois-je, si j'étois un homme comme
» Grégoire Merveil, me trouvant dans
» une maison, comme celle-ci, consa-
» crée à la joie, je rirois & je folâtre-
» rois tant que cela m'amuséroit; quand
» je serois las, je souhaiterois le bon-
» soir aux Belles; au lieu, que je
» reste ici à me désoler, à pleurer, à

» prier Dieu, en attendant qu'on m'im-
» mole, comme une innocente victime. »
L'heure du dîner étant venue, le R. P. Goliath entra chez moi gravement, & me présenta la main. « Venez, ma » belle, dit-il, vous allez trouver à » dîner un personnage, que vous aimez » & que vous respectez sûrement plus » que tous les hommes, qui sont en » Angleterre. » — « O Dieu! m'écriai- » je, seroit-ce mon père? » — « C'est » bien un père, Mademoiselle, par les » bienfaits dont il vous comble. C'est » un homme de la plus parfaite honnê- » teté, & que vous regardez comme » tel. Vous plaiderez votre cause devant » lui; & il nous jugera. » J'avois de la peine à me retrouver à table avec des malheureuses; mais l'espoir de voir un honnête homme eut la force de m'attirer. Je descendis en palpitant. Je craignois d'être trompée par un mensonge; ce n'en étoit point un. Je vis, en effet, un honnête homme. Ce n'étoit pas mon père; mais au moins, c'étoit mon bienfaiteur, ce bon Anglois, qui s'étoit chargé de mes enfans. Je lui sautai au cou. Il m'embrassa tendrement. « Ah! » mon père, lui dis-je, sauvez-moi, » de grace; au nom du ciel. » — « Ma

» chère fille, répondit-il, on dit que
» vous vous plaignez amèrement de cette
» maiſon ; M. Forſter, qui eſt mon ami,
» & qui m'a amené dîner avec vous,
» ne m'en a pas parlé comme vous pa-
» roiſſez en penſer. Au reſte, dînons,
» ma chère. On veut bien nous pro-
» mettre qu'après le dîner, on mettra
» ſous nos yeux votre petit procès, &
» qu'on voudra bien nous prendre pour
» Juges. »

Nous dînâmes très-gaîment. Je renfermai, le mieux que je pus, ma douleur. Le père Goliath fit éclater ſa groſſe joie-franche, en apparence, qui fit ſourire deux ou trois fois les deux Anglois. Il tâcha, par ſa feinte bonhommie, de les diſpoſer en ſa faveur & contre moi. A la fin du repas, il chanta quelques chanſons gaies, pour mettre ſes deux Juges en train, & tâcher d'égarer leur raiſon parmi les bouteilles. On but aſſez copieuſement, & des Juges, en pointe de vin, ne doivent pas être ſi rigoureux ſur l'article des mœurs. « Hé bien, Meſ-
» ſieurs, dit-il, à la fin du repas, vous
» voyez la joie naïve que nous laiſſons
» paroître ; il n'y a pas, je crois, de
» quoi crier au meurtre. Voilà pourtant
» ce qui fait cabrer cette ombrageuſe

» Demoiselle; voilà pourquoi elle traite
» modestement & pieusement cette mai-
» son de B..... & ces Demoiselles de
» prostituées. » Alors il étala les argu-
mens faux & spécieux dont il m'avoit
déjà embranlé l'esprit; l'Abbesse répéta
-à-peu-près ce qu'elle m'avoit déjà dit,
& ils conclurent tous d'eux par demander
si la plaignante n'avoit pas tort, & si elle
ne faisoit pas voir l'ingratitude la plus
marquée. M. Forster approuva, sans ré-
serve, ce qu'on venoit de dire; mais
M. Good-Man, mon bienfaiteur dit,
avec modération:

« Messieurs, tout ce qui vient d'être
» dit paroît fondé jusqu'à un certain
» point. Je me plais à croire que cette
» maison n'est pas un lieu de prostitu-
» tion, puisque mon ami m'y a conduit.
» Il y règne, à la vérité, de la joie;
» mais, je n'ai vu, jusqu'ici, rien d'in-
» décent, ou du moins de choquant.
» Cependant je dois observer, à l'avan-
» tage de la plaignante, qu'elle cher-
» choit un Monastère, une maison de
» pénitence, pour y expier la vie mon-
» daine où elle avoit été entraînée, &
» que c'est ici une maison d'amusement,
» quelque décente qu'on la suppose. Elle
» a donc été trompée relativement à la
» demande

» demande qu'elle a faite. Ce séjour
» trop enjoué ne lui plaît pas, dans les
» projets de mortification où je la vois.
» Soit, je lui offre un azile chez moi,
» avec ses enfans, & je crois que cet
» azile lui convient mieux que celui-ci. »
— « Oui, mon père, m'écriai-je, en
» tombant aux genoux de ce digne vieil-
» lard; oui, je l'accepte avec la plus
» grande joie & la plus profonde re-
» connoissance. » — « Oui, s'écria l'Ab-
» besse; mais il n'en est pas moins vrai
» que Mademoiselle nous a calomniées,
» qu'elle nous a traité de prostituées.
» Qu'elle accepte l'azile que lui offre
» un généreux Protestant; nous y souf-
» crivons de bon cœur, & nous la
» verrons partir avec le plus grand
» plaisir; mais elle n'est pas détrompée,
» & nous voulons qu'elle le soit avant
» de nous quitter. Nous voulons qu'elle
» soit dans le cas de nous rendre justice
» dans le monde, & non pas de con-
» tinuer à nous calomnier. Elle nous
» regarde toujours comme des malheu-
» reuses. » — « Hé! Mesdames, repris-
» je, je croirai de vous tout le bien que
» vous voudrez; mais, pour Dieu, laissez
» moi partir. » — « Non, Mademoiselle,
» dit le Cordelier, vous ne pouvez re-

» fuſer à ces Dames cette petite com-
» plaiſance, pour les payer de la dépenſe
» que vous avez fait chez elles, depuis que
» vous y êtes. » — « Oh! cela eſt juſte,
» s'écria M. Forſter. » — « Non, non,
» m'écriai-je, de grace qu'on me laiſſe
» ſortir. Je ſuis perdue, ſi je paſſe la
» nuit ici. » — « Mademoiſelle, dit
» l'Abbeſſe, voilà votre ſentence que
» vous prononcez vous-même. Vous êtes
» perdue ſi vous paſſez la nuit ici, vous
» le voyez, Meſſieurs, l'accuſation eſt
» manifeſte ; notre honnête azile eſt
» une maiſon de perdition. Nous ſommes
» des..... Je ne puis achever, l'indigna-
» tion me ſuffoque. Mademoiſelle, vous
» ne ſortirez sûrement pas d'ici que vous
» ne nous rendiez juſtice, & que vous
» ne rendiez hommage à la vérité. »
Tout le monde trouva ce parti très-juſte, à l'exception pourtant de Monſieur Good-Man qui dit : « Meſdames, je
» crois que vous vous juſtifieriez mieux
» aux yeux de Mademoiſelle & aux
» miens, ſi vous ne lui faiſiez pas vio-
» lence; car enfin, qu'eſt-ce que c'eſt
» qu'un Couvent de filles, ou des hommes
» viennent faire des parties de plaiſir?
» où l'on voit, ſur les portes, *Serrail*
» au lieu de *Monaſtère*? » — « Ah!

» mon père, m'écriai-je, défendez-moi,
» enlevez-moi d'ici. » — « Hélas! ma
» fille, dit-il, je ne le puis. Tu vois
» que je n'ai pas la force en main;
» mais je ne vous cache pas, Mesdames,
» que, si vous ne voulez pas me rendre
» cette jeune personne, je vais faire,
» auprès du Gouvernement, les démar-
» ches les plus pressantes, pour qu'on
» vous force de la restituer. » — « Mon-
» sieur, répondirent les malheureuses,
» vous ferez tout ce qu'il vous plaira;
» nous nous en moquons. »

A ces mots, M. Good-Man se leva pour partir. Je me jettai à son cou, je l'embrassai tendrement, je le pressois de de toutes mes forces, en poussant des cris, en implorant sa pitié. On m'arracha de ses bras, & j'eus le chagrin cruel de le voir partir. Le brave homme cachoit ses yeux humides de larmes. « Ah! m'é-
» criai-je alors, je suis perdue! ô ciel!
» protège moi. » — « Infâme que vous
» êtes, s'écrièrent toutes ces femmes,
» vous osez nous outrager si indignement.
» Ah! vous serez punie; pas de quartier,
» pas de quartier! » Soudain toutes ces furieuses voulurent fondre sur moi. Je courus de toutes mes forces, & je me réfugiai dans la première pièce que je trouvai

ouverte. Je m'y enfermai, je m'y barricadai. J'y implorai le ciel avec plus de ferveur que jamais.

Déjà la nuit régnoit sur l'Univers & sur cette indigne maison. Je la passois à genoux dans la présence de l'Eternel. Je me flattois qu'on me laisseroit tranquille jusqu'au jour suivant; en effet, je n'entendois aucun bruit, & je formois des projets, pour m'échapper le lendemain, de cette maison diabolique. Tout-à-coup j'entendis ouvrir une porte que je ne connoissois pas, & je vis entrer l'indigne Goliath, un flambeau à la main. Effarée, hors de moi-même, je me jetai à ses pieds. « Ah! Monsieur, lui criai-je, » épargnez-moi, soyez mon sauveur, » puisque vous êtes, dites-vous, mon » protecteur. » — « Mais vous êtes un » enfant, me dit-il: qui est-ce qui prétend » ici vous faire du mal? Si vous voulez » que je vous sauve, jetez-vous donc » dans mes bras, comme dans ceux de » M. Good-Man. » — « Ah! ce n'est » pas la même chose, m'écriai-je. » Ici le Moine parut furieux. « Hé bien! mal» heureuse, dit-il, puisque vous vous » méfiez de moi, d'une manière si outra» geante; puisque vous affectez, contre » moi, des soupçons si odieux, vous

» me forcez de les justifier. » Je lui demandai grace avec larmes : « plus de » grace répondit-il. » Alors les scélérates entrèrent. « Mesdames, s'écria-t-il, avec » ses quatre enfans, cette fille est in- » traitable, & je crois que l'unique » façon de lui faire rendre hommage à » la vérité, c'est de la lui faire dire, en » la traitant comme elle le mérite. » Je demandai grace, avec un redoublement de force & d'énergie. Le Moine sortit. « Couchez-vous, Mademoiselle, » me dit l'Abbesse, & nous verrons » demain, comment nous devrons nous » comporter à votre égard. » Je me mis en devoir de prendre le chemin de ma chambre. « Où allez-vous, Mademoi- » selle, reprit la matrône? couchez ici, » puisque vous avez choisi cette cham- » bre. » — « Non, je n'y coucherai pas, » je ne pourrois m'y enfermer. Voilà » une porte secrette, dont je ne suis pas » la maîtresse. » — « Ah ! vous continuez » de nous insulter, dit l'Abbesse, qu'on » la dépouille. » Alors toutes se jetèrent, à corps perdu, sur moi. On m'arracha toutes mes hardes, on ne me laissa que ma chemise, qui étoit en lambeaux. Quels cris je poussai pendant l'exécution ! quels efforts je fis pour me défendre ! ô Dieu !

tu me refusas ton secours. « Faut-il la » fouetter, crioient les scélérates? » L'Abbesse sembloit pencher pour ce parti; mais le Moine cria de loin: « Non, » non, » & on m'épargna. « Couche toi » à présent si tu veux, me dirent les » malheureuses, » & elles me laissèrent dans cet état de nudité & d'abandon. J'entendis qu'on fermoit les deux portes en dehors; & je vis, avec désespoir, que j'étois entièrement au pouvoir de ces furies.

Je me recommandai encore au ciel, & je me flattois qu'on me laisseroit, du moins, passer la nuit tranquille, dans le déplorable état où l'on m'avoit mise. Déjà même je commençois à m'assoupir à genoux, appuyée contre le lit. Tout-à-coup j'entends ouvrir la porte secrette. Je vois entrer le père Goliath en robe-de-chambre, en bonnet de nuit, un bougeoir à la main. Je pousse un cri & me sauve dans le lit, pour lui cacher ma nudité; car quel autre refuge avois-je, dans mon déplorable état? Il me poursuit dans mon azile; je lui demande grace, je résiste, je le traite d'honnête homme, de scélérat; je suis égarée, aliénée, au désespoir.

Le monstre, insensible à mes cris, à

mes larmes, me poursuivoit avec fureur; je me cachois dans le lit, je me débattois de toutes mes forces; alors, ô désespoir! ô crime! des ressorts cachés agissent. Je vois sortir, de dessous le lit & de son contour, la tête, les bras, les jambes, tout le corps d'un géant énorme, d'un immense automate, qui me lie & m'enchaîne de manière à m'ôter la faculté de faire le moindre mouvement. Tous mes membres se trouvent fixés & garottés dans la plus cruelle immobilité; tous mes efforts pour me défendre augmentent le mouvement & la puissance des ressorts qui m'enchaînent. J'avois entendu parler à Paris d'un fauteuil infernal de ce genre, ici c'étoit un lit que l'enfer avoit inventé. Je me vois entièrement à la merci du scélérat. Je vois, dans ses yeux étincelans, son horrible joie. J'entends les furies éclater de rire à la porte, & lui crier: « Courage, point de quar-» tier! »

O mon Dieu! je ne mourus point d'horreur dans cet affreux moment; mais tu sais combien je fus pétrifiée. Le désespoir de me voir sans défense fut un coup de poignard, dont je me sentis déchirer le cœur. Je perdis connoissance. Il me sembla, pendant mon évanouisse-

ment, qu'on me déchiroit, qu'on me démembroit, qu'on me tiroit à quatre chevaux. Sans doute la machine se débattoit encore chez moi, pour résister, autant qu'il m'étoit possible, aux efforts du monstre. Je rouvris les yeux, je le revis : « vous apprendrez, dit-il, une » autrefois à rendre justice aux gens. » A ces mots, il me laissa, dirai-je souillée ou non ? je l'ignore ; mais au moins brisée, exterminée. Je le sentois trop douloureusement.

Alors les furies entrèrent, en éclatant de rire ; elles me contemplèrent, avec une satisfaction infernale, dans l'état d'impuissance totale où j'étois. Elles jouirent de mon affreuse situation, & m'y laissèrent. Je fais grace de leurs horribles propos.

Je restois enchaînée, abandonnée peut-être à qui voudroit m'outrager. « O mon » Dieu ! me disois-je, suis-je privée » pour jamais de ta miséricorde ? Souillée » aussi indignement que je le suis, pour-» rai-je me flatter d'être jamais introduite » devant ta face, dans la compagnie » pure & sacrée des immortels & des » bienheureux qui t'environnent ? » Alors je me représentai ces saintes martyres, que des juges monstrueux avoient autre-

fois condamnées à se voir abandonnées à la brutalité des soldats, dans des lieux de prostitution. « Me voilà martyre comme » elles, me disois-je; Dieu a daigné leur » faire grace. N'aura-t-il pas, pour moi, » la même miséricorde ? »

Je m'assoupis un moment dans cette idée; ce n'étoit pas un sommeil, c'étoit un pur affaissement de la nature épuisée. Je crus voir un ange lumineux descendre, vers moi, de la voûte céleste & du trône des nues. « Prends courage, dit-il, ma » fille. Dieu te voit, le ciel te regarde. » Alors les nuages rayonnans s'écartèrent. Je vis s'ouvrir l'immensité du ciel, semblable à un dôme d'une prodigieuse hauteur; je vis un cercle éblouissant de vierges, revêtues d'habits blancs comme la neige, toutes la palme à la main, entourant le trône de l'Eternel. Toutes sembloient me sourire. Le Dieu des cieux parut m'applaudir d'un signe de tête, & tout le ciel s'inclina. « Tu le » vois, me dit l'ange, Dieu les a éprou-» vées. Dieu leur a fait grace. Supporte » avec résignation tes malheurs; ils sont » un gage du bonheur qui t'est prépa-» ré. » Alors un rayon de lumière, échappé du trône de l'Eternel, vint frapper ma vue, m'éblouit, & me con-

fondit. Tout le ſpectacle céleſte diſparut; mais la conſolation reſta dans mon cœur.

Je reſtai trop long-temps enchaînée dans cet horrible état, plongée dans un ſommeil de fer, cauſé par la force de l'opium qu'on m'avoit fait prendre, à la merci peut-être des malheureux qui fréquentoient ce repaire. Ames honnêtes, laiſſez moi jeter un voile ſur des ſcènes affreuſes, que je ne puis me peindre à moi-même ſans friſſonner d'horreur, & dont je n'ai qu'une idée confuſe, quoiqu'horrible. Non, je ne puis ſavoir ſi je fus outragée ou épargnée. Mes inſtans de réveil étoient interrompus ſoudain par des évanouiſſemens continuels, ou bien j'étois dans l'abrutiſſement cauſé par le narcotique. Ces accidens me cachoient les ſcènes d'horreur auxquels ils pouvoient m'expoſer. Croyons qu'on ne penſa pas à moi, & que je fus abandonnée, dans mon immobilité, comme un être ſans vie. Mon Dieu! fais que cela ſoit vrai. Au bout de près de deux jours, expoſée à tant d'outrages ſans avoir rien pris, j'étois mourante, anéantie; ſi cette horrible épreuve eût duré quelques heures de plus, j'y ſuccombois, je mourrois dans cet effroyable ſupplice.

Un nouveau malheur m'arracha à celui-là. Nous entendons un vacarme épouventable. Le peuple enfonce les portes, met le feu à la maiſon, pille, viole, tue. Il y avoit une révolte excitée contre la religion catholique, par un certain Lord Gordon. La populace effrénée venoit fondre ſur notre indigne azile, qui avoit la plus déteſtable réputation. Je vois venir, à moi, les raviſſeurs furieux; je vois approcher les flammes, j'allois être la victime des uns ou des autres. On ſent ma ſituation déplorable; je frémiſſois, je pouſſois des cris, j'implorois le ciel. Un mortel compatiſſant, frappant avec une bûche énorme, vient à bout de briſer le lit déteſtable qui m'enchaînoit, ſans preſque me faire de mal, & il me rend la liberté. Je le remercie tendrement. La crainte des flammes & des monſtres furieux me donne des forces; je me couvre d'un manteau & je me ſauve auſſi rapidement que mes ſcélérates compagnes, qui méritoient de périr dans les flammes. Je courus à la maiſon du bon M. Good-Man, mon bienfaiteur. Elle étoit tout en feu; ô ciel! mes enfans étoient dans l'incendie, ils étoient peut-être en ce moment dévorés vivans par les flammes.

je m'élance furieuse, je pousse des cris affreux. La garde vient mettre le hola; elle arrête ceux qui paroissoient les plus furibonds & les plus séditieux. Comme je faisois tant de bruit, on me regarda comme un des boute-feux; on m'arrêta, & je me vis traînée, par des soldats, au fond d'une prison, où je tombai dans le plus profond évanouissement.

Fin du Livre premier.

DERNIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE DEUXIÈME.

J'IGNORE combien de temps je restai dans ce déplorable état. En rouvrant les yeux, je vis ceux d'un jeune homme fixés sur les miens. La compassion sembloit régner dans ses regards, à travers les signes d'une douleur profonde. « Où » suis-je, Monsieur, lui dis-je en fran- » çois? que veut-on de moi? » Il n'entendoit pas le françois. Je lui parlai italien, il ne l'entendoit pas mieux; & de mon côté l'anglois étoit encore presqu'inintelligible pour moi. Enfin le compatissant jeune-homme, cherchant un interprête de tous les côtés, déterra un Suisse qu'il m'amena, & qui d'abord me parla suisse. Je lui répondis en françois, que je n'entendois que le françois & l'italien. « Moi, reprit-il, moi entendre aussi

» bien l'un que l'autre. » Alors je lui demandai où j'étois, & ce qu'on vouloit de moi. Il m'apprit, dans son jargon presqu'inintelligible, qu'il y avoit une sédition, qu'on arrêtoit les plus rebelles, qu'on m'avoit, sans doute, regardée comme telle, & que sans doute aussi on me condamneroit, pour faire un exemple. « Oh ! il y a eu déjà, dit-il, une très-
» jolie fille pendue; cela fait bien plus
» d'impression. On ne peut mieux choisir
» que votre jolie personne, pour faire
» une impression de diable; & s'il faut
» que j'y passe le pas, je me regarderai
» comme très-heureux de pouvoir être
» pendu avec vous. » Voilà à-peu près ce que je compris, de ses complimens suisses. On sent combien ma situation étoit désespérante. Je risquois véritablement d'être pendue, malgré ma parfaite innocence. Car enfin, dans toute autre circonstance, où j'aurois été accusée d'un crime particulier, il auroit fallu des preuves particulières contre moi; mais ici c'étoit un crime général. On prenoit dans la mêlée ceux qu'on pouvoit saisir, & malheur à qui étoit pris. Ceux qu'on condamne dans ces circonstances ne sont pas les plus coupables; on le sait bien, ce ne sont que les plus malheureux;

mais il faut des exemples, dans le tumulte, on n'a pas le temps, ni la faculté d'examiner rigoureusement; &, encore une fois, malheur à qui est pris. Sous ce point de vue mon supplice étoit peut-être infaillible; mais ce n'étoit pas là mon plus cruel tourment. Je me représentois mes enfans dans les feux, & je sentois brûler mes entrailles. Je voyois aussi, dans les feux, ce bon M. Good-Man, & sa femme. Ce supplice étoit affreux pour moi, & ma mort prochaine m'auroit à peine tourmentée, si l'infamie n'y avoit pas été attachée.

J'avois besoin de réparer la nature affoiblie par un jeûne de deux jours, & par tant de cruels accidens; mais je n'avois pas un sou. Je voyois mes camarades, les prisonniers, qui se divertissoient, & qui faisoient bombance. Ils m'invitèrent à partager leur festin. Le Suisse me dit: « Nous nous mangeons » nous-mêmes. Nous avons vendu nos » corps à des Chirurgiens, & il est bien » juste que nous en mangions le prix » avant notre mort; puisqu'après, il se» roit trop tard. Nous vous procurerons » le même avantage, & vous nous ren» drez ce que nous vous prêterons. » Ce fut avec cette triste espérance, que je pris

part à la table de ces malheureux. Ils parurent me plaindre ; on me fournit une chemise ; car la mienne étoit déchirée, & l'on me donna une robe, en échange de mon manteau.

Dès le même jour, on m'amena un homme, qui me pria de permettre qu'il m'examinât. Je ne savois à propos de quoi il vouloit faire cet examen. Après m'avoir considérée pendant quelque temps, il m'offrit six guinées, de ma personne. C'étoit un Chirurgien ; le Suisse lui servoit d'interprête. Il comptoit m'injecter, & m'ajuster joliment, comme Madame l'Escombat fut ajustée autrefois à Paris ; en cet état on devoit me montrer aux curieux, pour un prix modique. « Cela sera bien honorable pour » vous, Mademoiselle, disoit le Suisse. » Vous serez admirée toute votre vie, » après votre mort. » — « Monsieur, » dis-je au Chirurgien, je ne puis accepter votre argent, parce que, grace » à Dieu, je ne suis pas condamnée, » & parce qu'étant innocente, je me » flatte qu'on ne me fera pas mourir. » — « Oh ! oui, oui, s'écrioit le Suisse, » qui brûloit de me voir accepter l'argent, oui, oui, Mademoiselle sera » condamnée ; acceptez l'argent, ma

» bonne Demoiſelle, ſoyez sûre que
» vous ſerez conduite à la mort avec
» nous. »

Je n'agréai pas plus la promeſſe du Suiſſe, que la propoſition du Chirurgien. Cependant, comme mon interprête crioit toujours qu'il falloit recevoir, & comme on me propoſoit d'accepter ſous condition, je fis mon billet, par lequel je me reconnoiſſois redevable de ſix guinées, avec la triſte condition, que, ſi je ſubiſſois la mort, mon corps ſeroit remis au Chirurgien, pour ſon paiement.

Je reçus l'argent, je payai ma chemiſe, & je régalai mes camarades. Leur gaîté ſingulière ne put m'en inſpirer.

Bientôt on me fit comparoître devant les Juges. Je ne les entendois pas, ils ne m'entendoient pas. Dans toute autre circonſtance, j'aurois pu demander à être jugée par mes pairs; c'eſt-à-dire par des étrangers comme moi; mais, dans le déſordre d'une révolte, on ne ſe piquoit pas de ſuivre les formalités. Il fut avéré qu'on m'avoit ſaiſie devant la maiſon incendiée de l'honnête Good-Man, qu'on m'avoit vu m'élancer dans ce bâtiment brûlant, (c'étoit pour ſauver mes enfans que je m'y étois précipitée) que je pouſſois des cris affreux qui avoient

part à la table de ces ma[illegible] :oit parurent me plaindre ; [illegible] dé- une chemise ; car la v[illegible] ulus chirée, & l'on me do[illegible] .fica- échange de mon m[illegible] : sor-

Dès le même jo[illegible] [illegible]ui ne homme, qui me [illegible] .ça contre m'examinât. Je [illegible], mais on me quoi il vouloi[illegible] [illegible]éricorde du Roi, m'avoir cor[illegible] la sentence. Je levai temps, il r[illegible] ; car je comprenois très- personne. [illegible]on cruelle de mes Juges. lui servo[illegible] [illegible]a parut le bon Good-Man. Je jetter, [illegible]cipitai dans ses bras. « Ah! mon Mada[illegible]re, lui dis-je, mes enfans ? ... » — fois [illegible] Vos enfans, répondit-il, ma femme, mo[illegible] moi, tout est sauvé. Nous ne sommes di[illegible] que ruinés. » — « Ah! m'écriai-je, [illegible] qu'on me mene à la mort à présent. Je » meurs contente. Mes enfans sont sau- » vés! » — « Quoi! Messieurs, dit Good- » Man aux Juges, auriez-vous eu la » cruauté de condamner à la mort cette » jeune personne, qui est parfaitement » innocente, & qui est un modèle de » vertu ? Ne voyez-vous pas que c'est » une étrangère, qu'elle ne sait pas » notre langue, qu'elle n'a pu exciter » le peuple à la révolte, qu'elle n'avoit » aucun intérêt à cela ? Comment vou-

…lle cherchât à brûler ma
… avoit ſes quatre en-
…ecueillis, elle fré-
…elle vouloit les
…oit pour cela
… avoit eu le
…er d'une maiſon
… on l'avoit conduite
…ut; elle ne s'eſt ſauvée,
…ouver la mort. »
…vient que Good-Man pouvoit
…aiſon. On s'excuſa ſur le malheur
circonſtances ; mais la ſentence étoit
portée ; on lui dit qu'on me recomman-
deroit particulièrement au Roi ; on lui
conſeilla d'aller trouver S. M., & de lui
expoſer le cas avec toutes ſes circonſ-
tances : il ſortit pour y courir. On me
reconduiſit dans la priſon. J'avois à-peu-
près entendu ce qu'il avoit dit, & ce
qu'on lui avoit répondu. J'étois dans
l'inquiétude la plus horrible. Du moins
mes enfans étoient ſauvés.

Cependant je ne voyois point revenir mon bienfaiteur, &, chaque matin, on nous diſoit : « Vous mourrez tel jour, » ce qui n'étoit point régalant. Les autres n'en mangeoient pas moins leurs corps ; pour moi, je n'avois point d'appétit ; & mon corps étoit, d'ailleurs, déjà mangé preſque tout entier.

Enfin le bon Good-Man vint, au bout de quelques jours, m'annoncer ma grace. Il étoit allé trouver le Roi, qui avoit déjà ſigné ma ſentence, ſans faire attention, dans ces momens de trouble, à la recommandation des Juges. Mon bienfaiteur lui détailla ma malheureuſe hiſtoire; S. M. daigna me rayer de la liſte mortelle. Un moment après, Madame Good-Man entra, avec mes quatre enfans. Quel joie ô Dieu! avec quel tranſport j'embraſſai mes enfans, mon bienfaiteur, ma bienfaitrice! J'étois aliénée de plaiſir, comme ci-devant de déſeſpoir. « Sortons, » m'écriai-je, de ce malheureux ſéjour. » Le Geolier voulut me retenir, pour les ſix guinées que je devois au Chirurgien; Good-Man eut encore la bonté de les payer. Je ſortis comblée des bénédictions de tous mes camarades les condamnés, dont j'avois gagné le cœur par la dépenſe de mes ſix guinées. Le Suiſſe me témoigna combien il étoit fâché d'être privé du plaiſir de mourir avec moi.

Le bon Good-Man me conduiſit, avec ſa famille, dans une petite maiſon qui leur reſtoit, après l'incendie de la grande. Je reſpirai & je me vis, avec un ſingulier plaiſir, au milieu de gens honnêtes, & chers à mon cœur. Hélas! je n'aurois pas dû les quitter, pour aller

m'enterrer dans un prétendu Couvent. Mon devoir étoit de rester auprès de mes enfans; j'avois commis une faute; mais j'en avois été bien punie.

Ces bonnes gens oublièrent leurs peines, pour ne s'occuper que des miennes; ils me soignèrent avec amour. « Ah! me disois-je, me voilà donc à » l'abri des persécutions des hommes! » Voilà ma vertu en sûreté, dans un » port, sous la sauve-garde des plus » honnêtes gens du monde! » La maison étant petite, & tout se trouvant occupé, quelqu'un voulut bien me céder sa chambre. J'ignorois quel étoit l'obligeant particulier. Madame Good-Man me conduisit elle-même dans cette chambre, & je me mis au lit. A peine la bonne Dame fut elle partie & la lumière éteinte, que je me rappelai tout ce qu'on avoit dit à notre souper. On n'avoit parlé que de voleurs, de lieux de débauche, où des hommes se cachoient sous des lits pour égorger, pendant la nuit, les malheureux qui venoient la passer avec les prostituées; ou bien, où l'on cachoit les cadavres sous le lit. Un jeune-homme avoit parlé d'un scélérat qui paroissoit d'une douceur d'ange, & qui traitoit, avec la plus grande politesse,

les infortunés qu'il assassinoit. Ensuite mes propres peines m'occupèrent l'esprit. Obligée de remplir un petit besoin naturel, je cherchai sous le lit le vase nocturne. O ciel ! je sens une main gantée. Etois-ce un assassin caché pour un meurtre qu'il vouloit commettre, ou une victime égorgée ? Je frémis d'horreur. Je crus entendre ronfler. O ciel ! voilà, sous mon lit, un monstre qui va m'assassiner cette nuit. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Bientôt j'entends ouvrir ma porte. O mon Dieu ! j'invoque ta miséricorde : « On » va venir, sans doute, à mon lit, me dis» je. » Je me glisse doucement hors du lit, pour tâcher de sortir, par la porte qu'on venoit d'ouvrir. Mon pied heurte d'abord contre le pied de celui qui étoit sous le lit, ensuite je vais donner du nés contre celui qui entroit à tâtons ; je crois sentir comme un tuyau de fer dans sa main, je ne doute pas que ce ne soit un pistolet. « Ah ! Monsieur, lui dis-je, » en tombant à ses pieds, accordez-moi » la vie. » — « Je ne veux point, dit» il, vous assassiner, Mademoiselle, au » contraire. Vous inspirez l'amour & » non la cruauté. » Je compris, par-là, quels étoient ses desirs. « O mon Dieu !

» me dis-je, voilà encore un ſcélérat
» qui en veut à mon honneur, & qui
» m'égorgera après avoir rempli ſes
» criminels deſirs; ſon camarade, qui
» eſt ſous le lit, l'aidera ſi je fais trop
» de réſiſtance. » Le ſort, que j'attendois, me parut ſi affreux que je tombai évanouie d'horreur entre ſes bras. J'ignore ce qu'il fit de moi, & juſqu'où il pouſſa l'outrage. Quand je revins à moi, je me ſentis étendue ſur le lit, entre les bras du malheureux. Sa bouche étoit indignement appuyée ſur la mienne. Je frémis encore d'horreur. Je fis tous mes efforts pour m'échapper de ſes bras, & j'en vins à bout. « Ah! pardonnez, dit-il,
» Mademoiſelle, j'ai été entraîné par
» la circonſtance; je n'avois aucun mau-
» vais deſſein. » — « Malheureux! lui
» répondis-je, tu n'avois aucun mauvais
» deſſein, & tu viens à moi avec un
» piſtolet à la main; & tu caches, ſous
» le lit, un ſcélérat comme toi, pour
» t'aider. » — « Pardonnez, reprit-il,
» Mademoiſelle, je n'ai aucun des
» torts que vous m'imputez. Laiſſez-moi
» allumer ma bougie; je ne venois que
» pour cela. Il y a du feu dans votre
» cheminée. » Il ſouffle, avec le tuyau de fer que j'avois pris pour un piſtolet;

bientôt il allume sa bougie, & je reconnois, dans lui, un jeune Peintre françois qui avoit soupé avec nous, & nous avoit raconté tant d'histoires de voleurs. « Ah! je vous reconnois, lui dis-
» je; ce n'étoit pas sans dessein, que
» vous nous faisiez tant de récits cruels
» pour nous effrayer. » — « Vous effrayer,
» Madame! je vous jure que je n'en
» ai pas eu le moindre dessein. » —
« Vous l'avez cependant rempli bien
» cruellement, votre dessein. » — « Je
» puis vous protester, Madame, que
» j'étois entré chez vous uniquement
» pour me procurer de la lumière,
» parce que je ne pouvois dormir. Vous
» vous êtes levée, je vous ai serrée
» dans mes bras, je vous ai senti im-
» mobile, vous n'avez fait aucune ré-
» sistance, vous m'aviez témoigné de la
» crainte; vous étiez peut-être éva-
» nouie. » — « Oui, sans doute, Mon-
» sieur. » — « Comment, vous évanouir,
» ma belle Dame, devant un homme
» qui ne vous avoit donné aucun sujet
» de le craindre? » — « Comment,
» Monsieur, un homme que je crois
» armé d'un pistolet? » — « Vous voyez
» bien chère Dame, que ce n'est qu'un
» de ces tuyaux de fer, avec lesquels
» on

» on souffle ici le feu. » — « Et votre
» camarade, Monsieur, qui étoit caché
» sous le lit? Oui, oui, paroissez mal-
» heureux, si vous n'êtes pas un ca-
» davre. » — « Ah! Madame, je vois
» l'erreur; ah! que je suis malheureux!
» Tenez, regardez vous-même sous le
» lit, voyez que ce n'est qu'un manne-
» quin. Je suis Peintre, Madame; j'ha-
» bille cette figure, pour me servir de
» modèle, quand je peins des habille-
» mens; & je la niche sous mon lit,
» faute d'autre place. » — « Et pourquoi
» sous le mien, Monsieur? » — « Ma-
» dame, c'est ici ma chambre; je croyois
» que vous le saviez; je vous l'ai cédée,
» & je me suis retranché dans le petit
» cabinet voisin; là je ne pouvois dor-
» mir trop près d'une si belle Dame. Je
» vous ai dit pourquoi je suis entré;
» mais je vois que je suis un grand mal-
» heureux. J'ai abusé d'un moment
» d'évanouissement, où j'aurois dû vous
» secourir. J'ai violé les droits sacrés
» de l'hospitalité. Hélas! je me flattois
» que votre immobilité pouvoit avoir
» une autre cause...... » Le traître nous
avoit raconté une histoire, où une mal-
heureuse avoit feint d'être évanouie,
pour se dispenser de la résistance: il me

croyoit dans le même cas. J'étois vile & déshonorée à ses yeux. « Ah! Monsieur, lui dis-je en pleurant, je suis » bien malheureuse. » — « Ah! Madame, répondit-il, je suis un grand » misérable. L'occasion & l'obscurité ne » sont pas des excuses suffisantes. Votre » déplorable étoile a tout fait. Prenez » courage, ma belle Dame, ne vous » affligez pas, vous n'avez rien à vous » reprocher. C'est à moi seul à gémir. » Je suis un monstre. J'ai agi comme » un scélérat. Je ne me le pardonnerai » jamais. »

A ces mots, il se retira dans son cabinet. Je restai seule. Je rentrai dans mon lit, où je versai des larmes amères. « O mon Dieu! disois-je, tu m'abandonnes; une destinée horrible est mon » partage. Je suis vouée à la perdition. » Hommes cruels, ne serai-je jamais à » l'abri de vos persécutions? Ne serai-je jamais éloignée de ce sexe orgueilleux & puissant, dont le nôtre fut » toujours la victime. Ah! mon cher » petit Prince Panfili, es-tu aussi méchant que tous ces hommes-là? » Mais ce qui me désespéroit dans cette circonstance, c'est que je ne pouvois gueres imputer mon malheur qu'à moi-même;

c'étoit ma frayeur enfantine; c'étoit ma ſtupidité qui m'avoit enchaînée dans les bras de ce jeune préſomptueux, qui s'imaginoit encore que je feignois d'être évanouie, pour m'abandonner à ſes deſirs.

Je ne pus fermer l'œil, du reſte de la nuit. Je me levai de grand matin, quoique briſée & ne pouvant me ſoutenir. Je racontai ma déplorable hiſtoire à Madame Good-Man. Elle me plaignit beaucoup. « C'eſt la faute de mon mari, » dit-elle. Il ſe croyoit sûr de ce jeune-» homme. Vous ne voudrez plus sûre-» ment coucher dans cette maudite » chambre. Hé bien! je vous céderai la » mienne, vous ne craindrez pas le voi-» ſinage de mon mari. J'irai coucher, » moi, chez le jeune audacieux, & nous » verrons s'il ſera encore auſſi éveillé, » qu'il ſe plaignoit de l'être auprès de » vous. »

Je fus obligée de me coucher de bonne heure dans ce lit vénérable. Je n'en pouvois plus. Je reſtai pluſieurs jours dans ce déplorable état, ſouhaitant la mort, ne tenant au monde que par mes enfans.

Quand je fus en état de me lever & de

ſortir, le tumulte étoit appaiſé; mais il y avoit eu bien du ſang répandu; & un grand nombre de victimes, qui n'étoient peut-être pas plus coupables que moi, dont la pauvreté faiſoit le plus grand crime, avoit péri par le dernier ſupplice; ſur-tout de jeunes filles, que leur âge tendre & leur ſexe devoient mettre à l'abri d'une ſi grande cruauté. Une foule de citoyens étoit ruinée, à commencer par mon bienfaiteur, le bon Good-Man. Je rencontrai l'auteur de tous ces troubles déſaſtreux; il ſe promenoit tranquillement dans les rues de Londres; il n'avoit été ni exécuté comme un furieux, ni enfermé comme un imbécille; on s'étoit contenté de l'excommunier. C'étoit un Lord, & le ſang innocent des gens obſcurs avoit coulé; & les Anglois ſe vantent que, chez eux, la loi n'épargne ni le rang, ni la richeſſe.

Je me hâtai de rentrer, l'ame attriſtée par la vue de ce Lord ſi funeſte. Je trouvai, chez moi, à table, un autre homme, moins coupable, mais dont la vue n'étoit pas réjouiſſante pour moi. C'étoit le jeune-homme qui avoit abuſé de ma terreur panique, pour me

couvrir d'une nouvelle honte. Il n'avoit pas osé se montrer devant moi, depuis son attentat.

Cependant je voyois que j'étois un fardeau terrible pour mes bienfaiteurs, qui se trouvoient, eux-mêmes, dans le plus grand embarras. Ils ne subsistoient guères que des générosités de leurs amis, & même de la charité publique. Il falloit que je cherchasse des ressources; hélas! je n'avois appris aucun état qui pût fournir à ma subsistance. Les langues me parurent un moyen dont je pourrois tirer parti. Je possédois l'Italienne, qui m'étoit naturelle; la Françoise que j'avois parlée assez long-temps, & je commençois à entendre & même à parler l'Angloise. Je pensois que je pourrois servir d'interprête, ou de maîtresse de langue, sur-tout dans les *Boarding-School* (ou Pensions de jeunes Demoiselles.) Madame Good-Man goûta cette idée, & ne tarda pas à me trouver de l'occupation, dans une de ces maisons d'éducation, où je fus chargée d'enseigner à différentes Demoiselles l'Italien & le François. Je ne laissai pas de gagner; mais bientôt je me fis des jaloux & des ennemis.

Ici je vis combien l'appât du gain est,

dans les petites ames, une paſſion plus forte que toutes les autres. Juſqu'ici, j'avois vu tous les hommes me conſidérer avec le regard, je dirois preſque du deſir, & le ſourire de la complaiſance. Cet attrait ceſſa, dès que je fus en concurrence, pour le gain, avec les maîtres de langue. Tous mes prétendus charmes s'évanouirent ; ils ne me regardèrent plus qu'avec l'œil envenimé de la haîne & de l'envie, quand ils crurent voir que je diminuois leur gain par mes ſuccès. Ils épluchèrent ma conduite. Ils apprirent, je ne ſais comment, une partie de mon hiſtoire. « C'eſt une fille publique, diſoient-ils ; elle a une légion d'enfans. » Echappée d'un lieu de débauche, où » elle a aſſouvi les deſirs des plus grands » libertins, elle eſt tombée entre les » mains de la Juſtice. On a eu bien de » la peine à l'arracher au ſupplice. Elle » a fait des ſiennes depuis ce temps-là ; » elle eſt encore groſſe. Un pareil objet » eſt trop ſcandaleux pour être reçu » dans une maiſon d'éducation, où l'on » inſtruit de jeunes Demoiſelles. On » ne peut mettre abſolument un pareil » objet ſous leurs yeux. Ces Dames ſentiront combien elles ont tort à notre » égard, & reviendront à nous. » Ces

discours, quoique dictés par la jalousie, firent impression. On m'examina scrupuleusement. On crut voir que ma taille commençoit à se déformer ; & en effet, je sentois naître, dans mon sein, le fruit cuisant de mes derniers accidens, aussi douloureux qu'involontaires.

En conséquence, je perdis à-peu-près toutes mes pratiques. Je n'eus pas lieu d'en être surprise ; mais j'en fus très-fâchée, parce qu'avec ces ressources j'avois suffi, non-seulement à ma subsistance & à celle de mes enfans ; mais j'avois eu, de plus, le bonheur d'être utile à mes bienfaiteurs M. & Madame Good-Man. Dénuée de ce moyen de vivre, je ne savois plus quel parti prendre. Enfin, un jour que j'étois abîmée dans le plus grand abattement, on vint me demander de la part de Mistris Simson, la maîtresse de la plus fameuse *Boarding-School*, ou pension de Londres. « Bon, » me dis-je, voilà une pratique, qui » me dédommagera de toutes les autres, » si je puis l'obtenir. » J'y courus sur-le-champ. La Dame, dont la figure étoit très-prévenante & en même temps très-imposante, me fit le plus grand accueil. « Mademoiselle, me dit-elle, j'ai beau» coup entendu parler de vous ; & tout

» ce qu'on m'a dit de raisonnable &
» de vraisemblable sur votre compte,
» vous a fait honneur. Le reste ne mé-
» rite pas d'attention. Vous n'êtes pas
» une personne commune pour les sen-
» timens & les procédés. J'ai desiré de
» vous connoître, comptant que je pour-
» rois tirer parti de vos talens, & vous
» être utile réciproquement, pour votre
» fortune & votre avancement. Nous
» allons faire connoissance à table. Vous
» allez avoir la complaisance de dîner
» avec moi, & quelques amies. Après
» le dessert, nous nous rapprocherons
» toutes les deux, & nous causerons
» intimement. »

Cette Dame me gagna par son air de douceur & de franchise. Nous dînâmes en partie quarrée. Le repas fut délicieux & fort gai. Après le dessert, nous nous retirâmes, la Dame & moi, sur un balcon, & elle me demanda si je voudrois bien lui raconter une partie de mon histoire. « Madame, lui dis-je,
» c'est un récit que je vous dois, & dont
» je m'acquitterai très-volontiers; mais
» je vous le dois rigoureusement vrai,
» & je crains que la vérité ne me soit
» quelquefois défavorable dans votre
» esprit. Quoiqu'il en soit, je ne trahirai

» point, par des mensonges, la fran-
» chise que vous montrez à mon égard.
» Je vous exposerai la pure vérité, quel-
» qu'en soient les conséquences, & vous
» connoîtrez, par mon récit, celle que
» vous voulez bien obliger. »

La Dame Simson m'embrassa. « Ce
» début, me dit-elle, vous élève à mes
» yeux. Poursuivez. Je vois que vous
» gagnerez à chaque mot que vous pro-
» noncerez. » Je racontai mes aventures,
à cette personne si favorablement pré-
venue en ma faveur. Je les exposai avec
la plus scrupuleuse sincérité. Ce récit nous
conduisit jusqu'à la nuit. Il parut affec-
ter merveilleusement ma chère auditrice.
Quand j'eus fini, elle m'embrassa de
de tout son cœur. « Ah! ma chère amie,
» me dit-elle, que vous m'avez inté-
» ressée! Avec quel transport je vous
» ai entendue! Vous êtes au-dessus de
» l'idée que je m'étois formée de vous.
» Ce qui me charme sur-tout dans vous,
» c'est cette simplicité touchante, que
» vous vous reprochez, & qui est le
» cachet d'une belle ame. N'y renoncez
» pas, je vous prie; vous vous priveriez
» de votre plus beau lustre. » Elle m'em-
brassa encore, & resta quelque temps à
me regarder en silence. « Bon, me di-

» sois-je, elle est vivement intéressée
» en ma faveur, elle va faire quelque
» chose pour moi. » — « A vous dire
» le vrai, reprit la Dame, je ne puis
» vous occuper chez moi, vu l'état où
» vous êtes. Je ne puis mettre, sous les
» yeux de mes jeunes Demoiselles; une
» personne qui porte si visiblement
» des marques de fécondité. » Elle s'arrêta encore. — « Vraîment, me dis-je
» en moi-même, il ne falloit pas tant
» de simagrées, pour me faire un mauvais compliment. » — « Mais, continua-t-elle, je puis faire quelque chose
» de mieux pour vous. Je veux vous
» introduire dans une société unique
» sur la terre, & dont vous n'avez pas
» d'idée. Il n'y avoit que dans un pays
» républicain, comme l'Angleterre,
» qu'on pouvoit concevoir & former
» une si singulière compagnie. Ne parlez
» de rien à personne. Je vous avoue que
» je vais vous étudier. Quand je vous
» connoîtrai mieux, je vous proposerai
» à la Société; & je pense que le résultat
» sera tel que je le desire. »

Cette société, dont elle me parloit, me rappela celle des voleurs, établie à Naples, à laquelle on avoit agrégé mon beau-frère & mon père, & dans laquelle

on m'avoit introduite, moi-même, pour me faire périr. Le secret qu'on me demandoit m'étoit suspect. « Cependant,
» me disois-je, il n'est pas probable
» qu'une Dame qui est à la tête d'une
» pension de jeunes Demoiselles, &
» qu'on doit connoître pour très-honnête
» femme, soit inscrite dans une troupe
» de voleurs. » Elle me vit pensive & gardant le silence. « Qu'avez-vous, me
» dit-elle, ma chère amie? Peut-être
» votre situation vous donne-t-elle des
» inquiétudes. Selon la manière dont
» vous me l'avez peinte, elle doit être
» gênée. Tenez, voilà pour les besoins
» pressans du moment. S'il vous faut
» quelque chose de plus, dites le moi,
» avec ce ton naturel qui vous va si bien. »
A ces mots, elle me présenta deux guinées. Je paroissois hésiter à les recevoir. Je ne les acceptai du moins qu'à titre d'emprunt. « Madame, dis-je à
» Mistris Simson, en lui faisant mes
» remercîmens, mettez-moi à même
» de gagner de quoi vous les rendre
» le plutôt possible. » — « Ne soyez
» pas inquiète, mon enfant, répondit-
» elle, je vous procurerai d'autres res-
» sources par la suite. Ayez de la con-
» fiance en moi, comme dans une bonne

» mère ; avouez-moi vos petits besoins.
» Je ne vous avance si peu de chose
» aujourd'hui, que pour vous forcer
» de venir me témoigner cette confiance
» que j'exige, en me demandant, chaque
» jour, ce qui vous sera nécessaire.
» Adieu, ma bonne amie. Embrassez
» bien, pour moi, le bon M. Good-Man
» & son excellente femme. Je leur
» obtiendrai sûrement des secours de la
» société; à propos, présentez leur tou-
» jours ce petit à-compte. » Elle m'em-
brassa, me remit deux guinées pour mes bienfaiteurs, & me congédia, en me disant à demain. Je me retirai fort joyeuse. « Ce n'est pas là, me disois-je,
» la marche des voleurs. Ils m'auroient
» donné d'avantage pour m'éblouir. Ils
» n'auroient pas pensé à rien faire pour
» mes bienfaiteurs, parce qu'un couple
» âgé ne pouvant leur être utile, ils
» n'auroient pas cherché à en faire l'ac-
» quisition. » Je vins remettre à ces bonnes gens leurs deux guinées, en leur communiquant mes réflexions. Ils convinrent, que Mistris Simson étoit la plus honnête femme du monde; que j'avois été déjà, & que j'allois être encore plus leur ange tutelaire, & que je leur rendrois cent fois plus que je n'avois

reçu d'eux. « Quel dommage, difoit la
» mère Good-Man, qu'une vertu fi
» pure foit mêlée avec des fuperftitions !
» Ah ! que ne puis-je vous rendre tout-
» à-fait anglicane ! » J'ai déjà dit que la
bonne mère avoit le goût des conver-
fions. C'étoit ma religion, s'il vous plaît,
qu'elle traitoit de fuperftition. « Ma
» chère amie, dit fon mari, laiffe-là ce
» chapitre. Oui, laiffe chacun dans fa
» foi. Ninette eft dans la meilleure re-
» ligion, puifqu'elle poſsède la vertu la
» plus parfaite. »

Je retournai le lendemain chez ma
nouvelle bienfaitrice, qui me reçut comme
la veille. Je dînai encore avec elle. Après
le repas : « Je vais ce foir en fociété,
» me dit-elle ; je parlerai de vous. Vous
» devez chercher, dans votre jolie tête,
» ce que c'eft que cette fociété. C'eft
» un *Club* fémelle. Vous avez dû en-
» tendre parler de ces fortes de coteries.
» Il n'y en a guères qu'en Angleterre.
» C'eft du moins dans notre île qu'elles
» font nées. La nôtre eft particulière.
» Elle eft toute compofée de femmes.
» Comme nous y voulons affocier des
» étrangères, nous trouverons en vous
» une *Confœur*, paffez moi ce mot,
» qui réunit la nation Françoife à l'Ita-

» lienne. Vous ne verrez pas de petites
» maîtresses comme à Paris. Vous admi-
» rerez ; oui, vous admirerez des An-
» gloises, des Républicaines, des Pa-
» triotes, des femmes mâles pour l'ame.
» Vous nous aimerez. Venez dîner avec
» moi tous les jours ; je vous rendrai
» compte de tout ce qu'il faudra que
» vous sachiez. »

Elle m'offrit encore de l'argent ; je le refusai sous prétexte que je n'en avois pas besoin. J'y retournai le lendemain. Elle avoit parlé de moi. Elle me fit encore plus d'amitiés que les jours précédens. « On a reçu, dit-elle, avec
» transport, ma proposition sur votre
» compte. On vous connoît en bien,
» tout-à-fait en bien. On sait que vous
» avez manqué d'être pendue, à la vérité,
» injustement ; on s'en intéresse davan-
» tage à vous. On sait que vous avez
» quatre enfans, que vous êtes grosse
» du cinquième ; on sourit. « La pauvre
» enfant ! comme elle a été trompée par
» les hommes ! Quelle touchante sim-
» plicité ! » Je vois qu'on vous recevra.
» On demande quinze jours pour vous
» étudier. On m'a remis cinquante
» guinées pour vous, autant pour l'hon-
» nête Good-Man & sa femme, qu'on

» plaint & qu'on estime beaucoup. Al-
» lons, pas de façons, acceptez. » J'ac-
ceptai. « Revenez tous les jours dîner,
» ajouta-t-elle. »

Je comblai de joie mes bienfaiteurs, par le présent des cinquante guinées. Je me mis très-à mon aise moi-même avec pareille somme. Je me procurai tout ce dont j'avois besoin, tant pour moi, que pour mes enfans. Le petit Peintre françois, qui m'avoit outragée à tâtons, dénué de tout, pour réparer sa faute, voulut m'offrir sa main; elle étoit vuide, & je n'en avois pas besoin.

J'allois dîner tous les jours chez ma chère Simson; elle étoit d'un enjouement singulier; elle me rendit ma gaîté, & fut enchantée de son ouvrage. Elle m'apprenoit, chaque jour, les progrès qu'elle faisoit en ma faveur dans le *Club*. On me goûtoit tous les jours de plus en plus, selon elle; &, quand je lui demandois comment on pouvoit me goûter, puisqu'on ne me voyoit pas; pour toute réponse, elle sourioit. Enfin, elle m'avoua un jour que tout ce que j'avois dit confidemment avec elle, avoit été entendu régulièrement par deux députées de l'ordre; qu'on avoit été enchanté, sur leur rapport, de la manière

intéressante dont j'avois ouvert & développé mon ame ; que chaque membre du *Club* m'aimoit & m'estimoit autant qu'elle. A ces mots, elle appela les deux mères-écoute. « Paroissez, dit-elle, & » venez embrasser notre enfant. » Je vis alors sortir, d'une niche secrette, deux très-belles Dames, qui m'embrassèrent de tout leur cœur. Je le leur rendis de tout le mien. C'étoient celles qui avoient dîné avec nous en partie quarrée. Elles me demandèrent pardon de m'avoir écouté en secret, & d'avoir rendu compte de tous mes propos. Je les remerciai de ces soins obligeans, dont il résultoit tant d'avantages pour moi. « Nous allons, » dirent elles, rendre compte aujourd'hui » pour la dernière fois. Le jour de » votre introduction sera fixé sur-le-» champ, & nous vous en ferons part » demain à dîner. »

Je ne manquai pas de m'y trouver exactement le lendemain ; notre repas fut encore très-gai. Après le repas, les Dames me dirent, en m'embrassant : « Mardi prochain vous serez » des nôtres, ma chère amie ; nous » irons vous prendre chez vous, à dix » heures du soir. Tenez-vous prête. » On joignit, à cette promesse, une grande

tassette pleine de très-jolis ajustemens de femme. « C'est un présent, me dit-» on, que la Société vous prie d'accep-» ter. » On me le fit emporter dans la voiture qui me reconduisit chez moi.

Le Mardi, je fus prête dès cinq heures du soir. Je mangeai un morceau en poste, & j'attendis, avec des palpitations singulières, dix heures du soir. « Pour-» quoi la nuit, me disois je ? Pourquoi » ce mystère ? » Et je me rappelois toujours l'assemblée des voleurs de Naples; mais je condamnois mes craintes, dès que je les sentois naître. Me méfier de si honnêtes personnes ! Ah ! c'étoit un sacrilège.

Enfin dix heures sonnèrent, & la voiture se fit entendre. On frappe, je vole à la porte, on m'ouvre la portière, & je m'élance dans la voiture. J'y trouve mes trois conductrices qui me disent : « Courage, ma chère amie, » & elles m'enlèvent avec elles.

La voiture vole; j'étois si troublée que je n'examinois pas de quel côté elle alloit. Nous voilà dans la campagne. Nous arrivons enfin, après environ deux milles de chemin, à la porte d'un très-joli château. Nous descendons de voiture. Un grand Suisse gigantesque, armé d'un

grand ſabre & d'une hallebarde, les ſourcils renfrognés, les mouſtaches longues & noires, nous ouvre en ſilence. Il m'obſerve d'un regard vraîment effrayant; mes compagnes m'examinent & ſourient. Nous entrons dans une grande pièce qui repréſente une caverne. Nous nous enfonçons ſous une voûte énorme. Point de lumière; des bruits affreux, comme le ſifflement des vents, les éclats du tonnerre. De temps en temps des éclairs qui font entrevoir la profondeur des cavernes, avec des figures de monſtres. Mes compagnes me conduiſoient par la main; mais tout-à-coup, elles me laiſſent dans ce labyrinthe caverneux. Je me trouve ſeule, ſans ſavoir où je ſuis, au milieu de l'obſcurité, & de tant d'objets effrayans.

L'effroi tenta mon cœur; mais je penſai à mon père, qui avoit eſſuyé tant d'aventures. « Allons, me dis-je, je ſuis » fille de Grégoire Merveil. » D'ailleurs, je ſentois bien que des voleurs n'auroient pas fait tant de dépenſes, pour former un ſpectacle impoſant. Ils auroient eu tout ſimplement une caverne naturelle pour s'aſſembler; mais ici, l'art étoit palpable: « Il y a là de l'o» péra, me diſois-je. On veut ainſi

» éprouver les Néophites ; ne manquons
» pas de courage. »

Bientôt j'apperçus de la lumière dans un fond. J'avançai vers cet astre souterrein ; j'arrivai à un endroit où il y avoit deux portes ouvertes vis-à-vis l'une de l'autre. D'un côté, une très-belle femme, représentant Vénus escortée des trois Graces, me montra une salle superbement ornée, & illuminée, pleine de la plus brillante assemblée, composée d'une jeunesse éblouissante des deux sexes, qui se livroient aux danses, aux festins & autres amusemens du bel âge. La Déesse m'invita, de la manière la plus tendre, à venir partager ces heureux passe-temps ; de l'autre, Minerve, le casque en tête, la lance à la main, me montra un sentier fort roide, plein de ronces & d'épines, par lequel on montoit, sans doute, au temple de la gloire. « C'est à toi de choisir, me dit-
» elle, ou l'une ou l'autre route ; suis
» la Déesse des plaisirs, ou celle de la
» sagesse. Mon choix n'est pas douteux,
» m'écriai-je ; ô sagesse ! permets que je
» t'embrasse, & que je marche sur tes
» pas. » La Déesse m'embrassa, & me fit monter par un sentier tortueux & très-pénible en effet. Nous arrivâmes dans

une grande pièce obſcure, Minerve frappa à une porte. Trois guerrières en ſortirent, le caſque en tête comme elle, & la lance à la main. Je reconnus les trois conductrices qui m'avoient amenée dans ce palais. « O toi, me dit Miſtris » Simſon, qui as ſu choiſir entre la » vertu & la volupté, qu'exiges-tu de » nous ? » — « D'être admiſe, répon» dis-je, dans la Société des Amazones » Angloiſes. » — « Fort bien, me di» rent-elles en m'embraſſant. Découvre » ta poitrine. » J'obéis, elles m'appuyèrent, toutes les trois, leurs lances ſur le cœur. « Bande-toi les yeux, me » dirent-elles, en me préſentant un » bandeau. » Je me bandai les yeux en conſcience, &, dans cet état, avec trois lances ſur la poitrine, je fus conduite, par la main, dans la ſalle des Amazones.

On m'enleva le bandeau, & je me vis au milieu d'une ſalle d'armes, entourée d'une cinquantaine d'Amazones, toutes la lance à la main, le caſque en tête, aſſiſes ſur des eſpèces de trônes, & préſidée par une Pallas, miſe d'une manière plus brillante que les autres, & ſiégeant ſur un trône plus élevé. Ce trône étoit porté ſur une figure d'homme enchaîné,

qui lui ſervoit de pied-d'eſtal & de cariatide. Les autres avoient pareillement des hommes pour ſupport. La ſalle étoit décorée de tableaux, qui, tous, repréſentoient le triomphe des femmes ſur les hommes. On voyoit Hercule filant aux pieds d'Omphale, armée de ſa maſſue; Samſon, à qui Dalila coupoit les cheveux; Tomyris trempant, dans un vaſe plein de ſang, la tête de Cyrus. Par-tout c'étoit le ſexe gracieux qui enchaînoit le plus fort. On voyoit une Amazone traînée ſur un char brillant par des hommes. Un grand nombre de ſtatues repréſentoient les héroïnes les plus célèbres de l'Hiſtoire Ancienne & Moderne. Je fus éblouie de ce coup-d'œil. « Viens » à nous, jeune héroïne, dit la Générale, viens rentrer dans les droits qui » conviennent à toutes les perſonnes, » que le ciel a douées d'une ame. Viens » te ſouſtraire à l'empire d'un ſexe ſu- » perbe, qui prétend nous enchaîner. » Toutes les Amazones me ſourioient & me tendoient les bras. « Meſdames, leur » dis-je, j'admire avec tranſport la noble » aſſemblée où je ſuis introduite. Je » m'applaudis d'avoir été jugée digne de » m'y voir admiſe. Sans doute vous avez » cru découvrir dans moi, des qualités

» analogues aux vôtres. Je tâcherai de » marcher sur vos pas, de m'élever, » autant qu'il me sera possible, à votre » niveau, & de ne pas vous faire rou- » gir du choix dont vous m'avez hono- » rée. » A ces mots, la Pallas m'embrassa, & toutes suivirent son exemple.

« Ma chère Sœur, me dit la Géné- » rale, vous devez être curieuse de » connoître la Société dans laquelle vous » êtes admise aujourd'hui. Nous allons » vous la peindre. C'est une Françoise » qui a donné aux Angloises, l'idée » du *Club* glorieux que nous avons » formé. Votre fameuse Ninon de l'En- » clos avoit dit souvent : « quand j'ai » examiné le monde, j'ai vu que les » hommes avoient fait les loix pour » eux, & s'étoient emparé de tous les » avantages. Je me suis fait homme. » » Vous voyez ici l'image de cette fa- » meuse héroïne. Nous suivons son » exemple ; nous nous faisons hommes. » Nous le sommes ici ; &, dans le reste » de la vie, hors de ces murs, on voit » encore, dans toutes nos actions, » l'empreinte de l'énergie que nous » devons à nos principes, & à notre » héroïque Société. Les femmes sont » l'ouvrage le plus parfait de la créa-

» tion ; nous osons le croire, & nous
» tâchons de justifier cette croyance,
» par une conduite supérieure à celle des
» hommes. Les femmes ont reçu, des
» cieux, l'empire des graces. D'un sou-
» rire elles font tomber à leurs pieds ces
» hommes féroces, si fiers de leur force.
» Elles dominent, en se jouant, sur
» l'Univers, qui ne s'en doute presque
» pas ; leur sceptre est un éventail, &
» elles font plus avec un coup-d'œil,
» que les hommes avec les plus puissans
» efforts, & les secours de leurs armes
» infernales. Si elles sont si puissantes
» seulement avec leurs charmes, que
» sera-ce quand elles y joindront la
» force, qu'elles peuvent acquérir jus-
» qu'à un certain point, par un régime
» austère, & par l'habitude de la fatigue :
» &, dans un sens, ne sommes-nous
» pas plus fortes que les hommes ? N'est-
» ce pas nous que la nature charge des
» plus lourds fardeaux ? Qu'ils aillent donc
» porter, pendant neuf mois, des enfans,
» dans leur sein ; qu'ils les mettent au
» monde, avec autant de douleur que
» nous ; qu'ils s'exposent de gaîté de
» cœur, après ces cruelles épreuves, à
» en souffrir continuellement de pa-
» reilles ; qu'ils triomphent, comme

» nous, avec courage, de la foule des
» maladies que le ciel rigoureux entasse
» sur nos têtes; qu'ils soient, comme
» nous, chargés d'entraves, & qu'avec
» tant d'obstacles, ils fassent encore
» d'aussi grandes choses que nous fai-
» sons quelquefois. Nous avons eu des
» Reines qui ont égalé les plus grands
» Rois; des guerrières, qui ont fait
» voir la plus grande intrépidité dans
» les combats; des héroïnes qui ont
» bravé & supporté les tortures les plus
» affreuses; & eux, tout ce qu'ils font
» de grand, c'est nous qui le leur fai-
» sons faire; nous les élevons, nous
» les adoucissons, nous les polissons;
» ils étoient des monstres, nous en
» faisons des hommes. Pour notre ré-
» compense, ils nous avilissent, ils
» nous écrasent. Ils commettent presque
» tous les crimes sur la terre; & une
» grande partie des actions vertueuses
» nous appartient. La vertu, la sa-
» gesse sont notre partage & notre
» essence; ils s'abandonnent à tous leurs
» desirs; nous résistons en même temps
» aux leurs & aux nôtres. Nous sommes
» plus fortes qu'eux, avec moins d'ap-
» pareil; nous faisons plus qu'eux, avec
» moins d'efforts. S'il sont les roues de
» la

» la machine, nous en ſommes les
» reſſorts. La ſociété noble où nous
» nous trouvons réunies, augmente en-
» core notre énergie & notre force.
» Digne d'être admiſe parmi nous, ma
» chère Sœur, venez participer à tous
» nos avantages. »

Alors la Pallas m'embraſſa de nouveau; toutes les héroïnes applaudirent à ſon diſcours, & m'embraſsèrent pareillement. Soudain, l'on me dépouilla de mes habits de femme, & l'on me revêtit moi-même en Amazone, avec des cérémonies impoſantes; on me mit la lance à la main, le caſque en tête; on me donna l'accolade; on me fit jurer, ſur l'Evangile, de ſuivre les loix de l'ordre, & de ne pas trahir ſes ſecrets; on m'éleva ſur un pavois, & l'on fit, à-peu-près, les mêmes cérémonies, qui s'exécutoient, jadis, à la réception des Preux Chevaliers. Toutes les Chevalières embraſsèrent encore leur nouvelle compagne, & me voilà tout-à-fait Amazone.

Je fis mes remercîmens avec une certaine éloquence, qui parut un peu héroïque, & il me ſembla que toutes me témoignèrent une ſatisfaction particulière. Je me ſentois, moi-même, élevée,

ennoblie, & ma joie portoit un caractère de grandeur que je n'avois jamais senti. Je devenois homme.

J'examinai, avec un grand plaisir, la salle d'assemblée. J'y vis les portraits des femmes les plus courageuses, qui ont brillé dans l'Histoire, tant Ancienne que Moderne, depuis Sémiramis jusqu'aux Reines Elisabeth & Lady Gray. La Pucelle d'Orléans, qui chassa les Anglois & fit sacrer son Roi, brilloit auprès d'Agnès Sorel, qui le soutint sur le trône par ses conseils héroïques. Les Spartiates & les Romaines se faisoient remarquer parmi toutes les autres républicaines. Les Dames de la Société, quoiqu'Angloises, n'avoient pas, comme on voit, exclus nos Dames Françoises, dignes de figurer dans ce beau lieu. Tout y portoit l'empreinte de la force & de l'héroïsme; tout y élevoit l'ame, & ce spectacle m'inspira un enthousiasme, qui se fit sentir éloquemment dans mes remercîmens. Mes nouvelles Sœurs parurent aussi enchantées de moi, que je l'étois d'elles. Mistris Simson étoit glorieuse de m'avoir amenée, aussi bien que mes deux autres conductrices. J'aurois desiré de voir mon père & mon

frère dans cette auguste assemblée. J'aurois souhaité d'y voir aussi mon cher petit Prince-Pansili.

« Allons nous restaurer, nous dit » la Générale, ou, si l'on veut, la » Vénérable. » Nous nous levâmes toutes pour passer dans une autre salle. « Vous allez voir, me dit Mistris » Simson, comment nous traitons ici » les hommes. Nous les admettons, » comme des poupées, pour notre amu» sement; mais ils n'entrent pas dans » nos conseils. Nous sommes ici toutes » libres; c'est-à-dire, Demoiselles ou » Veuves, & par conséquent affranchies » du joug de l'hymen. Nous sommes » parfaitement nos maîtresses, & nous » écoutons, en souriant, les propos des » freluquets, dont nous daignons agréer » les hommages. »

Nous entrâmes dans une salle à manger, très-brillante, décorée avec noblesse. Une foule de jolis hommes accourut au-devant de nous. Chacune eut un galant qui lui présenta le bras, & lui baisa la main. Plusieurs se présentèrent pour être mes Chevaliers. J'en agréai un, qui me parut plus modeste que les autres. Nous nous mîmes gravement à table. Les hommes,

pimpans, fleuris, restèrent debout derrière nous, à voltiger & à nous servir; chacune donnoit, par-dessus l'épaule, à son protégé, ce qu'elle vouloit bien sacrifier pour lui; ils baisoient respectueusement la main, chaque fois qu'on leur faisoit passer une assiette. Papillons légers, ils étoient mobiles derrière nos fauteuils; ils nous faisoient sourire par leurs propos, leurs adorations & leur servitude. Deux entr'autres s'étoient fixés derrière mon siége. Je n'ai jamais eu de serviteurs plus alertes. En les comparant avec nous, c'étoient bien eux qui paroissoient des femmes.

Le repas fut très-agréable, sans que la chère fût exquise ni recherchée. Après avoir satisfait au besoin de réparer nos forces, nous passâmes dans la salle du bal, la première que j'avois vue en entrant, & dont la porte étoit ouverte sur mon passage. J'avois eu la force de préférer l'entrée de vis-à-vis, que m'indiquoit la sagesse. Rien de si beau que cette salle de bal. Rien de si gai que les divertissemens qui nous y amusèrent. La jeunesse des deux sexes étoit choisie. Toutes les Demoiselles qu'on y voyoit n'étoient pas initiées dans nos mystères; mais on leur

reconnoissoit des dispositions nobles, élevées, qui devoient, par la suite, leur obtenir cet avantage.

Je fis plusieurs conquêtes, & je ne fus celle de personne. Les galans me tinrent des propos frivoles, qui en faisoient à mes yeux de vraies poupées. Oh ! mon sexe prenoit bien ici le pas, sur le sexe altier qui tient le sceptre par-tout ailleurs. Je ne m'étois jamais sentie si grande, en aucun autre endroit. Le jour nous avertit de nous retirer. Nous quittâmes à regret un lieu charmant, où nous avions passé une nuit délicieuse. Plusieurs couples d'amans disparoissoient à chaque moment. Je ne savois où l'on se retiroit, chacun avec sa chacune. Pour moi, je fus reconduite chez moi, par mes trois conductrices, qui me donnèrent rendez-vous pour le vendredi suivant. Je les embrassai avec transport en les quittant, & je me couchai pour m'endormir dans les idées les plus riantes.

Je ne manquai pas de retourner au *Club*, le vendredi suivant, avec mes compagnes : j'y eus de nouveaux plaisirs, & j'y recueillis de nouvelles lumières. On m'y donna des emplois agréables & flatteurs, qui me procurèrent

des ressources honnêtes & suffisantes pour ma subsistance. La fondation étoit très-riche. Un grand nombre des membres de la Société étoit dans l'opulence, les autres dans l'aisance. Il y avoit des millionaires, & toutes contribuoient, à l'envi, selon leurs facultés.

Pendant long-temps je ne remarquai rien qui ne m'édifiât; mais enfin, je crus appercevoir qu'il devoit résulter quelques inconvéniens, du mélange des sexes. J'ai déjà dit que de jolis hommes venoient folâtrer, & faire leur cour dans cet azile; j'ai observé que nos beautés disparoissoient avec leurs galans. Je m'apperçus que plusieurs portoient des signes de fécondité. Toutes cependant étoient célibataires; comment avoient-elles pu s'oublier à ce point? Je fis là-dessus quelques questions à Mistris Simson, qui ne me répondit pas comme je le desirois. Sa morale me parut trop relâchée sur cet article.

Cependant plusieurs galans s'opiniâtroient à me faire la cour; je n'en écoutois aucun. Je les voyois s'acharner l'un contre l'autre, & chercher à s'entre-chasser mutuellement. Peu-à-peu cependant ils se retirèrent l'un après l'autre. Un seul, plus redoutable que les autres,

tint bon, & resta maître du champ de bataille.

Ce n'étoit pas de ma personne qu'il étoit maître ; car il n'avoit rien gagné sur mon cœur, quoiqu'aimable & très-joli garçon. Je veux dire simplement qu'il sut bannir ses rivaux, & qu'il resta seul en possession de me faire sa cour. Il avoit tout le monde pour lui, excepté moi seule. Toutes nos Dames le recommandoient à mes bontés. Il sembloit qu'on auroit eu du plaisir à me voir faire un faux pas avec lui. J'étois un peu scandalisée de voir des dispositions si relâchées de la part de nos matrônes, & je m'obstinois à garder une conduite sage & scrupuleuse, qui étoit une condamnation de la leur.

« Vous ne vous formez point, me » dit un jour Mistris Simson, vous » êtes toujours enfant. Rappelez-vous » donc, ma chère amie, l'esprit de » notre Société. Ne savez-vous pas » l'histoire de Ninon de l'Enclos ? Je » sais que toutes les honnêtes femmes la » condamnent, & cela doit être même » pour le bien de la Société. Elle di- » soit : » J'ai vu que les hommes s'é- » toient donné tous les avantages, je » me suis faite homme. » Elle agissoit

» en conféquence. Elle fe piquoit d'être
» un honnête homme ; mais elle n'exi-
» geoit pas, à la rigueur, qu'on la prît
» pour une honnête femme, parce
» qu'elle fe permettoit une certaine li-
» berté dans fa conduite, qui ne nuit
» point à la réputation d'un fexe, &
» qui peut déshonorer l'autre. Nous
» avons adopté, jufqu'à un certain point,
» fa maxime ; nous fuivons fes principes.
» Je rougis un peu de vous l'avouer ;
» nous rentrons ici dans les droits que
» la nature nous avoit donnés, & que
» les inftitutions fociales nous raviffoient.
» Hors de cette enceinte, nous fommes
» foumifes aux ufages reçus ; mais ici
» nous fommes des hommes, & des
» hommes très-honnêtes. » — « Ma
» chère inftitutrice, lui répondis-je,
» des femmes doivent être d'honnêtes
» femmes. La liberté des hommes ne
» convient point au fexe timide, qui
» doit fes graces à la pudeur & à la mo-
» deftie. Permettez-moi de fuivre ma
» vieille morale, & d'être fage ici,
» comme hors d'ici. Je vous garderai
» le fecret. Je ne me permettrai de
» condamner perfonne ; mais je crois
» que, par une liberté contraire à mes
» principes, je perdrois l'ornement de

» mon sexe, sans acquérir le mérite de
» l'autre. » — « Mais, reprit Mistris,
» votre conduite sera une condamnation
» de la nôtre à toutes; on se méfiera de
» vous. Songez donc bien que, dans le
» monde, nous sommes aussi sages,
» aussi réservées que vous; que c'est
» ici l'azile unique de notre liberté;
» que nous n'avons point de maris, que
» notre conduite puisse offenser. Je vous
» montrerai l'endroit où nous élevons
» nos enfans. Vous n'êtes pas encore
» formée, mon enfant. Vous n'avez pas
» tout vu. »

Mistris Simson ne put me gagner, malgré tous ses sophismes. J'en revins toujours à dire que je voulois être honnête femme. En la quittant, je remarquai son dépit, qu'elle chercha à me cacher, par un air souriant, & par de nombreux embrassemens. Un quart-d'heure après, je la surpris avec mon galant. Elle paroissoit dans ses intérêts. Il avoit un air fort affligé. Elle lui avoit rendu compte, sans doute, des inutiles tentatives qu'elle avoit faites auprès de moi. Ce pauvre Céladon, sans espoir, paroissoit abîmé dans un désespoir amoureux. « Ah! la cruelle, s'écrioit il, elle » me donnera la mort. »

Je cherchai à tirer parti de ce qu'il y avoit de bon dans notre Société, & à ne pas laisser influer, sur moi, ce qu'il y avoit de mauvais. On étoit surpris de mes scrupules, sur-tout, en voyant mon état ; car enfin j'étois visiblement au nombre des femmes enceintes, & l'on savoit, de plus, que j'avois quatre enfans. Une vertu si féconde ne mérite pas de grands ménagemens ; aussi Mistris Simson ne put s'empêcher de laisser échapper quelques propos, sur le contraste de ma conduite passée, avec celle que je voulois afficher à présent. Elle n'y trouvoit ni la convenance, ni l'à-propos. « Je n'ai jamais commis une faute volontaire, de l'espèce que vous imaginez, dis-je à ma noble amie. J'ai » été trompée indignement par les » hommes ; mais ici je vois clair, & je » tâcherai de ne pas donner dans le » piège. »

« Venez voir, me dit Mistris, un » des endroits les plus intéressans de » notre maison. » Je la suivis ; elle me conduisit dans de vastes salles où je vis les plus jolis enfans des deux sexes. « Ah ! » maman, maman, s'écrièrent tous ces » jolis petits marmots, en nous appercevant. » Et ils vinrent nous tendre

les bras, pour nous embrasser. Nous les prîmes à notre cou, presque tous, l'un après l'autre. Nous les embrassâmes avec la plus pure tendresse. « Voilà les en-» fans de l'amour, me dit ma conduc-» trice. Voyez comme ils ont bien les » graces de leur père. » Il est vrai qu'ils avoient presque tous un air céleste. On voyoit que la plus vive joie avoit présidé à leur naissance. Les enfans à la mammelle étoient alaités par leurs tendres mères, qui, dans cette fonction touchante, paroissoient aussi intéressantes que les fruits de leur amour. La propreté la plus exquise contribuoit à la santé de toute cette petite progéniture. Toutes ces jolies bamboches attachées à des seins d'albâtre, ces mères qui les regardoient tendrement, en leur administrant le lait maternel; l'enjouement folâtre, les jeux & les ébats des autres plus grandelets; quelques pères qui jouoient avec leurs enfans, les faisoient sauter, ou leur montroient à courir à cheval sur des roseaux; tous ces petits groupes animés faisoient un ensemble charmant, & il en résultoit le plus intéressant spectacle. Enfin on trouvoit là tous les charmes réunis,

Les biens du premier âge, hors la seule innocence.

Encore l'innocence y étoit-elle, au moins, du côté des enfans. Ma conductrice vit mon raviſſement, que je ne cherchois pas à déguiſer. « Hé bien! que » penſez-vous de ce ſpectacle, me » dit-elle ? » Pour toute réponſe, je me jetai dans ſes bras, en laiſſant tomber une larme d'attendriſſement. « Voilà, me dit-elle, l'azile où vous » ſerez bientôt. Voilà le rôle que vous » jouerez, ſans rougir aux yeux de vos » compagnes. Vous ferez ici vos couches, » comme nous y faiſons les nôtres.

» Ma chère amie, notre honneur eſt » ici en sûreté dans le ſecret, loin des » yeux d'un monde cauſtique & médiſant. » Vous y alaiterez votre enfant, qui » ſera élevé, avec les nôtres, dans ce » petit Elyſée. Amenez-y les quatre » autres. C'eſt le vœux de nos Dames. » Elles vous en font l'invitation par ma » voix. » J'embraſſai encore ma conductrice, & je la remerciai, comme je le devois. « Hâtez-vous d'amener votre » progéniture, me dit-elle. Vous êtes » sûre qu'il ne lui manquera rien pour » ſon éducation, que rien n'annonce » ici la corruption ; & qu'on y élève, » au contraire, nos jeunes nourriſſons » dans la religion la plus pure. » — « Je

» n'en doute pas, répondis-je.» Et nous retournâmes dans l'assemblée des Dames Amazones. On m'y félicita sur l'avantage que j'avois d'être mère; & l'on me plaça au rang de celles qui avoient quatre enfans, en m'invitant à les amener au plutôt avec les autres. Je ne pus m'empêcher d'en faire la promesse, & je la tins dès le lendemain.

Mes enfans furent reçus avec transport, & je me vis installée, auprès d'eux, dans le quartier *de la fécondité.* Je me sus bon gré d'abord de cette démarche; mais bientôt on en prit un prétexte pour me faire sentir que, vivant parmi les mères, je devois vivre à-peu-près comme elles, & ne pas avoir une conduite accusatrice, pour ainsi dire, de celles des autres.

Mon galant, ou plutôt mon persécuteur, ne cessoit de me faire sa cour. Cependant, il respectoit, jusqu'à un certain point, ma grossesse, qui rendoit, sans doute, ses desirs plus modérés. Bientôt le terme arriva. Je fus traitée avec les soins les plus tendres. Une mère n'auroit pu avoir, pour moi, de plus touchantes attentions. Je mis au monde, presque sans douleur, deux jumeaux, couple chéri de l'un & de l'autre sexe. On célébra ma double fé-

condité par des fêtes extrêmement galantes ; & , quand je fus relevée de mes couches , on m'éleva à l'une des premières dignités du *Club*. Je passe sous silence toutes les cérémonies pratiquées en l'honneur , tant des enfans que de la mère. Mon galant se signala dans cette occasion. Quand il auroit été le père de mes deux jumeaux , il n'auroit pu rendre des soins plus empressés aux enfans , ni à la mère. Je ne pus m'empêcher de lui savoir gré de cette conduite ; mais bientôt il recommença ses persécutions. Tout le monde me le recommanda sérieusement. J'étois aussi scandalisée qu'embarrassée de cette conspiration contre ma vertu. « Ah ! laissez-moi, disois-je , » goûter , pendant quelque temps , sans » mélange , le plaisir d'être mère. » On me laissoit tranquile , pendant quelques jours ; mais on recommençoit ensuite sans pitié.

Rien ne m'ébranloit ; il sembloit que l'occupation touchante d'alaiter mes enfans , conforme au vœu de la nature , fortifioit dans mon cœur , la vertu , le goût de l'honnêteté , & la haîne du vice. Je me retirois aussi très-souvent dans la petite Chapelle , qu'on n'avoit pu s'empêcher d'élever au fond de ce vaste

édifice. J'implorois l'Eternel, je le priois de m'accorder son secours contre les tentatives violentes dont on m'accabloit. L'esprit consolateur sembloit descendre dans mon cœur.

Quand on vit bien décidément qu'on ne pouvoit rien gagner sur moi, on cessa de me persécuter, & l'on tint alors une conduite plus dangereuse, parce qu'elle étoit plus insinuante & moins révoltante. Mon galant même trouva le moyen d'être vu presque de bon œil, d'abord parce qu'il prit le parti de s'absenter; ensuite, parce qu'il me donna une amie. Il m'avoit parlé souvent d'une sœur jumelle, qui lui ressembloit, disoit-il, beaucoup, ce dont tout le monde convenoit. Il m'avoit priée de l'accepter pour amie. Cette ressemblance, avec un homme pour lequel je ne sentois rien, ne m'inspiroit pas de grands desirs pour sa sœur. Il avoit beau dire que c'étoit une autre lui-même. J'avois assez du premier *lui-même*, sans en desirer un second. Enfin il résolut de s'absenter, pour se guérir, disoit-il, d'un malheureux amour. Alors il me pria encore d'agréer la compagnie de sa sœur, du second lui-même. « Soit, me dis-je, je n'en aurai qu'un » du moins; » & je consentis à voir la

sœur. Elle parut dans un de ces bals; où nous admettions de jeunes filles, qui n'étoient pas du *Club*. Mon Céladon n'y parut point; il ne pouvoit plus souffrir tout ce qui sentoit la joie. D'ailleurs, il faisoit les apprêts de son départ. Miss Otherly me fut annoncée dès en entrant. « Voilà, me dit-on, la sœur de votre » amant. » Elle me cherchoit de son côté. On me l'amena, & elle se précipita dans mes bras. Je la trouvai, en effet, ressemblante à son frère; plus grande que lui; mais pas si bien. Il avoit quelque chose de fin & de délicat pour un homme. Elle avoit, en quelque façon, l'air plus mâle que lui. A tout prendre cependant, elle avoit assez bonne mine, & sa physionomie me plut assez. « Ma- » dame, dit-elle, mon frère prend la » liberté de me présenter à vous..... » — « Vous êtes toute présentée, lui » dis-je, & cela suffit. » — « Mais, » reprit-elle, il doit vous demander » votre amitié pour moi. » — « Chère » Miss, lui répondis-je, vous l'obtien- » drez aisément sans la demander. » — « S'il suffit pour la mériter, ajouta-t-elle, » d'en ressentir beaucoup pour vous, on » ne peut la mériter davantage. Je sens » que j'ai le cœur & les yeux de mon

» frère ; puissé-je n'être pas si importune
» que lui ! » Pour toute réponse, je
l'embrassai, & nous dansâmes.

Cette fille eut tant d'attentions pour moi, que je ne pus m'empêcher de lui en savoir gré. Elle avoit l'esprit fort orné, sa conversation étoit amusante & même instructive. J'y trouvai des charmes, & je me laissai fréquenter par cette aimable personne, pour laquelle je pris de l'amitié, presque sans m'en appercevoir. Son frère étoit parti. Elle sembloit desirer de me parler de lui, & n'oser le faire. « Parlez, parlez, lui disois-je,
» ma chère amie ; tout ce qui vous est
» cher doit m'intéresser. Votre frère est
» fort aimable ; s'il n'avoit pas l'insup-
» portable manie de vouloir me courti-
» ser, je me plairois beaucoup avec lui. »
Enfin, nous devînmes inséparables ; tout le monde nous en félicita. On témoigna beaucoup de regret de ce que Miss Otherly n'étoit pas parfaitement indépendante ; car on l'auroit reçue volontiers dans le *Club* ; mais elle étoit au pouvoir de ses parens, qui avoient dessein de la marier, ce qui ne pouvoit s'accorder avec nos institutions.

J'avois loué une petite chambre à Greenwich, proche de Londres, où j'al-

lois prendre l'air. J'y portois avec moi les deux jumeaux que j'alaitois ; mes quatre autres enfans restoient dans l'azile de nos Dames, où les soins les plus tendres leur étoient prodigués. Ma chère Miss Otherly venoit me tenir compagnie à la campagne. Elle retournoit coucher à la ville, parce que je n'avois qu'un lit pour moi. J'en avois, à la vérité, un second ; mais il étoit occupé par M. & Madame Good-Man, couple vénérable que j'avois recueilli, & qui me tenoit lieu d'un Concierge.

J'achevai, sous Miss Otherly, de me perfectionner dans l'anglois. Nous passions ensemble des momens bien agréables, qui me firent sentir que l'amitié, moins tumultueuse que l'amour, a presqu'autant de charmes. Mon amie voulut absolument me présenter chez ses parens. Je consentis un jour à m'y laisser conduire. Nous ne trouvâmes que sa mère, qui me fit le plus charmant accueil. Elle me parut idolâtre de sa fille ; elle la regardoit en souriant, en la dévorant des yeux. Il fut décidé que, quand je viendrois à Londres, je coucherois chez Mistris Otherly, qui permettroit réciproquement que sa fille couchât quelquefois, avec moi, à Greenwich, quand le

mauvais temps, ou quelqu'autre obstacle s'opposeroient à son retour à Londres.

Nous ne tardâmes pas à profiter de cette permission. Au bout de deux jours je vins coucher à Londres, chez mon amie. Le père étoit absent; il étoit, je crois, à la campagne; mais la bonne mère me fit toutes les politesses que je pouvois desirer. Elle paroissoit toujours souriante. On me donna le lit du maître, qui n'étoit pas très-proche de la chambre de la fille. Mon voisinage n'étoit pas agréable, parce que je portois toujours, avec moi, mes deux jumeaux. On vouloit d'abord me faire coucher dans la chambre du fils absent. J'eus un scrupule enfantin. Il me sembloit que c'étoit, pour ainsi dire, coucher avec lui, que de coucher dans son lit où il n'étoit pas. Je préférai la chambre du père; mais on me dit qu'une autrefois, quand le papa y seroit, il faudroit bien me contenter de l'appartement du fils.

Quelque temps après, Miss vint réciproquement passer la soirée chez moi; sa mère étoit prévenue qu'elle y resteroit la nuit. Je trouvai cette aimable fille plus soucieuse, plus embarrassée qu'à l'ordinaire. Je ne lui trouvois pas cet air franc, ouvert, gai, qu'elle avoit

habituellement. « Qu'as-tu donc aujour-» d'hui, lui dis-je, ma chère amie? » — « Des chagrins de famille, me ré-» pondit-elle triſtement. » Et il fallut me contenter de cette réponſe. Je ne cherchois point à approfondir des ſecrets qu'on doit reſpecter, ſur-tout quand ils regardent l'intérieur des maiſons. Je redoublai d'amitiés & d'attentions pour elle, afin d'éclaircir les nuages qui ſembloient voiler ſon front; elle me témoigna de la ſenſibilité & de la reconnoiſſance. Nous ſoupâmes tête-à-tête; elle avoit apporté, comme elle faiſoit aſſez ſouvent, une bouteille de vin de liqueur. Nous en bûmes au deſſert. J'y trouvai un goût particulier; mais, comme je penſois que quelques verres de vin pourroient contribuer à égayer mon amie, je lui en verſai pluſieurs fois; &, pour l'engager à boire, en lui donnant l'exemple, j'avalai pluſieurs verres de ce vin perfide. Miſs but très-peu, s'excuſa de me faire tête, ſous différens prétextes, & me regarda fixement toutes les fois que je bus. Bientôt je la vis bailler & s'aſſoupir. Je tombois moi-même dans le même aſſoupiſſement. « Allons nous » coucher, me dit-elle enfin, ma chère » amie. Je vous demande pardon de la

» trifte figure que je fais aujourd'hui à
» votre table. Une autrefois je ferai
» plus gaie ; je ne fais ce que j'ai ce
» foir. » — « Et moi auffi, lui répon-
» dis-je, je me fens abattue, anéantie ;
» mais comment allons nous faire ? Je
» n'ai qu'un lit, & mes deux jumeaux
» vous incommoderont beaucoup. » —
« Ah ! ma chère amie, répondit-elle,
» il faudroit qu'ils fiffent bien du bruit,
» pour m'empêcher de dormir cette nuit.
» D'ailleurs, tu fais combien j'aime les
» enfans. » En effet, elle careffoit les
miens continuellement. Elle en avoit pref-
qu'autant de foin que moi-même.

Nous nous mîmes au lit. Mon amie, avec fon affoupiffement, parut toujours trifte ; je la ferrai dans mes bras, je l'embraffai de tout mon cœur. Je lui fis mille careffes : « Egaie toi, donc, lui
» dis je, ma chère amie, tâche de fur-
» monter cette triftesse, & d'écarter ce
» voile de douleur qui ne doit pas fub-
» fifter entre nous deux. » — « Ce ne
» fera rien, me dit-elle, quelques
» heures de fommeil diffiperont ce nuage,
» & je m'éveillerai calme & feraine. »
— « Je l'augure, lui répondis-je. » Et
je m'endormis moi-même ; car j'étois

accablée d'une envie de dormir extraordinaire.

Mon sommeil dut être d'abord très-profond; mais il devint bientôt très-agité. Il me sembloit que j'étois dans une lutte, qui me coûtoit beaucoup d'efforts. Je croyois être attaquée par des voleurs, des assassins. Je me débattois de toutes mes forces pour me défendre. Je m'éveille enfin, grand Dieu! je me sens pressée entre des bras nerveux. Je savois que j'étois couchée avec mon amie: « Que fais-tu donc, m'écriai-je, veux-» tu m'assassiner? » Elle m'accabla de caresses; mais je ne reconnus une femme ni à ses caresses, ni à ses efforts. « O ciel! » ou suis-je, m'écriai-je encore? Mon » Dieu! sauve moi. Miss Otherly, au » secours; au meurtre, à l'assassin! Ma » pauvre amie est-elle assassinée? » Je reconnois enfin sa voix. « Ma chère » amie, dit-elle, tout bas, ne faites » point d'esclandre, pardonnez, à mon » amour & à mon désespoir le parti » violent que vous m'avez forcé de » prendre, & mon travestissement né-» cessaire. Je n'ai rien fait, d'ailleurs, » qu'avec un aveu tacite de vos Dames. » Au reste, je suis prêt à réparer ma

» faute, en vous offrant ma main. » — « O ciel! m'écriai-je, presque frénétique de désespoir, me voilà donc » trompée encore une fois. J'ai donné » dans un piège usé, qui ne me laisse » aucune excuse. J'ai pris ce malheureux » pour une sœur prétendue qu'il n'a » pas. Fuis, monstre, d'un lit chaste que » tu souilles par ton effronterie. Fuis, il » est peut-être encore temps de conser- » ver mon honneur. » Il se retira en soupirant; mais j'entrevis la certitude affreuse que l'outrage étoit consommé.

Ce que j'entrevoyois de plus abominable, c'est qu'il avoit empoisonné le vin de liqueur qu'il m'avoit fait boire, en y mêlant un somnifère ou narcotique. Il feignoit d'être accablé de sommeil; c'étoit moi qui en étois réellement abattue. Il avoit profité de cet affreux sommeil, qui m'ôtoit tout moyen de résistance. Ah! le malheureux! Je n'avois peut-être jamais senti tant d'indignation contre moi, & contre le scélérat qui m'avoit outragée. Je demandai pardon au ciel, avec une amertume qui me navra l'ame. « O ciel! me disois-je, où » faut il donc me réfugier? Quoi! ces » Dames, que j'avois cru d'abord si » honnêtes, sont-elles complices de cette

» abomination ? Quelle bassesse ! Je ne
» puis le croire. Elles se permettent,
» il est vrai, des déréglemens qui m'ont
» scandalisée, & que je n'ai pu me
» résoudre à imiter. Voilà où conduit
» l'oubli de la véritable honnêteté &
» de la bonne morale. »

Je mis, à la porte, le vainqueur perfide ; & je restai long-temps à genoux la face contre terre. J'alaitai mes enfans ; je leur fis mille caresses pour me dissiper, & pour écarter les nuages dont j'étois enveloppée. J'étois humiliée, aneantie. Cependant, le jour venu, je repris courage, je me levai, je m'habillai. Je sortis de ma chambre, en passant fièrement devant le scélérat qui parut honteux à son tour. Je ne lui dis rien ; mais je vis que, si les Dames du *Club* étoient ses complices, j'étois obligée de quitter cette indigne Société, & de renoncer à tous les avantages que j'en retirois ; avantages qui m'étoient nécessaires pour ma subsistance. Il falloit former un nouveau plan de vie, & chercher de nouvelles ressources. Où les trouver ?

Je me rendis au *Club*, & j'y portai ma plainte contre l'insolence du perfide Otherly. On ne me parut point frissonner d'horreur, au récit de ce lâche attentat. On

On me dit même assez cavalièrement : « Hé bien, mon enfant, c'en sera un » de plus. On l'élévera avec les autres. » — « Mais mon honneur, m'écriai-je!... » — « Ma chère sœur, répondit-on, » votre honneur n'est pas celui d'une » jeune fille, qui n'a jamais perdu sa » fleur virginale. Il est d'ailleurs à cou» vert aujoud'hui, comme les autres fois. » Vous n'avez jamais commis que des » fautes involontaires ; celle-ci l'est en» core ; & , fût-elle volontaire, vous » savez qu'elle ne vous mériteroit aucun » reproche de notre part. Le public seul » pourroit se formaliser ; mais il n'en » saura rien. » — « Je n'en demande » pas moins justice, repris-je. » — « Que » voulez-vous, répliqua-t-on? Ce pauvre » garçon est digne de quelqu'excuse à » nos yeux. C'est par une attention » obligeante pour nous, plutôt que » pour vous outrager, qu'il a commis » cette irrégularité. Il a dit : « Voilà une » petite personne, fière de sa sagesse, » qui semble vouloir faire rougir toutes » ses compagnes. Il faut la mettre au » niveau des autres. » Cependant, pour me donner quelque satisfaction, il fut décidé que l'insolent seroit privé, pendant trois mois, de sa part à nos di-

vertissemens. Ce fut un exil, ou, si l'on veut, une espèce d'excommunication. Je sortis plus mécontente que toutes les sœurs, qui paroissoient un peu sourire de ma peine.

Je me retirai fort embarrassée. Mistris Simson m'apporta un présent que le *Club* me faisoit, pour me consoler & me regagner. Je le refusai d'abord. « Que » voulez-vous, me dit-elle ? ce n'est pas » nous qui avons conseillé à cet inso» lent de vous jouer ce tour perfide. » Nous n'avons d'autre faute à nous re» procher, que celle de ne vous avoir » pas avertie ; car nous ne pouvons » guères nier que nous nous sommes » apperçues de tout. Vous voyez que » nous sommes jalouses de vous con» server dans notre Société. C'est uni» quement par estime & par amitié pour » vous ; car enfin, vous devez savoir » que nous n'avons aucun besoin de » vous. Acceptez donc nos présens, ma » chère amie, ne fût-ce que par com» plaisance pour moi. » Je ne pus m'empêcher de remercier cette amie, plus généreuse que scrupuleuse. « Je suis sen» sible à vos attentions, lui dis-je ; mais » enfin vous n'avez pas, dans votre So» ciété, des principes assez rigoureux.

» Quant à vos présens, je devrois peut-
» être persister dans mes refus; mais
» laissez-moi consulter la vertu même,
» que j'ai le bonheur de posséder, chez
» moi, sous la figure d'un couple vé-
» nérable. Je ferai ce que M. Good-
» Man & sa femme me conseilleront de
» faire. Ils ont l'ame plus pure, & plus
» rigoureusement honnête que nous. »
Je consultai, en effet, ces deux ver-
tueux personnages; l'un & l'autre fut
surpris de ce que je révélois sur cette
Société, quoique je me gardasse bien
de tout dire. Enfin, après avoir mû-
rement réfléchi, ils me dirent « : Ma
» chère enfant, nous sommes à présent
» plongés dans l'horreur de la misère.
» Si nous étions moins dans l'embarras,
» peut-être notre morale seroit elle plus
» sévère; mais nous cédons au malheur,
» qui nous apprend à ployer. Nous som-
» mes à présent d'humbles roseaux. Il
» ne nous convient pas de résister à
» l'orage, comme le chêne superbe. Ce
» n'est qu'en courbant, que nous réussi-
» rons à n'être pas cassés par les vents
» furieux. Vous êtes frêle & dénuée
» comme nous, ma chère enfant; ap-
» plaudissez-vous en secret de votre
» vertu supérieure à celle de vos sœurs.

» Si vous êtes justement choquée de leurs
» fautes, sentez aussi ce qu'elles ont de
» louable, & recevez leurs dons, puis-
» que vous en avez besoin. Cachez,
» dans l'azile qu'elles vous procurent,
» l'accident involontaire, qui vous feroit
» rougir aux yeux du public; &, n'ayant
» rien à vous reprocher, vivez en paix
» avec les personnes qui vous aiment,
» & qui ont quelques vertus, sans être
» parfaites. Restez dans leur Société puis-
» qu'il le faut, & soyez en la plus esti-
» mable. Tâchez même de les ramener,
» par votre exemple, à une vertu plus
» pure. Si vous aviez des revenus suffi-
» sans pour vous soutenir sans leur
» secours, vous pourriez ne voir que
» des gens de la plus scrupuleuse vertu;
» mais hélas! dans le monde, il faut
» prendre les gens tels qu'ils sont, &
» non pas tels que nous les voudrions. »
Je cédai à ces raisons, & je continuai de vivre, en gémissant, parmi mes généreuses compagnes.

Cependant, les suites de l'attentat devenoient visibles, & j'étois condamnée à me voir mère pour la cinquième fois. Je me renfermai dans l'intérieur de la maison. Je ne me faisois point à ce honteux état, quoique je dûsse y

être accoutumée. Je me cachois le plus soigneusement qu'il m'étoit possible. Cependant on sut me déterrer. Je reçus une lettre d'une écriture inconnue, qui m'apprenoit que quelqu'un desiroit de me voir, pour me communiquer les nouvelles les plus intéressantes. Je donnai rendez-vous dans ma maison de Greenwich. Je m'y trouvai à point nommé. On m'annonça deux Messieurs. Je les fis entrer. Quelle fut ma surprise & mon indignation. L'un d'eux étoit le père Goliath. « Ah ! malheureux, m'écriai-» je, fuyez de devant mes yeux. Con-» tentez-vous de ce que je ne vous dé-» nonce pas à la Justice. » — « Ma chère » enfant, me dit-il, ce n'est pas pour » moi que je viens. Je vous amene quel-» qu'un qui m'obtiendra ma grace. » — « Oui, ma chère amie, s'écria celui » qui l'accompagnoit. C'est ton époux, » lui-même, qui tombe à tes pieds. » Je regarde cet homme qui se précipite, en effet, à mes genoux. Je reconnois, dans lui, mon premier époux; c'est-à-dire, ce Moine défroqué, qui m'avoit, en effet, épousée, par un indigne artifice, & qui étant retombé au pouvoir des Moines, s'étoit vu obligé de reprendre leur habit; c'étoit ce malheureux

qui avoit obtenu mes prémices par cette lâcheté, & qui m'avoit donné, le premier, les noms d'épouse & de mère.
« Que venez-vous faire ici, Monsieur,
» lui dis-je? Vous n'êtes point mon
» époux, je ne vous suis liée par aucuns
» nœuds. Vous êtes le premier qui m'ait
» trahie, & m'ait livrée à cette vie
» malheureuse & aventurière, dans la-
» quelle je gémis chaque jour. Vous
» avez encore enfreint vos sermens, pro-
» noncés devant l'Eternel. Vous vous
» êtes échappé une seconde fois, du sein
» du malheureux azile que vous vous
» étiez choisi; vous venez ici jouir de
» votre liberté funeste, & me reprendre
» pour compagne de vos déréglemens.
» Allez, Monsieur, laissez-moi pleurer
» en paix les fautes que vous m'avez fait
» commettre. » — « Je ne suis pas le
» seul, dit-il, qui vous en ait fait com-
» mettre, & il n'y a pas long-temps, ce
» me semble, qu'on vous a fait encore
» cette douce violence. Mais enfin, je
» ne viens pas ici pour vous faire des
» reproches. Je viens, au contraire,
» pour joindre mon sort au vôtre;
» &, si vous voulez me seconder,
» nous ne serons pas malheureux. »
Je voulus l'interrompre & lui protester

que jamais je ne renouerois avec lui.
« Ecoutez-moi, dit-il, jusqu'au bout.
» La Signora Grisalda, comme vous
» savez, possède tout notre bien. Elle
» n'a point d'héritier, & m'auroit fait
» le sien très-volontiers, si elle avoit pu;
» mais je suis lié par des vœux qui me
» condamnent à la pauvreté. Je n'ai
» pu réussir à les faire casser, malgré
» les espérances qu'on m'avoit données.
» Je ne puis posséder les biens de ce
» monde, & je ne prends pas trop le
» chemin qu'il faut suivre, pour obte-
» nir ceux de l'autre. Quoiqu'il en
» soit, la Signora Grisalda est devenue
» dévote; elle brûle de se consacrer à
» Dieu dans la retraite, & elle cherche
» quelque parent à qui léguer tout
» son bien. Elle n'en a pas d'autre que
» vous, encore ne l'êtes-vous que ficti-
» vement. Volez auprès d'elle. Tâchez
» de vous insinuer dans ses bonnes graces.
» Elle vous résignera tout son bien, &
» se renfermera dans un cloître; vous
» attendrez qu'elle prononce ses vœux.
» Vous la soutiendrez dans sa ferveur,
» pendant l'année de son Noviciat. Vous
» assisterez à l'acte solemnel, par lequel
» vous la verrez enchaînée pour jamais.
» Et, bien sûre qu'elle n'en pourra pas

» revenir, vous vendrez tout le bien, » & vous viendrez me rejoindre. Alors » j'adopterai tous vos enfans. Nous vi- » vrons dans l'aisance & la liberté, & » nous serons aussi heureux, qu'il est » permis aux mortels de l'être sur la » terre. » — « Point de bonheur avec les » méchans, répondis-je, à ce mauvais » sujet. Vous devez connoître cette » maxime. Vous étiez lié par des vœux » solemnels; vous les avez abjurés, pour » venir mener, hors du sein de l'Eglise, » une vie licentieuse & criminelle. Je » ne dois pas être complice volontaire » de vos déréglemens. Je connois celui » qui vous amene; je sens la confiance » qu'on doit donner à des transfuges » comme vous. Si j'étois votre épouse, » vos fautes ne m'engageroient pas à » vous abandonner; mais vous ne l'êtes » pas, & je ne veux pas donner, à mes » enfans, un père aussi réprouvé que » vous. Cependant je tâcherai de tirer » parti de ce que vous me proposez » relativement à la Signora Grisalda, &, » si elle me fait du bien, soyez sûre » que vous serez récompensé de votre » avis. Je vais écrire pour m'assurer de » ce que vous m'annoncez. Laissez-moi » votre adresse, afin que je puisse

» vous faire avertir, quand j'aurai quel-
» que chose à vous communiquer. »

Il paroît que je sus lui en imposer. Malgré l'appui de l'effronté Goliath, il se soumit à ce que je lui ordonnois. Il se retira, & je respirai. J'écrivis sur-le-champ à la Signora Grisalda; je lui peignis ma situation en beau. Toutes nos Dames, à qui je fis part de ce qu'on m'avoit dit, assurèrent qu'elle rendroient témoignage de ma sagesse. J'étois, en effet, aussi sage, & même plus sage qu'elles. Je fis revenir, quelques jours après, mon ci-devant mari, en lui recommandant très-fort de ne pas paroître avec l'indigne Goliath. Il vint seul; je lui demandai des nouvelles du jeune Prince Panfili; à ce nom trop cher, il fit une grimace, & m'apprit qu'il étoit marié, & paroissoit très-content de l'être. Il n'y avoit donc plus d'espoir, pour moi, du côté de celui que j'aimois seul au monde. Je ne laissai voir aucune foiblesse.

La réponse de la Signora Grisalda ne se fit pas attendre très-long-temps. En voici à-peu-près la substance. « Ma chère
» nièce; car vous n'avez rien fait qui
» doive vous faire perdre ce titre. Le
» Seigneur daigne m'appeler à lui, par
» des marques d'une vocation décidée,

» & d'une protection spéciale de sa part;
» il daigne me visiter, par différentes
» infirmités, qui me viennent avec l'âge,
» & me pressent de me consacrer à lui,
» hors d'un monde où je commence à
» jouer un rôle déplorable; il faut re-
» noncer à ce monde, à ses biens fri-
» voles, à la santé & bientôt à la vie.
» Je jouis d'une fortune qui seroit, pour
» moi, peut-être, un sujet de perdition.
» Je vous en ai privée de cette fortune.
» Il faut que je la laisse à quelqu'un,
» & je ne vois personne à qui elle ap-
» partienne mieux qu'à vous. Votre ci-
» devant mari devroit sans doute passer
» avant vous; mais il a fait des vœux,
» qui le condamnent à une salutaire
» pauvreté. Vous seule êtes mon re-
» cours, pour me délivrer de ces
» biens, de ce fardeau qui m'attache au
» monde. Venez donc m'en délivrer, ma
» chère nièce; je n'attends que votre
» arrivée pour vous les remettre & me
» consacrer au Dieu des miséricordes. Je
» vous embrasse dans le Seigneur, &
» suis pour jamais votre bonne tante &
» amie GRISALDA. »

P. S. « Le petit présent qu'on vous re-
» mettra avec ma lettre, vous certifiera,

» ma chère nièce, la vérité de ce que
» je vous mande, & vous donnera la
» confiance de tout quitter, pour venir
» me rejoindre au plutôt. »

En effet, je pris mon parti sur-le-champ. Je l'annonçai aux Sœurs du *Club*. Nulle ne put me blâmer. Le Sieur Otherly fut le seul qui osa désaprouver le parti que je prenois; pour toute réponse, je le menaçai de le déférer à mon ancien ci-devant mari, qui lui auroit fait un mauvais parti. Je promis, à ce prétendu mari, de lui faire du bien, si je pouvois recueillir la succession. Il auroit bien voulu que je lui eusse promis de l'épouser, en cas de succès; mais c'est ce dont je me gardai bien. Mes adieux avec les Dames du *Club*, & sur-tout Mistris Simson, furent extrêmement tendres. On donna des fêtes charmantes pour me faire politesse en partant, & me causer quelque regret. J'en témoignai un véritable. J'avois reçus trop de bienfaits de ces Dames, pour être insensible à leur égard. Mes adieux avec le vieux couple Good-Man furent encore plus tendres. Ces bonnes gens perdoient beaucoup à mon départ. Je promis de les en dédommager.

Fin du Livre deuxième.

DERNIÈRE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS

LIVRE TROISIÈME.

ENFIN je m'embarquai ſur un vaiſſeau qui partoit pour Meſſine, &, ſecondés par les vents, nous arrivâmes, en moins de quinze jours, à la vue de cette ſuperbe ville. Nous rencontrâmes une Galère magnifique à l'ancre, à quelque diſtance du port, qui faiſoit peut-être la quarantaine. Ce bâtiment étoit doré comme le fameux Bucentaure de Veniſe, & préſentoit le plus ſuperbe coup-d'œil; nous apprîmes qu'il appartenoit à un Prince fort riche, qui s'amuſoit à donner des fêtes magnifiques. Le Capitaine de notre vaiſſeau me propoſa de monter à bord de la Galère, pour y voir ces fêtes pompeuſes. Je craignois les aventures, après en avoir eſſuyé un ſi grand nombre, dont j'avois toujours été la dupe. Je m'é-

tois promis intérieurement que, si j'étois encore attaquée par des hommes, & si je n'avois d'autres ressources que la mort, pour éviter leurs outrages, je me la donnerois sans hésiter, en demandant pardon au ciel, & me recommandant à sa miséricorde. D'après cette disposition ferme & invariable où j'étois, de fuir les hommes, au péril de ma vie, je ne voulus point aller voir un Prince riche, qui se feroit un jeu de me sacrifier au caprice du moment.

Cependant on vint, de la part du Prince Panfili, prier une belle Dame qu'il avoit apperçue avec sa lunette, de passer sur son bord, & d'honorer, de sa présence, une de ses fêtes. Le Capitaine étoit instamment prié de vouloir bien amener cette Dame. « O Dieu! me dis-
» je en moi-même, mon amant est sur
» cette Galère, il m'invite à venir le
» voir; . . . .
» . . . M'a-t-il reconnue ou non?
» Sait-il ou non que c'est son ancienne
» amante? Ah! si c'est parce qu'il m'a
» reconnue qu'il desire m'avoir sur son
» bord! .... Mais qu'y gagnerai-je? Il
» est marié. N'importe? je me justifierai
» du moins à ses yeux. »

J'étois fort incertaine. Je desirois & je

n'osois accepter l'invitation. Je dis à celui qui en étoit chargé. « Le Prince Panfili » n'est-il pas marié ? » — « Il l'a été » pendant quelques années, me répon- » dit le député ; mais il est veuf de- » puis quelque temps. » Cette nouvelle me décida. « Mon cher Prince m'a apper- » çue, me dis-je ; il desire de me voir ; » il est veuf ; sa passion va renaître ; » si j'allois devenir sa seconde !.... Ah ! » cessons de nous flatter d'un si grand » bonheur ; » cependant je dis encore au député. « Le Prince a peut-être quel- » qu'amante qu'il se propose d'épouser » en secondes noces. » — « Je l'ignore, ré- » pondit l'homme. J'ai toujours entendu » parler d'une passion secrette. Je n'en » connois pas l'objet. On dit que c'est » une belle Sicilienne. » Je ne voulus pas questionner plus long-temps cet homme, qui auroit pu trouver mes questions indiscretes ; mais je me disois : « La » passion secrette de mon cher petit » Prince est-elle donc celle qu'il a res- » sentie pour moi ? Est-ce moi qui suis » la Sicilienne aimée dont on parle ? Je » suis Sicilienne. »

Je me laissai conduire sur la Galère, que je trouvai fort brillante. On nous fit les excuses du Prince, qui étoit fort

occupé pour le moment; on nous pria d'attendre un instant. Je fus scandalisée de ce que le sieur Panfili avoit une occupation plus pressée que de voir sa Ninette. « Il est peut-être à sa toilette, » me dis-je en moi-même; car, chez » ces grands Seigneurs, on donne souvent de grands noms à de fort petites » choses. Au reste, si je suis l'objet de » cette toilette, il ne faut pas se plaindre. » Je restai agitée & palpitante.

Au bout de moins d'un quart-d'heure, nous vîmes une porte s'ouvrir. C'est Son Excellence, nous dit-on; je vis s'avancer un grouppe d'hommes, au milieu desquels je n'apperçus point mon cher petit Prince; mais celui qui paroissoit le principal de la bande étoit un homme assez vieux & assez laid, qui avoit besoin de parure pour n'être pas trouvé si hideux; & qui, en effet, paroissoit avoir fait une toilette en regle. Cette momie s'approcha de moi, & me fit de galantes excuses de m'avoir fait attendre. Ce maigre Seigneur m'assura qu'il m'avoit trouvée céleste, en me regardant avec sa lunette; mais que, de près, j'étois divine. Qu'il n'avoit rien vu de si beau. Il finit par les plus grands remercîmens de la complai-

ſance que j'avois eu, de me rendre à ſon invitation. Il ſe diſoit enchanté, enlevé. Je ne l'étois pas tant que lui. « Ah!
» mon Dieu, me diſois-je, me voilà
» encore attrapée. Stupide que je ſuis,
» je n'ai pas réfléchi, que pluſieurs
» hommes pouvoient porter le même
» nom, & qu'il pouvoit y avoir un
» autre Prince Panfili que mon amant.
» Je viens trouver cet homme, que je
» ne connois point, qui pourra me croire
» à ſa diſpoſition. Quoiqu'il en ſoit,
» je me punirai ; &, ſi l'on m'oſe
» attaquer, je me précipiterai dans les
» flots. »

J'aurois voulu partir ſur-le-champ; mais le dîner étoit déjà ſervi ſur le tillac, ſous un magnifique pavillon. Le Prince me préſenta ſa main sèche, & me fit aſſeoir à table à côté de lui. La chère fut exquiſe; ce que je trouvai de particulier, & d'un faſte ridicule, c'eſt qu'à meſure qu'on deſſervoit les plats & les aſſiettes, on les jetoit dans la mer. J'étois ſurpriſe de cette profuſion; le Prince s'appercevoit de mon étonnement & en ſourioit. Nous avions de la muſique, à laquelle nous ne faiſions pas grande attention, quoique tous les ſujets fuſſent excellens. Rien n'égale la galanterie du

lieu, des mets, des ajustements de ceux qui nous servoient; en un mot, de tout ce qui nous environnoit; le Prince donnoit la haute idée de sa richesse. Il me tint des propos d'une galanterie fade, ennuyeuse, à l'ancienne mode. Je lui demandai s'il connoissoit le jeune Prince Panfili, de Naples. « Beaucoup, me ré-» pondit-il; c'est mon parent, il sera » même en grande partie mon héritier. » J'aime infiniment ce jeune-homme. » — « On dit qu'il est marié, repris-je. » — « Mais oui, ma belle Dame. Cependant » je le crois veuf depuis quelque temps. » — « N'a-t-on pas dit, mon Prince, qu'il » avoit une inclination secrette? » — « Mais oui, ma charmante Dame. On » m'a dit même beaucoup de bien de » celle qu'il aime. Vous rougissez, ne » seroit-ce point vous? Parbleu! j'en » serois ravi. Il peut satisfaire à présent » son cœur & vous donner la main, » puisqu'il est veuf; mais quoi! vous » n'avez peut-être pas une fortune suffi-» sante pour l'épouser. Hé bien, j'y sup-» pléerai, ma chère enfant; je suis assez » riche pour vous faire, sans me gêner, » une dot proportionnée à la fortune de » mon petit parent. Cela devoit lui re-» venir, puisqu'il est mon héritier. Quant

» à la naiſſance, vous en avez ſans doute
» de reſte; & de plus, un mérite qui
» diſpenſe de toutes les autres préroga-
» tives. » Je répondis que j'étois fille
du Marquis d'Erbeuil. « Ah! reprit le
» Prince, j'ai lu ſes Aventures; vous
» êtes la fille d'un Marquis qui a été
» Roi. C'eſt nous qui devons vous prier
» à genoux d'accepter notre alliance.
» Ah! ma chère petite parente, je ſuis
» bien aiſe d'avoir vu la bien-aimée de
» mon parent. Je prétends conclure ce
» mariage au plutôt; c'eſt moi qui vous
» remettrai dans ſes bras. »

Je trouvois ces diſpoſitions bien ſubites & bien exaltées, pour être réelles & durables. Après le dîner il y eut différens divertiſſemens, auxquels le Capitaine me conſeilla de ne pas me ſouſtraire. Il avoit entendu quelque choſe.
« Vous voyez, me dit-il, les diſpoſi-
» tions dans leſquelles le Prince eſt à
» votre égard. Il ne faut pas manquer
» votre fortune, qui ſe préſente ſi fa-
» vorablement. » — « Oui; mais, lui
» dis-je, croyez-vous tout cela vrai? » —
» Pourquoi non, reprit-il? Quel inté-
» rêt peut avoir le Prince à vous tromper,
» ſur-tout ſachant que vous êtes la
» Prétendue de ſon parent? D'ailleurs,

» Son Excellence est d'un certain âge
» qui appelle la confiance. » Le Capitaine me parut persuadé, & il contribua à dissiper ma défiance; d'ailleurs, je le regardois comme un protecteur, qui me défendroit si l'on vouloit m'attaquer; mais bientôt j'appris qu'il étoit retourné secrètement à son bord, que des affaires indispensables l'y avoient appellé, & qu'il me faisoit ses excuses.

« Ah ciel! me dis-je assez haut, me
» voilà encore une fois tombée dans le
» piège. » Je voulois absolument qu'on me conduisît sur-le-champ à mon vaisseau. « Il est parti, me dit-on. Il doit
» être à présent dans le port de Messine. »
— « Ah! mon Dieu, m'écriai-je, je
» suis trahie. Le malheureux! partir sans
» me prévenir, m'abandonner sous la
» dent du loup dévorant! mais enfin
» le port n'est pas si loin; n'a-t-on pas
» une chaloupe pour m'y conduire? »
— « Non sans doute, me répondit-on,
» nous ne pouvons vous y conduire;
» &, quand même cela feroit permis,
» nous ne pourrions le faire sans l'ordre
» du Prince. » — « Qu'on aille sur-le-
» champ demander l'ordre, Messieurs,
» hâtez-vous donc. » — « Madame, il
» est occupé des préparatifs de la fête

» qu'il donne ce soir. Vous pourrez lui » parler à souper. Au reste, soyez tran- » quille, votre Capitaine vous enverra » chercher demain matin. Vous n'avez » qu'une nuit à passer ici. » — « C'en » est assez pour souffrir ce que je crains. » Et je voyois, en frémissant, les préparatifs de la fête qui devoit être si triste pour moi.

Forcée de rester tranquille, je vis bientôt s'allumer, à l'aide de mèches à l'esprit-de-vin, une illumination superbe. On tira un magnifique feu d'artifice, suivi d'un ambigu charmant. Il y avoit, là, des Dames, qui devoient passer la nuit à bord, qui pourroient me reconduire le lendemain, & dont la présence pouvoit contribuer à ma sûreté, en détournant les entreprises qu'on voudroit faire contre moi. L'heure du souper vint. Le Prince courut à moi. « Hé bien, » me dit-il, ma belle petite parente, » êtes-vous contente?... Mais que vois- » je? les yeux en pleurs! qu'avez-vous » donc? Vous auroit-on insultée? Je » vous vengerois d'une manière terrible.» — « Puis-je donc ne pas être alarmée, » lui répondis-je, quand je me vois » abandonnée par le Capitaine, qui de- » voit me conduire dans ma patrie? » —

« Et que craignez-vous, ma belle en-
» fant ? N'êtes-vous pas au milieu de
» vos amis ? N'êtes-vous pas avec votre
» parent ? N'avez-vous pas toutes ces
» Dames, & une compagnie nombreuſe
» d'hommes, pour votre ſauve-garde ?
» Ah ! fiez-vous à moi. On ne vous
» inſultera pas ſur mon bord. J'en ré-
» ponds ſur ma tête. » Je n'oſois lui
dire : « C'eſt de vous particulièrement
» que je me méfie. » — « J'ai voulu vous
» avoir, reprit-il, pour faire l'ornement
» d'une fête, dont vous êtes le principal
» objet. Demain, ſi vous voulez avoir
» la rigueur de me quitter ſi-tôt, on
» vous conduira au port. En attendant,
» ſoyez tranquille, & laiſſez paroître,
» ſur votre front, la ſérénité que vous
» inſpirez autour de vous. » Que pou-
vois-je faire ? Je n'avois d'autre moyen
pour fuir du vaiſſeau, que de me pré-
cipiter dans les flots. Il n'étoit pas encore
temps. Il falloit attendre que je fuſſe at-
taquée, outragée. Je me laiſſai conduire
à table. J'affectai, en ſoupirant, la gaîté
que je n'avois pas. Le ſouper fut encore
plus ſplendide que le dîner. Je ne pouvois
m'accoutumer à voir jeter, dans la mer,
tant de vaiſſelle d'argent. « Ce Prince
» eſt un fou, me diſois-je, en ſuivant

» ce train-là, il se ruinera bientôt ; avec
» tant d'argenterie si indignement sacri-
» fiée, il pourroit répandre autour de
» lui ses bienfaits, & faire des heureux. »

Il fallut enfin que le plaisir cédât la place au sommeil, qui vouloit régner à son tour. On me conduisit dans une très-jolie petite chambre. Je m'enfermai le mieux qu'il me fut possible ; mais je n'osai me mettre au lit, tant je craignois l'indignité des hommes, que j'avois tant éprouvée. Je résolus de passer la nuit en prière, de m'entretenir avec l'Etre-Suprême, mon seul protecteur dans cette circonstance. Hélas ! il ne devoit pas faire un miracle pour me sauver.

Mes craintes ne tardèrent pas à se vérifier. Quand tout fut tranquille sur la maudite Galère, voilà tout-à coup une porte secrette qui s'ouvre ; & je vois paroître le détestable Prince. J'avois déjà été surprise de cette manière ; mais il ne m'étoit pas possible de m'en garantir. Je poussai un cri ; je fis tomber le Prince à la renverse, & je me sauvai par la porte qu'il venoit d'ouvrir. Je courus sur le pont ou le tillac, comme on voudra le nommer, criant de toutes mes forces, *au secours*. Le Prince, qui s'étoit relevé, crioit de toutes ses forces : « Elle est folle,

» qu'on l'arrète. » On en vint aiſément à bout, & il me fit conduire, malgré moi, dans ſa chambre. Alors il me dit: « Petite rebelle, à préſent, tu ne m'é- » chapperas pas. » Il ſe mit en devoir de m'attaquer. Je n'avois pas de peine à lui réſiſter. Furieux de ſe voir ſi foible: « Je ſuis bien bon, dit il, de me fati- » guer comme un Crocheteur, pour » cette petite inſolente; tandis que je » puis appeler main-forte. » En effet, il appela, & j'entendis venir la canaille impudente qui devoit le ſecourir. Heu- reuſement il faiſoit chaud, la fenêtre étoit ouverte. Il s'en apperçoit & veut la fermer; ſes ſuppôts entrent. Je prends mon parti. Je terraſſe encore la momie, d'un coup-de-poing dans la poitrine. Je vole ſur le balcon, je m'écrie: « O mon » Dieu! pardonne moi, reçois moi dans » tes bras, » & je m'élance dans la mer. O Dieu! je ne fus pas ſauvée; je me ſentis retenue par un obſtacle. C'étoit un filet tendu autour du vaiſſeau, pour recevoir l'argenterie que le fanfaron prudent faiſoit jeter dans les flots, ſans craindre de la perdre. On leva le filet. Je m'y trouvai priſe & enveloppée, comme une mouche dans les toiles de

l'araignée. Le Prince m'en fit dégager. Il ordonna à quatre forçats robuſtes, de me ſaiſir par les quatre membres, & de me tenir aſſujétie ſur ſon lit. Dans cet indigne état, forcée d'être immobile, je levai mes yeux au ciel. « O mon Dieu! » m'écriai-je, abreuvée d'amertume, » que pouvois-je faire de plus? » Alors le déſeſpoir me fit tomber dans un profond évanouiſſement. Que devins-je dans cet état? Le malheureux continua-t-il ſes outrages? Reſtai-je long-temps entre ſes bras? Il ſurvint une tempête. Je m'éveille au bruit du tonnerre, à la lueur des éclairs. Tous les vents ſont déchaînés, les flots mugiſſent ſous nos pieds, la foudre éclate ſur notre tête; ce que les marins appellent un grain, fond ſur notre vaiſſeau comme une montagne énorme. J'étois briſée, anéantie ſur le lit déteſtable du criminel. Je vois Son Excellence trembler de peur. On l'aſpergeoit d'eau-bénite, &, le chapelet à la main, elle faiſoit des ſignes de croix. « Grace, grace, mon » Dieu! s'écrioit-elle, je ſuis un grand » pécheur. Grace ma bonne *Signorina!* » Pour moi, loin de craindre la tempête, je ſemblois appeler la foudre, & je deſirois la mort. Je me ſoulevai avec peine.

Je me prosternai sur le parquet, & j'implorai la grace du Dieu, qui tonnoit dans l'air & bouleversoit la nature.

Enfin l'orage se calma. Le jour vint. Le Prince me fit les plus humbles excuses. Pour toute réponse, je le priai de me faire conduire au port. « Ah! me dit-il, » Mademoiselle, restez pour que je puisse » réparer mes torts envers vous, par mes » respects, mes bienfaits, & tout ce » qui est en mon pouvoir. » Il se prosternoit à mes genoux, & je ne cessois de crier de toutes mes forces : « Je veux par» tir, je veux partir. »

Alors la chaloupe du vaisseau, qui m'avoit conduite, arriva. Le Capitaine venoit me chercher lui-même. Le Prince ne put me refuser à ce galant homme. Il continua de me faire ses excuses; mais il reprit, le mieux qu'il put, l'air de dignité qu'il affectoit ordinairement. Il me glissa un gros diamant dans la main, en me quittant. Je le rejetai, loin de moi, avec horreur; mais il fut ramassé sur-le-champ.

Je quittai le Prince, sans le remercier de ses cruelles attentions. Le Capitaine, qui ne savoit rien de ses scélératesses, s'épuisoit en actions de graces. Nous descendîmes dans la chaloupe, & nous ar-

rivâmes bientôt au port. Malgré la tristesse de ma situation, j'éprouvai une sensation assez douce, en revoyant ma patrie. Je me crus ramenée aux jours de mon enfance, dans la paisible situation de l'innocence. Je retrouvai mes six enfans sur le vaisseau. Je les embrassai avec transport. Le Capitaine daigna nous conduire lui-même chez la Signora Grisalda. Elle étoit assise au milieu d'une vénérable assemblée de dévotes, présidées par un vieux Prêtre. Elle voit entrer comme une procession, le conducteur, la mère & les six enfans. « Qu'est-ce que » cela, s'écria-t-elle ? » Je volai dans ses bras. « Ma chère tante, lui dis-je, » ne reconnoissez vous pas votre nièce » Ninette, qui vient ici par vos ordres? » — « Ah! c'est vous, reprit-elle, & » qu'est-ce que cette légion d'enfans? » — « Ma chère tante, répondis-je, ce » sont de petits neveux & nièces que je » vous amène. » — « Fort bien, ma » belle, vous n'avez pas resté oisive; &, » c'est-là sans doute votre mari, (en » regardant le Capitaine.) » — « Ma » chère tante, continuellement trompée » par les lâches artifices, & par les vio» lences des hommes, je n'ai pas le » bonheur d'être mariée. » — « O ciel!

» s'écria-t-elle, quoi vous n'êtes pas ma-
» riée, & vous avez six enfans, & le
» septième en chemin; & vous venez
» chez moi avec toute cette caravanne,
» dans une maison décente; & vous
» venez me faire rougir devant ces
» Dames, & ce digne ecclésiastique! »

Toutes les dévotes entrèrent dans une sainte fureur. « Ah! cela crie vengeance, » dirent-elles, unanimement. » Alors j'eus la tête cassée de leurs réprimandes, de leurs invectives, de leurs sermons. Le pieux ecclésiastique levoit les yeux au ciel. « Pardonnez-lui, mon Dieu, di- » soit-il. » Le Capitaine voulut hasarder quelques mots en ma faveur; mais on ne l'écouta pas. Alors il prit le parti de se retirer. « Madame, dit-il, voilà le » diamant dont le Prince m'a chargé » pour vous. » — « Ah! je n'en veux » pas, m'écriai-je; loin de moi ce vil » présent! » — « Qu'est-ce que c'est, » dit ma tante? Voyons. » Le marin lui remit le diamant. « Pourquoi, sotte que » vous êtes, reprit-elle, pourquoi re- » fuser ce cadeau? Cela vaut vingt mille » francs. Vous n'aurez peut-être pas » autre chose pour vous & vos enfans. » — « Ma chère tante, lui dis-je, vous » m'aviez flattée d'une autre espérance. »

— « Oui ſans doute, répondit-elle ; » mais la manière ſcandaleuſe dont vous » vous préſentez ! ... Faut-il récompenſer » le vice ? » — « Ma chère tante, j'eſ- » père que, quand je vous aurai ra- » conté mon hiſtoire, vous reconnoîtrez » ma parfaite innocence, & que vous » me plaindrez, ſans me condamner. » — « Oui, Mademoiſelle, vous croyez » que je dois m'en rapporter à ce que » vous me direz. Entendez tous les cou- » pables, ils n'ont jamais tort. » — « Allons, ma chère Sœur, dit l'honnête » eccléſiaſtique, qui me lorgnoit d'un » œil en couliſſe, à tout péché miſéri- » corde. Il ne faut pas d'ailleurs la con- » damner ſans l'entendre. Peut-être » n'eſt-elle pas, en effet, coupable. Dieu » permet bien des choſes. Cette chère » Demoiſelle me fera ſa confeſſion géné- » rale, & nous verrons ce que nous » pourrons faire pour elle. Cependant, » je ne juge pas à propos que tous ces » enfans logent publiquement avec leur » mère ; cela nuiroit à ſa réputation, & » cela ne conviendroit pas dans une » maiſon auſſi rigoureuſement décente » que la vôtre. Je les placerai dans un » conſervatoire, où je les recomman- » derai, & ils ſeront très-bien. Leur

» mère les verra tant qu'elle voudra.
» Je vais faire sur-le-champ les démar-
» ches nécessaires pour les placer, &
» j'espère qu'ils ne coucheront pas ici
» cette nuit. » — « Allez, vénérable
» pasteur, dit la Signora Grisalda. Dé-
» livrez-moi de ce peuple profane;
» mais, dans l'état où je vois la mère,
» il faudroit aussi la cacher pour son
» honneur, jusqu'à ce qu'elle se soit dé-
» livrée d'un fardeau, qui seroit le
» comble du scandale si on le déposoit
» chez moi. » — « Je vais aussi, ré-
» pondit-il, trouver un azile honnête
» & même agréable, pour cette intéres-
» sante personne. J'ai ce qu'il lui faut.
» La maison est décente, & nous pour-
» rons l'y aller voir, jusqu'à ce qu'elle
» soit en état de nous rendre nos vi-
» sites. »

Je remerciai l'honnête ecclésiastique, de l'intérêt qu'il daignoit prendre en ma faveur. Il partit sur-le-champ. Je restai pensive & mélancolique, avec les dévotes qui, toutes, me regardèrent de mauvais œil. « Ceci s'annonce mal, me
» disois-je. On m'avoit fait entendre
» que j'allois avoir le bien de la Signora
» Grisalda, & je n'obtiens pas même
» un logement chez elle. » Je fus encore

excédée des sermons des dévotes, qui me fendoient la tête avec leurs voix aigres.

J'avois besoin de prendre quelques restaurans. Matante me fit servir à manger dans mon particulier. Je dînai au milieu de mes enfans, qui mangèrent de meilleur appétit que moi, parce qu'ils sentoient moins leurs malheurs.

L'ecclésiastique revint. « J'ai, dit-il, » un logement pour la chère nièce. Elle » va prendre, pour cette nuit, tous » ses enfans avec elle; nous aurons le » temps, ensuite, de leur chercher plus » commodément une niche. » Il persuada à la Signora Grisalda qu'il faisoit tout cela pour elle. Quoiqu'il en soit, ma prétendue tante parut fort contente d'être débarrassée de moi, & le témoigna au personnage. Toutes les dévotes l'exaltèrent à l'envi, & le mirent dans les nues. Pour moi, je commençois à éprouver de l'embarras. « Voilà, me disois-je, » un nouveau persécuteur. » Cependant il m'effraya moins qu'un autre. Il fit venir une voiture, & nous emballa tous dedans, mes enfans & moi. Il donna le mot au cocher, & nous fûmes conduits à l'adresse qu'il avoit indiquée.

Je fus très-bien reçue de l'hôtesse,

& je ne tardai pas à découvrir que le pieux eccléſiaſtique m'avoit logée dans l'endroit où il demeuroit lui-même. Mes enfans n'y étoient qu'en paſſant; mais moi, j'y étois à demeure, & lui auſſi. Il ne tarda pas à venir, & ce que j'obſervai de lui me fit craindre qu'il ne fût un franc hypocrite, capable d'avoir conçu du goût pour moi. Excédée, comme je l'étois des hommes, on ſent que celui-là n'étoit pas fait pour me réconcilier avec eux; mais, comme je le craignois peu, je me ſentis moins embarraſſée devant lui. Je réſolus, pour la première fois de ma vie, de mettre un peu d'art dans ma conduite, & d'employer ruſe contre ruſe. Je voulus jouir de la bonne volonté que cet homme témoignoit pour moi; mais je prétendis lui faire cacher ou ſupprimer entièrement ſon goût naiſſant, en cas qu'il en ſentît réellement pour moi, & que ſes motifs ne fuſſent pas d'une pureté parfaite. Je voulus le piquer d'honneur, pour qu'il ſe montrât honnête. « Mon » père, lui dis-je; car je vous regarde » comme un père; je me jette dans vos » bras. Votre état ſaint me répond de » la droiture & de la pureté de vos » intentions. Il doit m'être bien doux,

» après que je me ſuis vue ſi long-temps
» à la merci de tant d'hommes fourbes,
» impoſteurs, ſcélérats, devant leſquels
» je ne pouvois reſter un moment ſans
» trembler, de me voir entre les mains
» d'un ſage miniſtre du Seigneur, de-
» vant lequel je puis reſpirer, & auquel
» je puis donner ma confiance. »

« Oui, fiez-vous à moi, répondit-il,
» vous y gagnerez, & je n'épargnerai
» aucun ſoin pour vous être utile. » —
« Je vous raconterai, mon hiſtoire, re-
» pris-je, homme de Dieu, vous ver-
» rez que j'ai toujours été plus mal-
» heureuſe que coupable, que je n'ai
» aucune faute eſſentielle volontaire à
» me reprocher, qu'enfin je ne ſuis peut-
» être pas indigne de l'intérêt dont
» vous m'honorez. Je vous ferai voir
» ma conſcience, auſſi bien que je la
» vois moi-même; alors vous pourrez
» répondre, de moi, à ma tante. Elle
» voit par vos yeux; vous avez une
» juſte influence ſur ſon eſprit; & je
» ne doute pas que vous ne me réta-
» bliſſiez dans ſon eſtime, que mes pau-
» vres enfans m'ont fait perdre. » —
« Allez, mon enfant, dit le bon Prêtre,
» tout ira bien. La Signora Griſalda eſt
» une bonne pâte de femme, qu'il n'eſt

» pas impoſſible de pêtrir comme il » faut pour ſon bien. » Le vénérable ne me laiſſa voir aucun mauvais deſir ; & je me flattois qu'il ſeroit honnête, & me rendroit ma tante, effarouchée par la vue de tous mes marmots.

Elle vint me voir le lendemain. Je lui proteſtai que j'étois parfaitement innocente. « Mademoiſelle, dit-elle, il » faut commencer par vous réconcilier » avec Dieu, ſi vous voulez l'être avec » les hommes. Je vous conſeille de faire » une confeſſion générale. » — « C'eſt, » répondis-je, ce que j'ai déjà propoſé » au vénérable eccléſiaſtique votre ami. » Il doit m'entendre au premier moment. » Je lui détaillerai mon hiſtoire. J'oſe » aſſurer que je lui prouverai ma par- » faite innocence. Quand il en ſera bien » aſſuré, il vous en répondra ; alors, » ma chère tante, vous voudrez bien, » à votre tour, écouter le récit de mes » aventures, & je me flatte qu'elles me » rétabliront dans votre eſprit. » — « Nous verrons cela, Mademoiſelle, » tâchez de mériter l'eſtime du véné- » rable Signor Santini, c'eſt un homme » éclairé qu'on ne peut tromper. J'en » croirai ce qu'il croira lui-même. Je » ſuis très-fâchée, que toutes les Dames,

» mes amies, vous aient vu entrer
» chez moi avec tout votre cortège. Elles
» ont été fort ſcandaliſées. Je leur ai
» recommandé le ſilence, elles me l'ont
» promis. Elles ſont fort religieuſes;
» mais ſeront-elles diſcrettes ? »

Le bon Prêtre arriva, & dit à ma tante qu'il pouvoit déjà preſque répondre de moi. Elle partit, avec une figure un peu moins refrognée qu'elle ne l'avoit eu d'abord. Je racontai mon hiſtoire à l'honnête homme, avec des détails qui me parurent le convaincre de la vérité de mon récit. « Çela eſt plaiſant, dit-
» il; avec une ſi grande fécondité, vous
» êtes vraîment un petit dragon de
» vertu. J'entrevois cependant que votre
» cœur a toujours été ſecrètement engagé
» au cher petit Prince Panfili; mais
» c'eſt, d'ailleurs, ſans aucune mauvaiſe
» intention, & on ne peut condamner
» un ſentiment ſi naturel. Je connois
» votre amant. Je le crois auſſi atteint
» d'une paſſion ſecrette, & probablement
» vous en êtes l'objet. En effet, vous
» vous convenez aſſez pour le perſon-
» nel. Beaucoup de gentilleſſe de part
» & d'autre.... Mais la naiſſance! Ah!...
» vous êtes, il eſt vrai, fille d'un Mar-
» quis & même d'un Roi; mais il y a

» du gauche ; & lui, il est avoué par
» les loix. Quant au bien, en vous fai-
» sant avoir celui de votre tante, vous
» seriez encore loin de lui ; mais du
» moins, vous ne seriez pas dans un
» dénuement total. Ce sont ces mal-
» heureux enfans qui font la difficulté.
» Ils sont nombreux, & l'on ne peut
» pas lui faire accroire qu'ils viennent
» de lui. Voilà un mariage bien béni
» par le ciel, avant qu'il soit formé.
» Quoiqu'il en soit, votre amant est
» veuf ; il peut contracter ; il doit ve-
» nir bientôt à Messine. Nous tâcherons
» d'applanir les difficultés. Il faut d'abord
» que votre tante vous cède poliment
» sa maison & son bien, & se renferme
» dans un Couvent. Les dévotes jase-
» ront ; mais, quand vous aurez *pignon*
» *sur rue*, avec vingt mille livres de
» rente, cette position avantageuse effa-
» cera bien des petites taches. Prenez
» courage, ma fille, je veille sur vous.
» Je vous embrasse dans le Seigneur. »
Il m'embrassa en effet. Je ne m'y refusai pas. Je le remerciai, au contraire, de la bonté qu'il me témoignoit. Il partit & me laissa bien joyeuse. Voilà ma position bien changée depuis vingt-quatre heures. Mal reçue la veille, par ma

tante, auſſi abandonnée dans ma patrie, que dans le pays étranger, j'avois lieu de voir tout en noir; la couleur de roſe a ſuccédé au deuil; ſi le Prêtre ne me trompe pas, j'ai des eſpérances d'entrer bientôt en poſſeſſion du bien de la dévote; j'ai des lueurs même, qui me font entrevoir que je pourrai peut-être obtenir le bien-aimé de mon cœur!

Le Signor Santini rendit un compte favorable à ma tante; elle vint me voir. Je la trouvai très-déridée. Elle daigna écouter le récit de mes aventures, & même avec intérêt. Je vis quelquefois le ſourire ſur ſes lèvres, & deux ou trois fois une larme ſembla vouloir couler de ſes yeux. « Ma chère enfant, dit-» elle, ſelon votre récit, vous n'êtes » pas coupable; ſi tout cela eſt vrai, » comme le Signor Santini me l'atteſte, » je pourrai remplir mes vues, vous » laiſſer à ma place dans le monde, & » me conſacrer à Dieu dans la retraite. » Au reſte, dépoſez votre fardeau, & » ne précipitons rien. »

Il fallut, pour plaire à ma tante, afficher la grande régularité & le rigoriſme. Je fus ſolemnellement réconciliée avec le Dieu, ſous les yeux duquel je m'étois toujours miſe avec confiance. Les

dévotes vinrent me voir. Je me trouvai affiliée à une ſociété prude, bien différente de celle d'Angleterre. Je gagnai l'affection des vénérables matrônes; toutes me ſecondèrent, auſſi bien que le pieux Santini, & l'on vint à bout de pouſſer, dans le Monaſtère, la Signora Griſalda, qui ne paroiſſoit pas fort preſſée de me céder ſon bien. Elle me fit une donation en bonne forme; & j'aſſiſtai, de très-bon cœur, à ſa priſe d'habit.

Bientôt je mis au monde un petit garçon, qui ſe portoit fort bien, malgré les chagrins que j'avois eſſuyés pendant ma groſſeſſe. Il fallut le confier à une nourrice, qui l'emporta dans ſa cabane ruſtique. Je fus auſſi obligée de mettre tous mes enfans en penſion, pour ne pas effaroucher mon cher petit Prince, quand il paroîtroit à Meſſine. On me donna pour une jeune veuve, & je pris poſſeſſion de tous les biens que la Signora Griſalda avoit eu la bonté de me céder.

Je me trouvai dans un état de proſpérité que le Signor Santini regardoit comme ſon ouvrage. Il étoit fort aſſidu auprès de moi. Je lui donnois toujours le nom de père, qui me paroiſſoit le contenir. Il en auroit deſiré peut-être

un plus tendre. Il étoit obligé de me donner celui de sa fille. Il m'appuyoit quelquefois, sur la joue, des baisers vraîment innocens, qu'il nommoit paternels, & que je recevois comme tels. En paroissant persuadée de la pureté de ses vues, en lui exaltant son honnêteté, son désintéressement, il n'osoit en démordre, & je le rendois sage, peut-être malgré lui; je dis peut-être, car enfin je suis loin d'assurer qu'il gâtât, par des intentions déshonnêtes, les services réels qu'il me rendoit.

Cependant il se présentoit tous les jours des Courtisans, dont le bon père paroissoit très-jaloux. Le but de ces gens étoit honnête. Il étoit question du grave hymen. On me trouvoit un excellent parti; & l'on m'en offroit aussi d'excellens, & même de bien supérieurs à moi. Quelques-uns valoient même, pour l'illustration & la fortune, mon unique amant, ce qui me fit espérer qu'il ne se montreroit pas plus difficile que les autres, quand il seroit arrivé à Messine.

Pour plus de régularité, je crus devoir m'enfermer, comme pensionnaire, auprès de ma tante, dans le Couvent où cette Beauté mignonne étoit novice. Le Signor Santini n'étoit pas trop de ce

parti ; mais la Signora Grisalda l'approuva hautement, & il n'osa s'y opposer. Pour se venger d'elle, il lui persuada de prononcer ses vœux, avant l'expiration de son noviciat. Elle eut la bonté d'adhérer à son avis. Elle obtint la liberté de se mettre la chaîne au cou avant le temps ; & je me vis maîtresse absolue de son bien.

J'appris bientôt que mon cher petit Prince alloit arriver sous peu de jours à Messine, ou bien qu'il y étoit même déjà arrivé, ce qui n'étoit pas la même chose. Je voulus savoir à quoi m'en tenir sur cet article ; je fis recueillir des informations dans toutes les auberges. On ne put me rien apprendre du jeune Prince Panfili, si-non qu'il étoit question de sa prochaine arrivée. On étoit surpris qu'il tardât tant à venir. On disoit même sourdement qu'il étoit arrivé. Il y avoit donc du mystère dans sa conduite ; car un Seigneur de ce rang devoit faire sensation dans la ville, à moins qu'il ne se cachât de gaîté de cœur.

Nous étions en carnaval. Je croyois voir mon amant dans tous les masques que je rencontrois. Je fréquentois les bals, pour le déterrer. Je me déguisois moi-même pour le reconnoître, sans en

être reconnue, & sonder ses disposition à mon égard, & en général à l'égard de mon sexe; mais je ne l'avois pas vu depuis trois ans. Depuis ce temps-là, il avoit pu grossir & grandir même; sa voix, qui müoit quand je l'avois quitté, devoit avoir pris un timbre mâle; & comment le reconnoître sous le masque, avec tant de changemens? J'aurois eu peut-être de la peine à le reconnoître, même à visage découvert.

Quoiqu'il en soit, je me vis aborder un jour dans un bal par un masque, qui parut s'attacher à moi plus que les autres. Je vis bien qu'il ne devoit pas me connoître, & qu'il paroissoit curieux de faire cette connoissance. Je croyois entrevoir dans lui mon amant; mais c'étoit uniquement parce que je voyois par-tout ce mortel chéri; car, d'ailleurs, ce n'étoit ni sa taille, ni sa voix, au moins telles que je les connoissois. Cependant je supposai que c'étoit mon amant, parce que, selon les rapports qu'on me faisoit, il pouvoit être à Messine; tandis que lui, il ne pouvoit supposer que je fusse son amante; parce qu'il ne devoit pas me savoir dans ma patrie. Quoiqu'il en soit, il me fit sa cour. Il donna d'abord dans les lieux communs de la

galanterie. Je lui dis que je le connoissois trop bien pour l'écouter ; que je savois qu'il avoit une amante digne, à tous égards, de sa tendresse, à laquelle il avoit fait infidélité, d'abord en se mariant à une autre femme ; qu'ensuite, il l'avoit fait outrager par son valet, qui lui avoit écrit, sans doute, sous la dictée de son maître, une lettre capable de valoir les étrivières, à l'écrivain secret qui l'auroit écrite de lui-même. « Ah ! » je crois savoir de qui vous voulez » parler, répondit-il ; vous êtes dans » l'erreur à mon égard & à l'égard de » cette prétendue amante. Elle en a eu » bien d'autres que moi. J'ai beaucoup » souffert pour elle. On m'a tenu long- » temps en prison, pour me forcer à lui » être infidèle. Hélas ! c'est elle qui m'a » manqué de foi, sans y être forcée » par la prison. »

Ceci ressembloit un peu à mon histoire. Si c'étoit le Prince, il parloit de moi, & ne se doutoit pas qu'il parloit à moi-même ; mais il croyoit du moins avoir des sujets réels de plainte contre moi. Je voulus me justifier à ses yeux : « La femme » dont vous parlez, lui dis-je, n'a que » des apparences contr'elle. Un véritable » amant ne devoit pas y croire. Il de-

» voit juger de sa maîtresse par lui-
» même ; &, s'il étoit fidèle autant
» qu'honnête, il devoit croire que la
» femme qu'il adoroit avoit les mêmes
» vertus. L'amour est fondé sur une
» sympathie de goûts, de penchans,
» de vertus & de bonnes qualités. Si
» l'on aime une femme & qu'on s'estime
» soi-même, on doit la croire pareille-
» ment estimable. Allez, Monsieur, on
» avoit beau calomnier votre amante,
» vous deviez trouver sa justification
» dans votre cœur. » Il me parut que
ce que je lui disois faisoit impression
sur lui. « Je crains bien, dit-il, que
» vous n'ayez raison. O mon Dieu!
» aurois-je été injuste vis-à-vis d'une
» personne, que j'avois cru ci-devant
» adorable? Aurois-je passé ma jeunesse
» dans les larmes auprès du bonheur?
» J'ai continuellement gémi des préten-
» dues trahisons d'une infidèle ; tandis
» que, selon vous, j'aurois pu jouir de
» l'amour d'une femme angélique, &
» faire son bonheur, en lui devant le
» mien. Ah! ne m'en dites pas davan-
» tage, vous me feriez connoître le
» remords dont j'entrevois la Gorgone,
» & que je veux repousser de mon
» cœur. »

La converſation devenoit extrêmement tendre entre nous deux, & je me croyois déjà preſque sûre de parler à mon amant. Bientôt peut-être nous allons voir éclorre une reconnoiſſance, qui n'auroit pas fait la ſcène la moins agréable du bal.

Tout-à-coup nous fûmes retirés de l'intimité douce qui nous abſorboit, par un tumulte affreux. Nous voyons tout le monde chercher à ſe ſauver. On s'étouffoit aux portes; les femmes ſe trouvoient mal de tous côtés. Nous cherchons à nous ſauver comme les autres, & nous nous informons de quoi il eſt queſtion. « Mais oui, elle tremble, diſoient les » uns. » — « Non, vous vous trompez, » s'écrioient les autres. C'eſt une ter» reur panique. » — « La Princeſſe Fran» cavilla a ſenti très-diſtinctement, une » ſecouſſe, diſoit un troiſième... » Selon un quatrième, on voyoit dans l'air des ſignes effrayans, extraordinaires.

Cependant nous étions horriblement foulés. Le maſque, mon compagnon, ſe donnoit les plus grandes peines, pour m'épargner les horreurs d'une ſi grande fatigue. Nous entendions pouſſer des cris affreux. Nous marchions malgré nous, ſur de pauvres gens qui avoient eu le

malheur de tomber, & qui, ne pouvant se relever, étoient foulés aux pieds de tout le monde.

Nous eûmes le bonheur de sortir; mais je perdis mon amant; car je l'appellois déjà de ce nom, sans savoir si c'étoit lui. Ce furent des voleurs qui m'arrachèrent de ses bras. Il en poursuivoit deux, tandis que deux autres m'enlevoient. Je sentois qu'ils m'arrachoient mon collier, mes boucles d'oreilles, mes bracelets. « Hé! je vais » vous les donner, m'écriai-je. » En effet, je détachai les funestes pendans, qui alloient me faire déchirer les oreilles. On me vola tout ce qu'on voulut, sans que je fisse résistance. On me jeta enfin dans la boue. J'allois être écrasée sous les pieds des chevaux. Des jeunes gens me ramassèrent. « Elle est ma foi jolie, » disoient-ils; allons, c'est une bonne » capture, » & ils m'enlevoient de leur côté; c'étoit à ma personne qu'ils en vouloient, & non plus à mes effets. « Ah! » Messieurs, leur dis-je, épargnez une » infortunée à qui vous venez de sauver » la vie. Ne gâtez pas une bonne action » par une violence, qui me donneroit » la mort. Bons jeunes gens, vous pa- » roissez honnêtes, vous ne voudriez

» pas assassiner une personne qui vous
» demande grace, qui ne vous a point
» fait de mal, & envers laquelle
» vous venez d'être généreux. » Ils me
parurent touchés; « mais, qui êtes-
» vous donc, dirent-ils, la belle? » —
« Messieurs, leur répondis-je, je suis
» pensionnaire dans le Couvent des
» Dames de Sainte-Claire. Je cherche
» quelqu'un qui m'intéresse beaucoup.
» J'ai soupçonné que je pourrois le trou-
» ver au bal; &, en effet, j'ai cru l'y
» reconnoître, malgré son déguisement.
» Nous sommes sortis ensemble. Je lui
» dois le bonheur de n'avoir pas péri
» mille fois, dans le tumulte qui vient
» d'arriver au théâtre de *San-Carlo*. Il
» paroît que c'étoit une terreur panique
» & sans fondement. Quoiqu'il en soit,
» des voleurs m'ont arrachée des bras
» de l'homme qui m'intéressoit. Ils
» m'ont dérobé tout ce que j'avois, &
» m'ont jetée dans la boue. Vous m'a-
» vez ramassée; vous m'avez tirée de
» dessous les pieds des chevaux; vous
» continuerez d'être généreux & compa-
» tissans à mon égard. Je suis assez mal-
» heureuse d'avoir perdu celui qui m'a se-
» courue avant vous, d'être, à son égard,
» dans la crainte mortelle qu'il n'ait

» péri lui-même. Vous continuerez de
» le remplacer auprès de moi par votre
» bienfaisance, & je n'aurai qu'à vous
» bénir. »

« Madame, dirent ces jeunes gens,
» tout contrits, vous paroissez trop hon-
» nête pour que nous pensions à vous
» insulter. Nous vous plaignons & vous
» respectons de tout notre cœur. Où
» voulez-vous que nous vous condui-
» sions ? » — « A mon Couvent, Mes-
» sieurs, leur répondis-je. » — « Soit
» pour le Couvent, repliquèrent-ils, »
& ils cherchèrent de tous côtés une voi-
ture; mais n'en pouvant trouver, ils
furent obligés de me conduire à pied,
en me soutenant par-dessous les bras; car
j'étois beaucoup harassée.

Nous arrivâmes. Je remerciai, le mieux
que je pus, mes libérateurs, que j'avois
eu le bonheur de rendre honnêtes. Les
Religieuses sortoient du chœur, où elles
venoient de chanter matines. « Qu'y
» a-t-il donc, me dirent-elles ? qu'est-
» ce que ce bruit que nous avons en-
» tendu ?.... O ciel ! comme vous voilà
» faite ? » — « Mesdames, leur répon-
» dis-je, je crois que ce n'est rien. Il y
» a pourtant eu bien du monde écrasé.
» Figurez-vous qu'on s'est imaginé, au

» théâtre de *San-Carlo*, que la terre » avoit tremblé. Soudain tout le monde » s'eſt précipité en foule pour ſortir. » C'eſt-là qu'il y a eu du carnage. » Combien de pauvres gens étouffés! » Bon Dieu! quel déſaſtre! J'ai eu le » bonheur de ſortir; mais des voleurs » m'ont dérobé tous mes effets; vous » voyez dans quel état ils m'ont miſe. » J'ai les habits déchirés, les oreilles en » ſang, je ſuis couverte de boue. O » Dieu! les ſcélérats! C'étoient peut-» être eux qui avoient fait courir le » bruit du tremblement, pour voler ai-» ſément tout le monde, dans le trouble » & la confuſion. Des jeunes gens m'ont » retirée de ce maſſacre, & m'ont rame-» née. J'ai vu le moment où j'allois » tomber d'un mal dans un pire; car » ils commençoient déjà à témoigner » une effronterie.... Dieu m'a ſauvée de » ce danger. Il a daigné les adoucir par » ma voix. » — « Ah! ma nièce, s'eſt » écrié la Mère Griſalda, vous le mé-» ritez, vous êtes juſtement punie. Quoi! » quitter l'azile de la ſainteté, pour » aller vous rendre dans l'aſſemblée des » démons! Quand la terre auroit trem-» blé, n'étoit-ce pas là un lieu qui mé-» ritoit de s'écrouler & de s'abîmer dans

» les enfers ? Mon Dieu, tu t'es ma-
» nifesté. Grace, grace, mon Dieu. »
— « Oui, s'écrioient les Religieuses,
» oui, nous avons cru sentir quelque
» chose. » — « Oui vraiment, disoit la
» Mère Brêche-dent, j'ai senti quelque
» chose remuer sous ma chaise ; j'ai cru
» que c'étoit un chat, ou un chien ;
» c'étoit un tremblement de terre. Ah !
» mes Sœurs, s'écria la Prieure, allons
» dans le Temple du Seigneur implorer
» ses miséricordes, pour qu'il détourne
» le désastre qui s'apprête. Je crois déjà
» voir, dans les cieux, l'ange extermi-
» nateur. Venez, jeune infortunée, si
» merveilleusement sauvée de tant de
» périls, où vous vous étiez aveuglé-
» ment précipitée ; venez, avec nous,
» remercier le Très-Haut, & lever les
» mains vers lui, pour implorer ses
» graces. » — « Hé, Mesdames, leur dis-
» je, je n'en puis plus. Je ne peux pas
» me soutenir. Laissez-moi me traîner du
» côté de mon lit. » — « Pécheresse,
» s'écria ma tante, ne résistez pas aux
» bons exemples. Venez, avec nous,
» conjurer l'orage, & désarmer le Dieu
» des cieux, qui tient la foudre allumée
» sur nos têtes, & les abîmes des en-
» fers prêts à s'ouvrir sous nos pieds.
L'infortunée,

L'infortunée ! elle prophétisoit, sans qu'on s'en doutât.

Je fus forcée de suivre ces Dames au chœur. On se prosterna sur le marbre, on pria l'Eternel, on fit sonner les cloches en volée, pour empêcher la terre de trembler. On découvrit des reliques ; on les porta en procession solemnelle dans toute la maison. Je me sentois un grand besoin de dormir, on me permit de me traîner chez moi, je me mis au lit, & bientôt je fus plongée dans le plus profond sommeil.

Cependant les songes les plus affreux vinrent me tourmenter. Je rêvois que j'étois sur mer, dans un combat naval, au milieu d'un orage. Notre vaisseau, balancé par les vents, rouloit au gré des flots. Tous les canons tonnoient avec un bruit affreux. J'entendois les cris des malheureux blessés, & les hurlemens de ceux qui périssoient au milieu des flammes. Je m'éveille transie d'horreur. Je sens tout trembler ; j'entends des cris affreux ; les maisons s'écroulent ; la terre s'ouvre & engloutit tout. O désastre épouvantable ! Je sors dans le corridor. Je trouve les Religieuses, hors d'elles-mêmes, qui couroient effarées, en implorant le ciel. La maison cracque &

s'entrouvre de tous côtés. Nous ne pouvions marcher, nous tombions sur le sol tressaillant. Heureusement nous étions sous une voûte qui paroissoit solide; mais, ô Dieu! la terre s'ouvre. Nous enfonçons dans l'abîme. Nous voilà ensevelies toutes vivantes dans le sein de la terre. Notre voûte se soutient pendant quelque temps, & nous respirons dans le vuide qu'elle laisse sous elle; mais combien cela doit-il durer?

Le sol trembloit toujours; la voûte se fendoit de tous côtés; la terre combloit les ouvertures, & les infortunées, qui se trouvoient sous l'écroulement, y restoient ensevelies. Ma tante, trop malheureuse prophéteſſe, disparut la première. D'autres étoient écrasées par des pierres; d'autrés à moitié oppressées sous un poids énorme, se débattoient en vain pour s'en dégager, & mouroient lentement étouffées. Le feu s'allumoit dans tous ces débris, & dévoroit toutes vivantes les malheureuses qui respiroient dans les vuides; si le feu les épargnoit, la faim devoit les exterminer. On étoit enseveli dans la nuit, comme dans l'abîme. On n'avoit d'autre lueur que celle des incendies, qui gagnoient de tous les côtés, qui venoient dévorer les malheureux

impuiſſans à les éviter. « O mon Dieu ! » s'écrioit-on, voici le dernier jour du » monde. » En effet, depuis quelques momens que duroit le déſaſtre, près de la moitié de la ville avoit déjà péri; une autre moitié, déjà engloutie vivante dans les entrailles de la terre, ſouffroit une mort plus longue & plus cruelle. Ceux qui reſtoient encore à la face du ciel devoient frémir, de ne pouvoir éviter le même ſort. O quels cris! quels ſanglots! quels effroyables hurlemens! L'horreur de l'enfer ne peut être pire. Heureuſement pour moi, je tombai dans le plus profond évanouiſſement.

Fin du Livre troiſième.

DERNIÈRE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE QUATRIÈME.

Je fus rappellée à moi-même par des cris affreux qui venoient jusqu'à moi, & qui étoient plus forts que ceux que j'avois entendus jusqu'ici. Entourée de femmes, je n'avois guères entendu que des cris féminins. Ici c'étoit une voix d'homme qui demandoit du secours, & qui annonçoit de grandes souffrances. Cette voix m'attendrit. Je lui trouvois un timbre passionné, qui alloit jusqu'au cœur. Il me sembloit qu'il n'y avoit que mon père, mon frère ou mon amant qui pussent avoir un organe si touchant. « Hélas! me disois-je, si c'étoit un de » ces trois personnages intéressans. » Sûrement mon amant est à présent » à Messine ; j'ai de puissans motifs » de le croire ; si ce n'est pas lui que

» j'entends, il doit être, du moins,
» dans une situation aussi affreuse. Et
» mes pauvres enfans! (J'entendois
» aussi des cris d'enfans, qui me déchi-
» roient le cœur.) Hélas! dans l'aurore
» de leur vie, ils éprouvent le malheur
» le plus grand qui puisse arriver dans
» la nature. Ah! si le ciel pouvoit se
» contenter de la mort de leur mère!
» mais que feroient-ils après cela sans
» elle, dénués de tout, sans appui sur
» la terre?..... »

Cependant je distinguois toujours la voix du malheureux qui m'avoit tiré de mon assoupissement: « Il faut le secou-
» rir, me disois-je; mais comment par-
» venir à lui? » J'enfile une petite allée, qui alloit en pente & se soutenoit, je ne sais comment. Je roule au milieu des ténèbres, & des corps palpitans ou morts. J'arrive où l'infortuné hurloit. Je ne le vois pas; mais je l'entends trop bien. Je lui demande ce qu'il a: « Je
» suis, dit il, écrasé sous une poutre;
» de grace aidez-moi à me relever. »
— « Et comment puis-je faire, m'écriai-
» je? » Je cherchai à écarter la poutre. Elle étoit inébranlable. Du moins si j'a-vois joui de la lumière!... mais que pou-

vois-je faire à tâtons, dans l'ombre la plus épaisse ?

Bientôt, j'entrevois des lueurs qui augmentent assez rapidement. C'est une flamme dévorante, dont le progrès nous menace d'arriver jusqu'à nous. Nous sommes délivrés de l'ombre par un incendie qui va nous brûler. J'entrevois enfin le malheureux que je dois secourir. Son état fait frémir. Je cherche les moyens de l'en tirer. J'apperçois un instrument de fer, qui ressemble à une pioche. Ne pouvant lever la poutre qui l'écrase, je creuse la terre sous lui. Les tremblemens m'aident encore ; il s'aide lui-même, & le travail ne finit pas. Cependant l'incendie avance ; nous allons être atteints & dévorés par la flamme. Je devrois me sauver peut-être ; mais le malheureux périroit. Le redoublement du danger accroît notre ardeur. Nous faisons de si grands efforts, qu'enfin l'infortuné sort de dessous la poutre, se releve & se jète à mes pieds, pour me rendre grace. Le feu ne nous laisse pas le temps de filer un dialogue pathétique. Il faut nous sauver. Nous nous glissons entre des pierres, & dans des crevasses, par-tout où nous trouvons des vuides.

Nous avons le bonheur d'éviter la flamme; mais la faim va nous saisir, & la mort viendra lentement, sûre de ne pas manquer sa proie. Nous ne nous voyions plus; mais nous nous serrions tendrement. O Dieu! comme nous nous aimions réciproquement, sans jamais nous être connus, du moins selon l'apparence!

Mon compagnon d'infortune me demanda comment j'avois été précipitée dans le sein de la terre? Je lui racontai l'histoire de ma dernière nuit; & je le priai, à son tour, de m'apprendre les particularités de son malheur. « Hélas! » dit-il, c'est le plaisir qui m'a entraîné » dans le comble de l'infortune. J'étois » allé au bal, cette nuit dernière. J'y » avois vu une jeune Dame masquée, » qui m'avoit singulièrement intéressé. » Elle paroissoit me connoître, & moi » j'étois privé de ce plaisir à son égard, » quoique je mourusse d'envie d'être » mieux instruit. Elle est sortie, sans » vouloir m'apprendre qui elle étoit; » j'ai eu le malheur de la perdre dans » un tumulte affreux; j'étois doublement » affligé de ce malheur, parce que je » restois dans la plus cruelle inquiétude » sur son compte, vû le danger où elle » étoit de se voir écrasée, & parce que

» j'étois privé, par-là, du plaisir de la
» suivre & de savoir où elle logeoit.
» Cependant, au bout de quelque temps,
» je crus la retrouver entre les bras de
» deux hommes qui la reconduisoient.
» L'obcurité m'empêchoit d'en être sûr.
» Au lieu d'aborder celle que je prenois
» pour ma Dame du bal, je la suivis
» secrètement. Je la vis arriver à un
» Couvent, où ses conducteurs la re-
» mirent & la laissèrent. Soudain je
» cherchai les moyens de pénétrer dans
» son Couvent. J'entrai chez un Epicier
» voisin, que je connoissois. Je lui
» demandai s'il n'y auroit pas moyen de
» m'introduire dans le Monastère. » —
« Cela est difficile, me répondit-il;
» mais j'ai une cave, que je sais n'être
» séparée, que par un mur, d'une de
» celles du Couvent. Il ne s'agiroit que
» de percer une porte de communica-
» tion. » — « Ah! faite cela, lui dis-je;
» & vous me rendrez la vie. » — « Mais
» il y auroit du danger, reprit il. » —
« Oh! je prends tout sur moi, m'écriai-
» je. Et je ne voulus pas le quitter, qu'il
» n'eût fait venir des ouvriers qui alloient
» à leur travail. Nous nous sommes
» emparés d'eux; nous les avons con-
» duits dans la cave; nous les avons

» forcés de travailler à l'ouverture. Le » passage étoit déjà ouvert, & j'allois » m'introduire dans le Couvent. Tout-» à-coup l'effroyable tremblement de » terre est venu nous renverser tous, » nous écraser. Nous sommes descendus » vivans dans l'abîme. J'ai été renversé » sous une poutre ; vous m'en avez dé-» livré, je vous dois la vie. » O ciel ! je reconnoissois là mon histoire, avec le masque qui m'avoit si fort intéressée. « O » cher ami ! m'écriai-je, ne seriez-vous » point le Prince Panfili ? » — « Qu'en-» tends-je, répondit-il ! quelle voix ! Oh ! » la plus chère des femmes ! » Je l'entrevoyois, il me tendoit les bras, j'allois m'y précipiter. Soudain la terre se fend entre nous deux. Nous nous trouvons séparés par un abîme.

O Dieu ! j'avois retrouvé mon cher amant ; car probablement c'étoit lui. J'allois me jetter dans son sein, & le sort m'en séparoit d'une manière si cruelle. Hélas ! au moment de périr infailliblement, que perdions-nous en cela ? La douceur de mourir ensemble ; mais c'est toujours une douceur.

Des feux s'élancent de l'abîme qui s'est ouvert entre nous deux. J'entrevois mon amant au travers de la flamme. Il

me tend les bras, & je lui tends les miens. « Ah! cher Panfili, lui criois-» je. » — « Ah! chère Ninette, me » répondoit-il. » Je n'étois pas bien sûre cependant qu'il prononçât mon nom, ni par conséquent qu'il me reconnût. Pour moi, j'étois presque sûre de le reconnoître; c'est ce qui me désespéroit.

Cependant je sentois le double besoin de réparer mes forces, & celui de rejoindre mon amant. Je mourois d'inanition; mais où trouver de la nourriture? D'ailleurs, à quoi bon chercher à conserver une vie déplorable, que je devois perdre infailliblement? C'étoit filer ma mort. Je sentis l'odeur de l'eau-de-vie. Je me traînai vers l'endroit d'où elle venoit. J'apperçus quelques tonneaux qui devoient contenir cette liqueur. Une de ces bariques étant un peu écrasée, laissoit fuir le breuvage. J'en recueillis dans ma main; je l'avalai; je recommençai ce jeu plusieurs fois, & enfin je me sentis fortifiée par ce restaurant. J'étois désespérée de ne pouvoir communiquer ce secours à mon amant. Ma chère amie, s'écria-t-il, recevez cette corde; & en effet, il me jeta un volume de corde assez considérable, qui, malheureusement, m'attrappa & me renversa. Je me

relevai, non sans peine. Il me cria de chercher à l'amarrer solidement, & à la rendre le plus qu'il me seroit possible. Il en avoit retenu le bout de son côté, & l'avoit sans doute bien attaché. Je tirai la corde le plus fort qu'il me fut possible. Je l'attachai à un pilier, & je l'assujetis aussi fortement que je le pus, grace à l'eau-de-vie que je venois de boire. Cette corde fit un pont bien léger, à l'aide duquel mon amant traversa l'abîme, pour venir me rejoindre. Il s'y prit aussi habilement que le meilleur danseur de corde. Tantôt suspendu à ce lien, tantôt à califourchon dessus, il traversa, grace au sort propice, qui avoit fait cesser le feu sorti de l'abîme, & parvint jusqu'à moi. Je l'embrassai de tout mon cœur. « O mon cher Panfili! lui dis-je, » est ce vous? oui, sans doute, je re- » connois votre voix. » — « Je crois » reconnoître aussi la vôtre, répondit- » il. C'est celle d'une personne qui me » fut bien chère. Ah, Ninette! » — « Ah, Panfili! oui c'est vous que j'em- » brasse; oui c'est votre Ninette qui vous » a toujours été fidèle, qui n'a pu vivre » avec vous, qui va y mourir. » — « Ah! ma chère Ninette, où nous re- » trouvons-nous? » — « Viens, mon bon

» ami, viens te reſtaurer. Voilà le plus » preſſé. » Je lui fis recueillir de l'eau-de-vie dans ſa main, au tonneau qui fuyoit. Il ſe ſentit fortifié comme moi.
« Ma chère Ninette, me dit-il, je vous » dois encore la vie, une ſeconde fois; » comment ai-je pu vous croire cou» pable? Vous, ah! c'étoit un ſacrilège » de le penſer. Depuis que je me re» vois auprès de vous, je ſens votre » honnêteté, votre pureté inaltérable. » Combien on m'a trompé ſur votre » compte! comme on a empoiſonné ma » vie! les cruels! de quel bonheur nous » aurions joui!... & nous voilà enſevelis » dans le ſein de la terre, pour mourir » enſemble, conſumés lentement, peut-» être, par la faim, ou dévorés vivans » par les flammes.... »
« Mon cher ami, lui dis-je, eſpérons. » Le ciel ne veut pas notre mort, puiſ» qu'il nous a réunis. Quoiqu'enſevelis » tout vivans dans le ſein de la terre; » quoique pourſuivis, par la faim, les » flammes, & les débris d'une ville » entière, nous pouvons encore être » ſauvés, ſi c'eſt la volonté Suprême de » l'Eternel. (Nous ſommes, peut-être, » les ſeuls qui reſpirions ici, ou du » moins qui n'y ſoyons pas au ſupplice.)

» En effet, les cris qui nous déchiroient » le cœur ont presque tous cessé; la » mort triomphe & domine dans le sein » de la terre. La vie égarée s'est réfugiée dans nos cœurs. Courage, mon » ami, le tremblement, qui nous a engloutis dans le sein de la terre, peut » nous renvoyer à l'aspect du ciel. Cherchons de quoi soutenir cette vie malheureuse, qui peut nous être conservée. Voilà déjà de l'eau-de-vie qui » contribue à nous soutenir. Je vois de » l'eau filtrer dans cette crevasse. Nous » en recueillerons dans nos mains. Cherchons de quoi manger. » Nous ne tardâmes pas à trouver un paquet de pastilles. C'étoient des espèces de tablettes composées de sucs extrêmement nourriciers, durcis, pour être plus portatifs. On en coupoit un morceau, qu'on faisoit dissoudre dans de l'eau chaude. Il en résultoit un bouillon très-nourrissant. Nous nous procurâmes aisément du feu; il en sortoit de l'abîme, & tous les meubles étoient bons pour y servir d'aliment. Un paquet de bougie nous fournit de la lumière. Nous trouvâmes un vase d'or, qui ressembloit beaucoup à un vase sacré? Qu'avions-nous besoin qu'il fût si riche? Nous recueillîmes de l'eau,

» tout le pays. Nous sommes, avec vous,
» dans le sein de la terre, dans le sé-
» jour de la mort. La terre a dévoré
» la plupart de ses habitans ; plus de
» soixante mille malheureux sont à pré-
» sent, comme nous, dans ses entrailles;
» & les plus heureux sont ceux que la
» mort a frappés. Ceux qui respirent
» encore, comme nous, sont écrasés,
» torturés, assaillis par les flammes qui
» les épouvantent par leur approche, ou
» les tourmentent par leur atteinte. La
» faim est le supplice le plus lent &,
» par-là, le plus cruel peut-être qui con-
» duit les autres à la mort. Pour vous,
» infortuné Prisonnier, vous gagnez,
» en quelque façon, dans ce désastre
» général, puisque vous n'avez point
» été exterminé, par les ruines de votre
» cachot. La mort, qui vous épargne,
» comme nous, peut vous sauver comme
» nous, en vous renvoyant aux régions
» de la lumière. La faim, sans doute,
» alloit vous consumer ; mais nous al-
» lons partager, avec vous, les restau-
» rans qui nous soutiennent ; ensuite
» nous tâcherons de vous délivrer de
» votre chaîne, & nous vous rendrons,
» si nous pouvons, la foible liberté de
» vous égarer, comme nous, dans les

» ruines. » — « Hélas ! nous répondit
» le Prisonnier, c'est la mort que j'im-
» plore ; mais votre rencontre est, je
» l'avoue, une grande douceur pour
» moi. Il y a trente ans que je n'ai vu
» la figure d'un homme ; car on me
» jetoit ma foible nourriture par mon
» guichet, sans jamais me parler. Je
» n'avois donc pas entendu, depuis si
» long-temps, le son d'une voix hu-
» maine. Je vois entrer, avec un trans-
» port angélique, un couple céleste, le
» plus beau que j'aie vu de ma vie.
» Vous êtes deux anges tutélaires qui
» descendez vers moi, de la voûte des
» cieux. »

Nous lui fîmes avaler un peu d'eau-de-vie. Bientôt nous le restaurâmes avec un bouillon semblable au nôtre. Il se sentit plus fort, & nous fit les plus tendres remercîmens. Je n'ai jamais vu la sensibilité se peindre mieux sur le visage d'aucun mortel. Je n'ai jamais vu le calme de l'ame si bien exprimé sur une figure humaine, qu'il l'étoit sur celle de ce vénérable Prisonnier, malgré l'horreur de sa situation.

« Mon ami, dis-je, au cher Panfili ;
» tâchons de délivrer ce brave homme,
» de la chaîne qui l'attache au mur. »

Le Prince me prit à ma part. « Ma bonne
» amie, dit-il, si cet homme étoit un
» criminel, comme il y a lieu de le
» présumer; car enfin, on ne punit pas
» si cruellement un homme qui n'a rien
» fait... » — « Hé ! mon bien aimé, re-
» pondis-je, quand il seroit coupable
» des plus grands crimes, ne seroient-ils
» pas assez expiés par une si longue &
» si affreuse captivité? » — « Mais, reprit-
» il, ne crains-tu point de voir déchaîner
» une bête féroce, qui pourroit se jeter
» sur la main qui lui ôteroit sa chaîne ? »
— » Hé! répliquai-je, qu'avons-nous
» à craindre d'un vieillard presque cen-
» tenaire, qui ne peut pas se soutenir,
» & à qui il reste à peine un souffle? »
— « Mais! me dit-il, il peut déguiser sa
» vigueur, sous l'extérieur de misère qui
» le dégrade à nos yeux. » — « Ha!
» mon ami, lui répondis-je, vous êtes
» un grand Seigneur; vous pensez que
» tous les infortunés sont des scélérats,
» malheureux & coquin sont chez vous
» synonimes; & loin de plaindre de
» pauvres misérables, de ce qu'on les
» a fait tant souffrir, vous pensez qu'on
» ne peut trop les punir. » — « Cela
» se peut bien, dit-il, ma chère amie.
» J'ai toujours entendu parler comme

» cela autour de moi. Sur le seul aspect
» d'un malheureux qui portoit les livrées
» de l'indigence, » c'est un coquin, s'é-
» crioit-on, il faut pendre cela, où le
» faire pourrir dans une prison. » Cela
» ne coûte rien aux grands Seigneurs; &
» le vers du poëte Racine peint bien leurs
» sentimens :

« Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ? »

« Oui, sans doute, repris-je. On écrase,
» sans pitié, les insectes. Convenez que,
» si vous connoissiez ce Prisonnier, pour
» être d'une famille distinguée, du genre
» de la vôtre, il ne vous viendroit pas
» dans l'idée qu'il fût coupable. Il ne
» vous a paru un criminel, que parce
» qu'il a l'extérieur du plus malheureux
» des hommes. »

Nous trouvâmes une lime, & nous vînmes à bout de délivrer le malheureux, du poids de ses chaînes. Il éleva les bras au ciel : « O mon Dieu, s'écria-t-il, je
» te rends graces; tu m'as délivré par
» les mains de ce couple charmant, fais
» qu'ils retournent à la vie, & jouissent
» long-temps du bonheur qu'ils méritent,
» par leurs bienfaits envers moi. Je sens
» que je mourrai; mais libre; mais non

» plus comme un criminel. » Il tomba ſur ſes genoux & continua, d'implorer le ciel, pendant quelque temps. Enſuite, ſe tournant vers nous : « Après Dieu, nous » dit-il, les hommes doivent avoir leur » tour. » Alors il nous fit les plus tendres remercîmens. On voyoit qu'il étoit pénétré, que la vérité repoſoit ſur ſes lèvres. Mon amant parut confus d'avoir ſuſpecté ſon honnêteté.

Nous étions juſtement curieux de le connoître. Nous lui demandâmes qui il étoit ? « Mes amis, répondit-il, j'ai tou- » jours regardé comme le ſouverain bien » de me cacher. La célébrité m'a ſuivi » malgré moi. La crainte de la renom- » mée eſt une manie, un tic dont j'ai » peine à me défaire. Il faut que je vous » apprenne qui je ſuis. Je ne puis ſans » doute vous le refuſer ; mais les in- » térêts publics m'affectent plus que les » miens. Apprenez-moi, de grace, ce » que vous ſavez du déſaſtre terrible qui » vient d'arriver. » — « Hélas ! répon- » dit mon amant, nous avons été des » premiers engloutis, & nous ne pou- » vons ſavoir au juſte ce qui eſt arrivé, » depuis notre mort ; car nous pouvons » nous regarder comme morts. Cepen-

» dant, les horribles secousses que nous » avons senties, le poids des ruines » que nous avons entendu s'écrouler, » la multitude infinie de voix qui ont » déchiré nos oreilles & nos cœurs, tout » nous fait conjecturer que la plus grande » partie de la nation a dû périr comme » nous. » — « O mon Dieu ! dit le » vieillard, fais grace à ceux qui restent, » & sauve, avec eux, mes bienfaiteurs. » Et vous, mes anges tutélaires, ajouta-» t-il, daignerez-vous faire un peu » plus particulièrement connoître à moi ? « M'apprendrez-vous à qui j'ai tant » d'obligations ? » Pour l'engager à nous donner sa confiance, nous lui donnâmes la nôtre ; nous lui apprîmes qui nous étions, & nous lui détaillâmes, chacun à notre tour, la plupart de nos aventures. Il nous écouta avec intérêt & souvent avec admiration. « O belle fleur » de la jeunesse, dit-il ! ô pur amour ! » Quel spectacle délicieux pour moi, » après une solitude de trente ans ! Mes » chers enfans, avant que vous fussiez » tous deux au monde, j'étois déjà en-» seveli sous la terre. Ma destinée, qui » a jadis été assez brillante, étoit dou-» loureusement terminée ; toute votre » enfance, tous vos amours, tous vos

» voyages, toutes vos aventures, tout
» ce qui a diversifié votre vie, tout cela
» s'est passé, tandis que j'étois dans le
» sein de la terre. Ma vie ou plutôt
» ma mort a été uniforme. C'étoit le
» repos du tombeau ; mais la pensée &
» le sentiment régnoient au sein d'un
» être infortuné, dans l'empire du trépas.
» Il faut enfin que je vous apprenne
» qui je suis. Jeune-homme, avez-vous
» un peu de lecture ? » — « J'ai lu des
» Romans, lui répondit mon amant. »
— « Si vous n'avez rien lu autre chose,
» reprit le Prisonnier, il est difficile que
» mon nom soit venu jusqu'à vous, &
» que l'*Esprit des Loix*, par exemple,
» ait été connu d'un jeune étranger,
» qui n'a lu que pour s'amuser, & s'est
» borné à des bagatelles. » — « Atten-
» dez, reprit mon amant, l'*Esprit des*
» *Loix* ; hé mais, c'est un ouvrage fran-
» çois, très-célèbre ; j'en ai entendu
» beaucoup parler. Cela traite de Poli-
» tique, je crois ; le Philosophe, qui a
» composé cet ouvrage, est au rang des
» plus grands hommes de la France. »
— « On lui rend enfin justice, dit le
» vieillard, parce qu'on le croit au
» tombeau ; & connoissez-vous le nom
» de cet Auteur ? » — « Mais oui, ré-

» pondit mon amant, j'ai lu même quel-
» que chose de lui. C'est un Philosophe
» très-galant. Il a fait le Temple de
» Gnide, & les Lettres Persanes; c'est
» charmant; j'ai lu cela. Attendez,
» comment l'appelle-t-on? Montesquieu,
» c'est cela, oui, Montesquieu; c'étoit
» un Président, noblesse de robe; mais
» enfin cela vaut son prix; & cet homme,
» d'ailleurs, avoit du mérite qui l'éle-
» voit au-dessus de sa noblesse. On a
» fait sa statue à Paris, ou l'on a dû la
» faire. On fait un vaste Musée, qui
» conduit du Louvre aux Tuileries. C'est
» cette longue galerie, qui regne sur
» le bord de la Seine. Ce sera le plus
» beau monument des arts qu'on puisse
» imaginer. Cette galerie sera ornée
» des statues des grands hommes de la
» France, dans tous les genres. A chaque
» sallon de Peinture, qui se tient tous
» les deux ans, on offre au Public quatre
» de ces statues. Hé bien! celle de
» Montesquieu y a paru soit en terre,
» ou en plâtre, soit exécutée en marbre.
» Ce grand homme sera un des orne-
» mens de la galerie. Il a dû, de plus,
» paroître sur le théâtre. On célèbre ses
» vertus. Oui, quelqu'un a composé une
» comédie intitulée le *Bienfait Anonyme*;

» cela se jouera par la suite. C'est un » bienfait que Montesquieu fit en secret. » Il vit, sur le port de Marseille, un » jeune-homme qui avoit un père captif » à Alger, je ne sais où; il le racheta » secrètement, & le rendit à son fils » & à sa famille. Ah! Montesquieu, » je vous dis, est un des grands hommes » de France, & il est honoré comme » il mérite de l'être. J'ai appris tout » cela à Paris, moi; j'y ai vécu, je » connois mon Paris. » — « Et moi » aussi, lui dis-je, je le connois. J'y ai » vécu bien cuisament pour moi, quoi- » que ce soit un pays charmant. J'y ai » entendu beaucoup parler de Montes- » quieu. » — « Et vous a-t-on dit ce » qu'il est devenu, reprit le vieillard? » — « Hé mais, dit mon amant, je crois » qu'il est mort à Paris, avec beaucoup » de décence même, a dit M. d'Alem- » bert; car il a consacré à Montesquieu » un éloge très-bien fait, à la tête d'un » volume de l'Encyclopédie. » — « Hé » bien, dit le vieillard, j'étois honoré » dans ma patrie, tandis que j'étois en » Sicile dans le sein de la terre. » — « Quoi! vous êtes Montesquieu, s'é- » crièrent Panfili & Ninette! » Alors nous considérâmes de nouveau ce brave

vieillard;

» vieillard. Nous vîmes dans ses yeux le
» caractère d'une grande ame, & nous
» l'embrassâmes tous deux avec trans-
» port. »

« Mes chers amis, nous dit il avec
» reconnoissances; je suis sensible à vos
» amitiés, je ne puis vous exprimer ma
» gratitude. Pour vous raconter mon
» histoire; je ne suis point surpris qu'on
» m'ait fait passer, en France, pour
» mort. Hélas ! on m'y a immolé; on
» m'a fait disparoître du nombre des
» vivans. J'ai eu des ennemis, d'autant
» plus dangereux qu'ils étoient cachés,
» & que je ne pouvois les connoître,
» parce que je n'avois offensé personne.
» Le Roi me faisoit l'honneur de me
» vouloir du bien, &, s'il a signé ma
» ruine, il n'en a sûrement rien su. Mal-
» heureusement, dans ce temps-là, on pro-
» diguoit trop aisément les lettres de
» cachet. Un ennemi secret en obtint
» une contre moi. Il y eut un prétexte.
» On venoit d'imprimer à Londres un
» livre de moi, où j'étois beaucoup plus
» hardi que dans l'*Esprit des Loix*. Toute
» l'édition fut saisie en entrant dans le
» royaume. Il n'en a pas dû transpirer un
» seul exemplaire dans le Public. Le
» voilà ce livre malheureux, qui a causé

» ma ruine. On l'a enfermé avec moi,
» pour me mettre toujours, devant les
» yeux, la cause de ma perte. Je crois
» que les Jésuites ont pu influer dans
» mon malheur. Je les avois assez bien
» traités dans mon ouvrage sur les Loix;
» mais je refusai d'écrire, en leur faveur,
» des choses qu'ils vouloient me dicter,
» & que je croyois fausses. Ils se sont
» vengés, si j'en crois les conjectures
» de mes amis. Quoiqu'il en soit, je fus
» transporté, en vertu d'une lettre de ca-
» chet, aux îles Sainte-Marguerite. Cette
» prison m'ennuya beaucoup; mais c'é-
» toit un paradis, en comparaison de celle
» dont vous venez de me délivrer. Des
» amis, ou peut-être des ennemis, me
» procurèrent les moyens de m'évader;
» j'escaladai les murs, & me voilà hors
» des prisons de France. Je me sauvai
» tout joyeux à Messine. Je n'avois pas
» réfléchi que l'Inquisition régnoit dans
» ce malheureux pays. Elle est l'ennemie
» jurée de quiconque ose penser, &,
» quand on l'a fait tout haut, comme
» moi, on mérite, à ses yeux, les plus
» grands supplices. Elle me fit arrêter.
» Je vous épargne l'histoire d'une procé-
» dure odieuse, qui ne pourroit qu'exciter
» en vous une indignation déchirante

» Je fus enfermé pour la vie dans le
» plus affreux cachot.

» Moi qui avois passé mes jours dans
» l'opulence, dans le pays du monde
» qui offre le plus de délices, dans la
» société des gens les plus éclairés ou
» les plus aimables, je me suis vu plongé
» dans la solitude la plus affreuse, &
» dans l'état le plus déplorable qu'on
» puisse imaginer. J'y ai, sans doute,
» souffert, & n'aurois-je pas souffert
» même dans l'enchantement du monde
» brillant où j'avois jadis vécu? Mais
» l'esprit consolateur a daigné descendre,
» des cieux, dans mon ame. Il m'a pé-
» nétré d'un rayon de son bonheur;
» il m'a inspiré des pensées sublimes
» qui m'ont enlevé, des sensations dé-
» licieuses, qui m'ont transporté. J'avois
» le bonheur de converser immédiate-
» ment avec Dieu même. Oui, mes
» enfans, il est un Dieu. Je l'ai senti
» dans mon cœur; il a respiré, avec
» moi, dans mon ame. Il m'a tenu lieu
» des amis, du monde, des plaisirs,
» de la nature entière. Il vaut mieux, à
» lui seul, que tout ce qui existe. Ah!
» mes amis, j'ai joui, malgré la mé-
» chanceté des hommes. Je n'ai pas été
» plus malheureux sous la terre, qu'ils ne

» le sont à l'aspect du ciel. O! si je pou-
» vois leur communiquer les pensées que
» le ciel m'a inspirées dans mon noir
» azile! quels traits de lumière! quelles
» idées utiles! Je contribuerois à leur
» bonheur, & ce seroit-là ma vengeance.
» J'ai tracé quelques figures hiérogly-
» phiques & abrégées, sur les murs de
» ma prison. Une de ces figures équivaut
» à une page entière; mais moi seul je
» puis les entendre. ».

Après avoir reçu nos remercîmens, relativement à son récit, le vieillard nous montra, sur son mur, ces caractères symboliques; il nous les expliqua. Nous entendîmes des choses admirables, célestes, qui enlevent, que l'esprit divin seul peut inspirer. Nous eûmes une idée des plaisirs sublimes que ce grand homme avoit goûtés. Ces matières sont trop au-dessus de ma portée pour que je puisse donner, là-dessus, les moindres détails. Il me sembloit, quand il nous parloit, que j'entendois & sentois ce qu'il nous disoit; mais, si je sens encore tous ces grands objets, je ne puis les exprimer. Mon amant, qui a fait des études, seroit peut-être plus capable, que moi, d'en donner une esquisse. Nous parcourûmes aussi quelque chose de son livre. Nous l'avons lu,

depuis, & dévoré plusieurs fois. Nous le donnerions volontiers au Public; mais ce seroit une entreprise trop dangereuse pour l'Editeur.

Le besoin nous vint de prendre du repos. Nous jugeâmes que la nuit régnoit sur la terre. Nous remîmes, au Prisonnier, une natte de jonc, que nous avions trouvée, & sur laquelle il s'étendit dans un coin. Pour nous, nous couchâmes ensemble sur un tas de bled, que nous trouvâmes à l'écart. Mon cher amant me fit les plus tendres caresses, que je lui rendis de tout mon cœur. C'étoit d'abord la plus pure innocence qui nous animoit; mais enfin je sentis qu'entre deux individus de sexes différens, l'innocence ne pouvoit subsister long-temps, dans de si tendres embrassemens. Je crus devoir le remontrer à mon cher Panfili. « Mon » bon ami, lui dis-je, modère tes ca- » resses; elles peuvent être coupables » sous les yeux d'un Dieu qui va nous » juger, & presqu'à ses pieds. Prêts à » sortir de la vie, & à rendre compte de » nos actions, pouvons-nous chercher » de profanes jouissances? » — « Hé! » ma chère amie, répondit-il, pouvons- » nous commettre un crime, en goûtant » les plaisirs que le ciel permet aux

» époux? » — « Ah! mon ami, nous
» ne le sommes pas, & nous ne le serons
» jamais. » — « Pourquoi, ma chère
» Ninette? Si nous retournons à la vie,
» sur-le-champ je te mene à l'autel. »
— « Ah! ta famille ne permettroit pas
» une pareille alliance. » — « Ma fa-
» mille n'existe plus; elle se trouvoit,
» pour le moment, à Messine, comme
» moi; le tremblement de terre n'a
» pas dû l'épargner plus que les autres. »
— « Mon cher Panfili, l'honneur te
» défendroit d'épouser une femme qui
» a été unie à d'autres hommes, & qui
» en a des enfans. » — « L'honneur me
» diroit que tu m'as sauvé la vie, que
» mon existence t'appartient, & qu'un
» droit si sacré doit dissiper tous les
» obstacles. D'ailleurs, je t'aime plus que
» jamais. Nous sommes joints ensemble
» par une circonstance unique; nous
» contractons des liens intimes que rien
» ne pourra jamais dissoudre. » Il parloit
du fond du cœur, & continuoit ses
tendres caresses, auxquelles je ne pouvois
manquer d'être sensible. Nous nous en-
dormîmes dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain, réveillés, comme la
veille, par une secousse horrible, nous
trouvâmes le bon vieillard levé. Il mé-

ditoit & gravoit ſur le mur, avec une eſpèce de clou, des hiéroglyphes, ſymboles de ſes penſées ; il nous les expliqua.
« Mes chers amis, nous dit-il, n'en-
» tendez-vous rien ? » — « Oui, ſans
» doute, répondîmes-nous ; oui, nous
» entendons une voix foible & mou-
» rante, qui demande du ſecours. » —
« Voyez, reprit-il, cette fente qui vient
» de ſe faire au mur. Elle va nous aider
» peut-être à l'ouvrir & à le percer. Il
» y a ſans doute ici près quelqu'autre
» Priſonnier, dans un auſſi triſte état
» que celui dans lequel vous m'avez
» trouvé. Tâchons de le ſecourir. » —
« De tout mon cœur, s'écria mon amant ; »
& il empoigna une barre de fer, qui ſe trouva preſqu'à nos pieds. Nous l'aidâmes bien foiblement ; ſur-tout le vieillard centenaire ; nous vînmes cependant à bout d'enfoncer des pierres & de percer une ouverture, qui nous laiſſa entrer dans le cachot voiſin. Nous y trouvâmes un ſecond Priſonnier, dans un état encore plus déplorable que le premier, parce qu'il y avoit plus long temps qu'il ſouffroit les horreurs de la faim. Il étoit immobile ſur la terre. Ses yeux ſeuls avoient du mouvement. Il ne lui reſtoit qu'un ſouffle. Nous lui verſâmes, dans la bou-

che, quelques goûtes de notre restaurant populaire. Elles lui firent un effet étonnant, & parurent le ranimer sur-le-champ. Nous le soulevâmes. Nous lui fîmes avaler un bouillon, tel que nous en prenions. Il respira, & nous regarda. Nous l'observâmes de notre côté; il nous parut assez grand, fort maigre, la barbe rase, très-vieux, quoi qu'un peu moins que Montesquieu, l'œil vif & spirituel. Il observa notre vieillard. « Ah, mon » cher Montesquieu! dit-il, quelle heu» reuse rencontre! » — « Qu'entends-je, » dit Montesquieu, n'est-ce pas Vol» taire que je vois? Comment vous » trouvé-je ici? » — « Ma foi, je n'en » sais rien, répondit Voltaire. Je suis » mort à Paris, & me voilà, je crois, » à Messine, vivant; mais pire que » mort, dans un cachot, au milieu d'un » tremblement de terre. Pourriez-vous » m'apprendre ce qu'on fit de moi à » Paris quand j'y mourus en 1778? » Mon amant lui répondit; « on dit, » Monsieur, qu'on vous refusa la sé» pulture, que vous fûtes enlevé, par » une lettre de cachet, à l'Abbaye de » Scellière, qui appartenoit à votre ne» veu; que vous y fûtes seulement mis » en dépôt, tandis que vous passiez pour

» reprendre la route de Ferney, où votre » cœur est, dit-on, dans une urne tu- » mulaire. Votre tête doit être sans » cervelle; car un Chirurgien se vante » de l'avoir dans son cabinet, il dit » qu'il n'a point vu de cervelle d'un si » gros volume, excepté celle d'un fou, » qui égaloit presque la vôtre. » — « Voyez, reprit Voltaire, comme tout cela » est fabuleux. Mon cher Duc de Riche- » lieu, mon héros, m'avoit donné une » bouteille d'opium, pour me guérir d'une » cruelle insomnie. Il ne m'en falloit » qu'un verre, j'avalai toute la bouteille, » & je dormis du sommeil le plus pro- » fond, qui valoit une léthargie. Je ne » sais comment on a pu enlever mon » corps. L'ami chez lequel je vivois m'é- » toit fort attaché, & je suis sûr de » lui. Avec de l'argent, sans doute, » on est venu à bout de m'enlever. Je » me suis éveillé à plus de cent lieues » de Paris, tout garotté; vous sentez » combien cela devoit être plaisant. J'ai » voulu crier. On ne devoit pas m'en- » tendre à six pas de la voiture, & » même le bruit des roues devoit en- » tièrement couvrir ma voix. On ne s'est » pas donné la peine de me fermer la » bouche. Nous sommes arrivés à Mar-

» seille, de nuit; nous nous sommes
» embarqués de nuit, & nous sommes
» arrivés à Messine, de jour. On a fait
» accroire au peuple qu'il voyoit le
» Diable. Cet objet lui a paru très-
» curieux: il est accouru pour le voir.
» Il l'a trouvé maigre, vieux & laid,
» ce qui étoit très-flatteur pour moi,
» comme l'estampe du déjeûner de Fer-
» ney, où, pour prix de ma politesse,
» un artiste reconnoissant m'a peint sous
» l'aspect d'un singe en bonnet de nuit.
» J'ai été traîné dans les prisons de
» l'Inquisition. J'ai comparu devant ce
» tribunal absurde & barbare. On m'a
» fait un procès, bon Dieu! quel pro-
» cès! Quels Juges! Je me suis vu en-
» fermer sous la terre, dans ce cachot
» que je ne regrette point, quoique j'en
» sois délivré si inopinément. Je ne me
» vante point d'y avoir été fort heureux;
» j'y ai pesté souvent de toute mon
» ame; mais aussi j'y ai goûté de sin-
» guliers plaisirs, j'ai toujours fait pro-
» fession de reconnoître un Dieu. Je l'ai
» invoqué ce Dieu. Il m'a envoyé des
» consolations sublimes, oui sublimes,
» ce n'est pas trop dire. Dans mon triste
» état, il falloit se chatouiller pour se
» faire rire. Hé bien! j'ai ri quelque-

» fois. J'ai pensé à Jean Fréron, & à
» mes autres ennemis de cette espèce.
» Ils me paroissoient si comiques, que
» je ne pouvois m'empêcher d'en rire.
» Malgré cela, j'avoue que j'ai été traité
» bien indignement. Quoi! aller cher-
» cher un pauvre mourant dans son pays,
» l'amener à grands frais en Sicile, pour
» l'enfermer sous la terre! Et je ne suis
» pas le seul qu'on ait traité de cette
» manière. Vous voyez que le cher
» Montesquieu en a eu sa part. J'avois
» entendu dire sourdement que le Grand
» Inquisiteur de Messine avoit fait le
» projet de s'emparer de tous les Phi-
» losophes, qui faisoient le plus de bruit;
» pour les enterrer comme cela sous
» l'éteignoir. Ce malheureux est sans
» doute à présent enseveli dans l'abîme,
» tandis que nous respirons. A propos,
» je voudrois bien savoir ce qu'est devenu
» le bon Jean Jacques; il avoit eu la
» bonté de décamper de Paris, dès
» qu'il m'y avoit vu entrer. Y a-t-il
» reparu depuis ma prétendue mort. »
— « Homme illustre, dit mon amant,
» il est mort précisément un mois après
» vous. » — « Oh! la bonne pièce,
» reprit Voltaire! Racontez-moi donc
» comment cela s'est passé. » — « Il est

» mort subitement reprit le jeune Prince,
» à Ermenonville où on l'avoit recueilli.
» Il a été se promener un matin. Il est
» revenu en disant qu'il alloit mourir.
» Il a fait ouvrir les fenêtres pour voir
» le ciel ; il a dit mille belles choses
» attestées par sa Gouvernante, prétendue
» femme, & il est mort tout de bon, à
» ce qu'on assure. Attendez, dit Vol-
» taire, cette mort n'est pas naturelle.
» Il y a là de l'Inquisition. Il sera tombé
» en léthargie, on l'aura enlevé. Il est
» peut-être ici près enfermé, comme
» nous. Par plaisir, tâchons de percer
» ce mur. Que j'aurois de plaisir à le
» délivrer! Le pauvre Diable! Nous ver-
» rions s'il refuseroit de m'embrasser. »

Voltaire, dans un si malheureux état, me paroissoit encore enchanteur. Une ame de feu pétilloit dans ses yeux, une gaîté singulière le faisoit étinceler d'esprit, dans la plus affreuse situation ; c'étoient des roses nées sur des tombeaux & sur des ruines. Nous prîmes le plus de forces qu'il nous fut possible, en nous restaurant avec l'eau-de-vie & nos bouillons ; & nous nous hâtâmes de percer le mur, à l'aide d'une barre de fer & d'une pioche. Il n'y avoit guères que mon amant qui pût travailler. Nos deux

Philoſophes n'étoient bons que pour le conſeil. J'en faiſois beaucoup plus qu'eux, & je ne faiſois pas grand-choſe. Enfin, nous vînmes à bout de percer le mur dans moins de douze heures, & nous trouvâmes, dans un troiſième cachot, un troiſième Priſonnier petit, & dans un fort triſte état. « Et parbleu ! c'eſt l'ami » Jean Jacques, s'écria Voltaire. Je l'a- » vois bien dit. Je le ſentois ; mais le » pauvre Diable eſt bien bas. » En effet, il étoit fort douteux que le bon homme reſpirât encore. Nous lui fîmes reſpirer un peu d'eau-de-Cologne, dont nous avions trouvé une phiole. Il pouſſa un ſoupir, il entr'ouvrit les yeux. « Où ſuis-je, » dit-il ? mes ennemis ne ceſſeront-ils ja- » mais de me perſécuter ? » — « Vous êtes » délivré de votre cachot, lui dit mon » amant. » — « Quoi ! reprit-il, me » refuſer juſqu'au pain de douleur qu'on » doit aux Priſonniers ! Me laiſſer con- » ſumer lentement par la faim ! » — « C'eſt la faute du tremblement de terre, » lui dis-je ; eſt-ce que vous ne l'avez » pas ſenti ? » Il parut flatté d'entendre la voix d'une femme. Il ſouleva ſes yeux pour me regarder. « Quel eſt ce bel » ange, dit-il ? eſt-ce à lui que je dois » mon ſalut ? Ah ! Mademoiſelle, vous

» faites une action bien généreuse, & » la vertu est bien enchanteresse, quand » elle se trouve réunie à la beauté. » Je vis que J. J. Rousseau, malgré l'air sauvage qu'on lui reprochoit, savoit toujours dire aux femmes des choses agréables. Il paroissoit ne pas reconnoître Voltaire. Celui-ci nous fit signe de ne pas dire qu'il étoit là. Nous demandâmes à l'infortuné par quel hasard malheureux il se trouvoit à Messine ? « Je ne savois » pas, répondit-il, que je fusse à Mes» sine. Je m'étois simplement apperçu » que j'étois dans les mains de l'Inqui» sition. Comment mes ennemis, qui » sont si mal avec ce tribunal, ont-ils » pu l'engager à me traiter si indigne» ment ? » — « Et quels sont vos en» nemis, lui dis-je? » — « C'est Voltaire, » répondit-il, qui a conduit tout cela. » Ce sont ces maudits Philosophes qui » l'ont secondé. Ils ont voulu faire leur » cour au Clergé. Ils m'ont livré pieds » & poings liés. » — « Vous vous croyez » sûr de cela, lui dit Voltaire. » — « Oui, sans doute, répondit J. J. Ils » ourdissent des trames, dont la chaîne » s'étend dans tout l'Univers. « — « Hé » bien, M. Rousseau, lui dis-je, je suis » obligée de vous dire que vous vous

» trompez. M. de Voltaire, que vous
» croyez votre ennemi, est un de vos
» libérateurs, ou plutôt c'est votre seul
» libérateur; car enfin c'est lui qui a
» soupçonné que vous pouviez être ici,
» & qui nous a conseillé de percer le
» mur. » — « Vraîment, reprit J. J., il
» devoit bien le savoir, puisqu'il m'y
» avoit fait enfermer. » — « Il y étoit
» enfermé comme vous, répliquai-je,
» avant vous. » — « Il le méritoit plus
» que moi. » — « C'est lui, repris-je,
» qui nous a dit; » le cher J. J. est peut-être ici. « Oh! si je pouvois le sauver. »
— « Politique, dit J. J. Rien de si
» criminel que de jouer la vertu! » —
« Quoiqu'il en soit, dit Voltaire, em-
» brasse ton ennemi. » — « Soit, comme
» ennemi, repartit J. J. » Et les deux
rivaux s'embrassèrent.

Il étoit visible que l'infortuné J. J. avoit l'esprit aigri & même aliéné par ses longs malheurs. Nous le délivrâmes de sa chaîne; nous le restaurâmes & lui rendîmes un peu de force. Alors nous lui exposâmes, sur sa réquisition, la situation où il se trouvoit dans le sein de la terre. Il nous remercia de tout son cœur, & même Voltaire. « Pourrois-tu, » dit le moderne Démocrite, au moderne

» Héraclite, pourrois-tu, dis-je, nous
» apprendre au juste cher J. Jacques,
» comment on t'a amené ici ? » — « J'é-
» tois assez tranquille à Ermenonville,
» répondit-il, quoique je m'y ennuyasse
» de temps en temps. Un jour, voulant
» jouir d'une belle matinée & m'égarer
» dans la campagne, j'avalai pour prendre
» des forces, un verre de vin, auquel je
» trouvai un goût singulier. Je n'y fis pas
» grande attention. C'étoit du vin que
» j'avois trouvé dans une bouteille sur ma
» table. Je me figurai que ce mauvais goût
» venoit de la bouteille mal rincée. Je
» crus cependant appercevoir une figure
» inconnue, qui s'esquiva en souriant.
» Je ne sais pas comment je ne réflé-
» chis point à ce double incident. Je
» me promenai d'abord avec assez de
» plaisir; mais je ne tardai pas à me
» sentir attaqué d'un violent mal de
» tête, qui augmentoit à chaque pas.
» Je me sentois lourd & accablé de
» sommeil. Je m'assis, ou plutôt je tom-
» bai sur l'herbe pour m'y endormir. Je
» m'éveillai, sans doute, long-temps
» après. J'étois enterré dans du foin. Je
» sentois que ce foin ne restoit pas en
» place, d'où je concluois que j'étois
» dans une charrette pleine de cette

» denrée. Je voulus crier ; mais j'avois
» un baillon à la bouche. Je voulus
» remuer ; mais j'étois garotté. Quand
» la nuit fut venue, on me tira de mon
» étui, &, le pistolet sur la gorge, on
» me fit avaler un bouillon mêlé de vin,
» ensuite on m'enterra de nouveau dans le
» foin. On joua ce jeu pendant quelques
» jours, ou plutôt quelques nuits. Enfin
» une nuit on me tira tout-à-fait de la
» charrette. On me banda les yeux, &
» l'on me porta je ne sais où. Je fus
» enfermé dans une espèce d'armoire,
» où il y avoit un matelas. Je sentis
» bientôt que ma nouvelle demeure étoit
» beaucoup plus mobile que la charrette.
» J'y étois non plus cahoté ; mais ba-
» loté. Au mal de cœur dont je fus
» tourmenté, je conjecturai que j'étois
» sur la mer. On m'y donnoit à manger
» de temps en temps, & au bout de
» quelques jours on me débarqua au
» grand jour, sur un port que je ne
» connoissois pas. On me traduisit, moi
» Protestant, devant un tribunal de
» Moines. On me condamna, comme
» Philosophe, moi qui avois toujours
» protesté contre la Philosophie. On
» m'enferma dans ce cachot, où j'ai
» souffert des horreurs, pendant cinq

» ans. On a fini par me laisser mourir
» de faim. Voilà jusqu'où s'est étendu,
» contre moi, la haîne des hommes, &
» la noirceur des Philosophes du jour. »
— « Et le créateur, poursuivit Voltaire,
» a daigné se joindre à ces malheureux
» Philosophes, & il a fait éclater un
» tremblement de terre, qui t'a fait
» un tombeau de ton cachot, & t'a
» procuré l'avantage de mourir de faim,
» en te privant de la pitance qu'on t'au-
» roit fourni sans cela. » — « Et comment
» m'a-t-on fait mourir à Ermenonville,
» reprit Rousseau ? » — « On vous a fait
» retourner chez vous, lui dit mon
» amant, dans les bras de votre épouse.
» Vous avez voulu qu'elle ouvrît la fe-
» nêtre ; vous avez admiré l'éclat du
» ciel ; vous avez dit de très-belle choses,
» rapportées fidèlement par votre digne
» épouse ; enfin, vous êtes mort presque
» dans l'instant. » — « Après, dit Rous-
» seau, qu'a-t-on fait de mon cadavre ?
» A-t-on dévoué ma mémoire à l'exécra-
» tion publique ? » — » On vous a en-
» terré, non dans un Temple, il est
» vrai ; mais au milieu d'un étang, dans
» l'île des Peupliers ; on vous y a érigé
» un tombeau de marbre ; & une foule
» de curieux & d'amateurs a visité pen-

» dant quelque temps votre sépulture.
» Celle de M. de Voltaire étoit trop
» loin ; mais on a peint vos deux tom-
» beaux, qui font pendant ensemble. »

« Il faut qu'on m'associe toujours cet
» homme, s'écria Voltaire. Ce n'est pas
» assez de l'avoir fait pendant notre
» vie ; il faut que la mort aille seconder
» cette manie ; &, nous frappant tous
» deux en même temps, nous enchaîne
» à jamais ensemble. Ainsi les pélerinages
» ont été pour J. Jacques. » — « Et
» les éloges pour vous, reprit mon
» petit Prince. On en a fait tant en
» vers qu'en prose. On a composé sur-
» tout un Dithyrambe à votre louange. »
— « Miséricorde, s'écria Voltaire ! me
» voilà érigé en Bacchus, je ne suis
» pas bon même pour faire un Silene. »
— « On a dit cela, reprit le jeune Prin-
» ce ; ainsi les pensées des hommes se
» rencontrent. Au reste, on a beaucoup
» épluché la conduite du pauvre Rous-
» seau, depuis sa mort. On a exalté la
» vôtre à l'envi, M. de Voltaire. De
» votre vivant on a attaqué votre mo-
» ral, il est devenu sans tache après
» votre mort. On exaltoit, au contraire,
» le caractère & la conduite de J. Jac-
» ques Rousseau pendant sa vie. Après

» ſa mort, on a cherché à répandre des » nuages, ſur ce qui paroiſſoit auparavant de la plus grande clarté. » — « Voilà encore l'effet de la rage de mes » ennemis, s'eſt écrié J. Jacques, on » me pourſuit juſques dans le tombeau. » — « On a imprimé vos Mémoires, reprit » le Prince. Comment avez-vous pu » écrire de pareilles niaiſeries ? » — « Niaiſeries ! répondit J. Jacques ! Tout » eſt niaiſerie de ma part. Sais-je ſi » l'on n'a pas ſupprimé tout ce qui pouvoit tourner à ma gloire, ſi l'on n'a » pas ajouté des circonſtances capables » de me ridiculiſer ? Ah ! ceux qui jugent » froidement les élans d'une ame honnête ſont quelquefois privés du ſentiment, & voyent de la folie où il » n'y a que de la ſenſibilité. »

« Nous ne ſommes pas les ſeuls, dit » Voltaire, ſur leſquels l'Inquiſition ait pu » mettre ainſi la griffe. » — « J'ai entendu » parler, dit le jeune Prince, de Freret, » d'Helvétius, du Marquis d'Argens, » de la Mettrie, que ſais-je moi ? On » m'a dit, dans mon enfance, qu'autrefois votre Fontenelle avoit été bienheureux de ne pas s'endormir avant » cent ans ; il s'eſt eſcamoté de la vie, » en ſachant tromper la vigilance de

» l'Inquisition. » — « On garde, sans
» doute, une place, dit Voltaire, à mes
» chers d'Alembert & Diderot. » —
« On ne les aura pas ici, répondit mon
» amant; 1°. parce que malheureuse-
» ment la ville est détruite; 2°. parce
» que l'Inquisition l'est ou va l'être. La
» Philosophie a percé, malgré cet odieux
» tribunal. » — « Allons, mon ami, dit
» Voltaire à J. Jacques, il faut mourir.
» Vois-tu ce beau couple? c'est Saint
» Preux & ta Julie. C'est cela qui mérite
» de vivre. » — « Ah! beaux jeunes gens,
» reprit Rousseau, ah! c'est à vous qu'il
» convient de vivre. Quelle amertume,
» si nous avions le malheur de vous
» voir expirer! Prends pitié, ô mon
» Dieu! de ces infortunés; contente
» toi de notre vie, & fais qu'ils nous
» survivent, pour l'ornement du monde. »

Que j'avois de plaisir à contempler, de près, ces grands hommes, dont s'occupe la renommée, & dont j'avois entendu parler de tous côtés! ce Montesquieu, législateur du monde, & dont j'avois entendu parler comme d'une Divinité; ce Voltaire, ce poëte si grand, dont j'ai vu représenter les admirables tragédies; ce J. Jacques, enfin dont j'avois lu la *Nouvelle Héloïse*, qui a toujours su, avec sa ré-

putation d'homme farouche, être l'ami, l'avocat du Beau sexe. Ah! quelle gloire, » disois-je, que de si grands hommes » s'intéressent à nous! Quelle amertume » d'être obligée de les voir périr! » Je ne sais pourquoi j'espérois pour moi, & point pour eux. Le pauvre Montesquieu respiroit à peine. Il ne prenoit qu'une très-foible part à la conversation. Chargé du poids d'un siècle, après tant de traverses, on sent quel devoit être son état.

Cependant il falloit songer à périr nous-mêmes. Les secousses continuoient; la terre s'écrouloit à tous momens sur notre tête & sous nos pieds. Nous n'avions plus rien à faire pour notre salut, & mon amant & moi, nous restions étroitement embrassés, nous abandonnant, de concert, à la miséricorde du Dieu qui sembloit nous redemander notre existence.

Tout-à-coup, une secousse épouvantable fendit le sol sur notre tête, & nous découvrit l'aspect du ciel :

Haud secus ac si quâ penitùs vi terra dehiscens,
Infernas reserat sedes, &c.

Si l'Erebe entr'ouvrant ses gouffres souterrains,
Montroit ses profondeurs aux regards des humains, &c.

Nous songeâmes à profiter sur-le-champ

de cette faveur de la nature, qui pouvoit bien ne pas tarder à nous être enlevée par quelque nouvelle secousse. Mon amant s'élança le premier. Il grimpa, non sans peine; car nous étions à une certaine profondeur. Ensuite, il me tendit une corde, & me facilita les moyens de grimper comme lui. Je vis des hommes accourir sur les deux bords de l'ouverture. Nous fûmes accueillis avec transport, par toutes ces bonnes gens. Ils s'empressèrent à nous obliger, avec une cordialité sans exemples. Les grands étoient mêlés avec le peuple, & je vis que, dans de pareilles circonstances, le malheur rapproche les hommes & les rends tous amis, en les rendant égaux. On nous fournit de quoi couvrir notre nudité; car nous avions été surpris, dans nos lits, par le tremblement de terre. Des hommes descendirent dans l'abîme. Ils passèrent des cordes avec des coussins sous nos vieillards, & les enlevèrent aisément du sein de la terre. Tout le monde contempla, avec le plus vif intérêt, ces trois Nestors à barbe blanche.

Je dois leur rendre cette justice; que, dès qu'ils se virent sortis hors de l'abîme, & respirans à l'aspect du ciel, sans s'être donné le mot, ils tombèrent tous les

trois à genoux, & offrirent leurs actions de graces à l'Eternel, avec une piété qui paroissoit vraîment sentie, même de la part de Voltaire. Le peuple, touché de leur exemple, se mit à genoux autour d'eux. Un soldat françois se rappela d'avoir vu, dans les rues, le portrait sur-tout du fameux Arouet, &, comme il nommoit toutes les estampes des images, il confondoit avec les saints tous les personnages qu'il voyoit gravés. Il parla au peuple conformément à cette idée; & je vis le moment où l'on alloit prendre, pour des saints, des hommes que nous sommes loin de regarder comme canoniques. Voltaire en sourioit malignement, quoique la mort sur les lèvres.

Le Grand-Inquisiteur parut dans ce moment. Il s'apperçut de l'idée bizarre qui commençoit à prendre parmi le peuple. On crioit déjà, vive Voltaire! « O ciel! s'écria le Religieux, quelle » profanation! Ne voyez-vous pas que » ce sont trois impies échappés de leurs » cachots! Malheureux! qu'est-ce que » je vois? Quelques enthousiastes, parmi » vous, ne parlent-ils pas de les hono- » rer comme des favoris du ciel? Ah! » les flammes devroient...... Oui les » flammes...., » Voltaire commençoit à ne

ne plus rire. J. Jacques s'écrioit que la rage de ses ennemis le poursuivoit partout. Le peuple passoit d'une extrémité à l'autre; il expliquoit ce que l'Inquisiteur n'avoit pas expliqué clairement, & déjà il amassoit du bois pour brûler les trois Philosophes.

Heureusement pour eux, une nouvelle secousse de la terre les délivra de leur vénérable ennemi, qui, en tonnant contr'eux, disparut dans les abîmes de la terre. Dès qu'on ne le vit & qu'on ne l'entendit plus, on se rapprocha des trois vieillards, & on recommença à les honorer.

Cependant ces trois prétendus saints, de l'invention du soldat, alloient partir pour la gloire. L'impression du grand air leur avoit été funeste. Ils paroissoient, tous les trois, également contens de se voir délivrés de la vie. Ils sourioient à la mort. Le peuple, qui avoit été sur le point de les brûler, les accabloit de ses hommages, dont ils l'auroient volontiers dispensé. Cependant Voltaire sourioit encore, &, comme il aimoit toujours à endoctriner, il s'avisa de renouveler une disparate, qui lui avoit déjà attiré quelques disgraces à Ferney. Il se mêla de prêcher ce peuple Sicilien, qui

n'entendit pas un mot de son Italien francisé; mais qui n'en fut pas moins édifié. « Ah! disoit le vieillard, je meurs; » mais du moins à l'aspect du ciel, » & délivré de la griffe des Inquisi- » teurs. »

Montesquieu passa le premier, en protestant qu'il mouroit dans la foi de ses pères. Voltaire expira en soutenant qu'il étoit toujours l'humble adorateur d'un Dieu. J. J. Rousseau rendit l'ame, en disant qu'il pardonnoit à ses ennemis. Nous donnâmes des larmes à la mort de ces trois grands hommes; nous leur rendîmes les devoirs funèbres, & nous songeâmes ensuite à nous.

Nous vîmes, avec douleur, que Messine n'étoit plus que le tombeau d'elle-même. Jamais la désolation n'offrit un aspect si déchirant. Ce pauvre peuple, égaré dans les ruines, faisoit saigner le cœur. On entendoit encore, sous les pieds, les cris étouffés des nouvelles victimes, qui étoient englouties à tout moment. Mon amant se présenta chez le Gouverneur; il déclina son nom, & soudain Son Excellence ordonna qu'on nous fournît tout ce dont nous avions besoin. Il nous invita à dîner. Le repas se fit en plein air; car il n'étoit pas sû

de rester sous des maisons, qui s'écrouloient continuellement.

Nous nous hâtâmes de partir pour Naples. Nous y arrivâmes le sur-lendemain. Le tremblement de terre ne s'y étoit pas fait sentir ; mais nous y apprîmes que la Calabre étoit toute abîmée. La mère de mon petit Prince n'étoit plus. Il donna des larmes à sa mort ; mais il me dit en m'embrassant : « A présent, » ma chère amie, rien ne s'oppose plus » à notre bonheur. Je vous ai promis ma » foi. Je veux vous tenir parole. » Sur-le-champ, il ordonna les apprêts de notre mariage. « Mon Dieu ! me disois-je, » tous mes malheurs seroient-ils finis ? » Cela ne se peut pas. Je suis trop jeune » pour qu'il ne m'arrive pas encore quel- » que catastrophe. »

Toujours pleine de la religion que j'avois conçue dans mon enfance, & que le séjour de Paris & de Londres n'avoit pu détruire, j'allai confesser toutes mes fautes au tribunal de la Pénitence, pour attirer, sur moi, la bénédiction du ciel. J'exposai mon état à mon Directeur ; je lui dis que celui qui vouloit bien m'épouser savoit que j'avois été liée par un faux mariage, ce qui étoit très-innocent de ma part, & que j'avois un

fruit de ce malheureux hymen ; mais j'avouai que j'avois été trompée par plusieurs autres hommes ; & que, toujours très-innocemment de ma part, j'avois sept enfans de différens mariages, tous faux comme le premier ; que mon mari ignoroit presque tous ces autres incidens.
« Or, maintenant, mon Père, conti-
» nuai-je, puis-je accepter la main d'un
» honnête homme, qui croit épouser une
» fille honnête, qu'il sait avoir été trom-
» pée une fois ; tandis qu'il en épouse
» une qui a eu sept enfans, de différentes
» personnes. Je sens que je suis parfaite-
» ment innocente, que ma conscience
» ne me reproche rien ; mais le monde,
» qui apprendra ces histoires, jugera-
» t-il aussi favorablement de moi ? Et
» mon époux, qui ne me croit mère
» qu'une fois, ne s'indignera-t'il point
» contre une femme banale, en quelque
» façon, qui a une légion de postérité ?
» J'ose vous demander avis, là-dessus,
» mon Révérend Père. » — « Ma chère
» enfant, répondit le Confesseur, vous
» avez, contre vous, une terrible fé-
» condité. Il y a bien des hommes qu'une
» si nombreuse progéniture pourroit ef-
» frayer. Le cas est embarassant. Per-
» mettez moi de le mettre sous les yeux

» de quelques confrères éclairés, que » j'ai coutume de consulter. Ayant plu- » sieurs voix réunies en votre faveur, » vous pourrez agir alors en sûreté de » conscience. Si vous voulez me confier » votre adresse, je vous manderai le » temps où vous pourrez venir recevoir » votre réponse. »

Je n'hésitai pas à donner mon adresse au R. P.; &, au bout de quelques jours, il m'écrivit de me trouver le lendemain à quatre heures après-midi, à son Couvent. Je m'y trouvai ponctuellement. Je demandai le Père Samson. On me conduisit dans une grande salle où il vint me recevoir. « Venez, me dit-il, Brebis » égarée; venez mettre vos difficultés » sous les yeux éclairés de mes vénéra- » bles confrères; vous recevrez par leurs » voix les avis du ciel même. » A ces mots, il m'introduisit dans l'auguste assemblée. Je vis huit Moines, jeunes, frais, dont la vue me déconcerta.

» Mes Révérends Pères, dit le Confes- » seur, voilà la chère enfant que le ciel » a comblée de ses graces, qui, avec » cette figure, presqu'enfantine, a fait » sept enfans. » Je fus horriblement fâchée de voir ma honte divulguée devant tant de regards, & je devins plus

rouge que le plus vermeil de ces Docteurs.

Je me plaignis amèrement de ce qu'il me compromettoit devant les yeux de tant de témoins. Il s'excusa comme il put. Les Docteurs paroissoient sourire de mon embarras, & demandoient force détails sur l'histoire de mes sept enfans, objet de la consultation. Je ne puis me résoudre à exposer ici tous ces détails, que je fus contrainte de dévoiler, à ma honte, pour savoir si j'étois obligée de les révéler à mon Prétendu. Ils me parurent plus amusés que scandalisés de mes aveux. Leur chef alla aux opinions, & prononça ces mots vénérables : « Les » fautes doivent être confessées aux Mi» nistres de la religion, & non pas à » d'autres. » — « Mais, observai-je, il » n'est pas ici question de fautes, puis» que je suis innocente ; il n'est ques» tion que de malheurs. » Les Docteurs trouvèrent la distinction admirable. « Les » femmes, dirent-ils, ne font presque » pas de fautes ; elles n'ont que des mal» heurs. » Cependant tous paroissent d'avis qu'il y a des choses qu'il est bon de cacher aux gens, pour leur repos & leur satisfaction. Ils opinèrent que je pouvois faire cette déclaration à mon

époux, après le mariage. Je trouvai que ce seroit un plus mauvais parti, que de la faire avant, parce que je ne devois pas le tromper avant de contracter avec lui. Ils me demandèrent si j'avois, de mon bien propre, de quoi nourrir mes enfans. En ce cas, ils vouloient que je les élevasse, en secret, à mes frais, sans lui en rien dire. Je leur répondis qu'après le mariage, il seroit le chef de la communauté, & que je ne pourrois disposer d'aucuns deniers, sans sa participation. Ils finirent par s'en rapporter à mes lumières, en exaltant beaucoup ma haute sagesse. C'étoit bien la peine de les consulter, & de leur dévoiler ma honte, d'une manière si pénible pour moi. Je ne parle pas des visites que me rendirent, séparément, tous ces Docteurs, après la consultation. Je vins à bout de les éconduire.

J'étois incertaine sur le parti que je devois prendre. Mon Confesseur, sans m'en prévenir, rassembla huit autres consultans, & vint m'en instruire. « Ce » ne sont plus, me dit-il, des ecclésiastiques, ce sont des laïcs très-éclairés, qui, tous, vous connoissent parfaitement. Ils sont instruits, à fond, » de votre histoire. Je les assemblerai

» demain, si vous le voulez; ils seront
» tous masqués; vous le serez pareille-
» ment à leurs yeux; vous n'aurez aucuns
» détails à leur exposer, aucune ques-
» tion à leur faire; ils sont instruits, &
» d'eux-mêmes ils vous diront leurs avis. »
— « Puisqu'ils sont instruits, répondis-
» je, ce dont je me serois bien passée,
» je consens à paroître devant eux mas-
» quée. » J'y parus. Le premier se leva,
& dit en substance : « Messieurs, puis-
» qu'on nous a exposé en détail l'objet
» de la consultation, je puis dire mon
» avis avec connoissance de cause. Je
» connois particulièrement cette belle
» personne. Je suis sûr de sa vertu; je
» sais qu'elle a été trompée par tout le
» monde; &, malgré ses sept enfans,
» je l'estime tant, que je suis prêt à
» l'épouser si elle y consent. Je puis le
» faire, car mes vœux sont cassés. »
Alors l'homme se démasqua, & je vis,
avec surprise, le Père Miranda, mon
premier prétendu mari. « Oh! non, non,
» m'écriai-je! » Le second consultant
se leva; c'étoit un gros homme. « Je
» connois aussi la Demoiselle, dit-il,
» je l'estime, &, si elle veut bien se
» marier, je la prie de me donner la
» préférence. » Il se démasqua, & nous

offrit le Duc Corbelloni, mon second trompeur. Je criai encore « non, » de toutes mes forces. Le troisième se leva, proposa aussi de m'épouser, & se démasqua. C'étoit le Comte Andantini, mon troisième scélérat; même non de ma part. Le quatrième consultant fut du même avis que les autres; & se fit reconnoître pour le Comte Morosini, mon quatrième imposteur. Le cinquième, toujours du même avis que les précédens, se dit libre de se marier; & nous fit voir en lui le Père Goliath, mon cinquième sacrificateur. Je reconnus le sixième pour mon petit Peintre françois, qui avoit abusé d'un moment d'évanouissement. Il vouloit aussi épouser. Il méritoit amplement d'être refusé comme les autres. Le septième étoit le sieur Otherly, Anglois, de la Société des femmes fortes, & mon septième fourbe. Le huitième étoit le vieux Prince Panfili, de la galère; il fut refusé, pour le moins, aussi cordialement que les autres. Enfin, un neuvième ôta son masque, & je vis, avec enchantement, mon jeune Prince Panfili. « Messieurs, dit-il, vous » sachant tous à Messine, & tous coo- » pérateurs d'une très mauvaise intrigue, » j'ai voulu savoir vos avis, afin de me

» déterminer sur le parti que je dois
» prendre, relativement à cette belle per-
» sonne. Vous la connoissez tous; vous
» l'avez tous trahie; vous savez qu'elle
» a eu sept enfans; &, malgré cette
» petite difficulté, vous vous montrez
» tous prêts à l'épouser. Vous n'aurez
» donc rien à me reprocher, si je prends
» le même parti que vous; &, si ma
» chère Ninette y consent, je lui offre,
» devant vous tous, mon cœur & ma
» main. » Je volai dans les bras de mon
cher amant: « Voilà le seul, m'écriai-
» je, qui ne m'a pas trompée, que j'ai
» toujours aimé, qui l'a toujours mérité.
» Puissé-je paroître, par la suite, moins
» indigne de lui! » Tous les autres con-
sultans prirent une mine allongée, & se
retirèrent, en disant: « Le plus jeune
» & le plus riche! elle n'est pas de
» mauvais goût. »

« Chère Ninette, reprit mon amant,
» j'ai vu, dans la consultation que vous
» avez voulu faire, une nouvelle preuve
» de votre honnêteté. » — « Mon cher
» Prince, lui dis-je, vous n'êtes donc
» pas effrayé d'une si malheureuse fé-
» condité; cela ne change rien à vos
» généreux desseins? » — « Non, ma
» chère amie, répondit-il. Je vous en

» passois un, je puis vous en passer sept,
» puisque vous n'êtes pas plus coupable
» pour les derniers que pour le premier.
» Malgré votre innocence, on trouve-
» roit peut-être mon honneur compromis
» dans toute autre circonstance; mais je
» vous dois la vie; nous sortons ensemble
» du sein de la terre; nous sommes
» deux personnages tous nouveaux. Vous
» n'avez plus d'enfans à mes yeux, vous
» êtes une fleur intacte & virginale.
» Enfin, vous avez l'ame vierge, &
» c'est sur-tout l'ame que j'épouse. »

J'embrassai tendrement, mon cher amant. « Ah! mon bon ami, lui dis-je,
» vous avez vraîment l'ame honnête,
» malgré l'influence funeste des gran-
» deurs & des richesses. Vous êtes vraî-
» ment de la nature de mon père &
» de mon frère; vous êtes de cette fa-
» mille rare & clair-semée des gens
» honnêtes; vous devez vous lier avec
» eux. » Alors je lui racontai mon histoire en détail. Il parut en écouter le récit avec le plus grand intérêt. A la fin il m'embrassa. « Votre récit, me dit-il,
» met le sceau à mon estime pour vous.
» Ma chère Ninette, vous éléverez vos
» enfans dans une maison décente; vous
» consacrerez votre bien pour leur en-

» tretien ; vous savez que je n'en ai pas
» besoin. S'il ne suffit pas, nous y sup-
» pléerons avec le mien, ou plutôt avec
» le nôtre, ma chère amie ; il n'y a
» aucune difficulté à notre union. Si nous
» savions où est votre père, nous lui de-
» manderions son consentement ; mais
» nous l'ignorons parfaitement. »

Mon petit Jockey, dont j'ai parlé au commencement de cette histoire, & que j'ai ramené rarement sous les yeux du Lecteur, mon petit Jockey, dis-je, qui étoit devenu grand, m'avoit toujours accompagné ; comme je n'avois rien de caché pour lui, il se trouvoit présent au récit que je venois de faire. « Tout
» cela paroît bien peu vraisemblable,
» dit-il. Beaucoup de gens, peut-être,
» refuseroient d'y ajouter foi ; mais moi
» je puis attester tout cela, parce que
» je l'ai vu. Je n'ai pas quitté Made-
» moiselle Ninette, excepté peut-être
» dans le tremblement de terre, qui n'a
» pas voulu joindre le Jockey avec sa
» maîtresse ; mais du moins nous nous
» sommes retrouvés, & nous voilà réunis
» pour long-temps. » — « Beau Jockey,
» dit le Prince, votre cautionnement
» ne seroit peut-être pas accepté ; d'abord
» un Domestique ne peut guères se

» porter pour témoin, en faveur de son
» maître; ensuite un si joli garçon que
» vous, qui a toujours accompagné une
» Demoiselle, loin de pouvoir attester
» l'innocence de la chère personne, en
» feroit douter, au contraire, si c'étoit
» toute autre que ma Ninette. » — « En
» effet, ajoutai-je, qui peut croire à
» la sagesse d'une fille, qui a couché
» plusieurs fois avec un garçon? car j'ai
» en effet couché plusieurs fois avec lui;
» il est vrai qu'alors j'étois garçon. » —
« Vous l'étiez, comme moi, ma belle
» maîtresse... oui, comme moi; je ne
» l'étois pas plus que vous. J'ai cru seu-
» lement qu'une sœur pouvoit s'attacher
» à la future de son frère, pour pou-
» voir lui cautionner la sagesse d'une
» si chère personne. » Nous nous re-
gardâmes avec stupéfaction. « Expli-
» quez-vous de grace, dîmes nous au
» Jockey. » — « Mon cher frère, re-
» prit-il, vous savez que vous aviez une
» sœur, à la vérité, simplement de père,
» qu'on a voulu sacrifier pour vous. » —
« Oui, je le sais, répondit-il. J'en étois
» au désespoir. C'étoit absolument mal-
» gré moi. J'ai prié cent fois à genoux
» ma mère, de retirer ma sœur du Cou-
» vent & de la marier. Je ne voulois

» point qu'on la forçât, pour moi, de
» rester ensevelie toute vivante. Je l'ai-
» mois, quoique je l'eusse à peine vue
» quelquefois au travers d'une grille; ma
» mère, qui la persécutoit, ne l'avoit pas
» plus vue que moi. » — « Vous savez,
» reprit le Jockey, que cette sœur in-
» fortunée s'est échappée du Couvent où
» l'on vouloit l'enchaîner pour jamais,
» & qu'on l'a toujours cherchée depuis
» pour l'enfermer, sans pitié, dans une
» maison de force. Hé bien! cette sœur
» infortunée, c'est moi, qui ne crains
» plus rien, & qui viens me jeter dans
» les bras d'un frère chéri, dont je
» connois le bon cœur. » Mon amant
se précipita dans les siens. « Ah! ma
» chère sœur, s'écria-t-il, en l'embrassant,
» que je suis charmé de te voir! quelle
» faveur du ciel! Je recouvre une sœur
» au moment où j'obtiens une épouse.
» Je suis le plus heureux des hommes.
» Je possède ton bien, je vais te le
» remettre, je vais te marier selon tes
» vœux; parle, que puis-je faire pour
» toi? » — « Garder mon bien, comme
» tu l'as fait jusqu'ici, répondit sa sœur,
» me garder moi-même. J'ai toujours
» vécu avec ma chère Ninette, je ne
» veux pas me séparer d'elle. Elle a été

» ma maîtresse, elle va être ma sœur.
» C'est un lien de plus. O mes amis!
» consentez à me garder avec vous,
» comme une autre vous-même. » Nous embrassâmes avec transport une si tendre sœur.

Nous éprouvâmes encore un petit obstacle. Il parut alors à Messine, un imposteur, qui se disoit être le fameux Juif errant. A l'entendre, il couroit sans cesse depuis qu'il avoit outragé, il y a près de dix-huit cents ans, le Sauveur du monde. Le ciel lui conservoit la vie pour perpétuer son châtiment. Le malheureux assuroit qu'il communiquoit, à qui il vouloit, cette perpétuité d'existence, qui le faisoit survivre à tous les dangers. Il offroit de mettre, à l'abri de toutes les secousses du tremblement de terre, les personnes qui recourroient à lui. Les Dames, toujours plus crédules que les hommes, coururent chez le fourbe, qui disoit ne pouvoir leur transmettre son immortalité, sans les unir à lui. Toutes vouloient être sauvées & immortelles. Le coquin recueilloit leurs faveurs & leur bourse. Il voulut me soumettre à sa séduction. J'avois voyagé & n'étois plus si crédule. Ne voyant aucun moyen de me duper, il m'enleva. Mon cher

petit Prince courut après moi, me rattrapa, bâtonna copieusement le Juif errant, & le remit aux mains du Gouvernement, qui le fit mettre en lieu de sûreté, où il ne fut plus dans le cas d'errer doresnavant.

Comme il n'y avoit plus aucunes difficultés, mon amant fit les apprêts de notre mariage. On publia les bans; peu de jours après, nous fûmes fiancés, & le lendemain mariés. Les noces ne furent pas splendides, parce que nos réjouissances auroient semblé insulter à la misère publique. On ne dansa même pas, parce que, je dois l'avouer, je portois déjà des marques d'une foiblesse d'un moment d'oubli, que nous avions à nous reprocher le Prince & moi. Ce fut sûrement dans le temps du sommeil, dans le sein de la terre. Heureusement la faute étoit réparée par notre mariage.

Le souper fini, parfaitement contens & tranquilles, nous prenions le chemin du lit nuptial; tout-à-coup se présente une grande femme, avec une espèce d'Huissier, & un petit cortège. Mon mari l'apperçoit & s'écrie: « Ah! voilà » ma première femme! » Le reste de la compagnie disoit: « C'est bien elle. On » nous la disoit morte. » . . . .

Cependant mon époux la considérant de plus près, car il ne l'avoit pas bien vue d'abord, la lumière étant derrière elle : « Ah ! dit-il, c'est un tour qu'on » nous joue ; mais la ressemblance est » singulière. Ce ne sont pas précisément » les mêmes traits ; mais c'est la même » taille, le même port, la même en- » colure. On ne pouvoit mieux choisir. » — « La tournure est bonne, dit la Dame ; » mais, Messieurs, je prends acte de ce » que mon mari & toute la compagnie » m'ont reconnue d'abord pour sa femme ; » & je signifie opposition à un second » mariage, qui ne peut être contracté, » tant que je vis. » L'Huissier instrumenta, fit signer les témoins qu'elle avoit amenés, & signifia l'opposition. « Mais, » Madame, lui dit mon mari, cessez, » je vous prie, la plaisanterie ; vous » devez savoir que mon épouse est » morte, & que ce n'étoit pas vous. » — « Monsieur, lui répondit-elle, vous » vous êtes trahi vous-même. Le cri » de la vérité vous est échappé au pre- » mier coup-d'œil. Tout le monde m'a » reconnue comme vous. Je sais que, » dans votre absence, on m'a fait passer » pour morte. Il est bien difficile de ne » pas vous croire complice de cette im-

» posture, puisque c'est uniquement pour
» vous qu'elle a été ourdie. Vous aimiez
» une autre femme, vous vouliez l'é-
» pouser, vous l'avez épousée. Mon
» existence vous gêne, vous n'en voulez
» pas convenir, vous m'avez tuée, vous
» soutiendrez que je suis morte; mais je
» vous prouverai que je vis, & que je
» suis votre unique épouse. Je vais re-
» clamer la protection des loix, &, si
» vous avez du crédit, j'en aurai assez, de
» mon côté, pour soutenir mes droits. »
A ces mots, elle sortit furieuse; & nous laissa tous surpris & consternés. Le jeune Prince, sur-tout, paroissoit dans un abattement inexprimable. Je ne devois pas avoir meilleure contenance que lui. Tout le monde s'esquiva en silence. Nous restâmes tous deux désolés & confus.
« Allons, ma chère amie, me dit mon
» amant, je n'osois déjà plus l'appeler
» mon époux; courage, cette difficulté
» n'est qu'une minutie dont nous sau-
» rons triompher. Notre mariage est bon,
» allons en remplir les devoirs. » Je ne pouvois plus rien refuser à un homme, à qui j'avois donné tant de droits sur moi. Je me laissai conduire au lit, comme une victime à l'autel. On sent qu'une jouissance si douloureuse fut empoisonnée

par ce nouvel obstacle. Dès le lendemain la détestable Dame nous intenta un procès en règle ; & mon mari fut chargé, par la Cour, d'une commission pressée, pour laquelle il partit sur-le-champ ; mais on n'en crut rien. « Où est votre mari, « me disoit-on ? » — « Il est absent, ré» pondois-je, par ordre de la Cour ; » il ne tardera pas à revenir. » — « Bon, » me disoit-on, vous donnez donc » aussi dans le piége ; vous ne voyez » pas que votre imposteur a voulu cueil» lir vos prémices (quelles prémices !) » Il vous a abusée par un faux mariage. » Il étoit véritablement marié avec une » femme de son rang ; elle réclame ses » droits ; elle a raison ; qui pourroit l'en » blamer ? Votre perfide s'absente, ne » pouvant se défendre ; il va laisser les » choses se calmer & s'arranger d'elles» mêmes ; & vous serez obligée de » prendre votre parti, & vous serez » inscrite sur la liste des infortunées de » votre classe, que ces grands Seigneurs » immolent sans pitié à leurs caprices. »

Ce langage étoit bien cruel. Je ne pouvois l'admettre ; mais j'en étois cruellement inquiétée. « Est-il possible, » me disois-je, que cet homme si ai» mable, le seul auquel je croyois pou-

» voir me fier, me trompe si indigne-
» ment? » Pour surcroit de malheur, presque tous mes biens étoient ruinés, ou engloutis par le tremblement de terre. Je me voyois presque dénuée de tout, avec sept enfans sur les bras, & un qui se formoit dans mon sein. Tous étoient sauvés.

Je me faisois un crime de douter de la bonne foi de mon mari, & je n'osois presque plus m'y fier. Il revint, il poussa notre procès avec vigueur; mais nous le perdîmes tout d'une voix. Les témoins déposèrent que tout le monde avoit reconnu la Dame plaignante, jusqu'au Prince lui-même. Elle eut gain de cause; tous les Juges la reconnurent pour la vraie Princesse Panfili. Notre mariage fut déclaré nul, & je me trouvois, au sortir des mains du Prince, dans le même état où j'avois toujours été ci-devant, en m'échappant des mains des autres. J'étois abîmée, anéantie. Ma rivale triomphoit; tout le peuple l'honoroit à l'envi par des acclamations unanimes; on lui présentoit, de tous côtés, des fleurs & des sonnets, & rien ne peut égaler l'insolence & le mépris avec lesquels elle me regardoit. Je n'avois plus d'espoir. Il falloit mourir. Tout-à-coup, un grand homme, fort &

nerveux, fond ſur la Princeſſe Panfili, à grand coups de canne. « Ah! malheu-
» reuſe, dit-il, c'eſt donc pour faire
» cette belle œuvre que tu t'es échappée
» d'auprès de moi, malgré ma défenſe!
» Je te ferai voir, coquine, que tu n'as
» pas d'autre mari que moi. Pardonnez,
» mon Prince & ma Princeſſe, c'eſt une
» malheureuſe qu'on a ſuſcitée contre
» vous, qui abuſe d'un faux air de reſ-
» ſemblance, pour vous jouer cet indigne
» tour. » La Princeſſe, rouée de coups, fut obligée de demander à genoux pardon à ſon mari & à nous; nous lui pardonnâmes. Alors toutes les félicitations ſe tournèrent de notre côté; nous revînmes à notre Palais, nous y célébrâmes des noces très-ſplendides; nous fîmes caſſer l'arrêt rendu contre nous, & nous fûmes heureux. J'ai huit enfans, & je n'ai pas vingt-deux ans. Je viens de mettre au monde le chaſte fruit de l'hymen. C'eſt un petit Prince qu'on trouve beau comme le jour. Mon mari eſt fou de joie. J'apprends que mon père eſt à Paris, dans une ſociété charmante. J'obtiens ſon aveu pour le rejoindre avec mon époux, & nous partons pour la France.

FIN.

LISTE DES OUVRAGES

DE M. LE SUIRE.

Les Sauvages de l'Europe, Edition épuisée.

Epître à M. de Voltaire, Edition épuisée.

La Vestale Clodia, à Titus, Edition épuisée.

Isaac & Rébecca, ou *les Noces Patriarchales*. Poëme en prose en cinq Chants; Nouvelle Edition.

Eloge du Maréchal de Catinat, dédié à lui-même.

Lettre de M. Camille Trillo, sur la Musique Dramatique.

Les Amans François à Londres, ou *les Délices de l'Angleterre.*

Aux Mânes de J. Jacques Rousseau.

Le Nouveau Monde, Poëme en deux vol.

On prépare une nouvelle Edition de ce Poëme, où il est entierement refondu & corrigé, en deux volumes, qui formeront les troisieme

& quatrieme de l'Ouvrage, pour les Amateurs des Variantes, qui voudront se procurer aussi l'ancienne Edition. La nouvelle nous paroît desirée.

Histoire de la République des Lettres & Arts en France, années 1779, 1780, 1781, 1782, 1783.

L'Aventurier François, ou *Mémoires de Grégoire Merveil.* Deux volumes, troisieme Edition.

Premiere Suite de l'Aventurier François, ou *Mémoires de Grégoire Merveil*, *Marquis d'Erbeuil*, nouvelle Edition, 2 volumes formant les tomes III & IV de l'Ouvrage.

Seconde Suite de l'Aventurier François, *contenant les Mémoires de Cataudin*, *Chevalier de Rosamene, fils de Grégoire Merveil*, 4 vol. formant les tomes V, VI, VII, & VIII de l'Ouvrage. Nouvelle Edition, quant aux deux premiers vol. qui sont *sous presse.*

Derniere Suite de l'Aventurier François, *contenant les Mémoires de Ninette Merviglia*, *fille de Grégoire Merveil*, *Traduits de l'Italien, par son frere*

237

Cataudin, 2 vol. formant les tomes IX & X de l'Ouvrage.

En tout 10 volumes : savoir, 4 pour l'Histoire du Pere, 4 pour celle du Fils, & 2 pour celle de la Fille.

Le Philosophe Parvenu, ou *Lettres & Pieces Originales, contenant les Aventures d'Eugene Sans-Pair; par l'Auteur de l'Aventurier François*. 6 vol.

Le Crime, ou *Lettres Originales, contenant les Aventures de César de Perlencour*. 4 vol. *sous presse*.

ERRATA

Tome Premier.

Page 14, ligne 3, sa sœur; *lis.* son frère.
Pag. 65, lig. 7, si le Comte; *lis.* si le Marquis.
Pag. 150, lig. 13, l'y; *lis.* je ne l'y.
Pag. 230, lig. 1 *ò duvuto*; lis. *ò dovuto*.
Idem. lig. 14, *avressero*; lis. *avrebbero*.
Pag. 231, lig. 10, *scivere*; lis. *scrivere*.

Tome Second.

Pag. 37, lig. 8, & que par conséquent; *lis.* & par conséquent.
Pag. 48, lig. 6, embranlé; *lis.* embrouillé.
Pag. 49, lig. 16, Protestant; *lis.* Protecteur.
Pag. 163, lig. 5, allons; *lis.* allions.
Pag. 189, lig. 12, daignerez-vous; *lis.* daignerez-vous vous.

